NOUVELLES ŒUVRES INÉDITES DE GRANDIDIER

Publiées sous les auspices de la Société industrielle de Mulhouse

---

FRAGMENTS D'UNE

ALSATIA LITTERATA

OU

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DES

LITTÉRATEURS ET ARTISTES ALSACIENS

COLMAR

H. HÜFFEL, libraire-éditeur

M.DCCC.XCVIII

NOUVELLES

ŒUVRES INÉDITES DE

GRANDIDIER

TOME DEUXIÈME

AVANT-PROPOS.

Le second volume des *Nouvelles Œuvres inédites de Grandidier* que nous présentons au public, contient, comme le titre que nous lui avons donné l'indique, une sorte de dictionnaire biographique des alsaciens qui se sont illustrés dans la littérature et dans les arts.

Restreint presqu'exclusivement à ces deux catégories d'hommes célèbres, le travail de Grandidier fera désirer plus vivement encore la publication du *Dictionnaire général des Alsaciens illustres* auquel il apporte une forte contribution.

Grandidier paraît avoir réuni les notices que nous donnons dans ce volume, et qui, sauf de rares exceptions, sont toutes autographes,[1] à diverses époques de sa courte et féconde carrière. Certaines

1. Archives de Carlsruhe, Papiers de Grandidier, carton XI. Cf. *Nouvelles œuvres inédites*, I, p. 68.

pages ont été écrites tout au début : celles, par exemple, où parlant de son illustre prédécesseur, mort en 1771, il dit *feu M. Schœpflin*; d'autres notices, au contraire datent de la fin de sa vie, et sont en tout cas postérieures à la publication de ses *Essais sur la cathédrale de Strasbourg* (1781) puisqu'il les cite à plusieurs endroits.

Qu'il ait eu l'intention de publier un jour ce dictionnaire biographique, pendant de celui qu'il composait parallèlement sur les bourgs et villes d'Alsace, [1] cela paraît manifestement en maint endroit : entr'autres lorsqu'il cite ses précédents ouvrages, ou reproduit des notices demandées à des auteurs encore vivants (Koch, La Sauvagère, Oberlin). Parfois du reste, il le dit formellement. [2] Ce qui explique pourquoi, malgré l'imperfection de ce travail, on n'a pas hésité à le faire figurer dans cette collection. Grandidier évidemment n'y a pas mis la dernière main : on le remarquera à plus d'une page, à des répétitions, au manque d'ordre dans la rédaction des notices; quelquefois même on y trouvera des contradictions. Mais somme toute, il y a lieu d'espérer qu'on jugera que ces notices méritaient de voir le jour. Sur bien

1. Tome 5 (en partie) et 6 des *Œuvres inédites*.
2. Cf. par exemple, page 3 de ce volume.

des points on est aujourd'hui plus complètement renseigné que ne l'était Grandidier,[1] cela va sans dire. Mais tels qu'ils nous sont parvenus, ces fragments d'*Alsatia litterata* rendront encore des services, surtout en attendant un travail plus complet. Quand ce ne serait que pour les indications que l'auteur nous donne sur des manuscrits conservés autrefois dans les collections d'Alsace, ce dictionnaire aura une réelle utilité.

Mais encore une fois, il est bon de se souvenir que nous avons affaire à des manuscrits laissés incomplets par l'auteur. Et à ce propos, je suis fort aise de pouvoir remarquer ici que, par ma faute peut-être, on s'est quelque peu exagéré la valeur des papiers de Grandidier conservés à Carlsruhe : de là une sorte de déception que plusieurs ont éprouvée à la lecture du premier volume. Ces manuscrits sont incontestablement intéressants. Mais qu'on veuille bien se rappeler toujours que Grandidier ne leur a pas donné leur forme définitive, et aussi que jamais un éditeur posthume ne peut remplacer l'auteur. Il est donc juste de moins attendre de ces papiers que

1. Qui très souvent du reste s'est borné à reproduire, en tout ou en partie, les notices imprimées dans les auteurs qu'il cite.

si l'on avait devant soi une œuvre parue du vivant de son auteur, sous sa pleine et entière responsabilité.

Conformément au système adopté pour le premier volume, je n'ai rien ajouté, ou si peu que rien,[1] au texte de Grandidier. Signaler les travaux dont tel ou tel alsacien qui figure dans cette galerie a été l'objet depuis Grandidier, m'eut entraîné trop loin.

* * *

Depuis l'apparition du premier volume, nous ont été signalés par des lecteurs à qui nous témoignons ici notre reconnaissance, quelques articles oubliés dans la *Bibliographie de Grandidier*. Les voici rapportés dans l'ordre des diverses catégories de cette bibliographie :

§ II. ARTICLES PUBLIÉS PAR GRANDIDIER.

— *Descriptio pagi Ortenaviensis*, dans les *Commentationes Academiae Manheimensis. (Litterar. Handweiser*, 1897, p. 293.)

— *Notice sur l'abbé de la Porte*, dans le *Journal de Nancy*, 1780, I, p. 37—40.

Notons aussi que la *Lettre sur l'origine des francs-maçons*, a été, d'après Baquol-Ristelhuber, p. 538, publiée dans l'*Essai sur la secte des illuminés* du marquis de Luchet.

1. Ces rares notes sont en *italique*, pour les distinguer de celles de Grandidier.

§ VI. ARTICLES POSTHUMES.

— *Notes historiques sur l'origine du luthéranisme à Strasbourg*, dans la *Revue d'Alsace*, 1896, p. 396—417.[1]

§ VII. CORRESPONDANCE DE GRANDIDIER.

A signaler ici la correspondance avec Zurlauben, dans le *Bulletin du musée historique de Mulhouse*, 1885, p. 47—53, déjà mentionnée dans l'*Errata* du premier volume.

§ VIII. LIVRES ANNOTÉS PAR GRANDIDIER.

— L'*Art de vérifier les dates*, édition de D. Clément, bibliothèque de Colmar, collection Chauffour.

Exemplaire offert par l'auteur à Grandidier.

— Un exemplaire de son *Histoire de l'église de Strasbourg*, bibliothèque de M. André Moll, conseiller à la cour d'appel de Besançon.

— Un autre, dans la bibliothèque de M. Gengler, professeur à Erlangen (d'après HEGEL, *Die Chroniken der deutschen Städte*, VIII band, p. 76, note 1).

En outre, depuis la date du premier volume ont paru diverses publications à ajouter aussi à la *Bibliographie de Grandidier :*

1. Et *à suivre.* Mais cette suite n'a pas encore été publiée.

§ III. OUVRAGES POSTHUMES.

— *Etat ecclésiastique du diocèse de Strasbourg en 1454*. Strasbourg, impr. Strasbourgeoise, 1897. Grand in-4° de 70 pages.

Extrait du *Bulletin de la société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*, tome XVIII; et publié aussi avec *Eine Steuerrolle der diœcese Strasbourg fur das Jahr 1464*, extrait du même *Bulletin*.

— *Observations historiques sur l'état ancien de la ville d'Obersultz*.

Dans la *Revue d'Alsace*, 1897, p. 298 à 308.

C'est une réimpression, — qui laisse encore à désirer, — de la *Notice* déjà imprimée deux fois. Cf. Ier volume, p. 59.

§ VIII. CORRESPONDANCE DE GRANDIDIER.

Dans la collection des *Correspondants* ont paru les Nos IX et X :

— IX. *Dom La Forcade et Dom Germain Poirier, lettres sur le prieuré de Lièvre*. Paris, Picard; Colmar, Hüffel, 1897. In-8° de 22 p., avec 2 planches.

Avait paru dans la *Revue catholique d'Alsace*, janvier 1897.

— X. *Le P. Joseph Dunand*, . . . 36 lettres inédites avec 23 réponses inédites de Grandidier, publiées par A. Gasser et A. M. P. Ingold.

Mêmes éditeurs, même année. In-8° de 109 p.

Avait paru dans le *Bulletin de la société belfortaine d'émulation*, N° 18, 1897, p. 75 à 182.[1]

1. Le N° suivant, *Dom Grappin*, a commencé à paraître dans la *Revue catholique d'Alsace*.

§ X. BIOGRAPHIE DE GRANDIDIER.

— Dans les *Histor. politisch. Blätter*, CXIX, 1897, N° LXXV, p. 809—1819, une bonne étude historique et littéraire de M. Joseph Sauer.

— Dans les *Miscellanea alsatica*, troisième série, le N° X, *Documents relatifs aux papiers de Grandidier* (avec 2 planches), p. 331 à 237.

La première partie de ce dernier articulet avait paru dans les *Archives de la société française des collectionneurs d'ex-libris*, mai 1896, p. 69—70.

Enfin[1] — Dans la *Zeitschrift für die Geschichte*

1. Pour être absolument complet, il faudrait peut-être mentionner ici les comptes-rendus qui ont été faits sur le premier volume des *Nouvelles Œuvres inédites*. Mais cela entraînerait trop loin.

Il y en a un toutefois que je dois mentionner, pour répondre brièvement à la singulière accusation de son auteur, M. Liblin. (*Revue d'Alsace* 1897, p. 427 à 430). M. Liblin m'y reproche d'avoir dit par *une expression à double entente*, et une *équivoque* que les mss copiés par M. Métrot avait fait l'objet de l'édition des *Œuvres inédites*. Et il affirme que cela n'est pas, et qu'il n'a eu connaissance de la copie, de l'*amusette* (?) de M. Métrot qu'après la *publication des trois premiers volumes*. Ce sont les propres termes de M. Liblin dans cet article.

Or j'ai le regret de devoir rectifier cette affirmation de M. Liblin, car voici ce qu'il écrivait en 1865 dans la préface du PREMIER, et non du 4e volume de sa publication : « A peine nous étions-nous remis à l'œuvre ... nous apprenions que M. Métrot ... s'était appliqué ... à la transcription des mss de Grandidier ... La copie de M. Métrot nous fut confiée ... c'est cette copie qui fut désormais utilisée. »

J'étais donc en droit de dire et je puis encore répéter aujourd'hui ce que j'écrivais dans l'avant-propos du premier volume.

des Oberrheins, N. F., XII, h. 3. p. 459 à 511, *Die Urkundenfälschungen Grandidiers*, von Hermann Bloch.

* * *

Parmi les additions à la bibliographie de Grandidier, on aura remarqué celle qui est mentionnée en dernier lieu, je veux dire l'article où un professeur de l'université allemande de Strasbourg a essayé de prouver que Grandidier avait, non seulement publié des chartes fausses, mais les avait lui-même fabriquées.

Bien que ne ce soit pas ici le lieu d'entreprendre une réfutation détaillée de la thèse de M. Bloch, nos lecteurs attendent peut-être de nous un mot d'explication à ce sujet. Nous le leur donnerons d'autant plus volontiers que, nous le savons, les arguments de M. Bloch n'ont point paru absolument péremptoires à plusieurs personnes fort compétentes en la matière. Nous sommes même autorisé à dire, sans vouloir préjuger du résultat de l'examen attentif dont le travail de M. Bloch est l'objet, que ce résultat sera favorable à Grandidier.

Dès maintenant cependant nous tenons à protester contre l'accusation de mesquine jalousie à

l'égard de la gloire de Schœpflin, qui, d'après Bloch, aurait été le mobile déterminant des prétendues falsifications de notre auteur. Grandidier a sans doute été trop ambitieux. Sans aucune hésitation,

Amicus Plato, magis amica veritas,

nous avons reconnu déjà et reconnaissons en lui d'autres lacunes : ainsi souvent de l'arbitraire et de l'inexactitude dans sa lecture et ses analyses de documents. Evidemment, par un secret instinct peut-être que sa vie ne serait pas longue, Grandidier travaillait trop et trop vite, deux conditions mauvaises pour faire toujours de bonne besogne. Mais que ces défauts qu'explique encore, si elle ne les excuse pas tout-à-fait, la précocité extraordinaire de son génie, l'aient rendu jaloux de la gloire de Schœpflin au point de l'amener à fabriquer quelques documents, me paraît de tous points inadmissible. En réalité l'œuvre de Grandidier n'égale-t-elle pas, si elle ne la dépasse, celle de son illustre devancier? et qu'avait-il donc besoin pour sa propre gloire, après avoir donné au public les magnifiques travaux que l'on sait et publié cette masse énorme de documents, de l'invention de 17 diplômes de plus? Mais alors pourquoi les aurait-il fabriqués ? Retenons que

M. Bloch avoue ne point trouver d'autre explication à ces falsifications qu'une mesquine rivalité d'auteur.

Enfin ajoutons encore un mot au sujet d'un argument de M. Bloch. Grandidier, dit-il, aurait toujours cité d'une façon très précise les endroits d'où il tirait ses documents, excepté pour ces 17 pièces suspectes, pour lesquelles il se borne à indiquer d'une façon vague les Archives épiscopales de Strasbourg,[1] laissant à dessein, dit M. Bloch, le *Fundort in Unklarheit*, afin d'empêcher toute recherche ultérieure et par conséquent la découverte de ses supercheries. Mais M. Bloch exagère la précision habituelle des citations de Grandidier pour la trouver en défaut ici. De fait l'historien de l'église de Strasbourg citait *ordinairement* à la façon de son époque, avec assez peu de précision.

Enfin nombre des documents publiés par Grandidier, lui étaient communiqués par des amis et des correspondants, en copies plus ou moins exactes.[2]

1. Remarquons en passant que M. Bloch suppose inexactement que les archives du palais de Strasbourg ne furent plus sous la direction de Grandidier après ce que l'on a appelé, avec une exagération manifeste, sa disgrâce. En réalité Grandidier resta, jusqu'à la fin de sa vie, chargé des fonctions d'archiviste.

2. Remarquons, parmi les fournisseurs de Grandidier, le baron de Zurlauben qui lui aussi a été accusé d'avoir fabriqué des documents.

Qui s'étonnera que, parmi ces pièces, ait pu se glisser quelque document douteux ? et faut-il pour cela accuser de supercherie Grandidier ou ses correspondants ?

Quoi qu'il en soit, nous prions nos lecteurs de suspendre leur jugement jusqu'à plus ample informé : l'article de M. Bloch, bien que fort savant, est trop conjectural en plusieurs points, pour entraîner une adhésion immédiate et complète, et détruire l'estime, je dirai même l'admiration, qu'a inspirées jusqu'ici à tous, la vie, le caractère et les œuvres de Grandidier.

Décembre 1897.

A.

Ager (Nicolas)

Ager, Nicolas, naquit le onze de décembre 1568 dans un village d'Alsace appartenant à la ville de Strasbourg, nommé Ittenheim, où son père était ministre luthérien. Il devint en 1618 professeur dans l'université de Strasbourg et mourut dans cette ville dans le courant du mois de juin 1634.

Albert le Grand.

Albert, surnommé le Grand, non parce qu'il vivait dans un siècle où les hommes étaient petits comme le dit un écrivain célèbre, mais parce que son nom de famille était *Gros*, qui signifie grand en allemand, naquit selon quelques-uns en 1193 et selon d'autres en 1205 à Lawingen sur le Danube en Souabe. Il entra de bonne heure dans l'ordre de S. Dominique dont il prit l'habit en Italie en 1222 ou 1223. Il y acheva ses études avec beaucoup d'application, mais d'abord sans fruit parce qu'il parut avoir peu d'intelligence et d'esprit. Cependant soit parce que l'on vient à bout de tout apprendre quand on ne néglige aucun moyen pour y réussir, soit,

comme quelques auteurs l'écrivent, par l'effet d'un miracle de la Sainte Vierge, il se trouva à l'âge de trente ans en état de professer la philosophie avec le plus grand succès. Quoi qu'il en soit, dès qu'on eut connu le mérite de maître Albert, — c'est ainsi qu'on l'appela d'abord — ses supérieurs l'envoyèrent professer la philosophie dans plusieurs villes d'Allemagne. Il passe quelque temps vers l'an 1236 ou 1237 au couvent de Strasbourg.[1] On lit dans d'anciens mss qu'il avait son *musæum* ou auditoire, *gegen dem kleinen prediger gühel, uber durch den Kirchhoff*, dans l'endroit où est aujourd'hui la bibliothèque de l'université. Albert le Grand vécut aussi plusieurs années dans le couvent des dominicains de Fribourg où on montre encore la chaire dans laquelle il donnait ses leçons.[2] Il passa ensuite à Paris en 1245 où il fut si généralement goûté et suivi que les écoles ordinaires étaient trop petites pour contenir le nombre des étudiants qui voulaient entendre ses leçons. Il fut par là obligé de les donner dans une place publique qui a toujours retenu son nom. C'est celle qu'on appelle aujourd'hui la place *Maubert*, par corruption de *maître Albert*. Après avoir professé plusieurs années à Paris, on l'en tira en 1254 pour le faire provincial de son ordre. Alexandre IV l'attira ensuite à Rome où il le fit maître du sacré palais, charge

1. ECHARD, *Bibliotheca script. ord. prædicat.*, I, p. 171.
2. *Austria sacra,* I, p. 215.

importante qui depuis a toujours été affectée à un religieux de l'ordre de S. Dominique. Il fut nommé en 1260 évèque de Ratisbonne et pendant trois ans qu'il occupa ce siège il acquitta toutes les dettes de cet évèché. Ceux qui prétendent qu'il avait trouvé la pierre philosophale, donnent pour preuve qu'il paya en peu de temps toutes les dettes de son évèché, comme si la sage économie d'un bon évèque ne pouvait pas aussi bien arranger les affaires que la découverte d'un secret impossible! Il abdiqua son évêché dès l'an 1263.

Albert le Grand s'est beaucoup étendu sur la génération. Mais outre que ce serait suivre un guide très infidèle que de raisonner d'après lui sur cet objet, notre ouvrage n'est pas d'un genre à traiter une matière si délicate. Il prétend expliquer comment et pourquoi les planètes et les dispositions du ciel influent sur les caractères, le tempérament et les inclinations des hommes. Il n'ajoutait pas moins de foi à l'art de la physionomie qu'à celui de l'astrologie judiciaire. C'est à lui que nous sommes surtout redevable de l'aversion que nous avons encore à présent pour les cheveux roux et de la mauvaise opinion que le peuple conçoit de l'humeur et du caractère des rousseaux. [1]

Il mourut le 15 novembre 1280. Le pape Grégoire XV le déclara bienheureux en 1622.

1. Voyez M. DE PAULMY, *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, lettre Z. Pages 313 et 314.

Le nombre de ses écrits est prodigieux : nous en avons vingt et un volumes in-f°. C'est le P. Pierre Jammi, dominicain, qui les fit imprimer à Lyon en 1651. Il y mit quelques traités qui ne sont pas de lui et en oublie d'autres qui lui sont attribués.

On a de lui trois volumes de physique. Ce qu'il dit du ciel montre qu'il connaissait peu l'astronomie. Il suppose les influences des astres et parle de l'astrologie judiciaire comme d'une vraie science sans la blâmer. Il la mêle même quelquefois à la politique. A l'occasion des météores, il fait voir qu'il n'était point habile dans la géographie : ailleurs il place Bysance en Italie. En parlant des minéraux, il attribue aux pierres des vertus semblables à l'aimant. Il donne souvent des étymologies absurdes, voulant expliquer les noms grecs sans savoir la langue.

Trithème[1] le qualifie *magnus in magia naturali, major in philosophia, maximus vero in theologia.*

Albert, ancien évêque de Ratisbonne, vint à Strasbourg en 1268 et y consacra dans l'église de S. Pierre-le-Jeune un autel en l'honneur de Sainte Colombe.[2]

Albertus Dei gratia quondam ratisbonensis episcopus, consacra le jour des SS. Vit et Modeste 1268

1. Annal. Hirsaug. I, p. 593.
2. WIMPHELING, *Epitom. rer. german.*, cap. 41., *inter opera historica Germaniæ antiquæ*, p. 378.

l'autel de la Sainte Vierge dans l'église des Saccites de Strasbourg. [1]

Il consacra en 1268, le 14 juin, la partie extérieure du monastère de Schutteren avec plusieurs autels. [2]

Albert le Grand a fait plus de huit cents livres dont il ne nous reste que 21 volumes in-f°. L'éditeur de ses ouvrages dans la préface qu'il a mise à la tète, dit : *Implevit orbem plus quam octingentis liberis .... pauca a multis in unum quasi fascem collecta.*

Son 20^e^ volume est curieux. Il y recherche entr'autres dans ses 230 questions sur les paroles de l'Evangile *Missus est*, si la Sainte Vierge a eu une couleur ou un teint qui lui convint, si sa peau a été noire, quelle a été la couleur de ses cheveux, s'ils ont dû ètre roux ou noirs; quels ont été ses yeux, s'ils ont été noirs, blancs . . . etc. . . .

Cet homme, étonnant pour son temps, sut presque tout ce qu'on pouvait savoir. Il professa dans son ordre la philosophie d'Aristote proscrite par le souverain Pontife; ce qui ne l'empêcha pas de parvenir aux premières dignités de son ordre et de l'Eglise. Il abdiqua son évèché pour se livrer à l'étude. Personne n'entendait mieux la dialectique et la méta-

1. Original ès archives de la Toussaint.
2. WIMPHELING, *De episcop.* p. 70.

physique péripatéticienne. Mais il en porta les subtilités dans la théologie, dont il avança la corruption. Il s'appliqua aussi à la connaissance de la philosophie naturelle : il étudia la nature, il sut des mathématiques et de la mécanique. Il ne dédaigna ni la métallurgie ni la lithologie. On dit qu'il avait fait une tête automate d'airain qui parlait et que S. Thomas d'Aquin son disciple brisa d'un coup de pied parce qu'elle l'étourdissait par son babil. Il ne pouvait guère échapper au soupçon de magie; aussi en fut-il accusé. La plupart des ouvrages qui ont paru sous son nom sont supposés.

Ses ouvrages de l'édition de Leyde de l'an 1651, sont en 21 gros volumes in-f°. On pourrait lui appliquer ce que Cicéron disait d'un auteur volumineux, qu'on aurait pu brûler son corps avec ses seuls écrits. Quelques-uns ne méritaient guère de lui survivre. On n'y voit que de longs commentaires sur Aristote, sur S. Denys l'Aréopagite, sur le Maître des Sentences. On lui attribua de ridicules recueils de secrets qui renferment des indécences et des recherches aussi vaines que peu dignes d'un religieux. Tel est entre'autres celui qui parut à Amsterdam en 1655, in-12, sous le titre de *De secretis mulierum et naturæ*.[1]

Vivès donna à Albert le nom d'*Albert Gro-*

1. Cf. M. DE PAULMY, lettre P. p. 48 et suiv.

lus, ce qui a fait soupçonner à Heumann [1] que c'était son nom de famille.

Le portrait d'Albert, très bien gravé, se trouve dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, tome II, p. 145.

On célèbre le 15 novembre la fête du B. Albert dans les églises de Ratisbonne et de Cologne.

Albert de Hohenberg.

Albert de Hohenberg était issu des anciens comtes de Hohenberg qui, selon Albert de Strasbourg, [2] possédaient en Souabe les deux comtés de Haigerloch et de Hohenberg, et en Alsace le château d'Ortenberg avec toute la vallée d'Albrechsthal qui forme aujourd'hui la seigneurie de Villé.

Il était fils de Rodolphe, comte de Hohenberg, et d'une dame de Verdenberg, frère de Rodolphe et de Hugues qui furent successivement landvogts d'Alsace.

Albert fit ses premières études à Constance, où il obtint un canonicat de la cathédrale. Son père l'envoya ensuite à Paris où il s'appliqua beaucoup au droit canon, et où, étant devenu licencié, il exposa les décrets publiquement avec un grand concours,

1. *In consp. reipubl. litt.* cap. 4, p. 42 et *in actis philos. XVII. p. 756.*
2. P. 106.

comme le remarque Du Boulay,[1] Albert de Strasbourg dit de lui[2] : « Postea missus fuit Parisios, ubi stetit pluribus annis cum multis sumptibus et profecit in magnum clericum et legebat jura ad tempus multis audientibus. Postea licenciatus fuit in Decretis. »

De retour dans sa patrie, il fut nommé chanoine de la cathédrale de Strasbourg. Il devint ensuite chancelier de l'empereur Louis de Bavière. Il succéda en 1338 dans la landvogtie d'Alsace à Hugues comte de Hohenberg son frère.

Albert abandonna ensuite Louis de Bavière et se retira à Avignon près du pape Clément VI. Celui-ci lui confia l'évêché de Frisingen où il mourut en 1353.

Grave Albert von Hohenberg dicitur *unser oheim und landvogt in Elsass* in diplomate Ludovici IV. an. 1338. *Als. diplom.*, II, p. 162.

Albert de Strasbourg.

Albert, dit *de Argentina*, ou *Argentinensis*, a été ainsi surnommé parce qu'il descendait d'une noble et ancienne famille de Strasbourg qui portait le surnom de cette ville et qui dès le commencement du XIII^e^ siècle était vassale de l'évêché, ou parce

1. *In historia universitatis Parisiensis*, t. 4, p. 948.
2. Op. cit. p. 106.

qu'il était né à Strasbourg où il avait été fait prêtre et docteur. Le nom de *magister* qu'on lui donne fait croire qu'il était roturier.

Ce qui est certain c'est qu'il était attaché à l'évêque Berthod de Bucheck qui l'envoya en 1338 à Avignon traiter en son nom avec le pape, comme il le dit lui-même dans sa Chronique, p. 129.

Albert a composé une histoire ou chronique qui contient ce qui s'est passé depuis l'empire de Rodolphe I jusqu'à la mort de Charles IV, depuis 1270 jusqu'en 1378. Cuspinien cite souvent cette chronique : il nous en a même donné de longs fragments à la suite de son commentaire des empereurs romains imprimé à Bâle en 1553 et 1569. Cette édition de Cuspinien a été mise à l'index des livres défendus, aussi bien que le reste de l'ouvrage, jusqu'à ce qu'il fut corrigé par l'Inquisition.[1] Mais cela n'a pas empêché Urstisius de nous donner cet ouvrage en entier dans son recueil des Historiens d'Allemagne, part. 2. p. 95-166, imprimé à Francfort en 1630, d'après un vieux manuscrit en parchemin de l'abbaye d'Ebersmünster, qui lui avait été communiqué par Pistorius.

Albert publia aussi la vie et les gestes de Berthold de Bucheck, évêque de Strasbourg, qui se trouve également dans le recueil d'Urstisius.[2]

1. Alberti Argentinensis chronicon, editio basiliensis, nisi corrigatur.

2. P. 167-179.

M. Schœpflin [1] croit qu'Albert de Strasbourg était le mème qu'Albert, comte de Hohenberg, chancelier de Louis de Bavière et landvogt d'Alsace qui mourut en 1353 évèque de Frisingen et dont il est parlé fort au long dans la propre chronique d'Albert, p. 106; mais, outre qu'il n'est pas à supposer qu'Albert, comte de Hohenberg, eut fait ainsi son propre éloge dans sa chronique, le nom de *magister* qui se trouve à la tête de ses deux ouvrages fait voir qu'il était un simple prêtre.

Nous croyons plutôt que cet Albert de Strasbourg est *Albertus de Argentina cellerarius ecclesiæ S. Adelphi novillarensis*, qui fit en 1356 une donation à l'église de S. Adolphe de Neuviller. [2] Au reste, cet Albert de Strasbourg n'est pas le véritable auteur de la chronique et de la vie qu'Urstisius a publiées sous son nom. Il ne fit que continuer depuis 1350 jusqu'en 1378 la chronique originale dont le véritable auteur est Mathïas Nuwenburg, comme l'a reconnu depuis M. Schœpflin lui-même, [3] et comme l'a amplement prouvé M. Sinner. [4]

Cela est démontré par l'original même de cette chronique, qui est un manuscrit en parchemin du XIVe siècle, et qui se trouve dans la bibliothèque de

1. *Alsat. illustr.*, t. 2, p. 565.
2. *Alsat. diplom.*, t. 2, p. 213.
3. *Hist. badensis.*, t. 2, p. 17.
4. *In catalogo codicum manuscriptorum bibliothecæ bernensis*, t. 2, p. 516-548.

Berne, N° 260. Ce ms appartenait autrefois aux Célestins de Metz et a passé avec les livres de Bongars dans la bibliothèque de Berne. Tel est le titre: « Incipit Cronica composita sive facta per magistrum Mathiam de Nuwenburg clericum honorabilis patris ac domini Domini Bertholdi de Buchegge, episcopi Argentinensis, a tempore Friderici regis, quo precedens cronica et aliæ cronicæ dimittunt, tractans de omnibus pontificibus, regibus et imperatoribus usque ad Karolum quartum filium Johannis regis Bohemiæ et Clementem papam sextum inclusive. »

En comparant cette chronique originale avec celle qui est imprimée sous le nom d'Albert de Strasbourg dans le recueil d'Urstisius, on verra que c'est la même, sinon que celle de Mathias de Nuwenburg contient plusieurs particularités que n'a pas la dernière, et qu'elle finit à l'année 1350, par ces mots *plebeius est miles effectus*, à la page 155 de l'édition d'Urstisius.

Cette chronique continuée de 1350 à 1378, ès pages 155-166, par Albert de Strasbourg, en commençant par ces mots : *Antea autem*, a été dans la suite seule et uniquement attribuée à ce dernier.

Nous avons vu que Mathias de Nuwenburg était clerc, c'est-à-dire chapelain de l'évêque Berthold. Cet évêque, dans une charte de 1332, le nomme *dilectus in Christo fidelis noster magister Mathias de Nuwenberg cantor Lutembacensis clericus noster*

familiaris. Il est nommé dans un autre acte de 1344 : *Meister Mathie von Nuwenburg unserm lieben getruwen*.

Voici ce qu'on lit dans l'*Index librorum expurgandorum*, p. 276 : « Ex Alberti Argent. chronico, p. 668. sive cap. 4. edit. Basil. in vol. op. Joh. Cuspiniani deleatur capitis titulus, qui sic habet : De potentia et superbia sedis apostolicæ ac prædicatorum et minorum. Deleatur etiam caput ipsum cujus initium est : Post Fridericum . . . usque ad . . . defendantur ab illis. »

Sapiens vir magister Mathias de Nuwemburg dans une charte de S. Thomas de 1345, apud Schœpflin.[1]

Magister Mathias de Nuwenburg en 1353.

Magister Mathias de Nuwenburg, advocatus curie Argentinen. en 1353.

N. B. Cave, in *Append. hist. litter.* p. 77, dit qu'Albert de Strasbourg était originaire de Strasbourg et *familiaris episcopi Argent.*

Oudin, t. 3, col. 1145. qui en parle sous l'an 1370 l'appelle *scriptorum bonae fidei*.

On trouve aussi dans Urstisius,[2] *Auctoris incerti fragmentum historicum*, qui dans les mss d'Albert précède cette chronique. Ce fragment est par erreur attribué mal à propos à Albert, même dans le dictionnaire d'Iselin.

1. *Als. diplom.*, t. 2, p. 181.
2. *Lib. citat.*, p. 74.

Albrecht.

Denys Albrecht, prémontré, auteur d'une histoire allemande de Hohenbourg, devint en 1737 supérieur de Ste-Odile. Il y mourut en 1755.

Né à Schlackenwerth en Bohème.

Ses ouvrages sont :

1. *Angeli pacis S. P. Norberti canonici ord. præmonstr. institoris Sancta desideria.* Argent. 1739.

2. *Manuale canonicorum præmonstatensium.* Argent. 1742.

3. *History von Hohenburg.* 1751.

Alszler.

Jacques Alszler, *de Strasbourg*, docteur en droit, était vers l'an 1513, avocat des cours ecclésiastiques de Strasbourg. C'est à lui et à Georges Ubelin, son collègue dans les mêmes cours, que nous devons cette belle édition de la géographie de Ptolémée que Jean Schott de Strasbourg fit imprimer, en 1513, en grand in-f°, et avec des tables géographiques très bien sculptées. Les éditeurs dédièrent cet ouvrage à l'empereur Maximilien.

A la tête de cette édition est une lettre de François Pic comte de la Mirandole, écrite en 1508 au dit Jacques Alszler et à ses collègues, où entr'autres choses on lit : « Nec mihi ipse persuasissem in ista Vogesi rupe legere viros adeo doctos beneque ins-

titutos, ut quibus maxime possent prodesse omnibus in re litteraria vellent. »

Amalric.

Amalric, moine de l'abbaye de Wissembourg, fut élevé en 891 sur le siège de l'évèché de Spire. Il mourut en 893 ayant laissé plusieurs écrits qui font honneur à son esprit. [1]

Il surpassa en érudition tous les écrivains de son siècle, selon l'anonyme de Schannat. [2]

Amberg (Nicolas)

Nicolas Amberg, ou Amsig, né à Bâle, fut élu abbé de Lucelle en 1443, et béni le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu dans la cathédrale de Bâle, devant les Pères du concile.

Il devint vice-chancelier de l'empereur Frédéric. Il mourut le jour de l'Annonciation en 1467, et fut enterré à Ensisheim dans la chapelle de son abbaye. Il composa un abrégé des annales de l'abbaye de Lucelle sous le titre de *Fasciculi antiquitatum Lucellensium*, qu'il dédia au pape Nicolas V et à l'empereur Frédéric. [3]

1. *Gallia christiana*, t. 5, p. 718.

2. *Videm. litter.*, part. I, p. 7. — Voyez mes notes sur Wissembourg et sur Spire.

3. *Fasti lucellenses*, p. 199. 200 et 201.

Nicolas Amberg assista au concile de Bâle dont il écrivit les actes. Passant bientôt du parti de Félix à celui d'Eugène, il publia une apologie pour ce dernier. Il écrivit aussi en 1448 les annales de son monastère, de plus une chronique du diocèse de Bâle et de la Haute-Alsace; une relation des choses les plus mémorables qui se passèrent en Alsace dans le temps qu'il était abbé, entr'autres de l'entrée et de la sortie du dauphin dans cette province; des notes sur le concordat germanique; un volume de différentes lettres écrites à plusieurs personnes...etc...[1]

Nicolas Amberg étant vice-chancelier de l'empereur Frédéric, alla à Rome pour y apporter le concordat germanique et le faire confirmer par le pape Nicolas V. Il profita de ce voyage pour faire unir à son abbaye les revenus de l'église de Bladolzheim.[2]

Andlau (Georges d')

Georges d'Andlau, issu de l'illustre famille de ce nom, fit de très bonnes études pour le temps où il vivait. Sa piété, sa prudence, son érudition et ses autres vertus le firent parvenir aux dignités ecclésiastiques. Etant jeune encore et dès l'an 1416 il obtint un canonicat dans la cathédrale de Bâle. Il en devint prévot vers l'an 1434 ou 1435. Il fut aussi

1. *Fasti lucellenses*, p. 126 et 226.
2. Ibid., p. 201.

nommé en 1438 prévot de Lautenbach. Les pères du concile de Constance et de Bâle eurent toujours pour lui beaucoup d'estime. Aeneas Sylvius secrétaire du concile de Bâle, étant devenu pape sous le nom de Pie II, forma, par reconnaissance envers la ville de Bâle, le dessein d'y fonder une université sur le modèle de celle de Bologne. Il appela à cet effet des savants de toutes parts. Georges d'Andlau fut créé, en présence de l'èvêque Jean de Wenningen et du magistrat de Bâle, premier recteur de la nouvelle université, le 4 avril 1460.[1] Six mois après, Georges d'Andlau se démit de son rectorat et le remit à Caspar zu Rhein, natif de Mulhouse, chanoine et custos de la cathédrale, qui devint depuis en 1477 évêque.[2]

Georges d'Andlau mourut à Bâle dans un âge très avancé le 7 mars 1466 et fut enterré avec tous les honneurs dus à son rang dans l'église cathédrale où l'on voit encore son épitaphe dans la chapelle de S. Gal.[3]

Andlau (Pierre d')

Pierre Hermann d'Andlau, docteur, en droit canon et chanoine de Colmar, de la même famille

1. PANTALEON, *Prosopograph.*; GERULERUS, *Orat. secul.*; URSTISIUS, *Epitome hist. basil.* c. 8.

2. *Athenæ rauricæ*, p. 459.

3. Elle se trouve imprimée dans TONIOLA, *in monumentis sepulchralibus*, p. 9.

que le précédent, lui succéda en 1466 dans la prévoté de Lautenbach. Il vivait encore en 1475. Les deux livres qu'il composa en 1460, *De imperio romano, regis et augusti coronatione, inauguratione, administratione, officio et potestate electorum aliisque imperii partibus, juribus, ritibus et ceremoniis. Libri duo ad Fridericum III imp. scripti et nunc primum typis editi, curante Marquardo Frehero conciliario palatino*, furent publiés à Strasbourg en 1603. In-4°. Il y en eut deux nouvelles éditions à Strasbourg en 1624 et à Heidelberg en 1664.[1]

Cet ouvrage fut imprimé sur le seul manuscrit que Freher trouva dans la bibliothèque palatine, en ayant cherché en vain d'autres exemplaires en Alsace.

On trouve dans la bibliothèque de l'université protestante de Strasbourg un ms du XIVe siècle renfermant les offices de Cicéron et plusieurs autres traités. On lit à la tête de ce manuscrit :

Amor sophye studii fervensque Cupido
Dum quondam Italas letum impelleret oras,
De Andelo Petrum saucium virtutis amore
Scripserat me claris Papie menibus urbis
Ubi quem canones lactabant ubere sacro
Poesis et dulcis ornabat floribus almis.

An. Dom. M.CCC.XLIII.

1. On les retrouve aussi dans la *Respublica romano-germanica* publiée en 1657 à Nuremberg, in-4°, par Tobie Oelhufen.

Dans le même ms à la fin des comédies de Térence on lit : « Ego Petrus de Andlo, dulci musarum modulamine, preclareque suasus ophie allectus, hunc liberum, dum essem in amplissimo Papiensium gymnasio studii causa constitutus manu mea propria conscripsi, an. D. N. J. Ch. optimi atque merimi Dei 1443, mense Septemb. Papie. » Le même ms contient une harangue ou discours tenu publiquement au commencement d'une thèse *per me Petrum de Andelo in deidate licentiatum Basileæ an. Dom. 1451 in profesto beati Laurentii martyris gloriosi.* C'était alors la sixième année qu'il était venu à Bâle à son retour de Pavie.

Pierre d'Andlau était prévôt de Lautenbach et chanoine de Colmar.

Freher, *in præfat. notar. ad Petrum de Andlo*, s'étonne avec raison de ce qu'il n'est fait aucune mention de Pierre d'Andlau soit dans la vie de l'empereur Frédéric III auquel il dédia son traité *De imp. rom. germ.*, soit dans Trithème ou Wimpheling qui ont donné un catalogue des savants et des écrivains du XV^e^ siècle.

Pierre d'Andlau avait composé une chronique que Luck cite dans ses Annales mss de Ribeaupierre, chronique que Schœpflin a cherchée en vain. C'est de cette chronique que Luck a tiré ce qu'il dit de l'origine de la maison de Ribeaupierre, en la citant sous ce titre : *Chronica Hermanni Petri von Andlau der Heil. Schrift doctoris, in dem Stifft zu*

Colmar. La perte de cette chronique est d'autant plus à regretter que ce Pierre d'Andlau était un homme très savant, très versé dans l'histoire et dans les lettres, comme le prouve son ouvrage *De imperio romano*.

On trouve dans la bibliothèque publique de Bâle, entre les mss de Pierre d'Andlau : 1° *Collectanea conclusionum super regulis juris*, en six livres. 2° *Conclusiones in Clementinas et VI. decretalium*, écrites en 1471, et 3° *Recollecta ex lectura tertia vice instituta D. Dominici de S. Geminiano super VI. libro decretal.*, données en 1477.[1]

On trouve dans la commanderie de S. Jean de Strasbourg, D. 114., un ms intitulé : *Petri de Andlau lectura super decretales*.

Un cartésien hollandais se cacha en 1670 sous le nom supposé de *Petrus ab Andlo*, pour écrire contre une dissertation de Samuel Desmarets qui l'avait publiée contre les opinions de Descartes. Cet écrit a pour titre : *Petri ab Andlo batavi specimen confutationis dissertationis de abusu philosophiæ cartesianæ*.[2]

Pierre d'Andlau était dans l'univérsité de Bâle docteur en droit canon et professeur, ou, comme on disait alors, *lector in sexto decretalium*. Il devint en 1460 vice-chancelier de la dite université, en 1471

1. *Athenæ rauricæ*, p. 100.
2. Bayle, I, p. 227, et Moréri, I, p. 413.

recteur. Il est nommé en 1465 et 1470 doyen de la faculté de droit, et en 1473 senior de la dite faculté. [1]

Urstisius [2] dit que Pierre d'Andlau fut le premier recteur de Bâle. Il faut lire Georges d'Andlau son frère. Cette erreur de nom est commune à plusieurs autres écrivains.

Pierre d'Andlau, prévôt de Lautenbach et vice-chancelier de l'université de Bâle, alla avec Jean Knobel à Rome pour y chercher auprès du pape Callixte II les bulles de l'évèque élu de Bâle Jean de Venningen. Il fut aussi député en 1479 pour présider à l'élection de Caspar zu Rhein, successeur de Jean de Venningen. Il mourut en 1479 ou 1480.

André (Bonaventure)

Le P. Bonaventure André, natif de Thann, de l'ordre des Récollets de S. François, écrivit en allemand l'itinéraire de la Terre Sainte, où il vécut pendant neuf ans, surtout dans le temple de Jérusalem. Il partit de Naples en 1722, arriva à Malte le 19 octobre, dans l'île de Chypres le 2 janvier 1723, à Tripoli le 10 février et à Jérusalem le 3 août. Il fut envoyé à Rome en 1725 auprès du pape Benoit XIII pour les affaires de la Terre Sainte. Il y

1. *Athen. raur.*, p. 100.

2. *In epitome historiæ basiliensis*, apud BRUCKERUM, cap. 16, p. 216.

retourna après cinq mois et il arriva à Jérusalem le mois de juin de la même année. Il mourut de retour en Alsace, vers l'an 1736, dans le couvent de Bischenberg.

André (Jean)

Jean André, célèbre jurisconsulte, naquit sur la fin du XIII^e^ siècle à Strasbourg, et non à Mugello près de Florence comme l'écrivent Moréri, t. I, p. 417, et Bayle, t. I, p. 228, et Chaudon, *Nouveau dictionnaire hist. portatif*, éd. de 1766, I, p. 102, et l'abbé de Feller, *Dict. historique*, I, p. 146.

Il enseigna près de 45 ans le droit à Padoue et Bologne. Il écrivit des commentaires sur les cinq livres des décrétales qui furent imprimés à Venise en 1584.[1] Il y a recueilli et mis en ordre les écrits des anciens. Ses autres ouvrages sont des additions sur le *Speculum juris* de Guillaume Durand, des gloses sur le Sexte et les Clémentines; on lui attribue aussi un livre de louanges de S. Jérôme. Jean André mérita les éloges de Trithème, Bald, Forster et Bellarmin. Il mourut à Bologne de la peste le 7 juillet 1348. Il fut enterré dans l'église de S. Domi-

1. Il les intitula : *Novellæ*, parce que sa fille Novella, aussi versée que lui dans la jurisprudence, suppléait à ses leçons lorsqu'il était trop occupé. Mais elle avait, dit-on, la précaution de tirer un rideau devant elle, de peur que sa beauté ne donnât des distractions aux écoliers.

nique où l'on voit son tombeau, près de la porte de la sacristie, avec ces vers :

Hic jacet Andree notissimus orbi Johannes,
Primo qui sexti Clementis atque Novellas
Jeronimi laudes, speculique jura peregit.
Rabbi doctorum, lux, censor, normaque morum
Occubuit fato perdire mortis in anno
M.CCC.XLVIII. septima die Julii.

Milanthia sa femme était aussi savante. Bonicontius son fils, Bitine et Novelle ses deux filles se rendirent aussi célèbres dans l'étude du droit.

Wimpheling [1] le nomme *profondus jurium interpres.*

Manuscrits de Jean André à la bibliothèque de S. Jean de Strasbourg :

A. 8. Joan. Andreæ breves casus super decretales. M. F.

A. 10. Liber sextus decretalium cum apparatu Joan. Andreæ. M. F.

A. 11. Joan. Andreæ et Peculi dicta super quinque libros decretalium. M. F.

A. 12. Clementinæ cum apparatu Joh. Andreæ. M. F.

A. 110. Joan. Andreæ opus jeronimianum. M. F.

1. *De episc.* p. 78.

B. 52, 6. Joan. Andreæ summula quarti libri decretorum.

D. 114. 2. Joan. Andreæ tractatus super librum IV Decretalium.[1]

André de Strasbourg.

André de Strasbourg, *de Argentina*, de l'ordre des Augustins, est auteur d'une chronique de Bavière, qu'il dédia en 1420 à Louis duc de Bavière.[2]

Alsaciens anonymes.

13e siècle. La petite chronique qu'Urstisius a insérée dans le second volume de ses écrivains d'Allemagne sous le nom de *Fragmentum historicum* a pour auteur un alsacien qui vivait au XIIIe siècle, mais son nom est inconnu.

14e siècle. Caspar Barth[3] rapporte un poème en rythme moitié latin, moitié allemand, qui se trouvait dans un couvent près de Strasbourg qu'il croit être la Chartreuse avec assez de vraisemblance. En voici quelques vers pour échantillon :

1. *Grandidier donne encore une longue liste de mss de Jean André conservés dans diverses bibliothèques non alsaciennes.*

2. HÖHN, *Chronologia provinciæ rheno-sueviæ ord. S. Augustini*, p. 89.

3. *Adversar. commentariorum*, lib. 34. cap. 17, p. 1575 et 1576.

Gens sine capite mag keinen Rath geschaffen.
Imperium vacat capite, so handt kein Kopf die Pfaffen.
Propter quod schisma vertitur in der Christenheit.
Chrisma per hoc destruitur : jedermann lugt zu wen Ehr brett
Nescius in quo stat veritas, oder was wihr sollen halten...
Vicarius Dei unicussit, und soll auch kein mehr werden.
Inauditum est quod modo fit : ihr sint zwen auf Erden.
Uterque eorum cogitat, wie ehr gewaltig bleibe.
Reges, barones rogitat das man ihn nicht verderbe
In diversis provinciis hant sie usgesant Legaten.
Et cum nunciis perversis, die den Herren rathen :
Adhærere mihi supplico wilt nicht du sollt.
Quodquod petis tibi do von silber und von goltt,
Dignitates, beneficia, liehe ich dienen Kindern ... etc ...

On voit que ces rythmes ont trait au schisme de l'Eglise, où il y avait deux papes reconnus par différents partis. Barth dit qu'il les a trouvé dans un parchemin écrit en 1259 ; mais en ce temps-là vivait Alexandre IV sous lequel il n'y eut pas de schisme. Nous croyons donc que ce poème a trait au schisme qui s'éleva en 1378 où furent élus Urbain VI et Clément VII, et qu'ainsi il faut lire 1379 au lieu de 1259.

M. l'abbé Le Beuf rapporte[1] de pareils vers moitié français, moitié latin, qui sont du XIII^e^ siècle :

« Je maine bonne vie semper quantum possum,
Si Taumers m'appelle, je di ecce adsum
A despendre le mien semper paratus sum,
Car je pense en mon cœur et meditatus sum. »

1. *Dissert. sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris*, t. 2, p. 69.

Anselme.

Thomas Anselme, de Bade, fut un des premiers imprimeurs de la ville de Haguenau. Il contribua à la restauration des belles-lettres.

Il imprima à Haguenau en 1518 l'*Exegesis germanicæ* de François Irenicus, et en 1520 le livre de Luther : *Von den guten Wercken*.

Il fut d'abord imprimeur à Strasbourg. Il existe une édition de cette ville de 1488, *durch Thomam Ansshelm von Baden gedruckt und vollendet zu Strasburg*. Il s'établit ensuite à Pfortzheim où il fut imprimeur depuis 1502 jusqu'au 1511, puis à Tubingen où il exerça le même art depuis 1521 jusqu'en 1516. Enfin il vint demeurer à Haguenau où il mourut. Ses éditions de Haguenau datent de 1517 à 1522.

Arbogaste (S.)

Mort en 678 évêque de Strasbourg. Voyez notre *Histoire de l'église de Strasbourg*.

Argens (d')

M. le marquis d'Argens connu par ses ouvrages et mort le 11 janvier 1771, entra dans le régiment du duc de Bouflers. Il se trouva en 1733 à la prise du fort de Kehl où il ne fut blessé que légèrement. [1]

1. *Nécrologe des hommes célèbres,* année 1722, p. 50.

Arnoaldus.

Beatus Arnoaldus, natif de Sélestadt, dont le vrai nom allemand de famille est Arnold, fut secrétaire des empereurs Maximilien I et Charles-Quint qui l'estimèrent beaucoup à cause de son savoir et de sa probité. [1]

« 1532, 26 julii, obiit Martinus a Baden canonicus et successit Beatus Arnoldus Caroli V imperatoris Cæs. Augusti a secretis, vigore nominationis imperatoris ejusdem Caroli. Adeptus est possessionem hujus canonie 3 aug. 1532. Mortuus est ex peste Viennæ Austriæ dum illic Cæsaris negotia curaret, 3 oct. eodem anno. » [2]

Il était âgé de 47 ans, cinq mois. Beatus Rhenanus lui fit élever un monument, *veteri sodali civique . . . viro priscæ integritatis meliorumque litterarum haud vulgariter perito*, dans l'église paroissiale de Sélestadt.

B. Arnoaldus est nommé en 1520 dans le nombre de ceux qui formaient la société littéraire de Sélestadt.

« Ob doctrinam et fidem jam diu in eo perspectissimum inter cæsareos (aulæ Caroli V) a secretis non infimas sedes adeptus est » dit Gebwiller, [3] qui

1. SCHŒPFLIN, *Als. illustr.*, II, p. 386.
2. *Ex libro salico S. Thomae.*
3. *Panegyris Caroli V*, p. 14.

le nomme né à Sélestadt et secrétaire de Charles-Quint dans la préface du même ouvrage.

Il était aussi poète. On lit une de ses *Hendeca-syllabes* à la fin d'une collection d'écrivains moraux publiée à Strasbourg en 1508 par Thomas Wolff le jeune. On lit aussi à la tête d'un ouvrage imprimé à Strasbourg en 1508 sous le titre de *Grapaldus de partibus ædium* des vers que composa *Beatus Arnoaldus Selestatinus*.

Artzt.

Euchaire Artzt, né d'une famille patricienne à Wissembourg, écrivit en 1440, *Chronicon Weissen-burgense*, dont le ms fut transporté au Vatican avec les autres livres de la bibliothèque palatine.[1]

C'est un ms allemand de 53 feuilles qui se trouve dans la dite bibliothèque, num. 116, fo. 18.

Attendorn.

Pierre Attendorn, disciple de Wimpheling, était sur la fin du XV^e^ siècle un savant libraire de Strasbourg. Ce fut lui qui fut l'éditeur du *Direc-torium Statuum* imprimé dans cette ville en 1489. A la tête de cet ouvrage se trouvent deux lettres de la même année, l'une de Wimpheling *Petro-*

1. SCHŒPFLIN, *Alsat. illustr.*, II, p. 395.

Attendorn bibliopolæ Argentinensi et l'autre d'Attendorn *magistro Jacobo Wimphelingo præceptori suo.*

Aubry.

Pierre Aubry, né à Strasbourg, mais d'une famille française, vivait au milieu du XVII^e^ siècle. Ce fut un graveur assez estimé alors, mais dont le burin est lourd et peu correct. Il grava en 1667 le plan de la chapelle de Dusenbach près Ribeauvillé.

Aucuparius.

Wimpheling compte Thomas Aucuparius dans le nombre des savants qui illustrèrent sur la fin du XV^e^ siècle l'école de Strasbourg. C'est dans une lettre de Wimpheling, écrite en 1514 à Erasme, qui se trouve à la fin d'un livre publié par ce dernier et la même année à Strasbourg, intitulé *De copia verborum ac rerum*. Les autres savants qui y sont nommés, sont Sébastien Brant, Jacques Sturm, Thomas Rapp, Mathias Schurer, Jean Rudalfing, Etienne Tieler, Jean Guida et Otomar.

On lit dans un acte de 1522 que Thomas Aucuparius, licentié en droit, prébendier de l'église cathédrale de Strasbourg, acheta une maison située vis-à-vis la chapelle de S. Jean de l'hôtel canonial des comtes de Heunenberg.

Il existe *Dydimi Ornythotyrae* (c'est le nom grec d'Aucuparius) *ad christianæ et factitiæ religionis*

sacerdotes carmen, à la fin d'un traité imprimé à Strasbourg en 1503, sous le titre de *Concordia curatorum et fratrum mendicantium.*

Thomas Didimus Aucuparius, poëta laureatus de Argentina presbyter et vicarius ibidem fut immaculé en 1511 en l'université de Fribourg.[1]

Thomas Aucuparius était en 1514 de la société littéraire de Strasbourg. Erasme, dans une lettre écrite en cette année, loue « Thomam Aucuparium, quem ego *sane vel ob hoc laurea dignum existimo, quod ab omni fastu longe sit alienissimus.* » Erasme adresse aussi en 1524 à Thomas Aucuparius *poëtam laureatum* quatorze vers hexamètres, où il fait son éloge.

Thomas Aucuparius était un homme savant et très versé dans la poésie. Wimpheling en parle, *Epit. rer. germ. cap. 72.*

Ce fut Thomas Aucuparius qui fut l'éditeur des œuvres de Pogge de Florence imprimées à Strasbourg en 1511 in-f°, par Jean Knobloch. Il dédia cette édition à Sébastien Brant; il y prend le titre de *poëta laureatus*, ayant été couronné poète sous l'empereur Maximilien I. On trouve dans cet ouvrage des vers que lui adressa Erasme, où il le qualifie *doctissime Didime* et de *Maxime vates.*

1. RIEGGER, *Amœnitates literariæ friburgenses, fascil. 2 pag. 290. nota.*

Il écrivit en faveur de Wimpheling une apologie en vers contre Murner où il déclame beaucoup contre l'orgueil de ce dernier.

Nous y avons distingué ces vers contre Murner :

Hocine Thoma tibi monastica regula suadet?
Aut tua Francisci sanctio sancta docet
Proh Deus ! anne potest mentem proferre superbam
Veste sub abjecta, religiosa cohors?
Qua virtute potest humilem penetrare cucullam
Ambitio, fastus, gloria vana, tumor?
Filia Plutonis scelerata superbia vestem
Si monachi ingreditur, qui modo tutus erit?

Austrius.

Sébastien Austrius, médecin, dont on a quelques livres de son art, était natif de Rouffach selon Quenstedt.[1] Voyez sur lui Lycosthènes[2] et Gesner.[3]

Avene.

Jean Avene, natif de Rouffach fit imprimer un livre en 1545 contre le pape : *De repugnantia doctrinæ Christi ac romani pontificis*, traduit du français.[4]

1. *De patria illustrium virorum*, p. 151.
2. *In elencho*, p. 972.
3. *In bibliotheca*, p. 744.
4. GESNER, *Biblioth.* p. 403.

B.

Bader.

Jean Bader, curé de Landau, introduisit en 1523 le protestantisme dans cette ville. Voyez à son sujet Schœpflin.[1] Le catéchisme qu'il fit imprimer en 1544 ressent le schwendfeldianisme. Il mourut en 1545. Le *Dictionnaire de Bâle*, article Schwenfelder, le place dans le nombre de ses disciples.

Bägert.

Jacques Bägert, de la Société de Jésus, né à Sélestadt, missionnaire en Californie dans l'Amérique septentrionale, donna une très bonne et exacte description de la Californie dans une lettre écrite le 11 septembre 1752 à son frère le père Stanislas Bägert, capucin. Cette lettre est imprimée dans le *Patriotische Elsässer*.[2]

Il revint de la Californie en Alsace, et mourut le 29 septembre 1772 à Neustadt dans le Palatinat.

1. *Alsat. illustr.*, II, p. 400.

2. Année 1777 p. 87, 109, 115, 134, 140, 165, 189, 204, 222, 236, 252 et 267.

Il avait résidé en Californie pendant 17 ans en qualité de missionnaire, depuis 1751 jusqu'en 1767, époque de l'expulsion des Jésuites par les Espagnols.

Il est aussi auteur d'un ouvrage historique sur la Californie, imprimé à Mannheim, in-8°, en 1773, sous le titre de *Nachrichten von der americanischen Halbinsel Californien, mit einem zweifachen Anhang falscher Nachrichten;* ouvrage excellent et rempli d'observations curieuses et fidèles.

Bald.

Jacques Bald, un des meilleurs poëtes latins que l'Allemagne ait produits dans le XVII^e^, naquit à Ensisheim en 1603; il se fit jésuite en 1624 et enseigna la rhétorique et les belles-lettres pendant six ans; il fut prédicateur bien des années et prêcha avec applaudissement à la cour de l'électeur de Bavière, mais ce furent ses poésies, qui lui acquirent la plus grande réputation. Un de ses derniers ouvrages fut un poème en vers élégiaques intitulé : *Arania victrix*. Le pape Alexandre VIII en fut si content qu'il envoya à l'auteur son portrait en médaille d'or. Il la consacra, dit Sotwel [1] à la Sainte Vierge. Il y eut après sa mort une contestation entre les magistrats de Neubourg à qui aurait sa plume. Celui à qui elle échut, fit faire un étui d'argent afin de la mieux

1. *Bibliotheca Societatis Jesu*, p. 356.

conserver. Il mourut à Neubourg le 9 août 1668. Ses poésies sont de différentes natures : elles contiennent des panégyriques et des traités de morale, des pièces de théâtre et des pièces de dévotion, des sylves, des odes etc... Elles ont été imprimés à Cologne en in-4° et in-12° en 1645.

Il y a dans les vers de Bald beaucoup de feu et des pensées assez extraordinaires. Il a assez bien imité Pindare et il lui ressemble même dans plusieurs de ses défauts : il ne paraît point assez lié non plus qui lui, il n'est pas tout-à-fait pur et il a des saillies qui ne sont pas du goût de tout le monde.[1]

Baldner (Léonard)

Il existe dans le cabinet de M. Silbermann de Strasbourg le manuscrit suivant : « *Recht natürliche Beschreibung und Abmahlung der Wasservögel, Fischen, Vierfüssigen Thieren, Insecken und Gewürm, so bey Strassburg in den Wassern gefunden werden, die ich selber geschossen und die Fische gefangen, auch alles in meiner Handt gehabt. Leonhard Baldner, fischer und jagmeister in Strassburg. Gefertigt worden im Jahr Christi 1666.* »

Ce manuscrit est orné de belles peintures.

L'auteur dit dans sa préface qu'il a employé plusieurs années à ce recueil, depuis 1646 jusqu'en

1. Bayle, t. I, p. 429. Moréri, t. II, p. 35.

1666. On y trouve en très belles couleurs à l'eau quarante-cinq sortes de poissons, et 62 sortes d'oiseaux aquatiques, et 62 sortes d'animaux à quatre pieds, vers, insectes et mouches qui se trouvent dans l'eau. Ce ms est très bien conservé.

Baldram

Evêque de Strasbourg.

Voyez mon *Histoire de l'église de Strasbourg*, p. 242 et suiv.

Baldung.

Jean Baldung, peintre de Strasbourg, excella dans cet art au XVI^e^ siècle.

Il peignit en 1538 le portrait d'Erasme de Limbourg, élu en 1541 évêque de Strasbourg, qui se trouve dans la chambre capitulaire de S. Thomas.

Extraits du *Bürgerfreund* de l'année 1777, p. 72 et 73 : « Jean Baldung, surnommé Grien, peintre de Strasbourg, vivait au commencement du XVI^e^ siècle et commença à peintre dès l'an 1512. Ses talents le rendirent célèbre dans sa patrie et en Allemagne. Il demeurait à Strasbourg dans la Rue brûlée et était conseiller du grand Sénat. Il mourut en 1545. Ce fut lui qui peignit en 1516 le maître-autel de l'église principale de Fribourg en Brisgau. Il est peint sur bois. De côté on voit cette inscription

peinte sur le tableau : *Joannes Baldung cognomine Grin faciebat M.D.XVI.* »

Jean Baldung était natif du village de Weyersheim-zum-hohen-Thurn. Il mourut en 1545 selon la chronique ms de Buheler. Fournier [1] fait mention de Jean Balde Green, peintre et graveur de Strasbourg, et ajoute qu'on connait de lui plusieurs figures de saints, les 12 apôtres, des femmes illustres et des habillements à la mode.

Baltus.

Jean François Baltus naquit à Metz le 6 juin 1667. Il entra dans la Société de Jésus le 2 novembre 1682, et y fit profession solennelle le 15 août 1700 à Strasbourg, où il expliquait alors l'Ecriture sainte. Il mourut à Reims le 9 mars 1743 et prononça en 1705 à Strasbourg l'oraison funèbre de Pierre Creagh archevêque de Dublin, qui fut imprimée la même année, vol. in-4°.[2]

Dom Pierron fait ainsi son éloge dans le *Templum Metensibus sacrum*, poème imprimé en 1779:

Romanæ numeros linguæ Baltusius omnes
Hebreæque sonos stridentes, atque Pelasgæ
Norat opes blandosque vates ....

1. *Dissertation sur l'origine et les progès de la gravure en bois*, p. 66.

2. Voyez sur ses ouvrages Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*, pag. 73 et suiv. et le *Nouveau dictionnaire historique*, t. I, p. 217.

Institit, o quantum fidei, qui dogmata veræ
Fulciret, vatumque sacra cœlestia dicta,
Assereret! stupuit celebres urbs Romula dotes,
Laudibus et justis etiammum personat Illus.

Jean François Baltus professeur de la Sainte Ecriture fut créé docteur en théologie en l'université catholique de Strasbourg le 10 février 1703.

Les ouvrages du P. Baltus imprimés à Strasbourg sont :

1. L'*oraison funèbre de M. Creagh*, 1765.

2. *Réponse à l'histoire des oracles de M. de Fontenelle, dans laquelle on réfute le système de M. Vandale sur les auteurs des oracles du paganisme, sur la cause et le temps de leur silence, et on établit le système des pères de l'Eglise sur le même sujet.* 1707.

Dans cet ouvrage le P. Baltus ne s'est pas contenté de répondre à l'ouvrage de ce docte académicien, ni de réfuter le système hardi et téméraire d'Antoine Van Dale, anabaptiste de Harlem, sur les oracles du paganisme, sur la cause et le temps de leur silence, mais encore il établit le sentiment des Pères de l'Eglise sur le même sujet, en découvrant la fausseté des raisons que l'un et l'autre ont attribués aux Pères et le peu de solidité de leurs preuves.

3. *Suite de la réponse à l'histoire des oracles*, 1708.

Ces deux ouvrages ont été traduits en anglais et imprimés à Londres en 1708 et en 1709.

4. *Jugement de SS. Pères sur la morale de la philosophie payenne.* 1719.

Baur (Guillaume)

Guillaume Baur, ou Baver, né en 1610 à Strasbourg, peintre et graveur, était disciple de Frédéric Brendel, peintre de la même ville. Il fut doué d'un vaste génie et d'une imagination facile et féconde. Mais cette facilité trop rapide l'empêcha de se défaire entièrement, par l'étude des antiques et du beau naturel, du goût du pays qu'il tenait de son maître. Il alla de bonne heure à Rome : le séjour qu'il y fit lui servit plutôt pour étudier le paysage, la perspective et l'architecture, genre dans lesquels il n'a guère réussi. Sa touche était vive, forte et vraie. Ses expressions générales et ses compositions sont d'une beauté hardie et souvent sublime. La vigne Madame à Rome lui fournit le modèle des arbres qu'il a peints, comme les palais de cette ville et de ses environs le furent des morceaux d'architecture qu'il a dessinés. Il rendait tout avec la dernière exactitude : rues, statues, fontaines, vases de marbre avec leurs ciselures, ruines antiques, jusqu'aux assemblées de la cour, les processions publiques et les fêtes journalières. Il fit un voyage à Naples et s'y appliqua à en peindre les différents points de vue, les châteaux, le promontoire ; enfin tous les divers aspects maritimes, avec les vaisseaux de toute espèce et de toutes nations si bien caractérisés qu'on reconnaissait tout de suite, malgré leur petitesse, s'ils étaient français ou espagnols, italiens ou turcs.

Il finit ses jours à Vienne, où il se maria, et où il devint peintre de l'empereur Ferdinand III, pour lequel il exécuta, ainsi que pour plusieurs grands de sa cour, quantités de sujets tirés des histoires sacrée et profane et de la fable.

Baur sut aussi manier le burin. Il grava à l'eau-forte, entr'autres pièces, des campagnes, des tempêtes sur mer . . . etc. . . . Ses principales gravures sont les Métamorphoses d'Ovide, ouvrage extraordinaire, plein d'invention et d'esprit. Une grande partie de ses dessins, et c'est ce qu'il a de mieux, a été gravée par le célèbre Melchior Küssel d'Augsbourg, et remplit les portefeuilles des amateurs. Tels sont des combats, des chasses, des assemblées, les scènes du *pastor fido*, la vie et la passion de J.-C. Ces ouvrages sont recherchés des connaisseurs pour la beauté de l'invention et l'habileté du graveur.

Baur en travaillant parlait continuellement et marmottait entre ses dents, comme s'il s'entretenait avec les figures qu'il peignait.

Il mourut à Vienne, en 1640, âgé de 30 ans, quelque temps après son mariage.[1]

On raconte de Baur que sur un morceau de parchemin de peu d'étendue, il avait peint l'armée du

1. De Piles, *Abrégé de la vie des peintes*, p. 411 ; d'Argenville, *Vies des plus fameux peintres*, t. II, 31 ; Houbraken, *Vie des peintres*, en hollandais, p. 2.

Roi David et le lieu où Absalon pendu à un arbre fut percé par Joab.

Moréri [1] fait de Baur et de Bouwer, peintres nés à Strasbourg, deux personnages qui cependant forment le même.

On a de lui : 1° un recueil d'estampes sous le titre d'*Iconographie*, Augsbourg, 1682 ; 2° des batailles, 1635 ; 3° des jardins, 1636 ; 4° des Métamorphoses, Vienne, 1641, in-f°.

On trouvait dans la bibliothèque de M. le duc de La Vallière l'œuvre de Guillaume Baur, in-f°, contenant 502 pièces, dont la suite des Métamorphoses d'Ovide gravée par lui-même ; la vie et la passion de N.-S. gravées par lui-même, et la passion de N.-S. gravée d'après lui par Melchior Küssel. [2]

Bazin.

Jules Augustin Bazin, docteur en médecine en l'université de Strasbourg, de l'académie de La Rochelle et correspondant de l'académie des sciences de Paris en 1737, mourut à Strasbourg au mois de mai 1755.

Ses ouvrages sont :

1. *Observations sur les plantes.* 1741, in-8.
2. *Histoire des abeilles*, 1744, 2 vol. in-12.

1. Tome II, p. 138 et 414.
2. Tome I, p. 557.

3. *Traité de l'accroissement des plantes*, 1743, in-4.

4. *Lettre au sujet des animaux appelés polypes*, 1745, in-12.

5. *Abrégé de l'histoire des insectes*, 1747, 2 vol. in-12.

6. *Observations sur l'accroissement du corps humain*, 1741, in-8.

7. *Description des courants magnétiques*, 1753, in-4.

8. *Traité sur l'acier d'Alsace*, 1737, in-12.

M. l'abbé d'Hébrail, dans la *France littéraire*, tom. 2, p. 376, attribue à M. Bazin, le *Livre jaune contenant quelques conversations sur les logomachies*, 1748, in-8 ; mais l'auteur de cet ouvrage est feu M. de Boze, qui, dit-on, n'en fit tirer que 5 ou 6 exemplaires.

Beatus Rhenanus.

Beatus Rhenanus naquit en 1485 à Sélestadt,[1] où Antoine Bild son père, originaire de Rhinau, s'était retiré. Il mourut à Strasbourg le 14 des cal. de juin 1547, d'où il fut transporté dans l'église paroissiale de sa patrie, où Rodolphe Bers lui fit élever un monument.

On trouve aussi dans la même église l'épitaphe de Barbe Kegler, mère de B. Rhenanus, morte en 1487, posée par Antoine son mari, et celle de Rein-

1. A Rhinau, *dit autre part Grandidier, et il ajoute :* Comme il avait été élevé à Sélestadt, cela fit que la plupart des auteurs le font naître dans cette ville.

hard Kegler son oncle, mort en 1515. On y voit aussi l'épitaphe d'Eberhard Bild, grand'père de B. Rhenanus, bourgeois de Sélestadt, mort vers 1460, et d'Antoine Pascal Bild, père de B. Rhenanus, mort le 11 des cal. de décembre 1520. On y voit aussi celle de Craton Hoffmann d'Udenheim, qui enseigna l'éloquence et la poétique à Sélestadt, mort en 1501.[1]

Beatus Rhenanus, selon M. de Thou, avait l'esprit si doux et si peu contentieux, qu'il a passé la plus grande partie de sa vie à rechercher les moyens de pouvoir convenir d'un commun consentement des points de religion sur lesquels on disputait. C'est pourquoi, ajoute-t-il, il eut toujours beaucoup d'estime pour Erasme qui pensait comme lui sur ces sortes de dissentions.

On a reproché à B. Rhenanus d'avoir été luthérien dans l'âme. Cela est faux : il est constant que, quoique lié avec les réformateurs de Strasbourg, il ne professa jamais le luthéranisme et qu'il resta toujours attaché à la foi catholique.

La justification de B. Rhenanus n'est pas indifférente à la religion. Né avec un esprit profond, avec un cœur au-dessus de ces vues intéressées qui ont si souvent porté les plus grands hommes à s'accommoder au temps et à favoriser l'erreur, il n'a cultivé les talents qu'il avait reçus du ciel que pour se rendre utile au public, aux lettres, à la religion et à l'état.

1. Toutes ces épitaphes furent composées par B. Rhenanus.

Naturellement ennemi de l'ignorance et des illusions qui en sont les suites nécessaires . . . etc. . . .

Si on en veut croire quelques écrivains protestants et même catholiques qui envient B. Rhenanus à l'Eglise romaine, il doit avoir approuvé les sentiments et la doctrine de Luther, de Zwingle et de Mélanchton.

B. Rhenanus dans ses ouvrages n'a jamais attaqué les traditions universellement reçus par l'Eglise touchant les dogmes de la foi, l'administration des sacrements et les pratiques de piété qu'elle autorisait.

Au contraire il les a éclaircies, il les a défendues, il en a recommandé l'usage. Mais d'un autre côté il se crut obligé d'attaquer et de combattre ces fausses superstitions, ces pratiques nouvelles, ces fables ridicules que l'ignorance ou l'intérêt avaient introduites. Cela lui paraissait d'autant plus nécessaire qu'elles avaient fourni aux réformateurs un des plus spécieux prétextes qu'ils eussent pour calomnier l'Eglise catholique, qu'ils s'en étaient servi pour persuader aux peuples qu'elle avait oublié J.-C. pour n'adorer que les saints, qu'au lieu de nourrir les peuples, qui lui avaient été confiés, de la parole de Dieu, elle ne les repaissait que de fables, de traditions humaines et de légendes mal conçues qui choquaient également la vérité, la raison et la religion.

Un autre motif qu'on porte contre l'orthodoxie de B. Rhenanus est le commerce de lettres qu'il eut avec Luther et Zwingle, la manière civile et honnête

avec laquelle il vivait avec les réformateurs de Strasbourg, l'estime qu'il paraissait avoir pour leur savoir et de leur mérite, son esprit doux et tranquille qui lui faisait rechercher les moyens de pouvoir accorder les deux parties...etc.... Mais qu'en conclure? ne peut-on pas estimer les hommes sans approuver leurs erreurs? qu'un grand homme, qu'un homme estimable par ses talents se trompe sur un point aussi important que celui de la religion, on le plaint; mais est-il défendu de l'estimer pour les autres bonnes qualités qu'il peut avoir? n'estime-t-on pas, ne loue-t-on pas encore aujourd'hui tous ces grands hommes de l'antiquité qui n'étaient pas même chrétiens?

Supposons même que B. Rhenanus n'ait pas toujours écrit sur certains points qui étaient alors en dispute parmi les théologiens avec autant d'exactitude et de correction que l'on a fait depuis que l'Eglise s'est expliquée sur les matières contestées. Ce ne serait pas le seul écrivain à qui cela serait arrivé. Mais l'on n'est pas hérétique pour cela. Ce qui le fait, c'est, en avançant des erreurs contre la foi, de les soutenir avec obstination et de refuser de se soumettre au jugement de l'Eglise, c'est de les défendre contre ses décisions. Mais quiconque lui est soumis, quiconque vit dans sa communion et meurt dans son sein, ne saurait être hérétique. C'est ce qui est arrivé à B. Rhenanus. [1] Il a presque toujours

1. *Grandidier a ici par erreur écrit* Erasme, *à qui du reste cet excellent raisonnement peut s'appliquer, en partie du moins.*

vécu dans une ville où l'on ne professait que la religion catholique, d'où même furent obligés de sortir ceux qui commençaient à l'attaquer. Le hasard l'ayant, au retour des eaux de Bade, arrêté à Strasbourg, il y mourut. Mais une preuve qu'il ne mourut pas dans la communion protestante, c'est que son corps fut transporté à Sélestadt, où l'on voit encore son épitaphe.

Brower[1] dit : *Beatum Rhenanum fidei avitæ cultorem parum sincerum.*

B. Rhenanus, dans une lettre[2] écrite de Sélestadt, le 4 des cal. de septembre 1543, à Mathias Erb, ministre de Richenwyr, dit : « *Germaniam meam dudum auxissem et edidissem denuo, nisi viderem absurdas opiniones et meras fabulas pluris fieri quam veram ac fide nixam vetustatis cognitionem . . . . Fabulis et ineptiis mundus oblectatur.* » Aegidius Bucherius dit[3] de Rhenanus : « *Dubiae alioqui religionis homo.* » Baronius[4] l'appelle *infelix Rhenanus.*

Beatus Rhenanus publia en 1531 ses *Rerum germanicarum libri tres*, qu'il dédia à l'empereur Ferdinand. On en donna à Strasbourg en 1670 une

1. Annal. Trevir. lib. 2, p. 144.

2. Elle se trouve dans le *Musaeum helveticum*. I, p. 541.

3. Voyez *Disputatio de primis Tungrorum episcopis*, inter *Scriptores gestorum pontificum Tungrensium*, I in fine, p. 16.

4. *In pref. ad Martyrologium romanum.*

nouvelle édition, ayant en tête le vie de B. Rhenanus écrite par Jean Sturm.[1]

Son épitaphe à Sélestadt est concue en ces termes :

« *Beato Rhenano, Antonii ex vetere Bildiorum familia filius, cujus excellens in omni genere doctrina, graecae et latinae cognitio, innocentia, humanitas, frugalitas, pudicitia celebris erit, donec rerum haec universitas constabit. Studium antiquitatis declarant aliquot latini scriptores sacri prophanique ab eo purgati, ac prope integri restituti; idem Germaniam quam omnem cum veterem tum novam tribus libris mira diligentia illustravit, viro magno immortalitatique memoria digno Rodolphus Berzius hoc pietatis monumentum posuit. Obiit Argentorati XIII. Kal. junii. aetatis suae anno LXII, a Christo nato M.D.XLVII, inde elatus heic jacet, ne optimi ac doctissimi civis reliquiis careret patria, quam vivus tot egregiis monumentis exornavit.*

Te capiant laeto venientem sidera plausu :
Sed quae te genuit patria terra dolet.

Jean Sapidus, ami et disciple de B. Rhenanus, fit ainsi son épitaphe en le faisant parler lui-même :

Quod nunc illustrata suis Germania rebus
Nascitur, est nostri non leve mortis opus.
Quod veterum pure autorum monumenta leguntur
Acceptum nobis qui legerit, illa ferat.

1. *Grandidier en donne de longs extraits que nous ne croyons pas devoir reproduire.*

Quod variis inscripta nostri et picta figuris
Patria culta mea est, autor et ipse fui.
Inde caduca mei pars sit licet obruta terra,
Parsque mei cœlum, non moritura colat.
Non humana tamen totus commercia linquo,
Nam partem partes hae peperere duae.
Illa viros doctos linquet, linquetur ab ipsis,
Cum sol occiduo tollet ab urbe caput.
Musa mei Sapidi me consuetudini ergo
Antiquae fecit post mea verba loqui
Jussit et incidi saxa mea verba perenni
Ut sint officii pignus et arrha sui.

On doit à Beatus Rhenanus des éditions et des notes sur Pline le naturaliste, Tite-Live, Tertullien, Origène, Sénèque.[1] C'est lui qui tira de l'oubli Velleius Paterculus, dont il publia en 1520 à Bâle, chez Froben, la première édition, sur un manuscrit de l'abbaye de Murbach, tronqué et mutilé, comme sont aujourd'hui toutes les éditions, qui dérivent de celle-là. Burer a pris soin d'ajouter à la fin de cette édition les propres leçons du texte, tel qu'il était dans le ms, dont Rhenanus avait cru quelquefois devoir s'écarter. C'est sans sujet que Gruter, suivi par Fabricius et Burmann, a soupçonné Burer de fraude. Les éditeurs qui ont suivi B. Rhenanus se sont tous permis des corrections et même des changements tout-à-fait téméraires : ils ont même fait négliger l'édition de B. Rhenanus. David Ruhnken,

1. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans NICERON, *Mémoires*, t. 38, p. 270.

qui a publié à Leyde, en 1779, une nouvelle édition de Paterculus, a représenté le texte de cet historien, tel qu'il avait d'abord paru dans l'édition de Rhenanus qui est la seul originale.

On conserve dans la bibliothèque de Sélestadt l'original des lettres de noblesse que Charles-Quint accorda le 18 août 1523 à B. Rhenanus, et plusieurs lettres originales écrites à ce savant par Zwingle, Bucer, Paul Voltz . . . etc. . . .

« (B. Rhenanus) ego prudenti modestia et acerrimo in litteris judicio vehementer delector, nec est quiquam hujus quotidiana consuetudini jucundius, » écrit Erasme à Wimpheling, an. 1514.

« Erasmus B. Rhenani doctissima pariter ac mellititissima consuetudine sic se delectatum fatetur, ut hac re se plane putavit esse quod ille dicebatur et ut ipso hoc amico nihil sibi fuerit amicius, cui divini sui ingenii monimenta dedicare non dubitavit. » PIRCKHEIMER, epist. lib. misc., epist. 23, 25.

Baluze dans son *Histoire des capitulaires des rois français* qui sert de préface aux capitulaires, § 38, remarque que B. Rhenanus est le premier qui, en 1531, s'est appliqué à ressusciter les constitutions ou les capitulaires de Charlemagne, qui étaient depuis longtemps entièrement oubliés. Il rapporte dans le livre second, *Rer. german.*, plusieurs textes du code des lois françaises, dont il dit qu'on conserve en Allemagne plusieurs exemplaires.

B. Rhenanus est nommé en 1520 dans le nom-

bre de ceux qui formaient la société littéraire de Sélestadt.

B. Rhenanus tira son nom de Rhinau, dont ses ancêtres étaient originaires. Dans quelques livres de sa bibliothèque conservée à Sélestadt on lit : *Sum Beati Rinow.*

Il y eut un écrivain français qui le croyant béatifié le nomma *le bienheureux Rhenanus* suivant la remarque de Schelhorn.[1] Un écrivain de Bâle l'appelle aussi mal à propos *Beat von Reinach.* Moréri se trompe quand il dérive son nom de la ville de Rhenen en Hollande.

Georges Fabricius dit en parlant de ses *Rer. german. libri 3*, imprimés à Bâle en 1531 et 1551 :

« Quicquid habet nostro Germania tempore lucis
Debetur studio, docte Beate, tuo. »

Beatus Rhenanus dans sa lettre à Jean Reuchlin dit : « Jacobus Faber Stapulensis, vir ex omni aevo incomparabilis, omniumque disciplinarum uberrimus fons, qui philosophiam nimio situ squalentem et suo viduatam splendore illustravit . . . Is, inquam, celeberrimus vir, cum ego apud Parisios[2] philoso-

1. *Amœnit. litter.*, tome 6, p. 607.

2. B. Rhenanus fut envoyé par son père à Paris où il eut pour maître Georges Jerôme Spartanus pour le grec, Jacques Lefebvre d'Etaples et Jodoque Clichtoveus pour la dialectique et la physique, et Fauste Andrelin pour la connaissance des poètes. (BULÆUS, Hist. univers. Paris., t. 6, p. 922.)

phiae studiorum assecla degerem, mihi oppido familiaris fuit. »

Il paraît par des lettres de l'empereur Ferdinand datées de Gand, 23 mars 1540, écrites à B. Rhenanus, qu'il travaillait alors à l'histoire de la maison d'Autriche et aux antiquités d'Alsace. Ce prince l'exhorte *ut eam tandem in lucem hominum emittat, neque diutius ea domi delitescat.* Mais on n'a trouvé ni dans sa bibliothèque, ni dans ses manuscrits, rien qui soit dans ce genre. La copie de la lettre de Ferdinand doit être dans les papiers de feu Schœpflin qui l'avait copiée d'après les mss d'Urstisius.

On lit dans le *Scaligeriana*, part. I, p. 129 et part. 2, p. 204, que non seulement l'Allemagne, mais tous les savants devaient beaucoup à B. Rhenanus pour la restitution de l'antiquité et des anciens auteurs.

B. Rhenanus laissa plus de 8000 florins d'or de Strasbourg. Mais comme il n'avait point fait de testament, sa succession fut disputée pendant plusieurs années. Sa bibliothèque fut laissée au magistrat de Sélestadt, comme Rhenanus l'avait commandé avant sa mort. La plupart de ses livres sont assez bien conservés. On y lit, sur la plupart, écrit de sa main: *Sum Rhenani nec muto dominum.*

Il était en commerce de lettres avec Erasme, Mélanchton, Zwingle et presque tous les savants de son siècle. Il existe dans la bibliothèque de l'université de Strasbourg plus de vingt lettres de Zwin-

gle à B. Rhenanus. Simler[1] a publié celle de Zwingle écrite de Zurich le 25 mars 1522 à B. Rhenanus, qui était alors à Bâle, pour l'engager à procurer la paix entre Erasme et Luther.

On peut regarder Rhenanus comme le chef de tous les gens de lettres de l'Alsace. C'était un homme doux, bon, affable, de mœurs pures, sans ambition et très zélé pour la ville de Sélestadt dont il fit une espèce de colonie romaine par l'urbanité et les connaissances qu'il y introduisit. Les inscriptions en style véritablement lapidaire qu'il y composa font l'éloge de son goût, ainsi que de son amour pour sa patrie. On voit de ces inscriptions sur un grand nombre d'endroits de la ville, sur les colonnes et les murs de l'église paroissiale, sur les portes, à la chancellerie, sur la maison du marché et ailleurs. Rhenanus en mourant légua sa bibliothèque à la ville, avec une tasse d'argent dont il se servait. Cette bibliothèque est placée dans la maison du marché (la bourse). Les lettres écrites à Rhenanus avec sa tasse d'argent sont dans les archives de la ville.

La maison que ce savant habitait est encore aujourd'hui un témoignage subsistant de sa modestie. Il joignait l'humilité la moins commune à l'érudition la plus vaste. C'était en un mot un véritable et digne

1. *Sammlung alter und neuer Urkunden zur Beleuchtung der Kirchen-Geschichte*, t. I, part. I, p. 105.

ami d'Erasme, ce qui fait l'éloge de son cœur et de ses connaissances.

Etienne Pasquier [1] composa ce distique pour mettre sur son portrait :

Qui docuit quicquid Rheni concluditur orbe
An non Rhenanum dicere jure potes.

Bebelius.

Balthasar Bebelius naquit à Strasbourg en 1632. Il y devint en 1661 pasteur et professeur en théologie et en antiquités sacrées. En 1662 il prit le bonnet de docteur en théologie. Enfin après avoir refusé plusieurs places hors de sa patrie, il accepta celle de surintendant général de Wittemberg, vacante par le décès d'Abraham Calorius arrivé le 20 février 1686. Il jouit peu de sa nouvelle dignité, ayant été frappé d'apoplexie en chaire, où il était pour prêcher, l'année même de son arrivée à Wittemberg. Il mourut quatre jours après cet accident, le 2 octobre 1686. [2]

Moréri [3] a rapporté les titres de ses principaux ouvrages. On estime ses *Antiquitates Germaniæ primae* où il s'étend beaucoup sur l'ancienne histoire ecclésiastique d'Alsace.

1. *Œuvres de* PASQUIER, éd. d'Amsterdam de 1723, p. 1266.
2. PIPPING, *Memoriæ theologorum ;* WITTE, *Diarium.*
3. Tome II, p. 162. — On trouve aussi le catalogue de ses ouvrages dans JÖCHER, *Gelehrten-Lexicon*, p. 336.

Bechtold.

Jean Bechtold, docteur et professeur en théologie, chanoine de S. Thomas, naquit à Strasbourg en 1540. Il fut élu en 1610 président du consistoire ecclésiastique de la Confession d'Augsbourg. Il mourut le 2 mars 1622. Il n'a laissé que des dissertations et des sermons.

Beck.

Renatus ou René Beck était imprimeur à Strasbourg et on a de lui des éditions de 1512 à 1518.

Son imprimerie était au Thiergarten.

Berain.

Pierre Martin Berain, né à Paris, chanoine de Haslach, fut élu prévôt de la même collégiale le 11 octobre 1729. Il y mourut le 18 octobre 1758.

Il est auteur des *Mémoires historiques sur le règne des trois Dagoberts*, imprimés en 1717 sous ce titre :

« *Mémoire historique sur le règne des trois*
« *Dagoberts, au sujet des fondations de plusieurs*
« *églises d'Alsace faites par le saint roi Dagobert II*
« *et faussement attribuées à Dagobert I et particu-*
« *lièrement de la fondation de la collégiale d'Hase-*
« *lach.* Strasbourg, 1717.

Dom Calmet [1] dit qu'il était fils de Jean Berain, mort au Louvre dessinateur ordinaire de la chambre et du cabinet du roi.

Berler.

Materne Berler, natif de Rouffach et fils de Thomas Berler, conseiller de la même ville, écrivit en 1510 une chronique d'Alsace dont le ms se trouve dans la bibliothèque de feu Schœpflin auquel M. le baron de Waldner de Schweighausen en avait fait présent. Cette chronique, écrite sans ordre et sans méthode, renferme cependant des notices intéressantes, surtout pour l'histoire de Rouffach sa patrie, des monastères, des nobles et des endroits voisins de cette ville.

Il se dit disciple de Jérome Gebwiller, fol. 338, et curé de Gebersweiler, fol. III, verso. Il vivait encore en 1555.[2]

Berler commence ainsi sa chronique :

« An den ersammen und wolgeachten Thoman Berler, des Rattes verwanten zu Ruffach sinen hertzliebsten Vatter, enbut ich Maternus Berler prister syn sun gnad und freyd Gottes . . . . . Datum zu Ruffach uf den munden tag junii anno Christi M.D.X. »

1. *Bibliothèque lorraine*, tom. I, p. 107.
2. Ex charta prepositurae S. Marci.

Par sa préface il paraît que Thomas son père était *Kuchenmeister des mundtatenschen Krygsvolck* de l'armée envoyée en 1477 à René duc de Lorraine par l'évêque de Strasbourg contre Charles, le dernier duc de Bourgogne. On voit par la même préface que le duc René passa pendant quelque temps en exil à Rouffach, dans le temps que les Bourguignons le chassèrent de son duché.

Thomas Berler, père de Materne, mourut le 19 octobre 1515 après avoir été pendant 49 ans conseiller de la ville de Rouffach. (Chron., fol. III.)

Bernegger (Jean Caspar et Tobie)

Jean Caspar Bernegger naquit à Strasbourg. Il était fils de Mathias Bernegger, mort en 1640, chanoine de S. Thomas et professeur d'histoire en l'université.[1] Jean Caspar fut élu ammeister en 1674, après avoir passé par toutes les charges de la République. Il mourut la même année de son élection. Ses occupations importantes ne lui permirent pas de se livrer aux lettres autant qu'il le désirait. Il ne donna au public que deux petits ouvrages in-4°, intitulé, l'un : *Forma reipublicæ Argentinensis*, imprimé en 1667, commencé par son père ; et l'autre :

1. Mathias Bernegger était né à Haldstadt en Autriche. Il est auteur de plusieurs écrits sur lesquels on peut consulter Moréri, II, p. 235.

Bericht von dem Ultimum Vale que Schilter a inséré dans sa chronique de Kœnigshofen, p. 1128.

Tobie Bernegger, frère de Jean Caspar, est auteur d'une description des environs de Strasbourg, imprimée sous le titre de *Descriptio particulæ territorii Argentinensis*, 1675.

Beuther.

Michel Beuther[1] eut en 1574 un fameux procès avec Theod. Rihel, imprimeur de Strasbourg. Beuther avait traduit en allemand les commentaires de Sleiden et les avait continués jusqu'à l'an 1566. L'imprimeur Rihel en donna en 1574 une nouvelle et troisième édition à l'insu de Beuther et y joignit un supplément depuis 1566 jusqu'en 1574. Dès que Beuther vit la nouvelle édition, fâché de ce qu'elle eut été faite sans son autorisation, de ce que Rihel avait placé en tête le privilège de l'empereur et surtout de ce que le supplément renfermant plusieurs articles faux et injurieux à l'empereur, à la famille impériale et à plusieurs savants d'Allemagne, il porta ses plaintes au magistrat de Strasbourg, ainsi qu'au procureur fiscal de l'empire, pour demander la suppression de cette édition et faire condamner l'imprimeur à une amende.

L'empereur Maximilien piqué écrivit des lettres

1. Voyez sur lui ADAM, *Vitæ philosoph.*, p. 155.

au magistrat de Strasbourg en lui ordonnant de mettre en prison et l'imprimeur et l'auteur du supplément. Rihel nomma pour l'auteur Gifanius, docteur en droit et professeur d'histoire dans l'université. Les ordres de l'empereur furent exécutés. Gifanius s'avoua l'auteur du supplément, mais assura en même temps l'avoir écrit à la hâte et en latin, protestant n'avoir jamais eu l'intention d'y mettre quelque chose de faux, et qu'il avait appris ce qui pouvait avoir le plus déplu à l'empereur, d'un étudiant nommé Daniel Florian, qui mangeait avec lui, finissant par dire que s'il avait péché, il l'avait fait par imprudence, et que son intention n'avait jamais été d'offenser l'empereur ou de le rendre odieux aux Protestants. Gifanius trouva moyen par ses excuses et par ses amis d'apaiser l'empereur, qui lui pardonna ainsi qu'à l'imprimeur. Ceci arriva en 1576, et Rihel obtint même la permission de vendre son édition, à condition qu'il en retrancherait tout ce qui paraîtrait dur et injurieux.

Les actes de ce procès se trouvent dans les archives de la ville et l'extrait m'en a été communiqué par M. Oberlin.

Biegeisen (Georges et Jean)

Georges Biegeisen, né à Altkirch en 1619, entra en 1638 dans la société de Jésus, où il enseigna pendant 6 ans les belles-lettres, et pendant 4 ans la phi-

losophie. Il fut recteur des collèges de Straubingen, de Hall et de Landshut. Il publia en 1659 à Ingolstadt d'abord en allemand, puis en latin, *Montem myrrhæ*, ou instruction sur le sacrement de pénitence.[1]

Jean Biegeisen, également natif d'Altkirch, en 1587, entra le 30 juillet 1607 dans la société de Jésus, enseigna la philosophie à Molsheim, la théologie à Mayence, fut recteur du collège de Würtzbourg et mourut à Aschaffenbourg le 19 février 1636. Il publia en allemand, mais sans mettre un nom, un ouvrage sur l'émigration des prédicants de Heidelberg.[2]

Binder.

Frédéric Binder naquit à Colmar le 15 octobre 1646 (vieux style) de Frédéric Binder stettmeistre de ladite ville et d'Ursule Bart. Après avoir fait ses premières études au gymnase de Colmar et appris la langue française à Montbéliard, il vint à l'université de Strasbourg, où il fit son droit et où il prit le bonnet de docteur. Il alla de là à Spire, pour y apprendre à la chambre le style et la pratique de l'empire. Il allait continuer ses voyages, lorsqu'il fut nommé syndic de la ville de Landau. Il épousa en 1671 Anne Catherine, fille de Jean Valentin Willius,

1. SOTVELL, *in biblioth. Scriptor. societ. Jesu*, p. 285.
2. Ibid. p. 421.

médecin de la ville de Colmar. Il quitta le syndicat de Landau pour celui de Strasbourg, qu'il obtint en 1678. Dans cette nouvelle place, il fut envoyé plusieurs fois pour des affaires importantes, tant à la cour impériale, qu'aux diètes de Ratisbonne. Les troubles et les guerres qui désolèrent sa patrie, l'engagèrent à quitter Strasbourg et à préférer à sa place le syndicat de Francfort.

L'empereur Léopold le nomma en 1683 conseiller aulique de l'empire, ce qui l'obligea à aller demeurer à Vienne. En 1698 il fut à Francfort délégué de l'empereur à l'occasion de la succession d'Orléans. Il fut attaqué d'apoplexie en 1707, et mourut le 17 juin 1709.[1]

On a de lui : 1° *Commentarius ad ordinationem cameræ.* 2° *Tractatus de jure albergariæ*, Strasbourg, 1668. in-4°.

Binninger.

Louis Reinhard Binninger, docteur en médecine, et médecin à Buchsweiler, où il naquit en 1742 et mourut en 177...

Ses ouvrages sont :

1. *Oryctographia buxovillana.* Strasbourg, 1762.

2. *Rabenot, von Hieb und Stichwunden, auss dem französischen.* Strasbourg, 1763.

1. *Der patriotische elsässer de l'année 1777, XI Stück*, p. 161-164.

Bitsch.

Caspar Bitsch naquit à Haguenau de parents pauvres le 5 avril 1579. Il fit ses études à Strasbourg où il fut d'abord professeur en histoire puis en droit. Il devint en 1633 prévôt de S. Thomas. Il mourut à Strasbourg au mois de décembre 1636, étant l'ancien de sa faculté, conseiller du comte de Hanau et référendaire du magistrat. Il a écrit divers ouvrages: le principal est *Commentarii ad jus feudale*, imprimé à Strasbourg en 1673.

Blaru.

Pierre Blaru n'était pas parisien, comme on pourrait le croire, mais né à Pairis ou Peris en Alsace, où il naquit le 3 avril 1437. Il devint chanoine de S.-Dié et fut auteur d'un ouvrage intitulée : *Petri de Blarro-rivo parhisiani insigne Nanceidos opus de bello nanciano*. C'est un poème écrit en bon latin, dont M. Basin de Sandancourt, son confrère, donna l'édition en 1518, après la mort de l'auteur arrivée en 1505. Blaru devint aveugle quelques années avant sa mort.[1]

Il mourut à S.-Dié le 23 novembre 1510. Il fit lui-même son épitaphe qui se trouvait autrefois dans

1. Calmet, *Catalogue alphab. des écrivains de Lorraine*, I, p. LXXXIII.

le chœur de l'église de S.-Dié, depuis transférée dans une chapelle. [1]

Dom Hugo [2] dit de lui : « Renati II Lotharingiæ ducis bellica facinora, heroïcasque virtutes cantavit carmine in sex libris sub nomine Nanceidos evulgatis. Historicæ veritati nihil detraxit artis pœticæ indulgentior libertas, nec veritas quidquam imminuit de leporibus pœseos. »

Son ouvrage a été imprimé à S.-Nicolas.

On trouve à la fin du volume une épitaphe de Pierre de Blaru en six distiques composés *a Mathia Rithmanno Philesio Vogesigena.*

Une partie de l'ouvrage a été traduit en vers français par Nicolas Romain et dediée à François, comte de Vaudémont, père de Charles IV duc de Lorraine.

Bobhart.

Jacques Bobhart, surnommé Schütz, natif de Strasbourg, enseignait en 1552 dans l'école de Pfortzheim. Il écrivit à ce sujet en la même année un petit traité de *studio litterarum et juventute Pfortzensis praesertim reipublicæ erudienda,* qui fut imprimé à Tubingen en 1552 et in-8°.

1. CALMET, *Bibliothèque lorraine*, p. 126.
2. *Sacræ antiquit. monumenta*, t. I, pref.

Bœcler.

Jean Henri Bœcler, conseiller de l'empereur et de l'électeur de Mayence, historiographe de Suède et professeur d'histoire à Strasbourg, naquit à Cronheim dans la Franconie en 1611. Il arriva à Strasbourg au mois de mai 1631. En 1637 il y fut fait professeur en éloquence, et en 1640 il devint chanoine de S. Thomas. En 1648 la reine Christine l'appela à Upsal pour y être professeur en éloquence, et l'année suivante elle le nomma son historiographe. Il se retira quelque temps après de la cour de Suède, dont le climat lui était contraire, et il retourna en 1654 à Strasbourg où on lui donna la chaire de professeur d'éloquence à laquelle était jointe celle d'histoire. En 1663 l'empereur le prit pour son conseiller et lui accorda le titre de comte palatin, avec le privilège qu'il serait héréditaire dans sa famille et que toujours le fils aîné en jouirait. Il fut aussi du nombre des savants d'Allemagne auxquels Louis XIV accorda quelques distinctions à cause de leur érudition. Il avait formé le dessein d'écrire une histoire universelle de tous les siècles : mais il n'en publia que le neuvième et le dixième, parce qu'il mourut en 1692.

Voyez sa vie et le catalogue de ses ouvrages dans WITTE, *in memoriis philosophorum*, dec. 9. p. 557; PARAVICINI, *Singularia*, p. 151; MORÉRI, tome II, p. 314; MOSER, *Bibliotheca juris publici*, p. 526; BUDER, *Bibliotheca juris*, p. 138, 150 et 699.

Jean Henri Bœcler fut père de :

1. Jean Bœcler, qui suit.

2. Samuel Bœcler qui était en 1669 docteur en droit et qui passait pour un jurisconsulte distingué.

Sur Bœcler, mort en 1692, sur le différend qu'il eut avec Jean Frischmann, résident de France à Strasbourg, et avec François Joseph Buor de Milan, à l'occasion de quelques vers ou d'une satire contre un libelle intitulé : *Gentis Burorum notitia* dont Frischmann passait pour l'auteur, voir la *Nova librorum rariorum collectio*, edita Halis Magdeburg, in-8°. an. 1709, p. 243 et seq.

Il y a quelques traits sur Bœcler dans ARCKENHOLZ, *Vie de la Reine Christine*, et dans NEMEÏS, *Historische Nachrichten*.

Bœcler (Jean)

Jean Bœcler, fils du précédent, naquit à Holm le 11 octobre 1651 et mourut à Strasbourg le 19 avril 1701. Il devint en 1685 professeur en médecine de l'université. Il laissa plusieurs ouvrages de son art.

Il fut père de Jean Henri et de Jean qui suivent.

Bœcler (Jean Henri)

Jean Henri Bœcler naquit à Strasbourg le 6 janvier 1679. Il mourut à Strasbourg en 1732. Professeur en droit.

Bœcler (Jean)

Jean Bœcler, frère du précédent, naquit à Strasbourg en 1681, Il y mourut en 1733 professeur de chimie et de botanique.

Böll.

Jean Balthasar Böll, de la religion luthérienne, naquit à Wissembourg le 28 avril 1763 d'un père bourgmaistre de la même ville. Il devint lui-même conseiller en 1699, puis en 1700 procureur ou avocat au magistrat, greffier en 1702, chef de la chancellerie en 1703 et bourgmaistre en 1710; il y mourut le 14 mai 1729.

Il écrivit l'histoire de Wissembourg, sous le titre: *Weissemburger Stadtrecht.*[1]

Ce ms est conservé à Wissembourg et il renferme deux volumes in-4°. Il est aussi rédacteur d'un autre volume, in-4°, sous le titre de *Mundat-recht.* également ms.

Cet écrivain ignorait l'histoire du moyen-âge; mais il compila avec soin, quoique sans critique, les actes publics qu'on conserve encore aujourd'hui dans les archives de Wissembourg.

Bollweiller (Nicolas de)

Nicolas baron de Bollweiller, gentilhomme alsacien, fut dans le XVI^e^ siècle gouverneur de Hagenau

1. *Alsat. illust.* tom. 2, p. 395.

et colonel entretenu au service d'Espagne. Il était hardi, entreprenant et intrigant autant qu'homme de son temps. Il avait formé le dessein de se saisir de Bourg-en-Bresse, et même de Lyon, et avait pris de justes mesures pour l'exécution. Mais les Espagnols ne se trouvèrent pas au rendez-vous. On conserve en ms un grand nombre de ses lettres pleines d'esprit et de bon sens ; mais les faits n'y sont pas exacts.[1]

L'empereur Ferdinand I engagea en 1560 à Nicolas baron de Bollweiller la seigneurie de Florimont pour 9707 florins.[2]

En 1561 il devint *subadvocatus Alsatiae* et conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée en 1589.[3]

On trouve dans la bibliothèque de l'abbaye de S. Vincent de Metz les mémoires mss de tout ce qui s'est passé sous les ministères du chancelier de Granvelle et du cardinal son fils, sous l'empereur Charles V et Philippe II roi d'Espagne, depuis 1500 jusqu'en 1583. Ces mémoires qui renferment 34 vol. in-f°, contiennent plusieurs lettres originales du baron de Bollweiller, homme fort intrigant et fort employé dans son temps, comme le remarque D. de Montfaucon.[4]

1. Moréri, II, p. 282.
2. Schœpflin, *Alsat. illustr.* II, p. 50 et 613.
3. Ibid. p. 577.
4. *Biblioth. biblioth. mss*, t. 2, p. 1192.

Bolz ou Boltz.

Valentin Bolz, natif de Rouffach, écrivit un ouvrage pour préparer les couleurs : *De coloribus paranndis*, en allemand : *Illuminier Buchlein*, imprimé à Strasbourg, in-8° en 1608.

Son nom est rappelé par Lycosthènes, *Elenchus*, p. 1064.

Boner.

Jérôme Boner, stettmeister de la ville de Colmar, de 1527 à 1552, traduisit en langue allemande Thucydide et les vies de Plutarque. La première traduction fut imprimée en 1533 sans mention de lieu. La seconde fut imprimée à Colmar en 1541, chez Barthélemy Gruninger. Munster, *Cosmographia*, lib. 3, p. 553, loue sa science, et l'autorité dont il jouissait dans sa ville. C'est à lui qu'il dut la description particulière de la ville de Colmar.

Il assista en 1542 au nom de la ville de Colmar à la diète à Spire.[1]

Botzheim.

Jean Botzheim de Salbach, d'une famille patricienne de Strasbourg, surnommé Abstemius, docteur en droit canon, fut un des promoteurs des lettres,

1. LIMNÆUS, *De civit. imp. in Hagenoa.*

comme il paraît par ce qu'on lit à la fin du *Speculum Roderici Zamorensis* imprimé à Strasbourg en 1507 par Jean Prys. Il devint ensuite chanoine de Constance et on a plusieurs lettres qui lui furent écrites par Erasme.

Bouquin.

Pierre Bouquin ou Boquin, né en Guyenne, religieux carme, prit à Bourges le degré de docteur en théologie le 23 avril 1535. Il fut prieur au couvent de la même ville. Il aurait pu parvenir à de plus hautes dignités dans son ordre, s'il n'eut mieux aimé jeter le froc pour embrasser le luthéranisme. Il se retira d'abord à Bâle en 1541 où il passa l'hiver. Il alla ensuite à Wittemberg où il fut très bien reçu par Luther et Mélanchton. Ce dernier l'engagea à s'en aller à Strasbourg où l'on demandait une personne pour remplir la cure française que Calvin, par son retour à Genève, avait laissée vacante. Il donna dans le collège de Strasbourg des leçons sur l'épitre de S. Paul aux Galates. Quelque temps après il s'en retourna en France, mais il revint à Strasbourg en 1555 où il exerça pendant quelques mois le ministère de l'église française. L'élécteur palatin Othon Henri le fit venir à Heidelberg en 1557 et le fit professeur en théologie. Les disputes de l'ubiquité et de la présence réelle l'obligèrent de quitter Heidelberg en 1577. Il passa de là à Lausanne où il ensei-

gna la théologie jusqu'en 1582 qui fut l'année de sa mort.[1]

Brackenhofer.

Elie Brackenhofer, né à Strasbourg, membre de la chambre des treize et scolarque de l'université, vivait au XVII^e^ siècle. Il a laissé un ouvrage considérable et ms sur les médailles et les monnaies du moyen-âge. Cet ouvrage, conservé dans les papiers des Brackenhofer, mériterait de voir le jour. Il est intitulé : *Lexicon rei nummariae*, et forme 3 volumes mss. Il avait rassemblé un riche cabinet des dites médailles et monnaies, qui après sa mort furent vendues ou distraites.

Brant.

Sébastien Brant naquit à Strasbourg en 1468[2] d'une famille plébéienne. Il était fils de Thibault Brant le jeune, bourgeois de Strasbourg, mort en 1468.[3] Après avoir fait ses premières études, il se rendit à Bâle en 1475 pour les continuer dans l'université de cette ville : ce fut là que, selon la coutume de son siècle, il latinisa son nom allemand en celui de *Titio*. Il y prit les degrés en 1477 de bachelier

1. Voyez BAYLE, I, p. 631.
2. MELCHIOR ADAM, *in vitis german. jureconsultorum*, p. 5.
3. WENCKER, *in apparatu Archivorum*, p. 15.

en droit, en 1483 de licencié et en 1489 de docteur. Il y enseigna le droit avec beaucoup de succès et y devint en 1492 doyen de sa faculté. Il resta à Bâle jusqu'en 1494 qu'il fut rappelé dans sa patrie pour y professer la jurisprudence.[1] Il devint alors à Strasbourg un des principaux membres de la société littéraire dont Erasme parle avec tant d'éloge.[2] Brant s'y lia d'une étroite amitié avec le célèbre prédicateur Jean Geiler de Kaisersberg, prébendier du grand chœur de l'église cathédrale. Ce fut aux sollicitations de ce dernier que le magistrat de Strasbourg lui conféra, le 14 janvier 1501, la place de chancelier ou syndic de la ville, sur la démission du docteur Jacques Veltzer.[3] Il mérita aussi l'estime et l'attachement de l'empereur Maximilien qui lui donna des lettres de noblesse et le décora du titre de comte palatin. Les savants ses contemporains rendirent justice à ses talents et à ses lumières. Nous ne citerons que Trithème,[4] et le fameux Erasme. Celui-ci lui adressa les vers suivants en l'an 1514 :

1. *Athenæ raucicæ*, p. 103.

2. *In epistola ad Wimphelingium*, an. 1514 ; *Sebastianum Brandt*, dit-il, *ut eximium extra omnem et ordinem et aleam pono. Quem ego virum tanti facio, sic amo, sic suspicio, sic veneror, ut magna quedam felicitatis pars accesisse mihi videatur quod illum coram intueri, coram alloqui et amplecti contigerit.*

3. Voyez WENCKER, *in apparatu archivorum*, p. 22 et seq.

4. *In catalogo illustrium virorum*, operum ejus t. I, p. 173 et *de scriptoribus ecclesiasticis*, p. 390 : « Sebastianus Titio,

Ad Sebastianum Brant archigrammateum Argentinensem Phalecium.

Ornarunt alios suæ Camenæ
Ornas ipse tuas magis Camœnas.
Multos patria reddidit celebres,
Urbem tu celebrem celebriorem.
Multos constituis, Sebastiane,
Lingua, moribus, eruditione,
Libris, consilio, severitate.
Sic cum fœnore plurimo rependis
Acceptum decus, e tuo vicissim
Illustrans patriamque litterasque.

Sébastien Brand mourut à Strasbourg le 10 de mai 1521. Il avait épousé une demoiselle de Bâle, nommé Elisabeth Burg. Il en eut un fils appelé Onophrius,[1] dont la postérité existe encore aujourd'hui à Strasbourg et à Bâle.[2] Il fut enterré dans l'église cathédrale de Strasbourg. La ville, en reconnaissance des services qu'il lui avait rendus dans l'exercice de son emploi et de l'honneur qu'il lui

alias Brand, Argentinensis, natione teutonicus, utriusque juris professor insignis, et tam in divinis scriptis quam aliis secularis litterature disciplinis egregie doctus, poeticam non mediocriter callens, ingenio subtilis, eloquio disertus, consilio ac actione praecipuus. »

1. Les Matricules de l'université de Bâle font mention sous l'an 1492 d'un de ses fils nommé Onophrius.

2. Les Brants de Strasbourg, ainsi que ceux de Bâle, portent les uns et les autres dans leurs armes un tison, ainsi que Sébastien Brant leur ancêtre.

avait fait par ses ouvrages lui fit élever l'épitaphe suivante :

D. O. M.
Sebastiano Brant, Argentino,
Utriusque juris doctori, pœtae ac oratori
dissertissimo,
Hujus urbis archigrammatæo,
Sacri Cæsnris palatii comiti aequissimo,
Hic sepulto,
Hoc marmor intuens cælos optato.
Vixit annis LXIIII. Obiit anno M.D.XXI
Die decima mensis maii.
Omnia mors aequat.

Cette épitaphe resta dans la cathédrale de Strasbourg jusqu'en 1534, que cette église ayant été pavée de nouveau, la plupart des pierres sépulchrales en furent ôtées, dispersées et même brisées ou employées à la maçonnerie, par une indifférence peu louable pour ces sortes de monuments.[1] Celui de Brant échappa à cette destruction. Thibaut Brant, son arrière-petit-fils, fit transporter cette pierre sépulchrale, en 1608, dans sa maison,[2] d'où elle passa en 1675 dans une autre maison[3] habitée alors par Jean Daniel Brant qui était également un de ses des-

1. Comme le remarque SCHAD, *in summo Argentoratensium templo*, p. 44.
2. Située dans la *fladergass*.
3. Dite *zum Nesselbach*.

cendants.[1] Enfin elle échut au milieu du XVIII^e^ siècle à M. Schœpflin, qui en fit un des principaux ornements de sa bibliothèque.[2] Celle-ci ayant passé par sa libéralité à la ville qui la rendit publique, on voit encore aujourd'hui ce monument littéraire dans la salle qui la renferme.

Sébastien Brant n'a été jusqu'à présent connu que par son nom et par le titre de quelques-uns de ses écrits en vers et en prose. Ses traités de jurisprudence, ses écrits historiques et ses poésies forment près de trente opuscules différents.[3] Malgré cela, ce savant, estimé dans son siècle par les savants d'Allemagne, de France et d'Angleterre, est resté presqu'ignoré même dans sa propre patrie. Nous avons cru devoir conserver sa mémoire à la postérité dans une lettre que nous avons adressée à son sujet le 23 août 1780 aux auteurs du *Journal des savants*.[4] Boissard dit[5] de Brant qu'il avait beaucoup de génie

1. Comme le prouve cette inscription : « Ann. 1608. lapidem hunc sepulchralem funeri olim sui proavi fabrefactum Theobaldus Brand huc collocari curavit. An. 1675. lapides hos in piam memoriam proavorum suorum huc collocari curavit Iohannes Daniel Brand. »

2. OBERLINUS, *in Musaeo Schœpflini*, t. I, p. 49.

3. On peut voir le catalogue de quelques-uns de ses ouvrages dans TRITHÈME, *de scriptor. ecclesiast. in bibliotheca eccl.*; FABRICII, dans Melchior ADAM, p. 10 et dans EISENGREIN, *in catalogo testium veritatis*, p. 182.

4. Premier volume de décembre 1780, éd. in-4°, p. 813-816.

5. Dans ses *Hommes illustres*.

et peu d'art. Mais il faut moins lui attribuer ce défaut qu'à son siècle. On le compterait encore aujourd'hui parmi nos meilleurs écrivains, s'il avait eu le bonheur de vivre une centaine d'années plus tard. On ne peut du moins lui refuser l'éloge d'avoir été en Allemagne un des premiers restaurateurs des lettres, et d'avoir contribué à leur naissance par son crédit, ses écrits et ses lumières. *Crepusculum illucescentis in patria vestra politioris littératuræ*, dit Melchior Adam.

Le principal ouvrage de Brant est une satire en rimes allemandes intitulée *le navire des fous*, *Narrenschiff*, ou, comme il l'appelle lui-même, *Navis Narragonie*. Cet écrit, qui a eu beaucoup de vogue en son temps[1] et qui ne mérite pas cet oubli dans lequel le nôtre l'a relégué, fut d'abord imprimé à Strasbourg en allemand en 1494, puis à Bâle en 1495 et 1469. Jacques Locher de Fribourg, un de ses disciples, en donna peu après une traduction latine revue par Brant lui-même. La plus ancienne édition de cette traduction est celle de Strasbourg, donnée en 1497 par l'imprimeur Jean Gruninger. Elle fut suivi de quatre éditions de Bâle en 1478,

1. TRITHÈME, lib. cit., l'apprécie ainsi ; « In eo libello causam et radicem omnium stultitiarium adeo eleganter expressit, mores hominum carpit et quædam salutaria remedia singulis tradit, ut non jure stultorum librum, sed divinam potius satyram, opus illud appellasset. Nescio enim si quid tempestatis nostræ usibus salubrius ant jocundius legi posset. »

1499, 1506 et 1572, et d'une de Londres de 1509. Cet ouvrage ne tarda pas d'être connu en France et en Angleterre. Dès l'an 1457 il en parut à Paris, et en 1498 à Lyon, une tratuction en vers français, intitulée *le nef des fols du monde*.[1] Enfin Alexandre Barclay en donna en 1570 une traduction anglaise jointe au texte latin.

Ce poème de Brant est le véritable pendant de l'*Eloge de la folie* d'Erasme, et a formé probablement le canavas de ce dernier. L'auteur y recherche la cause et les sources de la folie, décrit les mœurs des hommes dans les différents âges, sexes et états, et y ajoute des remèdes salutaires pour corriger leurs vices et leurs ridicules. En un mot il offre le portrait de la plus grande partie des folies humaines représentées dans des gravures en bois, ou allégoriques, ou analogues au sujet et accompagnées d'éloges critiques. On trouve dans cette satire beaucoup de feu et d'imagination.

Cet ouvrage servit pendant une année entière de texte et de titre aux sermons de Geiler.[2] Plusieurs

1. M. le marquis de PAULMY a fait connaître cette traduction : *De la lecture des livres français,* seconde partie, p. 224-227.

2. Onuphrius Brant, à la tête du *Narrenschiff*, imprimé à Strasbourg en 1520, dit de son père : « Mein Her und Vater doctor Brant hat erstlich das in reinen bracht. Schön predigen hat daraus gemacht doctor Johannes Keisersperck, als clar anzogt diss erlich Werck. »

des vers allemands du *Narrenschiff* forment encore proverbe chez les Allemands, comme ceux de Boileau chez les Français. Ce poème a beaucoup servi au *Glossaire* de Schertz.

L'ouvrage de Brant eut beaucoup de succès parce que l'idée en parut ingénieuse, morale et philosophique et les détails assez plaisants. Brant considère le monde comme un grand vaisseau sur lequel s'embarquent des gens de tout sexe, de tous états et de toutes conditions. Presque tous ces gens-là sont fous, mais chacun a sa folie particulière. Il y en quelques-uns qui ne nuisent point à la manœuvre du vaisseau, mais qui au contraire, aident à le gouverner, quoiqu'eux-mêmes à beaucoup d'égards ne se conduisent pas trop bien. D'ailleurs ce vaisseau est si grand qu'il se soutient toujours sur l'eau. Si plusieurs se précipitent dans la mer et se noient, s'il y en a qui tombent du haut du mat dans le fond de cale, pour avoir voulu trop s'élever, et y périssent, il y en a d'autres qui nagent et qui grimpent avec beaucoup plus de bonheur que leur adresse ne semblait le mériter. Au reste c'est dans le détail des folies de tous les âges et de tous les états que Brant brille. Il y a même des choses assez plaisantes. Il y a presqu'à chaque page des figures de fous gravées en bois et au simple trait qui sont fort bien dessinées. Toutes ces figures ont de l'expression et sont représentées avec les vètements et dans les attitudes convenables à leur état et à leur genre de folie. Le

fameux peintre Holbein, qui a gravé de pareilles figures, a imité ces figures et ne pouvait mieux choisir. [1]

Brant est auteur d'une courte description du concile de Bâle,[2] et d'un traité *de impostoribus illis ex Prædicatorum ordine qui a. 1509. Bernæ vivi comburii supplicio fuerunt affecti.* Il donna une édition de Virgile avec une traduction et des gravures, ainsi qu'une traduction des poésies morales de Caton, qu'Opitz traduisit ensuite également en allemand.

Il fit aussi mettre de l'ordre et de l'arrangement dans les archives de la ville de Strasbourg.

Il parut à Paris un ouvrage allégorique, moral et satirique, imprimé in-f° avec figures, sous ce titre: *Les regnards traversant les perilleuses voyes des folles fiancées du monde, composé par Sebastien Brant.* La première édition, fort rare, est de l'année 1500 et de l'impression d'Antoine Verard. La Bibliothèque du Roi en possède un exemplaire sur vélin, Y, num. 6417. De Bure[3] fait mention d'un autre exemplaire de la même édition, ainsi que de deux autres éditions, également de Paris, de 1504 et 1530,

1. *Suit dans le ms de Grandidier une analyse longue et détaillée de la* Nef des fous *que nous ne croyons pas devoir reproduire.*

2. Cette description n'est que l'abrégé d'une autre qui fut faite dans le temps du concile et dont le ms se trouve dans la bibliothèque de Bâle.

3. Tome II, p. 323.

qui se trouvaient dans la bibliothèque de M. le duc de la Vallière. Mais ce livre n'est pas de Sébastien Brant qui n'a jamais écrit en français. Le véritable auteur est Jean Bouchet, procureur à Poitiers, qui vivait au commencement du XVI^e^ siècle, connu par plusieurs ouvrages indiqués dans les Bibliothèques françaises de la Croix de Maine, de Du Verdier et de Goujet, ainsi que dans le XXVII^e^ tome des Mémoires de Niceron. Jean Bouchet a caché lui-mème son nom dans l'exhortation qui se trouve au feuillet F. 2. que Verard a imprimé sans l'entendre, et qui est composé de 28 vers qui forment *Jehan Bouchet natif de Poitiers*. Le mème Bouchet raconte lui-même dans ses épitres morales [1] qu'ayant remis son ms à Verard, ce libraire dans la crainte que l'ouvrage d'un jeune provincial inconnu n'eut pas de succès, prit le parti de le publier sans le nom de S. Brant. « Le premier fut les Regnards traversans, l'an mil cinq cens, qu'avois vingt cinq ans, ou feu Verard pour ma simple jeunesse, changea le nom. Ce fut à lui finesse, l'instituant au nom de Monsieur Brand, allemand, en tout savoir très grand, qui ne scut onc parler langue françoise. » Aussi les *Regnards traversans* ont-ils paru dans les éditions postérieures à 1532 sous le nom de Jean Bouchet leur véritable auteur.

1. Seconde partie, épitre XI, f. 47 verso, édit. de Poitiers de 1545.

Brant écrivit un poème dédié à Adelbert de Rotberg, doyen de Bâle, contre ceux qui attaquaient l'Immaculée conception de la Sainte Vierge, sous le titre d'*Invectio contra maculistarum virginis Mariæ furorem*. Ce poème ne plut pas aux thomistes et excita contre lui en 1502 une lettre injurieuse écrite par Adam Wernher, docteur en droit de l'université de Heidelberg.

Il fut l'éditeur d'un poème allemand écrit, au XIII^e^ siècle, sous l'empereur Frédéric II, intitulée *Freydank*, qui fut imprimé à Worms en 1538.

Il fut aussi l'éditeur à Bâle en 1499 des ouvrages de Baptiste Mantuan sur la patience, in-4°, et la même année des opuscules de Pétrarque, in-f°.

Il écrivit une chronique dont il est fait mention dans les registres du grand sénat de 1506 et 1518; mais on ignore ce qu'elle est devenue.

Il fit imprimer in-4° à Innspruck en 1494 : *Epithalamium in nuptias Maximiliani regis Romanorum* et *Blancae Mariae*.[1] Il publia à Bâle en 1498 et in-4° la *Vita Methodii episcopi*.

Jean Wimpheling, dans son livre intitulé *Isidoneus Germanicus*, cap. 29, loue les ouvrages de Brant qu'il nomme *Sebast. Titio, vulgo Brant*, et exhorte les jeunes gens de lire ses vers, ceux surtout qu'il composa sur J.-C., la Sainte Vierge et les saints.

1. MARCHANT, *Hist. de l'imprimerie*, p. 138.

Dans la préface qu'il a mis à la tête de l'ouvrage de Jodocus Badius Ascensius intitulé : *Stultiferae naviculae seu scaphae fatuarum mulierum*, imprimé à Strasbourg en 1502, il dit de Brant : « Sebast. Brant, argentinensis, maximi vir ingenii, et omnis doctrine splendor, satyras germania lingua scripsit, quas *Navem stultorum* appellans, historiis, fabulis et sapientissimorum sententiis adeo respersit, ut in nostra populari lingua minime mihi persuadeam librum huic esse parem. »

L'empereur Maximilien I, par des lettres du lundi après le dimanche *Cantate*, le nomma son conseiller : *unsern rat und diener Sebastien Brandt, lerer der rechten.*[1]

Le cardinal Raymond, légat du S. Siège, écrivit une lettre le 28 juin 1503, *eximio ac praestanti viro Sebastiano Brant, utriusque juris et apollinis interpreti ac syndico argentinensi, amico nostro charissimo.*[2]

Il paraît par une lettre d'Ulrich Zasius, écrite de Fribourg en 1505 à Brant, que celui-ci lui avait recommandé Onuphrius son fils.[3]

Brechter (Christophe)

Christophe Brechter, né à Strasbourg, fut vers le

1. WENCKER, *In coll. Archivi*, p. 139.
2. Ibid. p. 140.
3. Ibid. p. 141.

milieu du XVI^e^ siècle professeur en droit dans l'université de Marburg ; mais il n'y reste que deux ans.[1]

Brendel.

Frédéric Brendel, né à Lavringen en Souabe et fils de Georges Brendel également peintre, s'établit à Strasbourg, dont il fut reçu bourgeois, et s'y maria en 1601. Il y mourut en 1651 à l'âge de 71 ans. Ce fut un peintre assez bon qui peignait à la gomme. Les ouvrages qui nous restent de lui indiquent beaucoup d'esprit et de facilité. Il fut le père de Frédéric Brendel, né à Strasbourg en 1602, qui s'acquit aussi quelque réputation au XVII^e^ siècle et mourut à Vienne, et le maître de G. Baur qui le surpassa.[2]

Anna Marie Brendel, sa fille, née à Strasbourg en 1613, était aussi une bonne peintresse. Elle mourut à Strasbourg en 1633 épouse d'Isräel Schwantz, brodeur d'Augsbourg.

Brice.

Dom Etienne Gabriel Brice, né à Paris en 1697, mourut religieux bénédictin de l'abbaye de St. Germain-des-prés en 1755. Il est le rédacteur du cinquième volume de la *Gallia christiana* dans lequel se trouve la catalogue historique des évêques de Strasbourg.

1. FREHER, *Theatrum viror. erud.*, p. 846 ; AYRMANN, *de peregrinis in Hassia professoribus*, p. 13.

2. DE PILES, *Abrégé de la vie des peintres.*

Brocardus (Bonaventure)

Burchardus de Monte Sion, nommé aussi Bonaventure Brocardus, naquit à Strasbourg sur la fin du XII^e^ siècle. Il fut prêtre et embrassa dans cette ville l'ordre de S. Dominique. C'est au frère Burchard, *fratri Burchardo*, qui était lecteur du couvent des Dominicains de Magdebourg qu'il dédia son ouvrage de la description de la Terre Sainte, d'où Basnage a mal conclu que c'était son frère.

Burchard écrit en témoin oculaire : il fit lui-même le voyage de la Terre Sainte et de la Judée où il passa près de dix ans. Il écrivit son ouvrage à son retour vers l'an 1230 ou 1238 comme le prouve Jean Basnage. Son sentiment, contesté par Casimir Oudin qui prétend que Burchard ne vivait qu'en 1283, est d'autant plus vraisemblable que les écrivains de l'ordre de S. Dominique [1] font foi que Burchard fut envoyé en Palestine par l'assemblée générale de l'ordre, tenue à Paris en 1222.

Jean Le Clerc donna à Amsterdam en 1707 une nouvelle édition de l'ouvrage de Buchard différente de celle de Canisius, [3] tellement qu'on pourrait dire que ce sont deux ouvrages différents.

1. Antonius Senensis, Castillus, Bzovius . . . etc. . . .

2. *Ad calcem operis de locis hebraicis.*

3. *H. Canisius lectionum antiq.* tome 6, édit. Ingolstadt, an. 1604, p. 295 et tome 4, édit. Antwerpen, Basnagii, an. 1725. p. 9-26.

Il était Strasbourgeois, mais il se nomme *Burchardus de monte Sion* à cause du long séjour qu'il fit sur cette montagne lors de son voyage de Palestine. Dans l'édition de son ouvrage, publiée par Reineccius à Magdebourg en 1593, in-4°, il est nommé : *Reverendus et doctissimus pater Brocardus, alemanus, ord. prædic.*.

Ambroise de Altamurra, *in bibliotheca ord. frat. domin.*, p. 7, dit qu'il fut reçu dans l'ordre en 1218 par le B. Réginald et qu'il était dans la Terre Sainte en 1227, et *in appendice ad eamdem*, p. 431, il lui donne le titre de bienheureux.

Burchard écrivit aussi *Summa Casuum conscientiae* divisé en cinq livres, dont on trouve le ms dans la bibliothèque des Augustins de Crémone, et dans celle du Roi à Paris, cod. 259. On trouve aussi dans la bibliothèque de S. Victor de Paris : *Summa Brocardi vitiorum et virtutum*, litt. SS. 10, fol. 110.

Noël Alexandre[1] se trompe quand il dit que Brocard était encore en vie en 1332 et qu'il était auteur d'un commentaire sur la croisade qu'il adressa en cette année à Philippe, roi de France.

Moréri[2] fait deux articles différents de Burchard et de Brochard qui cependant forment la même personne.

1. *In selectis hist. eccles. capit. sæculo 13*, t. 20, cap. 4 et 5, p. 566.

2. T. II, p. 271 et 473.

Il ne faut pas confondre ce Burchard avec Brocard vicedome de Strasbourg qui en 1225 envoyé en Egypte par l'empereur Fredéric II auprès de Saladin; laissa la description de son ambassade et dont le ms est conservé dans la bibliothèque de Bâle.[1] C'est à ce dernier qu'on peut attribuer les annales et les actions de l'empereur Frédéric dans la Terre Sainte, dont le ms avait été entre les mains de Lazius suivant Gesner, *in append. bibl.*. Ce Brocard, ou Burcard, était vers l'an 1160, secrétaire de l'empereur Frédéric Barberousse.[2]

Brulovius.

Caspar Brulovius, natif de Poméranie, et précepteur de la seconde classe dans l'université de Strasbourg, fit représenter sur le théâtre de cette université une tragédie tirée de Plutarque, Appien, Suétone et Dion Cassius, intitulée *Caïus Julius Caesar*. Il la fit imprimer in-8° en 1616, la dédiant à Philippe II, duc de Poméranie. Il est dit dans cette dédicace: « Omnes Academiæ hujus (Aegentoratensis) professores et preceptores multos exantlant labores atque molestias, hoc ut dramatum exercitium multis abhinc annis summa cum laude, mirabili solemnitate,

1. ECHARD, *Bibl. ord. præd.* I, p. 394.

2. Il en est parlé dans VOSSIUS, *de hist. lat.*, lib. 2, cap. 53, p. 435, et OUDIN, *de script. eccles.*, tome 3, ad ann. 1280.

honestissima commendatione conservatum, ad seros usque propagent posteros. »

Le même Brulov, devenu professeur de poétique, publia en 1621, une tragi-comédie sacrée, intitulée: *Moses, sive exitus Israelitarum.* Christophe Kermann, professeur de la 10e classe, la traduisit des vers latins en vers allemands, et la publia la même année.

Brunnfels.

Otton Brunnfels naquit à Mayence et était fils de Jean de Brunnfels tonnelier de cette ville. D'abord moine, il paraît qu'il embrassa dès le commencement la Réforme, puisque Luther dans sa lettre écrite en 1521 à Gerbelius [1] le fit saluer.

Il vint s'établir à Strasbourg en 1524 et le magistrat le mit en 1528 à la tête de l'école ouverte dans l'ancienne église des Carmes. Les Strasbourgeois, dans leur apologie contre Erasme, louent la piété de Brunnfels et son talent pour élever la jeunesse.

Ce fut pendant son séjour à Strasbourg qu'il publia, in-4°, quelques ouvrages de Huss. [2]

Otto Brunnfels montra encore plus de talent pour la médecine. Il fut reçu docteur en médecine à Bâle en 1530 et fut appelé en 1534 à Berne pour

1. *Epist. Lutheri*, I, f° 362.
2. Cave, *Script. eccles.* sub J. Huss.

y exercer également la médecine. Il n'y vécut pas une demie année, étant mort dans la même ville le 23 novembre 1534, âgé de 46 ans.[1]

Schott imprima à Strasbourg en 1530 en deux volumes in-f°, avec des figures coloriées, *Ottonis Brunfelsii herbarum sive icones ad naturae imitationem summa cum diligentia et artificio effigiatae.*

Brunn.

Isaac Brunn était graveur à Strasbourg en 1629 et 1657. Son burin est lourd et peu estimé.

Ce fut lui qui grava en 1617 les planches qui se trouvent dans la description de la cathédrale de Schad.

Bucer.

Martin Bucer naquit à Sélestadt[2] en 1451. Après y avoir fait ses premières études, il entra fort jeune, en 1506, par le conseil de ses amis, dans le couvent

1. Voyez sur ses ouvrages de médecine, GESNER, *Bibliotheca*, p. 646; KESTNER, *Bibliotheca medica*; CLEMENT, *Bibliothèque curieuse*, t. 5, p. 273.

2. SCHŒPFLIN, *Alsat. illust.*, II, p. 386 et de THOU disent que Bucer était né à Sélestadt. Quelques-uns comme PRATEOLUS *in Elencho haeret.* p. 106 et le P. GAUTIER, *in tabul. chronol.* p. 756 ... etc.... le font natif de Strasbourg mais faussement.

Bucer dans sa lettre écrite en 1523 au magistrat de Strasbourg pour justifier son prétendu mariage, fait croire qu'il était né à Strasbourg. Il y nomme plusieurs (fois) cette ville sa patrie,

des Dominicains de cette ville.[1] Après y avoir fait profession, il alla, par la permission de son prieur, à Heidelberg, où il apprit l'éloquence et la philosophie et où il s'adonna aux langues hébraïque et grecque. Ce fut là qu'il commença à lire les œuvres d'Erasme et de Luther et qu'il s'y fit connaître de François de Sickingen qui le plaça en qualité d'aumônier auprès de Frédéric électeur palatin. Ce fut à Heidelberg qu'il enseigna la doctrine de Luther sur la justification et le libre arbitre.[2] Ce qui fit que Luther écrivant à Spalatin[3] dit de lui : « Habes epistolam Bucerianam, fratris vel solius in ista secta candidi et optimæ spei juvenis, qui me Heidelbergæ et avide et simpliciter excepit atque conversatus fuit. »

Bucer accompagna l'Electeur palatin dans les Pays-Bas, où ses sermons trop libres lui attirèrent l'animadversion des moines ses confrères. Il fut obligé

et il dit qu'il était fils de bourgeois. Pour accorder les biographes avec cette lettre, on peut dire que Bucer était véritablement né à Séléstadt, mais d'un père originaire et bourgeois de Strasbourg.

« Bucerus eines allhiesigen Burgers Claus Bucer Sohn. Der Vatter war ein Kubler von Schlettstatt, so allhier Burger worden an. 1508. » *Miscell. mss. Clussrathii archivario Argentin.*

1. Selon les Actes des dominicains de Sélestadt, où Bucer prit l'habit, il était natif de Châtenois.

Bucer étant moine fit connaissance avec François de Sickingen, qui venait au château de Hoh-Kœnigsbourg dont il était seigneur, et que Bucer alla ensuite trouver à Landshut.

2. Melchior Adam, *in vitis theolog. germanor.*, p. 102.

3. Tome I epis., page 245.

de quitter ce pays et en remontant le Rhin il alla chez François de Sickingen avec qui il vécut pendant quelque temps dans son château de Landshut. Peu après, Luther ayant été appelé en 1521 à l'assemblée de Worms, Bucer vint l'y joindre et resta quelques jours avec lui.[1]

La guerre qui s'éleva entre François de Sickingen et l'électeur de Trèves obligea Bucer de quitter le château de Landshut. Il était dans le dessein de se retirer dans le Wurtemberg lorsque Henri Motherer, curé de Wissembourg sur le Rhin, l'appela dans cette ville pour y prêcher dans l'église de S. Jean. Ce qu'il fit pendant six mois jusqu'à ce que le vicaire général de Spire le fit sortir de Wissembourg avec le curé.[2]

Le luthéranisme commençait alors à faire des progrès à Strasbourg. Bucer y fut très bien reçu par les partisans de la nouvelle doctrine et il commença à y prêcher et à enseigner en 1523. L'année suivante, 1524, les réformateurs publièrent un livre dédié à Frédéric, électeur palatin, où ils exposèrent les causes de leur changement. Ce livre fut signé par Wolfgang Capiton, Hedion, Zell, Pollion, Schwartz, Jean Catonius, Friess, Martin Hag et Bucer.[3]

Les réformateurs ne convenant pas entr'eux, on

1. ADAM, p. 102.
2. Ibid.
3. Id. p. 103.

convoqua en 1529 le colloque de Marpurg ;[1] Bucer y fut envoyé avec Hédion par le magistrat de Strasbourg. Il y eut de fréquentes conférences avec Luther et Zwingle. On s'y accorda à peu près sur tous les articles controversés, à l'exception de celui de la cène. On se retira cependant amicalement au commencement d'octobre et on conclut *ab omni contentione in posterum abstinendum utrinque esse, Deumque orandum ut Spiritu suo erudiat ducatque.*

En 1530, Bucer vint à l'assemblée d'Augsbourg.[2] En 1531, il partit pour Ulm où l'appelait la magistrat de cette ville pour y établir des églises suivant la doctrine évangélique; ce qu'il fit conjointement avec Œcolampade.[3]

En 1536 Bucer et Capiton partirent pour la Saxe avec les docteurs des principales villes de la Haute-Allemagne pour y conférer avec Luther, d'abord à Eisenach, ensuite à Wittemberg. Enfin après plusieurs conférences, Mélanchton et Bucer dressèrent les articles de concorde entre les docteurs de Wittemberg et ceux de la Haute-Allemagne. Ils furent souscrits par Wolfgang et Bucer qui signèrent les premiers.[4] Après cette transaction, Bucer rétracta son sentiment sur la cène, *in enarratione quatuor*

1. ADAM, p. 14 et seq.
2. Id. p. 103.
3. Id. ibid.
4. Id. p. 103.

evangeliorum, en écrivant *se non satis intellexisse mentem Lutheri.*[1]

De retour à Strasbourg, Bucer et Capiton envoyèrent les articles de concorde au magistrat de Bâle, qui les ayant remis aux docteurs, furent jugés obscurs. Les Suisses ne voulurent pas les signer.

En 1537 Bucer se trouva à l'assemblée de Smalcalde.[2]

Dans le même temps le magistrat de Strasbourg établit une école où Bucer fut un des principaux professeurs. Pendant cet intervalle il alla aux assemblées des protestants, aux diètes de l'empire et aux conférences que les protestants établirent avec les catholiques à Hagenau, Spire et Worms.[3]

En 1541 Charles-Quint convoqua le colloque de Ratisbonne. Du côté des catholiques furent Jules Pflug, Jean Eccius et Jean Gropper ; du côté des protestants Philippe Mélanchton, Martin Bucer et Jean Pistorius. Mais ce colloque fut dissous sans effet.[4]

En 1546 se tint un second colloque à Ratisbonne, où furent du côté des protestants Martin Bucer, Jean Brentius et Erhard Snœpfius, et du côté des catholiques Pierre Malvenda espagnol, Eberhard Billicius

1. ADAM, p. 104.
2. Id. ibid.
3. Id. ibid.
4. Id. ibid.

carme, Jean Hoffmeister augustin et Jean Cochleus. Bucer y disputa avec Malvenda, mais sans succès. Il faut remarquer que pour ce colloque partit avec Bucer, par permission du magistrat de Strasbourg, un espagnol nommé Jean Diaz, qui s'était fait luthérien. C'est le même qui fut ensuite tué par Alphonse son frère.[1]

En 1548, pendant qu'on travaillait à la formule de l'*Intérim*, l'électeur de Brandebourg écrivit à Jacques Sturm et au magistrat de Strasbourg pour envoyer Bucer à Augsbourg. Bucer y étant venu, l'électeur lui présenta le formulaire de l'*Intérim*, mais il ne voulut pas le signer et il quitta brusquement Augsbourg pour retourner à Strasbourg.[2]

Les Strasbourgeois ayant été obligés de se soumettre à l'*Intérim*, Bucer et Fag furent appelés en Angleterre par l'archevèque Cramer.[3] Ayant obtenu

1. ADAM, p. 105.

2. Id. ibid.

3. Bucer y avait été précédemment : « Henri invita (en 1535) Mélanchton, Bucer, Sturmius, Draco et d'autres théologiens allemands à venir conférer avec lui pour l'instruire des principes fondamentaux de leur doctrine. Les théologiens jouaient alors un grand rôle dans le monde. Jamais les plus célèbres poètes ou philosophes de l'ancienne Grèce n'avaient été traités avec autant de respect et n'avaient obtenu autant d'éloges et d'admiration que ces misérables compositeurs de controverses métaphysiques. » David HUME, *Hist. de la maison de Tudor sur le trône d'Angleterre*, traduite de l'anglais, t. II, chap. 5, p. 217 et 218 (édit. de 1766.)

le consentement du magistrat, ils partirent de Strasbourg le 1 ou le 4 avril 1549[1] et arrivèrent heureusement en Angleterre. Ils y furent très bien reçus et on les établit tous les deux dans l'université de Cambridge pour y enseigner la théologie. On donna à Bucer un honoraire de 240 couronnes d'Angleterre. Fag fut chargé d'expliquer le Vieux Testament et commença par Isaïe. Bucer fut chargé du Nouveau et commença par S. Jean. Bucer y fut reçu docteur sans les rites et cérémonies usitées en pareil cas.[2]

Le changement d'air et de nourriture fut fatal à Fag et à Bucer. Fag mourut le premier. Bucer fut attaqué d'une maladie d'intestins, de la pierre, de l'inappétit, de la sécheresse de ventre et d'un catharre à la tête. Il fut malade pendant plusieurs mois, et étant un peu devenu convalescent, il recommença à enseigner le 5 des ides de janvier 1551. Mais après trente jours, il retomba dans la mème maladie; ce

1. Bucer, avant que de partir de Strasbourg, fit un discours le 23 mars 1549 à ses auditeurs, comme le dit Crusius, *in annal. suevicis*.

Bucer et Fag devaient partir de Strasbourg le 1 avril 1549. Mais ils ne partirent que le 4, étant pendant ce temps restés cachés dans la maison de Catherine veuve de Zell. Ils furent accompagnés de Mathieu Negelin, d'Ulm, qui après leur mort revint à Strasbourg où il fut plusieurs années après prédicateur du temple de S. Guillaume.

2. ADAM, p. 106.

fut les ides de février. Il en mourut à Cambridge le 27 février 1551.[1]

Deux à trois mille personnes se trouvèrent à son enterrement, et il fut enterré dans l'église principale, dédiée à la Sainte Vierge. Walther Haddon, le docteur Parcker et le docteur Redmann prononcèrent son oraison funèbre. Plusieurs firent de vers et des épitaphes en son honneur, et entr'autres Henri duc de Suffolk qui composa son épitaphe en huit vers.[2]

Après la mort du roi Edouard, la reine Marie sa sœur rétablit la religion catholique. Le cardinal Polus, légat du pape, fit assembler le 26 janvier 1556 l'université de Cambridge et fit déclarer par les inquisiteurs Bucer et Fag hérétiques, et le jugement porta qu'on devait déterrer leurs corps. Le jugement fut envoyé à Londres et la cour ordonna que leurs corps seraient déterrés, Fag de l'église de S. Michel, et Bucer de celle de la Sainte Vierge, et qu'ils seraient

1. Bucer, dit M. BARNES, *Histoire de la réformation d'Angleterre*, t. 2, mourut de la pierre et de la colique, après en avoir été affligé pendant trois semaines. Il remarque que le roi Edouard aimait tellement Bucer qu'étant informé combien il était sensible au froid et combien il était incommodé faute d'un poêle à l'allemande, il lui envoya cent écus pour en faire faire un.

Voyez sur la mort de Bucer les deux lettres de Jean Cler et Nicolas Caw et le discours de Gautier Haddon *inter vitas selectiores* publiées à Londres en 1582 par Guillaume Bates, p. 250, 254 et 275.

2. ADAM, p. 107.

brûlés sur le place publique avec plusieurs livres hérétiques : ce qui fut exécuté le 6 février suivant.[1] Mais Elisabeth ayant succédé à Marie en 1560, la mémoire de Bucer et de Fag fut rétablie et il émana un jugement des députés de la cour et de toutes les facultés de l'université de Cambridge qui les déclara innocents et permirent de les compter dans le nombre des martyrs.[2]

Hermann de Wida ayant envie d'établir la réforme dans son diocèse, il y fit venir Bucer en 1542. La plupart des chanoines s'opposèrent à cette entreprise et publièrent un ouvrage, *Sententia delectorum per venerabile capitulum Ecclesiæ Coloniensis de vocatione Martini Bucer* où ils mêlèrent beaucoup d'invectives contre Bucer. Ils lui reprochèrent entr'autres choses qu'il était bigame. Mélanchton en réfutant cet écrit n'oublia point cet article. Il déclara que la religieuse[3] que Bucer avait épousée en premières noces, avait bien fait de quitter l'église romaine puisqu'elle y avait reconnu un culte idolâtrique. Il ajouta qu'elle avait mené une vie très exemplaire

1. « Le corps de la femme de Pierre martyr qui avait été enterré à Oxford fut exhumé par ordre du ministère public et enfoui dans un tas de fumier. » HEYLIN, p. 26. « Les os de Bucer et de Fag furent brûlés à Cambridge à peu près dans le même temps. » SANDERS, *de schism. angl.* Cf. D. HUME, op. cit. III, ch. I, p. 288, à l'année 1553.

2. ADAM, p. 107.

3. Nommée Labenfeltz.

par sa pudicité, sa modestie et sa piété, qu'elle était accouchée treize fois et qu'elle était morte de la peste, ce qui ne lui serait pas arrivé si elle avait voulu s'éloigner de son mari.[1] C'eut été en vérité dommage, dit Bayle,[2] qu'une fille si féconde fut restée dans le couvent. Bucer se remaria avec une veuve, ce qui donna lieu aux chanoines de Cologne de lui reprocher une nouvelle irrégularité, attendu que selon S. Paul il faut que l'évêque soit mari d'une seule femme. M. Bossuet[3] dit que Bucer convola en troisièmes noces, et ajoute qu'en ce temps-là le mariage était une recommandation dans le parti. Sur quoi M. Bayle[4] observe que cette maxime n'était pas entièrement fausse : car il est certain, dit-il, qu'un ecclésiastique converti, qui ne se serait point marié, eut fait naître des soupçons qu'il n'avait pas renoncé au dogme de la loi du célibat. Sanderus, dans son *Histoire du schisme d'Angleterre*,[5] raconte que les visiteurs établis en Angleterre sous Edouard VI, exhortaient les ecclésiastiques au mariage comme à une marque certaine de l'abjuration du papisme.

La femme[6] de Bucer fut Wibrande Rosenblatt,

1. MÉLANCHTON, Part. 2. operum, apud SECKENDORF, *Hist. lutheran.* lib. 3, p. 440.
2. Tome I, p. 691.
3. *Hist. des variations*, liv. 3, num. 3. p. 89 et 90.
4. I, p. 691.
5. Liv. 2, p. 253.
6. *La troisième sans doute.*

mariée en premières noces à Louis Cellarius, en secondes à Jean Œcolampade, en troisièmes à Wolfgang Capiton et en quatrièmes à Bucer, morte à Bâle.[1]

On lit dans Wood[2] et dans d'autres écrivains anglais que sous le règne d'Elisabeth on enterra la femme[3] de Martin Bucer dans l'endroit où étaient déposées les reliques de Ste Frideswide, patronne de la ville et de l'université d'Oxford et que l'on y mit cette inscription : *Hic jacent religio et superstitio.*

Martin Bucer avait un fils nommé Nathanael, qui devint sacristain ou *sigrist* de S. Pierre-le-Vieux.

Sander, *de schismate angl.*, lib. 2, p. 190, écrit que Bucer, originaire juif, était fort porté pour le judaïsme. Plusieurs auteurs catholiques ont écrit que Bucer était né juif, entr'autres Sander, Possevin, Surius . . . etc. . . . Mais Bayle a relevé ce fait. Tel encore Antoine Marie Gratien, *de casibus virorum illustr. in vita Joh. Dudleii ducis Northumbriæ*, p. 250, qui ajoute qu'il avait voulu porter au judaïsme le roi Edouard VI.

On doit regarder comme une calomnie ce que quelques écrivains assurent que Bucer mourut juif.

Il existe une médaille de Bucer très bien faite,

1. Urstisius. *Epit. Basil. hist.*, p. 96.
2. *Hist. et antiq. academ. Oxoniens.*, lib. 2, p. 246.
3. *La seconde probablement.*

on y voit le portrait de ce réformateur avec cette inscription : *Martinus Bucerus minister Evangelii N. D. Christi, aetatis suæ LIII.* Le verso ne représente rien.

Melchior Adam écrivit la vie de Bucer *in vitis germanorum theologorum*, p. 211-223.

On imprima à Strasbourg en 1563 la vie de Bucer sous ce titre : « *Historia vera de vita, obitu, sepultura, accusatione haereseos, condemnatione, exhumatione, combustione, honorificaque tandem restitutione beatorum atque doctissimorum theologorum D. Martini Buceri et Pauli Fagi, quæ intra annos duodecim in Angliae regno accidit...* » et à la fin : *Excusum Argentinae apud Paulum Mathaeropeum sumptibus Joh. Oporini.* anno M.D.LXI. Ce livre est fort rare.

Ex libro salico S. Thomae : « *Anno 1530.* Doctor Martinus Bucerus, theologus primæ notæ, patria Selestadiensis, parochus hujus ecclesiæ vigilantissimus, omnis ecclesiastici laboris patientissimus, provehendæ pietatis et instaurandæ melioris litteraturæ homo, in fructum omnem summissariæ est consecutus.

« *Anno 1541.* Wolfgango Fabricio Capitoni in canonicatu successit Martinus Bucerus, a dom. scolarchis præsentatus, possessionem adeptus ultimo decembris 1541.

« *Anno 1542.* Conradus Schnell a Widersdorff,

austrasius, succedit doct. Mart. Bucero in officio parochi et summissarii.

« *Anno 1544*, 11 martii. Obiit Mag. Jacobus Boppius decanus. In ejus locum factus est decanus Martinus Bucerus.

« *Anno 1551*, 27 februarii obiit Cantabrigiæ in Anglia Martinus Bucerus decanus hujus collegii. »

« Bucer était un homme assez docte, d'un esprit pliant, et plus fertile en distinctions que les scolastiques les plus rafinés. Agréable prédicateur, un peu pesant dans son style ; mais il imposait par la taille et le son de la voix. » [1]

Le cardinal Contarini disait de Bucer qu'il était si consommé dans la théologie et dans la philosophie qu'il pouvait être seul opposé à tous les docteurs de l'Eglise romaine : « Habent Germani et Martinum Bucerum, qui ea ubertate doctrinæ theologiæ et philosophiæ, ea etiam in disputando subtilitate facilitateque est instructus, ut unus ille omnibus nostris doctoribus possit opponi. » [2]

Luther dans ses *Tisch Reden* imprimés à Eisleben en 1566, f. 274, et à Dresde en 1732, f. 426, apostrophe ainsi, en 1542, un certain théologien zwinglien : « N. N. ist ein nequam per omnes casus, per omnes partes orationis, per omnes regulas gram-

1. *Hist. des variations*, livre 3, tome 3, p. 89.
2. ADAM, op. cit., p. 148.

matices ; ich traue ihm nimmer, denn S. Paulus spricht : Hæreticum post unam aut alteram admonitionem devita. » Ce théologien qu'il maltraite si mal ne peut être autre que Bucer que Luther nomme : *Bucerus fallax nebulo*, dans ces mêmes *Tisch Reden*.[1] Cependant Bucer disait publiquement en 1524 de la doctrine de Luther : *Ich siehe und bin gewiss, das dieselbige Lehr nicht des Luther, sonder gewiss Gottes ist.*[2]

Autre part[3] Luther parle ainsi de Bucer : « Martinus Bucerus ist unter euch der fürnemsten einer, und ein christlicher lieber Bruder und mitdiener Christi unter euch, der euch auch schon beym Leben heilig macht. Derselbige hat unsers Pfarherrs er. Johan Pomers Psalter verlateinet . . . etc. . . . » Ce portrait de Bucer par Luther n'est pas flatteur.[4] Ce Jean Pomer, vulgairement Bugenhagen, eut de grands démêlés avec Bucer, à cause des altérations que ce dernier introduisit dans son édition du commentaire de Luther sur les psaumes.[5] Il fourra aussi dans les postilles de Luther certaines choses qui favori-

1. Imprimées à Francfort, en 1571, p. 36.

2. Voyez *Strasburgische Kirchen-Ordnung*, an. 1598, p. 12.

3. Tome III, f. 423. Novæ vero editionis, fol. 381, et tom. III Altenb. edit., f. 739.

4. Il le traite aussi assez mal dans sa lettre à Georges Spalatin, prédicateur de l'électeur de Saxe. (Tom. II epist., p. 331.)

5. SECKENDORF, *Hist. luther.*, lib. 2, p. 82 ; *Unschuldige Nachrichten*, tom. 33, p. 348 et 1043.

saient les Zwingliens touchant la cène, ce qui obligea Luther à se plaindre sévèrement de ce qu'on avait ainsi corrompu le meilleur de ses ouvrages.

Erasme attribue à Bucer cette maxime qu'une tromperie qui ne fait de mal à personne et qui est utile à plusieurs est une action de piété. [1]

Bucer, dit Bayle, [2] se trouvait embarrassé entre les sentiments de Luther et de Zwingle sur l'Eucharistie. L'un lui paraissait trop fort, l'autre trop faible. Le dogme des luthériens lui semblait donner à la présence de J.-C. au sacrement de l'Eucharistie un peu trop de réalité : il n'en pouvait digérer les conséquences. Mais il lui semblait aussi que le dogme des Zwingliens laissait trop de vide et ne pouvait point remplir les idées que l'Ecriture et la tradition ancienne impriment dans les esprits.

Les irrésolutions de Bucer ne durèrent point jusqu'à sa mort, et il rendit l'âme dans la foi calvinienne. Celui qui fait cette remarque est Léon Hutter, docteur luthérien, qui accuse Bucer, *in irenico vere christiano*, *sive de synodo et unione evangeliorum non fucata conciliandа tractatus theologicus*, [3] de s'être conduit avec tant de fraude et d'inconstance qu'on ne pouvait deviner le fond du cœur de ce

1. *Epistol.* 59, lib. 31. p. 2110.
2. I, p. 692.
3. P. 130 de l'édit. de 1618.

protée. Mais de peur d'être soupçonné de décrier de la sorte Bucer par esprit de parti, il cite deux écrivains calvinistes, Lavater et Simler, qui se sont servis des mêmes couleurs pour dépeindre Bucer.

Le même Hutter [1] accuse Bucer de s'être servi d'un style accommodé aux dogmes des papistes sur la justification, dans le formulaire de foi que Strasbourg et les trois autres villes impériales présentèrent en 1530 à la diète de l'empire.

Calvin dans sa lettre à Viret porte : « Quam multiplicem in Bucero jacturam fecerit Dei Ecclesia, quoties in mentem venit, cor meum prope lacerari sentio. »

Quand Calvin voulait exprimer une obscurité blâmable dans une profession de foi, il disait qu'il n'y avait rien de si embarrassé, de si obscur, de si ambigu, de si tortueux dans Bucer même. [2]

Dans une de ses lettres à Bucer [3] il l'exhorte à faire en sorte que la réforme d'Angleterre soit bien repurgée de tout reste de papisme et lui représente que s'il n'y travaille fortement, il ne pourra jamais effacer les mauvais soupçons que plusieurs personnes avaient conçus qu'il penchait des deux côtés.

1. P. 130 et 131.
2. *Epistolae, num.* 44, p. 94, éd. de 1597.
3. *Epist.* 93, p. 199.

Bèze fit l'épigramme suivante sur Bucer :

Natales, Bucere, tuos Germania jactat
Natalibus felix tuis.
Quis vero et quantus fueris, tua scripta loquuntur
Ad littus orbis ultimum.
De vita si quis rogitet, Germania dicet
Invita Bucerum expuli.
Ast ego sic pulsum, pia dixerit Anglia, fovi
Tandemque tenui mortuum.
Verum mox eadem, factum o immane, sepulchro
Flammis cremavit erutum.
Fallor ego, totus terrenae fecis an expers,
Bucere, sic cœlum tenes?

Bucer a composé un très grand nombre d'ouvrages différents dont Moréri a rapporté les titres des principaux,[1] et il est peut-être un des protestants qui a le plus écrit et qui a eu le plus d'affaires à soutenir. Il n'est point si opposé à l'épiscopat que Calvin et il approuva la conduite des Anglais qui le gardèrent malgré plusieurs de leurs confrères. Il joignait à beaucoup d'esprit et de finesse, la connaissance des langues, des belles-lettres et de la théologie.

Clément[2] et Freytag[3] s'étendent beaucoup sur les ouvrages de Bucer. Voyez aussi Tissier, *Eloges des hommes savants*, tome I, p. 31 et 32.

Ses écrits publiées à Genève par Robert Etienne en 1554 furent corrompus dans plusieurs endroits,

1. T. II, p. 501.
2. *Bibliothèque curieuse*, t. V.
3. *Apparatus*, I, p. 355.

comme il paraît par une lettre de Gerhard Jean Vossius à Hug. Grotius.[1]

On trouve dans la bibliothèque publique de Ste Elisabeth à Breslau plusieurs lettres de Martin Bucer, Wolfgang Musculus et Jean Sturm.[2]

On trouve dans la bibliothèque de Berne, num. 57, un ms intitulé : *Mart. Buceri tractatus de regni Christi restitutione in Anglia ad Eduardum regem : additum ejusdem Buceri testamentum Argentinae editum antequam in Angliam proficisceretur.*[3]

Il existe plusieurs ms de Bucer dans la bibliothèque de l'université protestante de Strasbourg.

Buchinger (Bernardin).

Bernardin Buchinger naquit à Kientzheim le 22 janvier 1606. Dès l'âge de neuf ans il fut envoyé à Pairis pour y prendre les premiers principes de la langue latine. Il alla ensuite étudier à Ensisheim d'où il entra en 1627 dans l'abbaye de Lucelle où il fit profession l'année suivante et dont il fut archivaire et bibliothécaire pendant quinze ans, puis cellerier. Il devint ensuite abbé de Maulbrunn[4] et de

1. *Epist. Vosii.* num. 357, f° 447.

2. JORDAN, dans une lettre insérée dans le *Journal littéraire d'Allemagne*, II, p. 2, art. 5.

3. SINNER, *in catal. cod. mss bibl. Bernensis.* I, p. 31.

4. Il fut obligé, en vertu de la paix de Munster, de céder le 30 novembre 1749, l'abbaye de Maulbrunn au duc de Wurttemberg. HUGO, *in sacræ antiquit. monum.*, II. p. 277.

Pairis le 22 juillet 1642 et de Lucelle le 16 novembre 1654. Il y fit rentrer les religieux qui s'étaient réfugié à Leoburg et qui en avaient été absents pendant 24 ans. Cette rentrée se fit le mardi de la semaine sainte 1656. Il fut nommé en 1658 par le roi conseiller du Conseil d'Alsace établi à Ensisheim. Il mourut le 5 janvier 1673.

Il donna à Porrentruy en 1662 un petit livre allemand *de ecclesia et miraculis S. Regula in Kiensheim*, in-12.

Il publia : *Epitome fastorum lucellensium*, imprimé à Porrentruy en 1660, qui avait été précédé en 1663 d'un abrégé allemand intitulé : *Summarischer und wahrhaffter Bericht von Ursprung, Stifftung und Aufnahm des Gotteshauses Lutzel.*

Il donne lui-même la catalogue de ses ouvrages dans les *Fasti lucellensis*, p. 223 et seq. — Celui-ci n'est que l'abrégé d'un plus grand ouvrage qu'il voulut publier sur cette abbaye, dans lequel il aurait fait entrer plusieurs choses remarquables relativement à l'Alsace et au diocèse de Bâle. Il avait aussi le dessein de publier la vie de S. Léon IX et de tout ce que ce pape avait fait de remarquable dans l'Alsace. Il raconte qu'il avait aussi composé en allemand un livre de cuisine qui renfermait la méthode d'apprêter les viandes de plus de 600 manières.

Buchinger (Michel).

Michel Buchinger, né à Colmar, resta toujours dans la religion catholique et publia à Mayence en 1560 une histoire ecclésiastique depuis S. Pierre jusqu'au pape Paul IV. Il fut un des premiers qui réfuta publiquement la fable de la papesse Jeanne.[1]

Samuel Mares dit[2] qu'Aventin et Buchinger furent après Aeneas Sylvius les premiers qui osèrent nier publiquement la papesse Jeanne.

Il était en 1569 prédicateur dans l'église de l'hôpital de Colmar.

Gesner dit qu'il écrivit contre la religion luthérienne. Schœpflin dit la mème chose.[3]

Bühler.

Sébald Bühler, bourgeois de Strasbourg et peintre de profession, né en 1529, était fils de Sébald Bühler qui devint en 1543 maître de l'arsenal de la ville et qui mourut en 1553. Le fils composa en 1586 une chronique allemande de la ville de Strasbourg, d'après les papiers de son père, et qu'il a conduite jusqu'en 1594. Cet ouvrage est encore ms et se trouve en deux volumes in folio dans la

1. *In bibliotheca*, p. 605.
2. *In tractatu de Johanna papissa*, p. 1.
3. Tome II, p. 375.

bibliothèque de M. Schœpflin. Il est intéressant dans toutes les parties qui ont rapport au changement de religion dans la ville. Le père, ainsi que le fils, ont toujours persévéré dans la religion catholique.

Sébald Bühler le père fut chargé le 3 septembre 1548 de mettre sur des bateaux douze canons auxquels Charles-Quint avait condamné la ville, parce qu'elle était entrée en 1546 dans la ligue de Smalcalde. C'est ce que raconte Sébald le fils dans sa chronique, folio 409, anno 1548 : « Wurden allhir an dem gran die 12 stück bücgsen samt aller zu gehör von wegen der straff in dem smalcaldischen Krieg in die Schiff geladen, und haben die Burger allhir nit wollen laden lassen... und haben meinem Vatter Sebold Buheler wollen in die Brusch werfen, der er muste das Geschutz uss dem Zeughuss uss befell der Herren lüfferen, denn er zu den Zeit meiner Herren Zeug-meister gewesen, und uff dem Zeughoff gewohnt hat. »

Cette chronique est d'autant plus intéressante pour l'histoire de la réformation que le père et le fils restèrent attachés à la religion catholique.

Burchard (Jean).

Jean Burchard, né à Strasbourg vers le milieu du XV^e^ siècle, passa à Rome où il devint doyen de la basilique du Vatican et maître des cérémonies de la cour de Rome sous Alexandre VI. Le pape

Jules II le fit référendaire apostolique et le nomma en 1503 évèque d'Orta.[1] Il était chanoine de Bâle, doyen de S. Thomas de Strasbourg depuis 1499 et prévôt de Haslach. Le pape Innocent VIII par sa bulle du 18 juin 1487 accorda à lui et à ses successeurs dans la prévôté de Haslach le droit de porter la crosse et la mitre. Il mourut à Rome le 16 mai 1506.[2]

Il parait qu'en 1499, Burchard était à Strasbourg, *me in civitate Argentinensi existente*, dit-il, p. 59.[3] *Die vigesima nona novembris 1503 papa Julius secundus præfecit me ecclesiae Hortanae*, dit-il p. 105.[4]

Burchard dépeint le pape Alexandre VI sous les traits les plus odieux et les plus noirs. Il fait, p. 3, le détail du marché qu'il fit avec les cardinaux pour avoir leur suffrage à la papauté. Il l'accuse, p. 14 et suiv., d'une union criminelle avec Bajazet empereur des Turcs, pour en obtenir des secours d'argent et d'hommes contre Charles VIII. Après l'avoir représenté comme toujours occupé de projets d'ambition, de cruauté et de vengeance, il fait, p. 77, la description d'un infâme spectacle qui se donna le

1. L'évêché d'Orta, uni depuis l'an 1437 à celui de Citta Castellana, était situé près du Tibre sur les confins de l'Ombrie et dans le patrimoine de S. Pierre.

2. Enterré dans l'église de Ste Marie de *anima*.

3. *Specimen historiae arcanae*, apud Leibnitzium.

4. *Edit. Leibnitzii* et p. 2159 edit. Eccardi.

dernier octobre 1500 dans le palais du Vatican, et où assistaient le pape, le duc de Valentinois son fils et Lucrèce sa fille. Cinquante courtisanes toutes nues y dansèrent le ballet le plus détestable qui fut jamais à la clarté d'une quantité prodigieuse de flambeaux, et sans les éteindre on décerna des prix *illis qui plures dictas meretrices carnaliter cognoscerent.*

On trouve dans la bibliothèque du Roi *inter latinos codices mss num. 10032* le *Liber cæremoniarum ecclesiae romanae a Joanne Burcardo ab anno 1483.* Le titre du livre est tel : « Cum ceremonarium clericum plurimum conveniat ad singulos esse intentum, ego Joannes Burchardus clericus ceremoniarum capelle SS. D. N. Pape res meo tempore gestas quæ ad ceremonias pertinere videbuntur, etiam saltem quædam extra inferius annotabo, ut facilius de commisso mihi officio rationem reddere possim. » Un autre ms in-4 de 1497, num. 10034, a pour titre : « Incipit liber notarum per me Johannem Brocardum Argentinensem, sedis apostolicæ protonotarium, S. Florentii Aselacensis et S. Martini Columbariensis, et B. Marie et SS. Germani et Rondoaldi Grandisvallis, Argentinensis et Basiliensis diocesis, prepositum, et decacum S. Thome Argentinensis ecclesiarum, capelle SS. D. N. Pape clericum ceremoniarum, factarum de rebus tempore meo gestis ad ceremoniam pertinentibus, etiam aliquibus extra eas, inceptus prodie prima mensis ja-

nuarii an. M.CCCC.LXXXX.VII pontificatus SS. in Christo Patris et D. N. Alexandri Pape Sexti anno V. »

Le Journal du pontificat d'Alexandre VI, *Diarium Alexandri VI*, composé par Jean Burchard n'était connu que par le fragment qu'en a donné M. Godefroy dans le recueil des principaux historiens de Charles VIII,[1] et par quelques citations vagues soit de Raynaldi dans sa continuation de Baronius, soit du P. Quétif dans ses additions à la vie de Savonarole, lorsque Leibniz fit imprimer à Hanovre en 1696, d'après un ms de la bibliothèque de Wolfenbuttel, un petit volume in-4 de 108 pages sous ce titre : *Specimen historiae arcanae sive anecdotae de vita Alexandri VI papae, seu excerpta ex Diario Joa. Burchardi Argentinensis, capellae Alexandrini VI papae clerici ceremoniarum magistri.* Ce n'est, comme le titre l'annonce, qu'un extrait d'un plus long ouvrage, rédigé par un français qui ne travaillant que pour son usage particulier, employa indistinctement le latin et le français.

Leibniz s'était plaint dans sa préface de n'avoir pu recouvrer le vrai texte de l'auteur : il se crut plus heureux quelques années après. Nous lisons dans une de ses lettres, du 30 novembre 1707, qu'il se préparait alors à le publier sur un ms que

1. Page 710.

M. de la Croze avait découvert.[1] Mais il est mort sans avoir exécuté ce projet. Jean Georges Eccard y a suppléé en 1723 et le ms de Berlin sur lequel il a donné dans le tome II des écrivains du moyen-âge le Diarium de Burchardi pouvait bien être le même qui était tombé entre les mains de M. de la Croze.

De l'aveu d'Eccard ce ms était encore si défectueux que pour rétablir l'ordre des faits, interverti par les copistes, il a été souvent obligé de recourir à l'extrait de Leibniz. Il ajoute néanmoins que ce ms renferme le journal entier du pontificat d'Alexandre VI. Mais s'il avait pris la peine de comparer le ms de Berlin avec l'imprimé de Hanovre, il aurait vu au premier coup d'œil que celui-ci quoiqu'un simple abrégé remonte plus haut et descend plus bas que celui-là.

Il s'ensuit de là que nous n'avons point encore de bonne édition du journal d'Alexandre VI. C'est ce que prouve M. de Foncemagne dans un mémoire lu à l'Académie le 2 mars 1742, imprimé dans les Mémoires.[2]

Eccard désirait que l'on parvint à recouvrer une bonne copie de l'ouvrage de Burchard, mais il n'osait l'espérer. Ses souhaits sont accomplis. M. de la

1. *Epistol. Leibnitz.* Lipsiæ, 1734, t. I, p. 393.

2. Tome 17, p. 597 et suiv. Il y allègue les mss de Burchard qui se trouvent en France.

Curne de S. Palaye a découvert à Rome dans la bibliothèque Chigi un ms en cinq volumes in-4, qui contient probablement l'ouvrage entier de Burchard.[1] Suivant la notice qu'il en faite, le premier volume commence au 21 décembre 1483 du jour même que Burchard fut pourvu de la charge de clerc des cérémonies.

A juger du mérite du journal de Burchard par le peu qui en est imprimé, il n'y a guères de monuments historiques plus dignes que celui-là de sortir des ténèbres qui le cachent depuis si longtemps. Ce qui le rend infiniment précieux pour les Français en particulier, c'est que nous n'avons point ailleurs le récit exact du cérémonial qu'on observa pendant le séjour de Charles VIII à Rome et aux différentes entrevues de ce prince avec le pape. Combien d'autres détails également importants et curieux ne doit-on pas se promettre d'en tirer concernant l'obédience filiale, les rangs des ambassadeurs, les investitures, la bénédiction de la rose d'or, les conclaves etc.... Pour sentir tout le prix d'un pareil ouvrage, il suffit de se rappeler qu'il nous vient d'un maître des cérémonies de la cour romaine, qui écrivait jour par jour ce qui s'exécutait sous ses yeux et souvent par son ministère.[2]

1. Num. 831, 832, 833, 843 et 845.

2. LENGLET DU FRESNOY, *Supplément de la méthode pour étudier l'histoire*, III, p. 53, éd. de 1741.

C'est lui qui donna la collection la plus exacte qui eut encore paru des rubriques ou des règles qu'on doit observer dans la liturgie. Elle fut imprimée à Rome dans la première édition du Pontifical en 1485 et insérée dans le Missel imprimé à Venise en 1542.[1]

Burger (Paul).

Paul Burger, soumissaire de l'église cathédrale de Strasbourg, est auteur de la préface qui se trouve en tête du *Speculum vitæ humanæ* de Rodéric, imprimé à Strasbourg en 1507, et dédié à Philippe de Dun et d'Eberstein, grand prévôt de Strasbourg.

Brunon

Evêque de Strasbourg.

Voyez mes notes et mon *Histoire ms de l'Eglise de Strasbourg*.

1. *Ex libro salico S. Thomæ* : 1479. Joh. Burchardi, Argentoratensis, magister ceremoniarum romani pontificis, episcopus ortanus, receptus est in canonicum per gratiam pontificiam.

1506. Obiit Joh. Burkardi canonicus et decanus.

Ex necrologio S. Thomæ : XVII Kal. Junii, o. Joh. Burchardus decanus et canonicus. — Il existe une lettre de Mutianus Rufus ad Joa. Burkhardum Argentinensem, ecclesiæ Haselacensis præpositum, SS.que D. N. Papæ ceremoniarum magistrum. Script. Bonon. 1502, imprimée à Strasbourg dans un ouvrage intitulé : *Concordia curatorum et fratrum mendicantium.*

C.

Calvin.

Jean Calvin naquit à Noyon en Picardie le 10 de juillet 1509. On connaît son livre de l'*Institution chrétienne* qui forme l'abrégé de sa doctrine. La première édition est de Bâle de 1535, in-8°; la seconde est de Strasbourg, 1539, in-f°. Calvin y était alors professeur en théologie et ministre. Elle était plus ample et plus correcte que la première. On peut dire la même chose de la troisième édition qui est aussi de Strasbourg, de 1543.

M. Varillas[1] raconte qu'en 1535 Calvin, résolu de faire un voyage en Allemagne, alla d'abord à Strasbourg, qu'il y conféra avec Bucer, qu'il revint en France, qu'il s'arrêta à Paris, qu'il en sortit peu après et s'en retourna à Strasbourg, qu'il y fonda une église composée de Français réfugiés, qu'il y enseigna la théologie, qu'ayant employé deux ans entiers à ces pénibles occupations, il s'en alla à Ferrare; que ne pouvant pas y demeurer, il prit la route de Genève où il s'arrêta en 1536. Mais ce

1. *Histoire de l'hérésie*, liv. 10, p. 337.

narré est plein d'anachronismes. Calvin ne fit alors que passer à Strasbourg et il ne revint en France qu'après avoir vu la cour de Ferrare. Il ne fut ministre et professeur à Strasbourg qu'après qu'en 1538 il eut été chassé de Genève. Théodore de Bèze est plus croyable que Varillas dans ce point : il n'eut point ignoré ces voyages s'ils avaient été effectifs. Il en eut eu connaissance, car ce sont des choses qui feraient honneur à Calvin.

Calvin, chassé de Genève, se retira à Strasbourg où Bucer et Capiton lui donnèrent mille marques de leur amitié et de leur estime. Il fonda une église française dans Strasbourg et en fut le premier ministre. Il y fut aussi établi professeur en théologie. En 1541 les théologiens de Strasbourg voulurent qu'il assistât à une diète que l'empereur avait convoquée à Worms et à Ratisbonne pour voir s'il serait possible de pacifier les troubles de religion. Il s'y trouva à l'une et à l'autre avec Bucer et conféra avec Mélanchton. Il rentra dans Genève le 13 de septembre 1541.

Dès 1540 le conseil de Genève avait envoyé à Strasbourg Ami Perrin, ancien syndic, pour prier les magistrats de rendre Calvin aux Genevois : on lui accorda ce qu'il demandait parce qu'il fut appuyé par les cantons de Zurich, Berne et Bâle. Calvin sollicité par le conseil et les ministres de Genève, encouragé par Bucer, informé que le conseil général avait révoqué son bannissement le 1 mai 1541, s'arracha

à son église de Strasbourg, qui lui accorda un congé de deux ans, et il partit pour Genève en quittant Ratisbonne.[1] Les Genevois, charmés de posséder Calvin, écrivirent à Strasbourg pour obtenir son congé absolu ; mais ils eurent beaucoup de peine d'en venir à bout. Cependant Strasbourg céda Calvin aux instances réitérées de Genève, en lui donnant sa bourgeoisie et en voulant lui continuer les honoraires qu'il recevait. Il les refusa, quoique les émoluments que Genève lui donnait consistassent seulement en 59 écus, douze coupes de blé, deux tonneaux de vin et son logement.[2]

En 1543 Calvin retourna à Strasbourg pour y défendre la religion contre Caroly. Cet homme s'était retiré à Metz et abusait singulièrement de son imagination dans ses explications de l'Ecriture Sainte et dans sa manière d'enseigner la religion.[3]

Calvin encore jeune ayant été présenté au fameux Erasme à Strasbourg[4] par Bucer, Erasme après s'être entretenu avec lui sur les principaux points de sa doctrine, s'écria : « Je vois une grande peste s'élever dans l'Eglise contre l'Eglise. »[5]

Ce fut pendant son séjour à Strasbourg que

1. SENEBIER, *Histoire littéraire de Genève*, I, p. 189.
2. Id. p. 191.
3. Id. p. 195.
4. Florimond de Remond place cette entrevue à Bâle en 1534. Bayle dans son dictionnaire traite ce récit de fausseté.
5. BURIGNY, *Vie d'Erasme*, I, p. 454 et II p. 383.

Calvin, par le conseil de Bucer, épousa la veuve d'un anabaptiste nommé Jean Storder de Liège qu'il avait convertie.[1] Elle avait des enfants de son premier mari. Elle mourut au mois de mai de l'année 1549. Calvin demeura veuf le reste de sa vie. Papyre Masson[2] dit que Calvin était impuissant et ne put avoir aucun enfant. M. de Sponde et Moréri ont répété la même chose. Florimond de Remond avait déjà dit[3] que *ce furent des nopces condamnées à perpétuelle stérilité, encore que Idelette fut jeune et belle.* Cependant Calvin nous apprend lui-même qu'il avait eu un fils qui mourut avant lui.[4]

Cancerin.

Nicolas Cancerin, ministre luthérien à Riquewihr et surintendant des églises protestantes du comté de Horbourg, avait fait ses études à Tubingen et vivait vers l'an 1570. Il est auteur de quelques ouvrages théologiques et entr'autres d'une apologie de la confession d'Augsbourg contre Daniel Tossan, calviniste.[5]

Il légua sa bibliothèque, assez ample et assez bien choisie pour le temps, au consistoire de Rique-

1. Beza, *in vita Calvini*, p. 370.
2. Pap. Masson, Elog., p. 418.
3. *Histoire de la naissance de l'hérésie*, liv. 7, ch. 17, p. 926.
4. *Tractatus theolog.*, p. 369.
5. Voyez Fischlin, *Memoriæ theologorum Wurtenberg.*, part. I, p. 159.

wihr. Elle est aujourd'hui conservée dans la maison du ministre surintendant des églises du comté de Horbourg.

Capiton.

Wolfgang Fabrice Capiton, dont le vrai nom était *Wolf. Köpflein*, naquit à Haguenau en 1478. Son père était un des magistrats ou conseillers de cette ville. Agnès sa mère était d'une famille noble. Il fit ses premières études à Bâle où il fit de grands progrès dans les langues et les belles-lettres. Il passa de là à Fribourg en Brisgau où, par complaisance pour son père, il s'appliqua à la médecine et prit le bonnet de docteur en 1498.[1] Mais après la mort de son père, il céda à l'inclination qu'il se sentait pour la théologie. Il retourna à Bâle où il reçut en 1504 le bonnet de docteur. Il s'y appliqua aussi au droit et après avoir fréquenté pendant quatre ans les cours de Zasius, il obtint aussi le titre de docteur en droit. Quoiqu'il fut, par un exemple rare, docteur des trois facultés, il se consacra entièrement à celle de théologie, soit en prêchant sur les chaires ecclésiastiques, soit en enseignant dans les salles académiques. Il professa pendant quelque temps la théologie scolastique et les subtilités de Scot à Fribourg en Brisgau, au bout desquelles il prit la prê-

1. Melch. Adam, p. 40.

trise. Philippe de Rosenberg, évèque de Spire, le fit ensuite venir à Bruchsal, où il lui conféra une cure avec la charge de prédicateur. Pendant le séjour qu'il y fit de trois ans, il apprit l'hébreu d'un juif nommé Adrien. L'évêque l'ayant envoyé plusieurs fois à Heidelberg pour ses affaires, il eut lieu d'y faire connaissance en 1513 avec Jean Hausschein dit Œcolampade, qui y demeurait, et pour lequel il conserva toute sa vie une étroite amitié.[1] La même année il fut appelé par le magistrat de Bâle et y obtint la chaire de la cathédrale où il prêcha pendant 5 ans sur l'épitre de S. Paul aux Romains.[2] Il y fut en même temps professeur ordinaire en théologie dans l'université, et l'on trouve dans la matricule qu'il y examina en cette qualité Caspar Hédion et Jean Œcolampade pour la licence en théologie et qu'il y conféra à ce dernier en 1516 le doctorat dans la même faculté.[3] Capiton devint lui-même recteur de ladite université en 1517.[4]

Capiton est compté parmi les premiers réformateurs de Bâle. On lit encore aujourd'hui cinq distiques en leur honneur dans l'auditoire de théologie. Les deux premiers sont relatifs à Capiton :

Hos habuit, pulso felix Basilea papatu,
Praecones verbi, lector amice, sacri.

1. Melch. Adam, p. 22 et 42 *in vit. theol. germ.*.
2. *Vita Pellicani*, apud Adam, p. 134.
3. *Athenae rauricae*, p. 11 et 13.
4. Ibid. p. 462.

Lucem evangelii primis accenderat annis
Wolgangus Capito quem capit aula poli etc... [1]

En 1520 le cardinal Albert de Brandebourg archevêque de Mayence, aux sollicitations d'Ulric de Hutten, l'appela dans sa ville épiscopale et le nomma conseiller de cour, son chancelier et son prédicateur. L'électeur l'employa dans diverses négociations et l'empereur Charles-Quint lui accorda des lettres de noblesse pour lui et sa famille. Ces lettres sont datées du 3 février 1523.[2]

Quelque temps avant, il trouva moyen par son crédit de se faire nommer prévôt de S. Thomas de Strasbourg. Jacques Fabri de Reichshofen étant mort en 1520, le chapitre lui donna pour successeur Jacques Abel qui prit possession de la prévôté le 14 novembre. Mais Capiton se fit donner par le pape des lettres de nomination, et par leur faveur il s'intrut (sic) dans la prévôté au mois d'août 1521.

Capiton cependant ne quitta Mayence qu'en 1523 au grand regret du cardinal de Brandebourg, et se rendit alors à Strasbourg où il consomma avec Bucer l'œuvre de la réformation. Il administra la cure de S. Pierre-le-Jeune depuis 1524 jusqu'à sa mort. Il résigna la prévôté de S. Thomas à Laurent Schœneckbecher. Mais celui-ci la lui ayant recédée en 1537, il la reprit.

1. *Athenae rauricae* p. 10.
2. Ibid. p. 43.

Capiton dit dans sa lettre à Henri Bullinger : « Antequam Lutherus in lucem emerserat, Zwinglius et ego inter nos communicavimus de pontifice ejiciendo, etiam dum ille vitam degeret in eremitario. »

Dès l'an 1521, Capiton étant encore auprès de l'électeur de Mayence, s'opposa fortement à Tetzel, qui vendait les indulgences, mais il ne cessait en même temps d'avertir Luther d'en agir plus modérement dans la réforme de l'Eglise et de moins invectiver contre les vices des prélats. [1]

Capiton vint en 1525 de Strasbourg à Haguenau sa patrie, où il tenta d'introduire le luthéranisme. Le jour de Rameaux il y distribua la cène sous les deux espèces et le dimanche de Pâques suivant, il y baptisa un enfant [2] sans sel, sans huile et sans les cérémonies de l'Eglise romaine. Cette innovation y attira beaucoup de monde. Mais voyant qu'il y avait peu de succès, il revint à Strasbourg. [3]

Capiton, lorsque des affaires ecclésiastiques ne le retenaient pas à Strasbourg, faisait de fréquents voyages en Suisse. [4] Il assista en 1528 à l'assem-

1. ADAM, p. 42.

2. Le fils de Wendelin Rihel qui fut nommé Josias. Ce Josias devint ensuite imprimeur à Strasbourg, et ce fut lui qui imprima en 1594 les psaumes de David à l'usage des écoles de Strasbourg.

3. SCULTETUS, *Annal. evangel.*, décade I, p. 294.

4. ADAM, p. 43.

blée qui se tint à Berne, et en 1532 au synode de la même ville. Haller le nomme un des principaux pères de l'Eglise de Berne. Il fit cause commune avec les théologiens Suisses, et il parla ainsi sur l'article de la Sainte Cène : « *Mittendas esse contentiones et potius cogitandum de vero ejus usu ; fidem nostram pane et vino Domini per memoriam carnis et sanguinis illius parcendum.* » [1]

Il fut envoyé en 1541 par les protestans à la diète de Ratisbonne où il fit valoir son esprit et sa doctrine. De retour à Strasbourg, il y mourut de la peste le 4 novembre 1541, et non le 10 janvier 1542, comme l'écrit Moréri.[2]

Capiton eut deux femmes ; la première, nommée Agnès, se piquait de bel esprit et s'avisait même de prêcher lorsque son mari était incommodé. Sa seconde femme eut quatre maris et se nommait Wibrande Rosenblatt. Son premier mari était Louis Cellarius. Son second le célèbre Jean Œcolampade qui l'épousa en 1526. Celui-ci étant mort le 1 décembre 1531, elle épousa Capiton. Après la mort de Capiton, elle se maria à Martin Bucer et elle mourut enfin à Bâle le 1 novembre 1564.[3]

1. ADAM. p. 42.

2. II, p. 92.

3. Agnès, fille de Capito, épousa Jacques Meyer, curé de S. Alban à Bâle, mort le 27 nov. 1604. *Athenae rauricae*, p. 85.

Les principaux ouvrages de Capiton sont :

Institutionum hebraïcarum libri duo, 1518.

De fermando a pueris theologo, 1517.

Exercitationes in Habacucum et Hoseam.

Explicatio in Hexameron. Strasbourg, 1539.

Vita Joan. Œcolampadii.[2] Cette vie précède le commentaire d'Œcolampade sur Ezéchiel que Capiton fit imprimer à Strasbourg en 1534.

Epistola ad Farellum. Elle a été imprimée dans les lettres de Calvin, p. 7, édit. de Genève.

Commentarium in Hoseam. Strasbourg, 1538.

Epistola ad Zwinglium. Zurich, 1526.

Epistola ad Zwinglium contra Fabrum Constantiensens. Sans date d'année et de lieu.

Sermo de Sacramento Eucharistiae. Augsbourg, 1521.

Sermo de laudando in Maria Deo. Augsbourg, 1521.

Un sermon sur le *Nunc dimittis*.

Il traduisit les canons sur la pénitence de Pierre d'Alexandrie, l'épître de Gennade sur la simonie, et l'épitre de Nicéphore *de ligandi et solvendi potestate*. Bâle, 1528. Il traduisit en latin, avec des notes, quelques *psegmata* de Chrysostome, Bâle,

2. Elle se trouve traduite en français dans l'*Histoire des vies et faits de quatre excellens personnages premiers restaurateurs de l'Evangile*. Orléans, 1564, in-8°.

1523. Il édita en 1507 les commentaires de Summenhart sur la physique d'Albert le Grand.

Responsio de matrimonio et jure magistratus in religionem. Strasbourg, 1540.[1]

On trouve dans la bibliothèque de l'université de Bâle[2] un ms de Capiton écrit en 1525 : *Von drey Strassburger Pfaffen und den geœusserten Kirchengütern, dass das lateinische singen, beten, mess-halten, ehrung der bilden, anruffung der heiligen, fürbitte, S. Aureliusgrab und andere billig in der Kirche zu Strassburg abgethan sein.*

Voyez sur Capiton les 5 sermons de Jean Schmid prononcés en 1638 à l'année jubilaire du gymnase de Strasbourg, p. 218; Lycosthènes, *Elenchus*, p. 1086; Pantaleon, *Prosopogr.*, part. 3, p. 181; Freher, *Theatrum viror. eruditorum*, p. 113 etc...

Christophe Sand[3] place W. Capiton à la tête des sociniens et cite en témoignage celui des ministres et anciens de Transylvanie qui le nomment *in pietate et eruditione insignis* dans leur livre *de mediatoris hominis J.-Ch. divinitate.*

Fuit vir ingenii et judicii praeclari, sententiae in religionis capitibus constantis, dit Adam.[4]

1. GESNER, *In bibliotheca*, p. 823. Selon GERDES, *Florileg. lib. rar.*, p. 17 et VOGT, *Cat. lib. rar.*, p. 169, les ouvrages de Capiton sont devenus rares.

2. *Athenae rauricae*, p. 12.

3. *Bibliotheca anti-trinitariorum*, 1684, f. 1.

4. I. 43.

Voyez dans Riegger, *Amœnitates litterariae Friburgenses*,[1] une lettre intéressante de Wimpheling à Capiton, du 6 septembre 1523, sur les nouveautés qu'il prèchait à Strasbourg.[2]

Ex libro salico S. Thomæ : « 1521. Wolfgangus Fabricius Capito, ex Hagenoa, theologorum aquila, hebraice, græce et latine doctissimus, evangelicæ veritatis instaurator magnanimus, nedum Elsatiæ suæ sed et totius Germaniæ præcipuum decus, ex munificentia et proprio motu Leonis X pontificis maximi, consecutus est canonicatum et præposituram vacantes per obitum magistri Jacobi Fabri de Richshofen, amoto Jacobo Abele prætenso præposito. Accepit possessionem mense augusto.

« 1529. Jacobus Bedrottus, Pludentinus, sacerdos maritus adjutus favore et opera doctissimi W. Fab. Capitonis canonici et tunc cantoris, Jacobi Boppii canonici et tunc scolastici, nec non Gervasii Sopheri syndici et procuratoris hujus collegii, fit canonicus thomanus. Hi enim tres amici authores fuere magnifico et prudentissimo senatui Argentinensi ut excuteret turpissimum juxta et odiosissimum jugum curtisanorum romanensium cum dolosissima ipsorum practica, sibique vendicaret jus conferendi sacerdotia hujus urbis papalibus mensibus, ut vocant vacantia.

1. Fascicul. 3, p. 544.

2. Voyez Gerbelius, *epist. 22 ad Schwebelium;* Bongars, *epist. 71 ad Joa. Camerarium.*

Quo factum est ut autoritate magistratus urbani præsentaret Capito Bedrottum in canonicum eligendum, frustra hiantibus curtisanis. Adeptus est possessionem 6. Augusti.

« 1541. 9 novembris. Commigravit ad D. Jesum Christum, quem fideliter prædicavit, ex hoc turbulento seculo peste necatus Wolfg. Fabric. Capito, canonicus et præpositus magno sui relicto post se desiderio. »

Closener.

Frédéric Closener était issu d'une famille noble de Strasbourg, qui portait le titre d'*armigeri* et qui s'éteignit vers l'an 1433.

Il était prébendier de la cathédrale de Strasbourg et il composa en 1364 le directoire du chœur à l'usage de la cathédrale. On lit à la fin de ce livre : *Hunc librum composuit ac compilavit, ac manu propria scripsit, Fridericus dictus Klosener, presbyter prebendar. primus principalis altaris capelle S. Catharine in ecclesia Argentinensi site. Complevit autem eum in festo S. Gregorii pape an. D.M.CCC.L.XIV.*[1]

Frédéric Closener est aussi auteur d'une chronique manuscrite de Strasbourg depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'en 1362. Vossius[2] cite cette

1. Voyez les *Essais sur la cathédrale de Strasbourg.*
2. *In hist. latin.* lib. 3, cap. 2, operum ejus t. I, p. 530.

chronique, mais elle ne subsiste plus. Godefroy Rammingue, ami d'Urstisius et de Guilliman, en possédait le ms.[1]

On lit dans l'ancien nécrologe du grand chœur : *XXVI octobris, memoria Friderici Closener: dividuntur XV solidi in matutino et in missa.*

On lit dans un règlement donné en 1384 par l'évêque Frédéric et le grand chapitre au grand chœur : *Fridericus dictus Closener prebendarius S. Katarinae virginis.*

Jacques de Kœnigshoven, dans son glossaire manuscrit latin-allemand, écrit en 1390, dit qu'il a principalement tiré et composé son glossaire *et specialiter de quodum libro seu vocabulario per dominum Fridericum dictum Closener prebendarium ecclesiae Argentinensis subtiliter compilato extorsi ac collegi hunc librum vocabularium...etc...* Ce vocabulaire appartenait à M. Scherz et est aujourd'hui dans la bibliothèque de Schœpflin.

Il est aussi auteur d'un vocabulaire également inconnu aujourd'hui.[2]

Urstisius[3] cite la chronique de Fr. Closener par ces mots : *Fritz Clossner ein priester von Stras-*

1. SCHŒPFLIN, *Alsat. illustr.*, I, in præf.
2. SCHILTER, *Glossarii teutonici* t. 3, p. XXXVI.
3. *In chron. basil.* lib. 3, cap. 2, p. 144.

burg schreibet in seiner Chronic ...etc... Il cite le même Closener [1] en parlant de la mort de Hartmann. C'est Ramming qui avait communiqué quelques extraits de cette chronique à son ami Urstisius.

La chronique de Closener était connue de Kœnigshofen qui en a tiré beaucoup d'extraits.

Gerardus de Roo [2] écrit que Fr. Closener traduisit en allemand une chronique de Strasbourg écrite en latin par un certain Encard. Cet Encard est sans doute Ellenhard.

Clussrath.

Laurent Clussrath, archivaire de la ville de Strasbourg, tira des archives de cette ville une chronique de Strasbourg et des *collectanea* dont les mss sont conservés dans les mêmes archives.

Coccius.

Jodoque ou Josse Coccius, jésuite, était natif de Trèves. Il enseigna la philosophie et la théologie et fut confesseur de Léopold archiduc d'Autriche évêque de Strasbourg. Il mourut le 25 octobre 1622. [3]

1. Lib. 3, cap. 1, p. 139.

2. *In Annal. Austriac.*, lib. 1, p. 14.

3. Dans le couvent des jésuites de Rouffach. AUBERTI MIRAEI *auctarium de scriptoribus ecclesiast.*, in *bibliotheca ecclesiastica Fabricii*, p. 292.

Voyez la *Bibliotheca scriptor. Soc. Jesu.*

Il composa divers ouvrages, entr'autres : *Dagobertus rex Argentinensis episcopatus fundator*. Il travaillait à une histoire des Saints d'Alsace, mais les mémoires qu'il a fait là-dessus sont perdus. Il écrivit aussi un panégyrique, divisé en quatre livres, prononcé au nom de l'université de Molsheim, à Léopold d'Autriche, évèque de Strasbourg. Il fut imprimé, in-4°, à Strasbourg, à Molsheim, et en l'an 1618.

Colmar (Annales de).

I.

Les *Annales de Colmar* ont été écrites au commencement du XIVe siècle par un moine dominicain du couvent de Colmar, qui a conservé les principaux faits arrivés de son temps et quelques années avant. Ces annales forment deux parties : la première, dite proprement les *annales*, commence à l'année 1211. La seconde partie, à laquelle on a donné le titre de *chronique*, est plus étendue et plus détaillée que les Annales. Elle commence au règne de Rodolphe de Habsbourg. Toutes les deux parties finissent à l'an 1303.

L'auteur se fait connaître lui-même en disant, p. 6 : « An. 1238 intravi ordinem prædicatorum, natus anno 1221. »

P. 8 « ann. 1261, fui Parisiis. »

« ann. 1265, mappam mundi descripsi in pellas duodecim pergameni. »

« ann. 1268 fui in Urania festo Gordiani et Epimachi. »

Il paraît que depuis ce temps cette chronique a été continuée et augmentée par un des confrères du rédacteur.

L'original de cette chronique ne se trouve plus chez les dominicains de Colmar. Elle était connue à Jean Stumpf, qui en fit usage en 1544 dans son *Schweitzer Chronick*. Nicolas Briefer, doyen de S. Pierre de Bâle et professeur en droit de l'université, avait une copie de cette chronique. Il la communiqua à un de ses amis, qui en fit part à Chr. Urstisius, professeur en théologie de l'université. Celui-ci crut qu'elle méritait de voir le jour, et il la publia à Francfort en 1585 dans son recueil des historiens d'Allemagne. Il dédia cette chronique au magistrat de Colmar. Il parut une seconde édition, aussi à Francfort, en 1670, après la mort d'Urstisius, dans laquelle sont également insérées les Annales de Colmar. [1]

Le ms dont s'était servi Urstisius est aujourd'hui dans la bibliothèque publique de Bâle.

Ces Annales sont très intéressantes, surtout par rapport à l'histoire d'Alsace. Vossius, qui en parle de *histor. latin.*, cap. 60, dit que malgré les défauts de cet ouvrage, on doit louer l'auteur à cause de son exactitude.

1. Part. 2, p. 5—62.

Le rédacteur des Annales de Colmar paraît être *Johannes Columbariensis*, un Jean de Colmar, qui vivait dans le couvent des dominicains de cette ville sur la fin du XIII^e^ siècle, et qui écrivit *Chronicon rerum suae aetatis* qui paraît être la même que celle qui a été publiée par Urstisius.

Voyez ce qu'en dit le P. Quétif.

Petrus de Prussia, *in vita Alberti magni*, cap. 32, Joannem Columbariensem sic laudat : « Sicut de ipso Alberto magno (an. 1280 defuncto) Frater Joannes Columbariensis, qui conversationem ejus noverat, refert in sua chronica.

Iste Joa. Columbariensis Alberto magno familiaris et cujusdam chronicæ auctor forte idem est qui auctor Annalium Colmariensium. Concordant saltem tempora. »

II.

On conserve aussi une chronique ms des Franciscains de Colmar depuis 1227 jusqu'en 1454, écrite par un religieux de S. François du même couvent. [1]

III.

Catherine, prieure des dominicaines de Colmar *unter den Linden*, morte en 1330, composa l'his-

1. *Patriotische Elsasser*, 1777, t. I, p. 309.

toire de la fondation de ce monastère, établi en 1232, qui se trouve dans la bibliothèque du même couvent.[1]

Conrad.

Conrad, abbé d'Altdorf en 1200, renouvela le nécrologe de son abbaye qu'il appela le *thanatologium*, et qu'on conserve encore aujourd'hui dans les archives de cette abbaye. C'est un ms en parchemin et in-4°, où l'on trouve le jour de la mort des fondateurs et de quelques abbés, prieurs et moines de la même abbaye, et le détail des droits qu'elle possède dans certains endroits, comme à Altdorf, Dorlisheim, Düttlenheim et Dambach.

Conrad de Haguenau.

Conrad de Haguenau, chanoine de Haslach et de Surbourg, devint en 1360 chapelain domestique de l'empereur Charles IV.[2]

Conrad de Saverne.

Conrad de Zabernia, ainsi nommé ou parce qu'il était issu de Saverne ou parce qu'il était de la famille des Zabern, vivait en 1470 et 1475. Il mourut sous le pontificat de Sixte IV.

1. *Patr. Els.*, I, p. 405.
2. *Litteræ Caesaris*, apud GLAFEY, *Anecdot.*, num. 256.

Entr'autres livres qu'il composa on remarque un de sermons, un second *de monochordo*, un troisième *de modo bene cantandi*, et un quatrième *de collectarum conclusionibus*. Selon Trithème[1] il était *in scriptoris sanctis studiosus et eruditus, et seculari litteraturæ non ignarus, musicus excellens, et verbi divini predicator egregius, ingenio clarus, sermone scolasticus, vita et conversatione honestus.*

Selon Wimpheling[2] Conrad surpassa Amphion dans la musique. Il ajoute qu'il était prêtre, un homme d'une grande religion et d'un bon exemple.

M. Delaborde[3] compte Conrad de Zabern dans le nombre des auteurs qui ont écrit sur la musique. Il dit qu'il naquit vers l'an 1450, qu'il était un homme très savant et respectable par ses mœurs et qu'il était fort aimé de l'empereur Frédéric III.[4]

Il existe dans la bibliothèque de l'université protestante de Strasbourg un ms en papier et in-f° vers la fin duquel on lit : *Probationes articulorum per magistrum Cunradum Zabern universitatis*

1. *In catalogo illustr. vir.* oper., I, p. 164, et *de Scriptoribus ecclesiast.*, p. 373.

2. *In epitom. rer. German.*, c. 52, p. 390. edit. basiliensis.

2. *Essai sur la musique ancienne et moderne,* t. 3, p. 372.

4. LYCOSTHÈNE, p. 203; *Appendix ad Guill. Cave histor. litter.*, p. 123; FREHER, *Theatrum,* p. 103; STRUVE, *in thesauro var. erud.*, I, p. 237.

Heidelbergensis prædicatorem. Ce qui paraît prouver que Zabern est son nom de famille.

Il existe un livre in-12, imprimé à Mayence en 1509, sous le titre de : *Artes bene cantandi choralem cantum in multitudine personarum, opusculum magistri Jacobi de Zabernia.* On lit à la fin de ce livre : *De vero modo bene cantandi, quem non parvo labore ad hunc ordinem et tam clarum stilum propter simplices redegi ad communem profectum ecclesiasticum, cupiens ut pro me Conrado de Zabernia exorent Altissimum omnes qui his meis laboribus gaudebunt in futurum.* Ceci prouve que Jacques et Conrad de Zabern est la même personne.

Il vivait au XV^e^ siècle, puisque Florent Diel de Spire, qui fut en 1509 l'éditeur de cet opuscule, remarque qu'il avait connu l'auteur et avait assisté à ses leçons. Le même éditeur remarque que Jacques de Zabern avait fait recevoir de son vivant sa méthode de chant dans les églises cathédrales de Bâle, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Würtzbourg et autres églises du Rhin.

Copp.

Vit Copp, natif de Sélestadt, *Selaetistadii bonas litteras publice professus*, composa dix-sept épitaphes en l'honneur d'Erasme. Elles se trouvent dans Merula, *Vita Erasmi*, p. 64, et dans le tome premier des Œuvres d'Erasme.

Corberon.

Nicolas de Corberon, né à Paris le 10 janvier 1653, fut un des trois voyageurs dont on trouve les noms au bas d'une inscription latine, gravée sur un rocher dans la Laponie suédoise, à Pescomarca sur le lac de Torna, dont il est fait mention dans les voyages de La Motraye. Revenu à Paris il devint substitut de M. le procureur général au grand conseil, et en 1684 il devint procureur général du roi au parlement de Metz, qu'il exerça jusqu'en 1700, qu'il fut nommé par le roi à la première présidence d'Alsace. Il remplit ce poste jusqu'au mois de janvier 1723 qu'il s'en démit en faveur de Nicolas de Corberon, son fils, avocat général du même conseil depuis 1712. Il mena une vie privée, revêtu du titre de conseiller d'état, dont sa majesté lui avait accordé le brevet le 20 janvier 1723 en lui permettant de se retirer. Il mourut à Colmar le 1 avril 1729. Il fut inhumé dans l'église des Augustins où est son épitaphe. Il avait formé un cabinet de médailles antiques que M. de Corberon son fils procura à Dom Calmet, avec quelques anciennes chroniques mss de la ville de Metz qui sont dans la bibliothèque de l'abbaye de Senones.[1]

Creutzer.

Jean Creutzer naquit à Gebwiller. Il devint maître ès arts à Erfurt, bachelier en théologie à Heidelberg.

1. D. Calmet, *Bibliothèque lorraine*, p. 302 et 303.

chanoine et prédicateur de l'église cathédrale de Bâle et docteur en droit canon. Il fut en 1462, professeur public de théologie en la nouvelle université de Bâle et représenta avec Caspar Maner et Guillaume Textoris la faculté de théologie. Il fut en 1460 le premier doyen de la faculté de philosophie et il devint recteur en 1461.[1] Il entra ensuite dans l'ordre de S. Dominique et mourut à Colmar dans la maison de son ordre où il mena une vie exemplaire et où il se distingua par sa science. Il écrivit un traité des hommes illustres de son ordre qui se trouve entre les mss de la bibliothèque de Bâle. Plus une exposition de l'oraison dominicale et un traité des sept opérations de la piété.[2]

Jean Creutzer de Gebwiller, curé de S. Laurent de Strasbourg en 1418, qui eût en 1455 de fameuses disputes avec les moines mendiants, est-il le même que le précédent? Wimpheling le nomme[3] *plebanus Argentinensis Johannes Crützer, theologiae professor, vita et doctrina probatissimus.* Il était encore en 1478 curé de S. Laurent. Il laissa plusieurs sermons mais qui ne furent pas imprimés. Il commençait toujours ses sermons par ces paroles de la seconde épitre aux Corinthiens, chap. 13 : *Gratia D. N. Jesu Christi* . . . etc. . . .

1. *Athenae rauricae*, p. 459.
2. Ibid. p. 1 et 247.
3. *De epic.* p. 110.

C'était un homme pieux, qui déclamait avec zèle tant contre les laïcs que contre les ecclésiastiques.[1]

Joannes Crucerus a fratribus quibusdam pro justitia persecutionem passus, plurimumque vexatus, dit Wimpheling.[2]

On trouve un acte de *Joannes dictus Creutzer, clericus Argentinensis, publicus imperiali auctoritate notarius*, qu'il dressa à Vienne en Autriche en 1565[3].

L'année 1454 vit naître dans Strasbourg et au sein de la cathédrale une scandaleuse querelle entre le clergé séculier et les religieux mendiants. Elle fut produite par l'ambition de ces derniers, qui, affectant une indépendance absolue, ne cherchaient qu'à captiver l'esprit du peuple et à faire des entreprises sur les droits respectables des curés. Les Dominicains, les Augustins et les Carmes, ces religieux si utiles à l'Eglise dans leur institution, habitaient Strasbourg depuis plusieurs siècles. Destinés par leur institut à l'instruction des fidèles, que la négligence ou l'ignorance de beaucoup de pasteurs laissaient sans instructions, ils abusèrent bientôt de cet avantage. Ces hommes, qui se croyaient dans un état plus parfait que le clergé séculier, commencèrent aussi à

1. SCHAD, p. 83.
2. *In diatriba de proba institutione puerorum*, imprimée en 1514. cap. 7.
3. Apud PEZIUM, *Anecdot.*, tome V, p. 3, page 48.

s'estimer plus propres à conduire le peuple à la perfection. Les Dominicains surtout, dont l'ordre fournissait alors des suffragans aux évêques de Strasbourg, avaient trouvé le moyen d'occuper la chaire de la cathédrale, et d'y exposer une morale qui n'offrait souvent qu'un monstrueux composé de propositions pernicieuses et indécentes. Entr'autres assertions que les religieux de ces quatre ordres débitèrent dans le tribunal de la vérité, il s'en trouve de singulières qui découvrent jusqu'à quel point la passion peut égarer. Ils soutenaient qu'il était indifférent d'entendre la messe les jours de dimanches et fêtes dans l'église paroissiale ou dans celle de leurs couvents; qu'un prêtre en état de péché mortel ne pouvait pas absoudre; que le pouvoir de la confession était plus grand chez les moines mendiants que chez les prêtres séculiers; que les prières des premiers étaient plus efficaces que celles des seconds; qu'une religieuse commettait un moindre crime si elle se laissait séduire par un religieux que par un laïc. Ces moines prétendaient surtout avoir le privilège d'enterrer les morts dans leurs églises malgré les curés et déclamaient contre ceux-ci parce qu'ils demandaient quelque salaire pour le droit de sépulture. Jean Crutzer de Gebwiller, homme respectable par son âge, par la régularité de ses mœurs, par sa science profonde et par son zèle pour la saine doctrine, qui était depuis l'an 1418 curé de S. Laurent, s'éleva hautement contre ces prédicants qui semblaient ne s'être

établis dans l'Eglise que pour la déchirer et qui bouleversaient l'ordre de la hiérarchie, s'ingéraient dans le ministère sans être appelés par les pasteurs légitimes. Les huit autres curés de la ville se joignirent à celui de S. Laurent et furent appuyés par les chanoines de la cathédrale et des collégiales. Les membres du magistrat au contraire, obsédés par les moines dont la plupart étaient leurs directeurs, les soutinrent de toute leur autorité Les curés portèrent en 1453 leurs plaintes à l'archevêque de Mayence qui prononça en leur faveur. Les religieux se pourvurent à Rome. Le pape Callixte III envoya à Strasbourg un commissaire apostolique, qui, prévenu par les moines, porta une sentence contre les curés. Jean Crutzer ayant refusé de s'y soumettre fut nommément excommunié. Robert de Bavière, qui était alors évêque de Strasbourg, prenant fait et cause pour ses curés, jugea que la procédure n'était pas dans les formes et fit publier dans la cathédrale un écrit qui déclarait l'excommunication du curé de S. Laurent nulle et abusive; il en appela de concert avec le clergé séculier au Siège apostolique. Le magistrat de son côté, toujours porté pour les moines, osa défendre aux bourgeois de se trouver dans la cathédrale à la procession de la Fête-Dieu de 1475 pour n'avoir aucune communication avec les prêtres séculiers. Il bannit aussi de la ville le curé de S. Laurent. Celui-ci fit le voyage de Rome, où il obtint à la vérité la révision de son procès, mais où il ne put

parvenir à le faire juger en sa faveur. Calixte, toujours prévenu, confirma, en 1457, la sentence de son commissaire. Wimpheling[1] qui appelle persécution le traitement fait au curé de S. Laurent, prétend que le ciel prit hautement sa défense en faisant périr malheureusement tous ceux qui s'étaient déclarés contre lui.[2]

Le magistrat rendit enfin justice aux vertus de Creutzer : il lui permit de revenir à Strasbourg où il édifia encore pendant quelques années le peuple confié à ses soins. Nous trouvons qu'il était encore en 1478 curé de S. Laurent et qu'il ne cessa de s'y rendre recommandable par ses sermons et son exemple.[3]

On rirait aujourd'hui de voir une pareille dispute mettre tout en combustion. Mais c'étaient alors des objets importants. La plupart des choses n'ont de grandeur et de petitesse que celles que leur donnent nos passions ou notre ignorance. La sagesse et la charité des curés du diocèse de Strasbourg, cherchant dans toutes leurs occasions à complaire aux religieux qui les aident dans leurs fonctions ; la modestie et la docilité de ceux-ci toujours subordonnés à leurs supérieurs ecclésiastiques, semblent acquérir un nouveau lustre lorsqu'on les compare avec des prédécesseurs trop inflexibles ou trop ambitieux.

1. Page 110.

2. Voyez le détail de cette procédure que nous ne faisons qu'indiquer, dans l'ouvrage de Jean Caspar Bernegger intitulé: *Bericht von dem sogenannten Ultimum vale*, apud Schilter, p. 1128-1138.

3. *Schad*, p. 82.

Cunon de Rosheim.

Un des Minnesingers.

Consulter la dissertation de M. Oberlin, p. 21. *Chunze von Rosenheim*, dans *Sammlung der Minnesinger*, II, p. 207, où l'on trouve six de ses strophes.

Crusius.

Jean Paul Crusius naquit à Strasbourg le 19 février 1588. Il mourut professeur de l'université au mois d'octobre 1629.

On trouve dans les *Mémoires de l'académie des Belles-lettres* de Paris, t. 10, p. 517, le détail de la cérémonie avec laquelle Georges Obrecht, professeur en droit et comte palatin, donna en 1609 la couronne poétique à Jean Crusius, et de celle de l'université de Strasbourg qui en 1621 couronna publiquement trois candidats en poésie.

Ce Jean Paul Crusius, *poeta caesareus*, est auteur d'un poème en vers intitulé : *Encomium inclyte et perillustris atque generosissime domus Rupispoletane*, qui se trouve à la tête du *Sylloge numismatum* de Luck, imprimé en 1620.

D.

Dachteler.

Théophile Dachteler publia à Strasbourg en 1619, in-4° et en allemand, sous le nom de Théophile Elychinus une Relation du Parnasse qui renferme une critique du panégyrique tenu à Molsheim en 1618 à l'occasion de l'institution de l'université de cette dernière ville.

Il écrivit, aussi sous le nom de Théophile Elychinus de Strasbourg, un ouvrage in-4°, imprimé à Francfort en 1601 sous le titre de *Leberis jesuitica.*

Dannhauer.

Jean Conrad Dannhauer naquit le 24 mars 1603 à Kentzingen dans le Brisgau. Il fut envoyé dès l'an 1610 à Strasbourg où il fit ses premières études. Il les continua dans l'université de la mème ville et devint en 1611 maître ès arts. En 1622 il fut couronné poète. En 1624 il s'appliqua à la théologie et après y avoir soutenu pendant quelques temps des disputes, il parcourut plusieurs universités de l'Allemagne. Il revint en 1628 à Strasbourg où il devint inspecteur ou pédagogue du collège de S. Guil-

laume. En 1629 il fut fait professeur d'éloquence, en 1633 professeur en théologie et chanoine de S. Thomas, et en 1634 il prit le bonnet de docteur. Il devint en 1658 président du consistoire ecclésiastique, prédicateur ou ministre de l'église cathédrale. Il fut nommé en 1660 doyen de S. Thomas. C'était un homme violent, dévoré du zèle le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espèce de fureur contre les catholiques et contre tous ceux qui ne suivaient pas la confession d'Augsbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des luthériens et des calvinistes, quoique l'électeur palatin Charles Louis tâchât de lui inspirer d'autres sentiments. Il se brouilla avec Jean Dureus, théologien protestant écossais, qui travaillait avec chaleur à cette réunion. Peu de temps avant sa mort, il écrivit violemment contre ce théologien et l'accusa de n'être ni pour les luthériens ni pour les réformés. Mais Dureus en appela au tribunal de J. C. Dannhauer eut aussi quelque différend avec Reinboth, surintendant des églises de Holstein, au sujet de la même réunion; et après que cette dispute eut duré plus de douze ans, ils entrèrent dans une nouvelle sur la question si le Saint-Esprit procède aussi du Fils. Reinboth soutenait que cette question n'était pas d'une grande importance et justifia l'église grecque sur cet article. Dannhauer en 1663 publia contre lui un livre intitulé : *Stylus vindex*, dans lequel il lui reproche de vouloir faire revivre l'erreur des Grecs et l'introduire en Allemagne.

Dannhauer mourut à Strasbourg le 7 novembre 1666. Balthasar Bebelius a fait son oraison funèbre.[1]

Dasypodius (Pierre et Conrad).

Conrad Dasypodius, l'un des plus fameux mathématiciens de son siècle, naquit à Strasbourg en 1531. Il était fils de Pierre Dasypodius, professeur en langue grecque en l'université de la même ville.[2] Conrad Dasypodius fut disciple de Christian Herlin, mathématicien de Strasbourg; il devint lui-même professeur de mathématiques après la mort de son maître et expliqua publiquement Euclide. Jean de Manderscheidt, évêque de Strasbourg, lui donna en 1577 la custodie de S. Thomas. Il fut élu doyen de la même église en 1581. Il méditait de rédiger en corps les mathématiciens grecs et de les donner au public lorsqu'il mourut le 26 avril 1601.[3]

1. Voyez WITTE, *Diar. Biogr.*; CAROLI, Memor. eccles. sec. XVII; MOLLER, *Isagoge ad hist. Chers. Cimbr.*; ARNOLD, *Ketzer histor.* 2 part. p. 17; MORÉRI, III, p. 18. Ce dernier a donné la liste des ouvrages de Dannhauer qui ont fait le plus de bruit.

2. Pierre Dasypodius naquit à Frauenfeld en Suisse, où il était en 1530 maître d'école. Il fut ensuite appelé à l'université de Fribourg où il fut professeur en langue grecque. Il fit imprimer en 1537 un dictionnaire grec, latin et allemand, et un autre latin et allemand. LEU, *Helvetisches Lexicon*, t. IV, p. 14. Il succéda en 1549 à Bucer dans le doyenné de S. Thomas et il mourut le 28 février 1559. Voyez PANTALÉON, *Prosogr.*, p. 3, pag. 269.

3. VOSSIUS, *de mathemat.*, c. 12, § 27; c. 26, § 12 et c. 36, p. 22. MELCHIOR ADAM, *in vitis philos. germ.*.

Conrad Dasypodius donna beaucoup d'ouvrages au public. On en peut voir le catalogue dans Moréri, t. III, p. 28.[1] Il fit ent'autres imprimer à Strasbourg en 1570, *tria volumina mathematica pro scola Argentinensi*. Cet ouvrage fut expressément composé pour l'université. Il fit aussi imprimer en 1578 : *Horologii astronomici Argentinensis descriptio*, et en 1580 : *Hieron mecanicus*. Ces deux ouvrages sont la description de l'horloge de la cathédrale de Strasbourg. Conrad Dasypodius en conçut le plan et en donna le dessin en 1570, et ce fut par ses soins que cet ouvrage fut achevé en 1573 par les artistes les plus célèbres.

Ex libro salico S. Thomæ : 1540, 27 sept. fit canonicus Petrus Dasypodius, helveticus, artium et philosophiæ magister.

1551. In decanatu Bucero succedit mag. Petrus Dasypodius.

1559 28 fév. obiit magister Petrus Dasypodius decanus.

1562. Christiano Herlino in canonicatu successit Conradus Dasypodius, mag. Petri filius, professor matheseos.

Debus.

Jean Henri Debus, conseiller de régence et archi-

1. *Grandidier reproduit cette liste et ajoute :* Voyez GESNER, *Bibliotheca*, p. 161.

vaire du comté de Hanau-Lichtenberg à Bouxwiller où il mourut en 1727, est auteur d'une assez bonne dissertation sur le landgraviat de la Basse-Alsace, écrite en 1703 d'après les archives de Bouxwiller, que Schilter a insérée dans son *Glossaire teutonique*, article *Alsatia*.

Decius.

Jodoque Louis Decius ou Ditz naquit à Wissembourg. Il était fils de Jacques Diz bourguemaître de cette ville. Il parvint par son mérite à l'emploi de secrétaire et d'orateur de Sigismond I, roi de Pologne, et au titre de comte du Latran et du palais impérial. Il continua l'histoire de Pologne commencée par Mechio ou de Michovia, médecin du même prince de Cracovie. Cette continuation fut imprimée à Cracovie in-f° en 1521.[1] L'auteur y parle beaucoup[2] de Wissembourg sa patrie. Cet ouvrage est in-f°.

Il mit à la tête de cette chronique une belle épître dédicatoire adressée au roi Sigismond. Il augmenta et continua l'ouvrage de Mechovius, son ami, en y ajoutant trois livres sur les antiquités de la Pologne, sur la famille des Jagellons et sur les temps du roi Sigismond, écrits avec beaucoup de soin et de fidélité.

Voici ce qu'il écrit au roi de Sigismond dans sa continuation : « Ego sub regni tui initio, Deo vel

1. Schœpflin, *Alsat. illustr.*, t. 2, p. 395.
2. Fol. CVI.

fato volente, in hoc regnum Poloniæ ex Germania mea patria intravi, moxque in fidelissimi tuæ majestatis clientis magnifici Joannis Boneri Landani famulatum assumtus sum . . . etc. . . »

A la fin de l'histoire du roi Sigismond,[1] il parle de ses compatriotes qui quittèrent Wissembourg pour se retirer en Pologne. Il y rappelle surtout Jean Boner de Landau qui était très estimé des rois Casimir, Jean Albert, Alexandre et Sigismond, et lequel fit venir en Pologne Jacques, Frédéric et André ses trois frères.[2]

Ce fut à Decius qu'Erasme dédia son ouvrage intitulé : *Precatio dominica digesta in septem partes juxta septem dies*, imprimé à Bâle en 1523 et dédié *Jodoco sive Justo Ludovico Wissemburgensi, Serenissimi Poloniæ regis a secretis et oratori.*

Decker.

Adolphe Decker, né à Strasbourg et bourgeois de cette ville fut, en 1623, sous le prince Maurice de Nassau un de ceux qui firent le voyage maritime de cinq ans, où douze vaisseaux hollandais passèrent le détroit de Maire, et après l'avoir traversé heureusement passèrent de l'Amérique dans l'Asie et dans l'Inde orientale. Ce voyage, qui fut le premier des

1. Page 105 et seq.
2. Voyez HERTZOG, lib. 10, p. 211 et 214.

Hollandais après celui de 1616, entrepris par Le Maire, dura cinq ans. Decker, de retour dans sa patrie, fit imprimer en allemand une courte description de son voyage, avec des planches gravées sur cuivre, qui parut à Strasbourg in-4° et en 1629. L'auteur le dédia au magistrat.

Delphius (Jean)

Jean Delphius naquit dans les Pays-Bas selon Pantaléon.[1]

Il devint en 1543 suffragant de Strasbourg et évêque de Tripoli. Il obtint en 1551 une prébende dans la cathédrale de Strasbourg et il mourut le 7 juillet 1582.

Demetrius.

Jean Demetrius fut élu abbé de Lucelle en 1303. De retour du chapitre général de Citeaux, il mourut en chemin le dernier octobre 1319 et fut enterré à Belleval.[2]

Il était né à Bâle. Il écrivit un traité sur la vie monastique, plusieurs sermons et un comput ecclésiastique.

1. *Prosapog.*, part. 3, p. 425.
2. *Fasti Lucellenses*, p. 187.
3. Ibid. p. 424.

Denais.

Pierre Denais ou Denaisius, jurisconsulte célèbre, naquit à Strasbourg le 1 mai 1561. Après avoir pris en l'université de Bâle en 1581 le bonnet de docteur, il devint conseiller ordinaire du prince palatin qui l'employa dans plusieurs affaires importantes et l'envoya comme ambassadeur aux cours de Pologne et d'Angleterre. Il devint en 1590 assesseur de la chambre impériale de Spire et il mourut à Heidelberg le 20 septembre 1610.[1]

Dez.

Jean Dez naquit en Champagne, près de Saint-Menehould, le 3 avril 1643, et entra chez les Jésuites dès l'âge de 17 ans. L'évèque de Strasbourg ayant fondé en 1683 un séminaire dans sa ville épiscopale, et le roi y ayant établi un collège en 1685, l'un et l'autre furent confiés à la direction des Jésuites de la province d'Alsace. Le P. Dez fut nommé premier supérieur du séminaire et il signala dans cette place son zèle, sa prudence et sa capacité. Ayant suivi, par ordre du roi, Mgr le Dauphin dans ses campagnes d'Allemagne et de Flandre, en qualité de son confesseur, il gagna la confiance de ce prince

1. Melchior Adam, *in vitis jurisc. german.*; Freher, *Theatr. viror. erud.*, p. 986.

qui depuis lui donna toujours des marques particulières de son estime.

Le P. Dez a passé par les premières charges de sa compagnie, ayant été cinq fois provincial, trois fois en Champagne, une en la Flandre wallonne, et une en la province de France. Il a été deux fois à Rome pour assister à des congrégations générales et en ces deux voyages les papes Innocent XII et Clément XI l'honorèrent d'audiences particulières. La dernière action de sa vie fut une harangue qu'il prononça en qualité de recteur de l'université de Strasbourg devant M. le cardinal de Rohan qui y faisait sa première entrée. Le lendemain il fut attaqué d'une colique néphrétique, dont il mourut trois jours après le 12 septembre 1712.[1]

Il laissa quelques ouvrages dont les principaux sont : 1° *La réunion des protestants de Strasbourg à l'Eglise romaine, également nécessaire pour leur salut et facile selon leurs principes.* In-8°. Imprimé en 1687 et réimprimé en 1701.

2° *La foi des chrétiens et des catholiques justifiée contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens et les autres hérétiques.* 1714, 4 vol in-12.

Le premier de ces ouvrages est assez médiocre, quoiqu'il ait été traduit en allemand. Il a pourtant un mérite peu commun, celui de la clarté et de la précision.

1. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, tome II, p. 333 et suiv..

Dieterling.

Wendling ou Vendelin Dieterling, né à Strasbourg et élève de Frédéric Brendel, y exerça avec succès l'art de la peinture au XVI^e^ siècle. Celui de ses tableaux qu'on estimait le plus, était un Elie enlevé au ciel dans un chariot de feu. Il se distingua aussi dans l'architecture et on dit qu'on éleva d'après ses plans plusieurs édifices en différents endroits de l'Allemagne.

Il eut un fils nommé Hilaire, qui excella aussi dans la peinture. C'est lui qui peignit en 1621 la montagne des oliviers qui se trouve dans le chœur des Dominicains de Strasbourg, et en 1574 les figures du Bruderhof. Il dora en 1617 la chaire de la cathédrale de Strasbourg. Il peignit aussi les figures qui se trouvaient autrefois au *Neubau* de la maison de ville.

Cet Hilaire fut père de Barthélemy, également bon peintre.

Donauer.

En 1458 Frédéric Donauer, natif de Dambach, qui était vaudois, et qui avait nié la donation de Constantin,[1] fut, avec une femme de sa secte, brûlé

1. Tout le monde sait l'histoire de cette prétendue donation faite par Constantin au pape Silvestre. Hincmar de Reims qui écrivait vers l'an 850 est le premier qui en fait mention. Le

dans le Grünenbruch, où se faisaient alors les exécutions, et ses cendres jetées dans le Rhin. Ceci arriva *feria secunda ante dominicam Lætare*. Tout le procès se trouve encore dans les registres de la ville.

Ce fut une bonne fortune pour l'inquisiteur Sprenger que la naissance de l'hérésie de Hus. Il cherchait des hérétiques, il en créa d'imaginaires, il ne cessa d'en quérir et d'en faire brûler. Rien ne put dérober Frédéric Donauer au supplice du feu. C'était un jeune homme alsacien dont on estimait les mœurs, le caractère et les connaissances. Il avait appris à détester l'inquisition et à mépriser les inquisiteurs. Les dominicains et Sprenger lui déclarèrent la guerre; ils observèrent de près ses sentiments et ses discours. On remarqua qu'il blâmait

pape Léon IX la rapporte dans une lettre écrite en 1053 à Michel patriarche de Constantinople. Pierre Damien la cite. Anselme de Lucques, Yves de Chartres et Gratien l'ont insérée dans leurs collections. Cette fameuse donation que tous les savants reconnaissent aujourd'hui pour supposée, a cependant été en Italie une espèce d'article de foi et une opinion révérée de l'Europe pendant 8 siècles.

Jules II ayant demandé à Jérôme Donato, ambassadeur de Venise à Rome, à voir le titre du droit que la république de Venise avait sur le golfe Adriatique, lui répondit que s'il plaisait à sa Sainteté de faire apporter l'original de la donation que Constantin avait faite au pape Sylvestre de la ville de Rome et des autres terres de l'état ecclésiastique, il y verrait au dos la concession faite aux Vénitiens de la mer Adriatique.

l'acharnement des moines mendians contre les curés et l'atroce cruauté de l'inquisition. C'était déjà se rendre suspect d'hérésie. On l'observa davantage et on sut qu'il niait la donation de Constantin. Grand crime alors. Cependant l'évêque Robert de Bavière prit la défense de Donauer : il ordonna aux inquisiteurs de suspendre toute procédure contre lui. Les zélés s'en alarmèrent. En effet il est dur de ne pas pouvoir brûler des gens qui se trompent. Donauer ne sut pas dissimuler sa haine ; il parla plus haut que jamais contre les moines et les inquisiteurs. Ceux-ci réussissent à instruire le procès et on célébra un auto-da-fé.

Quand on voit de pareilles exécutions commises par esprit de religion, inspirées par des prêtres, commandées par des moines, exécutées par des magistrats, quand on songe qu'il ne tient qu'à un petit degré d'erreur et d'effervescence que tout cela ne se renouvelle, le sang s'aigrit, la tête s'échauffe, le cœur bondit. On pleure d'indignation et de pitié. L'homme devient à l'homme un objet d'horreur et d'effroi, et la tentation dont une âme sensible a le plus à se défendre est celle de haïr les hommes à force d'aimer l'humanité.

Dorsch.

Jean Georges Dorsch ou Dorschée naquit le 23 novembre 1557 à Strasbourg où il prit en 1617 le

grade de maître ès arts. Son père, originaire de Wurtzbourg en Franconie, s'était établi et marié à Strasbourg. Il s'attacha ensuite à la théologie. Pendant le cours de ses études, il fit un voyage à Tubingen d'où il revint à Strasbourg en 1622. On l'y reçut dans le séminaire ecclésiastique et on lui donna à desservir la cure luthérienne d'Ensheim. Mais comme ce village est voisin de la ville, cela ne l'empêcha pas de paraître de temps en temps sur les bancs académiques. En 1624 il quitta sa cure pour visiter les principales universités de l'Allemagne. Il arriva à Jéna le 3 avril 1624 et y demeura jusqu'au 7 octobre de l'année suivante. Il alla de là à Leipzig et à Wittemberg, d'où il partit en 1626 pour aller à Strasbourg. Il prononça dans cette dernière ville le panégyrique de Louis, landgrave de Hesse. Peu de temps après il fut rappelé à Strasbourg où il obtint le 29 mars 1627 la chaire de professeur en théologie. Il y reçut le bonnet de docteur le 9 novembre suivant. Il l'occupa avec distinction pendant 27 ans au bout desquels il la quitta pour aller en 1654 à Rostock y prendre la place que lui offrait le duc de Mecklembourg. Il y mourut après cinq ans de séjour le 25 décembre 1659.[1]

Il a beaucoup travaillé : mais les connaisseurs trouvent une grande différence entre les ouvrages

1. WITTE, *Memor. theol.* dec. 10, p. 1346 et seq.; FECHT, *In vita Dorschaei praemissa commentario in 4 evangelistis.*

qu'il fit avant son départ de Strasbourg et ceux qu'il composa à Rostock. Ce qui fit dire à un plaisant que les premiers se ressentaient du vin d'Alsace, et que les autres avaient toute la froideur de la bière du Holstein.

Moréri, III, p. 135, donne la liste de la plus grande partie de ses ouvrages. Ils traitent la plupart des objets de controverse et sont remplis d'invectives contre l'Eglise romaine.

Dotzinger.

Jodoque Dotzinger, de Worms, architecte de la cathédrale, forma en 1452 un seul corps de tous les maîtres maçons répandus dans l'Allemagne. Leurs premiers statuts furent dressées à Ratisbonne le 25 1469. Il vivait encore en 1460.

On lit dans l'ancien livre des anniversaires de la paroisse de S. Laurent : *Nonas Maii, anniversarium Jodici Dotzinger, magistri fabrice.*

Ce fut lui qui fit les fonts baptismaux de la cathédrale[2] en 1453. Il bâtit en 1455 le chœur de l'église collégiale de S. Pierre-le-Vieux, qui fut achevé en 1460.[3]

1. Voyez notre lettre sur l'*origine des francs-maçons* insérée dans le *Journal de Lorraine* de 1779, Num. VI, p. 141 et suiv.

2. SCHAD, p. 36.

3. HECKLER, in mss.

Dringenberg

Louis Dringenberg, natif de Westphalie, s'établit à Sélestadt où il fonda, par les conseils de Rodolphe Agricole, une école fameuse par les savants qui en sortirent et qui y prirent les premiers principes de la bonne latinité et des belles-lettres. On compte entr'autres parmi ses disciples Jean Reuchlin, Jean de Dalberg, Conrad Celtes, Henri Bebelius, Beatus Rhenanus, Jean Sapidus, Jacques Wimpheling et B. Pirckheimer. C'est ce que marque Burckard.[1]

Dans son *Isidoneus germanicus*, Wimpheling dit que c'est à L. Dringenberg, son précepteur, qui enseigna la grammaire pendant quarante ans à Sélestadt, que l'Allemagne doit les véritables principes de l'art grammatical, offusqué avant lui par des subtilités, des rêves et des niaiseries. Il compte entre ses disciples Pierre Schott et Jacques Delphin, tous deux de Strasbourg, Sébastien Murrho de Colmar, Jean Muller doyen de Bade, Jacques de Rietpurg chanoine et écolâtre de Spire, Jodoque Gallus de Rouffach, Jean Hugo de Sélestadt. Comme l'ouvrage de Wimpheling fut imprimé en 1496, il en conste que Dringenberg enseignait la grammaire à Sélestadt dès l'an 1456.

1. *De linguae latinae fatis in Germania*, I, cap. 4, p. 135 où il cite HAMELMANN, *in vita Buschii*, oper. hist. p. 285 et *in opusc.* p. 32; ERASME, *epist.* 10, lib. 23, p. 1260 edit. Lond. et CHRYTAEUS, *Saxonia*, lib. 3, p. 76-81.

Hamelmann[1] écrit que Dringenberg était condisciple d'Agricola dans l'école de Daventer, et qu'à la demande du magistrat de Sélestadt il fut envoyé dans cette dernière ville par Thomas de Kempis et par Agricola.

Dusseldorp.

Jean Fritag de Dusseldorp naquit à Strasbourg vers l'an 1430. Il fut religieux de l'ordre des Carmes et mourut en 1494 prieur du couvent de Strasbourg. Il fut savant et composa entr'autres ouvrages :

De observantia dierum festorum.

Sermones de tempore et de sanctis.

Itinerarium terrae sanctae.

Il avait fait lui-même le voyage de la Terre-Sainte.[2]

Wimpheling[3] compte parmi les partisans de Geiler de Kaysersberg, *carmelita doctissimus theologus Joannes Fritag de Disseldorp.*

Il est nommé dans les registres du petit sénat dès l'année 1482 : *der würdiger und geistlicher Vatter Johans Frytag von Dusseldorp, in der heiligen Schrift zu Strasburg doctor, prior unserer frauenbruder.*

1. *In vita Buschii*, p. 321 et 324.

2. ALEGRE, *Paradis. carmelit.*; VALÈRE ANDRÉ, *Bibliotheca belgica.*

3. *De episc.* p. 118.

Trithème[1] qui vivait en 1454 du temps de Jean de Dusseldorp, l'appelle *vir in divinis scripturis studiosus et eruditus, et secularis philosophiæ non ignarus, theologicae facultatis celeberrimus interpres, ingenio præstans et vita praeclarus, dicitur multa scribere sed celare.*

Le mème Trithème dit encore de lui[2] : *In divinis scripturis eruditus, doctor coloniensis, facundus in declamando.*

Duvernin.

Toussaint Duvernin, docteur de Sorbonne, évèque d'Arath, suffragant, grand vicaire et official général de l'évèché de Strasbourg, abbé de Clairefontaine, prévôt de Lautenbach . . . etc. . . . honoraire de l'Académie de Clermont, né à Vic-le-Comte, chef-lieu du comté d'Auvergne, le 14 septembre 1713.

Panégyrique de la B. Jeanne Françoise Fremiot de Chantal, in-8°, 1752.

Recueil de mandements, depuis 1757 jusqu'en 1778, in-4° et en-f°.

1. *De script. ecclesiast., in Bibl. ecclesiast. Fabricii*, p. 230.
2. *In catal. illustr. virorum*, p. 168.

E.

Eggestein.

Henri Eggestein, maître ès arts et bourgeois de Strasbourg, fut un des premiers imprimeurs de cette ville. On a de lui des éditions de 1468, 1471 et 1472.

Gebwiller, *Panegyris Carolina*, p. 37 l'appelle Henri Eckstein et magister artium.

Eisenschmid.

Jean Caspar Eisenschmid, docteur en philosophie et en médecine et célèbre mathématicien, naquit à Strasbourg le 25 Septembre 1656. Son père de même nom et surnom que lui, était potier d'étain, mais en même temps conseiller de ville. Il fut laissé orphelin fort jeune. Il fit ses classes en dix ans, après quoi il fréquenta les leçons des professeurs et s'appliqua surtout aux mathématiques, pour lesquelles il se sentait un penchant presqu'invincible. Il fut fait docteur en philosophie vers l'an 1676. Le besoin d'une profession plus lucrative que celle de mathématicien fit qu'il s'adonna à l'étude de la médecine, mais sans négliger sa science favorite. Il

soutint sa thèse en médecine en 1681, et fut le premier qui eut cet honneur après que la ville se fut rendue au roi de France. Il commença ensuite à voyager. Il alla à Paris où il resta quinze mois et fit connaissance avec la plupart des savants de cette grande ville. Il se lia surtout d'amitié avec M. du Vernay, anatomiste et Tournefort, botaniste. Il visita après les principales villes et universités de France et d'Italie. Il revint en Allemagne, passa par Vienne et revint à Strasbourg au mois de mai 1684 où il reçut peu après le bonnet de docteur en médecine. Mais il ne put exercer cette profession que jusqu'en 1696 qu'une chute qu'il fit en cette année, l'obligea à ne plus sortir de sa maison. Cette circonstance malheureuse le fit renoncer à la médecine et lui donna lieu de suivre entièrement son goût pour les mathématiques. Il eut l'honneur en 1699 d'être nommé correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris. Ses ouvrages justifient ce choix. Il publia un traité *de figura telluris elliptico-spheroïde*, un autre *de ponderibus et mensuris variarum gentium* et un troisième *de valore pecuniae veteris*. Il a laissé divers autres traités qui n'ont point encore été imprimés.

Le roi de France se servit de lui pour dresser une carte de géographie.

Il avait commerce de lettres avec la plupart des savants de l'Europe. Il est fait mention honorable de lui dans *l'Histoire de l'Académie royale des sciences*,

dans le *Journal des savans*, et dans les *Mémoires de Trévoux*.[1]

Il mourut à Strasbourg le 4 décembre 1712.

Ellenhard.

Par acte de 1251, Burcard Spender cède à Ellenhard, administrateur de la fabrique de Strasbourg, sous rente annuelle, une maison sise près le palais épiscopal, que lui et ses ancêtres avaient possédée à titre de fief de l'évêché de Strasbourg au sujet d'un office dépendant de l'évêque.

En 1290, Anne, veuve d'Eberlin Spiser, vend à *Ellenhardo magno et Gyselae ejus uxori* l'usufruit d'une maison et cour située près du palais épiscopal.

En 1295, *Elnhardus procurator fabricae ecclesiae Argentinensis et domina Gysela ejus uxor* donnent à la fabrique de l'église cathédrale pour le repos de leur âme leur maison située *juxta palatium domini episcopi*.

En 1302, *Elnhardus magnus procurator seu gubernator fabrice ecclesie Argentinensis* fonda un anniversaire dans l'église cathédrale pour lui et feue sa femme Gisèle. *Original ès Archives du grand Chœur*.

On lit dans l'ancien livre en parchemin des an-

1. Consulter *Acta Lipsiensia*, an. 1713, p. 280; MORÉRI, III, p. 42 ; JÖCHER, *Gel. Lexicon*, I, p. 858 et seq..

niversaires du grand chœur de l'église cathédrale, au 17 mai : *XVI Kal. Junii, amniversarium Elnhardi procuratoris fabricae. Distribuuntur una libra et duo capones.*

M. Schœpflin [1] fait mention d'une famille noble de Strasbourg nommé Elnhart. Elle s'éteignit vers l'an 1560.

La chronique d'Ellenhard [2] était connue de Gérard de Roo [3] et de Ludwig. Mais tous les deux ont défiguré son nom en l'appelant Encardus.

Nous avons donné une notice de ce ms dans l'*Almanach d'Alsace* de 1785.[4]

Engelbert.

Ulric Engelbert, né à Strasbourg au commencement du XIII[e] siècle, prit fort jeune l'habit de S. Dominique et fut élève et disciple d'Albert le Grand. Il enseigna ensuite la théologie avec réputation dans le couvent de Strasbourg et fut fait provincial d'Allemagne en 1272 et pour une seconde fois en 1277. Le temps de sa charge étant achevé, il fut nommé pour aller prendre les degrés dans l'université de Paris. Mais il mourut en 1280 avant que d'avoir pu commencer son cours.[5]

1. *Alsat. illustr.*, t. II, p. 643.
2. *Annal. austr.*, lib. 1, p. 14.
3. *In Germ. principe*, p. 483 (éd. 1711).
4. Pages 298—302.
5. ECHARD, *in Script. ord. fratr. praedic.*, I.

Il écrivit des commentaires en quatre livres *super sententias*, un traité de la nature de l'âme, différents sermons et plusieurs autres livres qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Celui qui lui a fait le plus d'honneur dans son siècle est une somme de théologie et de philosophie en six livres, intitulée *De summo bono* et qui n'a pas encore été imprimée. Le P. Labbe et M. Dupin ont prétendu que cette somme est celle qui se trouve entre les opuscules de S. Thomas, mais ils se sont trompés, ainsi que Henri Kalteisen qui lui a attribué une somme en sept livres intitulée : *Compendium theologicae veritatis*, et qui a été citée dans le concile de Bâle. L'auteur de celle-ci n'est pas connu. Celle qui est entre les œuvres de S. Thomas est de lui et n'a que deux livres. Pour celle d'Ulric, on en garde le ms dans la bibliothèque de Sorbonne. [1]

Wimpheling dit de lui [2] : « Ejusdem monasterii (dominicanorum) et civitatis Argentinæ filius Udalricus Engelberti nobilissimam theologiæ summam conscripsit, quæ sempiterna laus est Argentinensium et Germanorum. »

Ce fut lui qui construisit les premières orgues de la cathédrale de Strasbourg.

1. Cf. TRITHÈME, *in catalog. illustr. viror.* I, p. 148 et *de Scriptor. eccles.* p. 296.

2. *De episc. Argent.*, fol. 38 primæ edit. et 60 secundæ edit..

Il est souvent cité dans le *Traité de la vie et des mœurs des chanoines* par Denys Rickel, chartreux, et traduit par l'abbé de Mery en 1761.

On trouve dans la bibliothèque du Vatican un ms 1311, num. 310, *Ulrici de Argentina libri sex de summo bono.*[1]

Il est compté, dans un ms du 15e siècle, dans le nombre des docteurs qui soutenaient l'Immaculée Conception.[2]

Engelin de Brunschwig.

Engelin ou Eglin de Brunschwig, licencié en théologie, mourut la nuit du 4 au 5 avril 1481 et fut enterré dans l'église des religieuses de Ste-Madeleine de Strasbourg dont il fut le visiteur et le bienfaiteur. Il existe dans cette église deux épitaphes qui le regardent.

Ce fut un prêtre savant dans la philosophie et l'Ecriture sainte et un homme éloquent sur la chaire.

Possevin en fait trois *Angeles*, un de Brunschwig, un de Saxe, et un Angelique, tandis qu'il n'était qu'un seul, nommé *Angelus* ou Engelin de Brunswick en Saxe.

Il s'acquit beaucoup de renommée à Erfurt par ses leçons et sa science. Il écrivit un ouvrage sur le

1. Montfaucon, I, p. 101.

2. Pez, *Anecdot.*, V, p. 3, page 323. Voyez aussi Martène, *Veter. script. et monum. collectis*, V, p. 70 et 368.

canon de la messe, qu'il expliqua à Mayence aux jeunes ecclésiastiques.[1] On a aussi de lui plusieurs discours et des traités sur différentes questions.[2]

Enguerrand de Couci.

Voyez la *Bibliothèque militaire, historique et politique de la Suisse* par M. de Zurlauben, tome II, p. 146—402; les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. 25, p. 168—186; les *Tableaux de la Suisse*, II, p. 765 et 766.

Emser.

Jérôme Emser, prêtre de Strasbourg, n'est connu que par l'édition des œuvres de Jean Pic comte de la Mirandole que l'imprimeur Jean Prüss publia in-fol. à Strasbourg en 1504.

Eon.

Le chevalier d'Eon de Beaumont a donné des *Recherches historiques sur la province d'Alsace.* Elles forment le moitié du tome I de ses *Loisirs*, imprimé à Amsterdam en 1775.

Erasme de Limbourg.

Voyez notre *Histoire.*

« Erasme de Limbourg, dit M. de Thou, était un

1. Trithème, *Catal. vir. illustr.*, p. 164.
2. Eisengrein, p. 172 et Simler, p. 52.

personnage recommandable par sa piété et par son érudition. Etant encore jeune, il étudia à Tubingen les mathématiques sous Jean Stofler, le droit sous Conrad Braun et sous Jean Marquard, et à Paris sous Jean Sturm. Tandis qu'il vécut, il aima la paix, qu'il garda religieusement, estimant qu'il fallait établir celle de l'Eglise suivant l'autorité des Pères, en rejetant les choses qui s'y étaient glissées par une mauvaise coutume. »

Suivant Pantaléon,[1] il était bien fait et de belle taille, doux, modeste, sobre, libéral, éloigné de toute sorte de luxe et de vanité, attaché à la lecture et à la méditation de l'Ecriture sainte ; en un mot illustre par son profond savoir et par une vertu extraordinaire.[2]

Erb.

Mathia Erb, curé protestant de Riquewihr et surintendant des églises du comté de Horbourg, donna une traduction allemande d'un traité de S. Jean Chrysostome, imprimée à Mulhouse en 1559.

Beatus Rhenanus écrivit une lettre de *Veteri Argentuaria* à Mathias Erb qu'il nomme *ecclesiasticum Richenvillensem*. Elle est datée de l'an 1543 et est imprimée dans le *Museum helveticum*, I, p. 541.

1. *In Prosopograph.*.
2. Voyez aussi FREHER, *Theatr. viror. erud.*, p. 215.

La bibliothèque de M. Schœpflin conserve quelques lettres manuscrites écrites par M. Erb à Paul Fag. Il y en a une datée de Riquewihr 28 juin 1549 et adressée à Paul Fag qui était alors en Angleterre.

Mathias Erb fut aussi le premier ministre luthérien qui prêcha à la cour de Ribeauvillé, où il fut appelé en 1560 avec son collègue Nicolas Kœnig, curé d'Hunawihr, mort en 1563.

Le *Kirchenbuch* de Ribeauvillé paraît insinuer que Mathias Erb suivit la doctrine de Calvin et que ce fut à cause de cela qu'il fut démis du ministère de Riquewihr d'où il passa chez Egenolphe de Ribeaupierre, qui, dans les commencements était aussi du parti de Calvin. « Dieser, dit-il, Nicolaus Kœnig war zu Hunnawyhr, nachdem man die unverandert Augsburg confession in Wurtembergisch angenommen, wie auch Mathias Erb zu Reichenwyr an. 60 den 7. martii abgesafft worden. » Du moins Georges Pennarius, successeur d'Erb en 1503, était Zwinglien.

Ergerin.

Martin Ergerin était au commencement du XVI^e^ siècle curé de Sélestadt, et en 1520 de la société littéraire de cette ville. Ce fut à lui que Beatus Rhenanus dédia en 1515 son *Synesii Cyrenensis libellum de laudibus calvitii*. B. Rhenanus le regardait comme un homme savant et grave, *eruditus gravisque vir*.

Erkembald

Evêque de Strasbourg.

Voyez l'*Histoire des évêques.*

Erwin de Steinbach.

Erwin de Steinbach ainsi nommé parce qu'il était originaire de la petite ville de Steinbach dans le margraviat de Bâle, fut le premier architecte de la cathédrale de Strasbourg.[1] C'est ce que prouve une ancienne inscription qui était ci-devant au-dessus de la grande porte :

« Anno Domini 1277 in die Beati Urbani hoc gloriosum opus incoavit magister Erwinus de Steinbach. »[2]

Il bâtit aussi en 1316 la chapelle de la Sainte Vierge qui se trouvait autrefois près du chœur et vis-à-vis la chaire. On y lisait l'inscription suivante : *MCCCXVI aedificavit hoc opus magister Erwin.*

Il mourut en 1318. Son épitaphe et celle de sa femme sont au-dessus de la cathédrale, dans la petite cour attenante à la sacristie du grand chœur.

« *Anno Domini 1316. XII. Kal. Augusti, obiit Domina Husa uxor magistri Erwini.* »

« *Anno Dom. 1318. XVI. Kal. Februarii obiit*

1. SCHAD, p. 14 ; SCHILTER, p. 558.
2. Voyez mes *Essais sur la cathédrale.*

magister Erwinus gubernator fabricae ecclesiae Argentinensis. »

On voit à la tour la statue d'Erwin de Steinbach, sur la plate-forme, vis-à-vis le bassin.

Erwin de Steinbach eut un fils, nommé Jean, qui continua son ouvrage et qui éleva la tour jusqu'à la plate-forme.[1] Il mourut en 1339 et son épitaphe est au-dessus de celle de son père : « *Anno Dom. 1339, XV Kal. Aprilis, obiit magister Joannes filius Erwini magistri, operis sui aemulus.* »

Sabine, fille d'Erwin de Steinbach, laissa une pièce de sculpture digne de sa mémoire. C'est la statue de S. Jean l'Evangéliste qu'on voit au portail de l'entrée de la cathédrale vis-à-vis le palais épiscopal, avec cette inscription :

Gratia divinæ pietatis adesto Sabinæ,
De petra dura per quem sum facta figura.

Erwin de Steinbach eut un autre fils qui mourut en 1330 et qui entreprit la construction de l'église collégiale de Haslach. On voit sa tombe à Haslach, contre le mur du vieux cloître avec cette épitaphe : « *An. Dom. M.CCC.XXX nonis decembris obiit magister operis hujus ecclesiae, filius Erwini magistri quondam operis ecclesiae Argentinensis.* »

1. SCHAD, p. 15.

F.

Fabert.

Mangin, autrement Dominique Fabert, d'une famille originaire d'Alsace, naquit à Strasbourg au XVI^e^ siècle. Personnage distingué dans les lettres, il a été cependant moins illustre par son propre mérite et par ses talents, que par la gloire d'avoir été le grand'père du célèbre Abraham maréchal de Fabert. Mangin Fabert vint s'établir avec Isaïe son père et Philippe son oncle en Lorraine, où il fut appelé par le duc Charles III. Sur sa réputation d'homme de lettres, il vint à Nancy, où ce prince lui donna des lettres de noblesse et une pension considérable; il le mit aussi à la tête de l'imprimerie ducale. Mangin Fabert vint ensuite demeurer à Metz, du consentement du duc, que lui conserva sa pension et le titre de directeur de son imprimerie. Fabert acheta la seigneurie de Moulins près de Metz. Abraham son fils en porta le titre et se rendit recommandable par sa science dans l'art de l'imprimerie. [1]

1. DE LA CHESNAYE, *Dictionnaire de la noblesse*, tom. 6, p. 223; *Etrennes de la noblesse*, année 1778, p. 186; *Histoire de Metz*, tome 3, p. 160.

Abraham de Fabert, depuis maréchal, servit en Allemagne en qualité d'aide de camp en 1635 et se trouva en 1636 au siège de Saverne.

Fabricius (Bernard)

Bernard Fabricius, né à Strasbourg, célèbre musicien au XVI^e^ siècle.

Bernard Fabricius, bourgeois de Strasbourg, est auteur d'un ouvrage en deux livres : *Novae et artificialis tabulaturae libri duo organis et instrumentis inservientes*, imprimé à Strasbourg in-f°, en 1577 par Bernard Jobine. [1]

Fabricius (Henri)

Henri Fabricius, ou Fabri, né à Bergzabern en 1547, couronné poëte par l'empereur Maximilien II, étudia la médecine à Wittenberg, à Strasbourg, à Padoue et enfin à Bâle, où il fut reçu docteur en médecine. De retour dans son pays, il enseigna la physique et les mathématiques à Hornbach, où il devint ensuite recteur du collège de cette ville. Il mourut d'apoplexie le 28 mars 1612. Il laissa outre diverses pièces et épigrammes en vers, la vie de Jérôme Trag, médecin de Hornbach. Celle-ci n'a pas encore été publiée. [2]

1. Voyez GESNER, *Bibliotheca*, pag. 117, col. a.

2. Voyez Melchior ADAM, *In vitis german. medic.* p. 187; et MARX, *Oratio de tabernis montanis habita Biponti an. 1730*, pag. 23 et seq..

Fabricius (Jean)

Jean Jud, fils de Jacques Jud, chirurgien de Ribeauvillé, était curé de Gémar. Ce curé eut deux enfants de sa maîtresse ou concubine Elisabeth Hochsenger de Soleure, savoir Léon Jud,[1] qui est connu, et une fille nommée Claire.

Cette Claire fut mariée à Jacques Schmid, boucher de Bergheim en Haute-Alsace, mort receveur de l'hôpital de la dite ville de Bergheim. Elle en eut un fils nommé Jean Fabricius, dont le nom latin signifie *Schmid* et qui de sa patrie prit celui de *Montanus*. Voyez sur ce Jean Fabricius, Lycosthènes[2] et Jean Jacques Ulric,[3] Haller,[4] Hottinger,[5] et Pantaléon.[6]

On a de lui un livre imprimé à Zurich, in-8°, mais sans date, intitulé : *Johannis Fabricii Montani poemata, Sylvarum liber unus, de consulibus Tigurinis liber primus, de Wilhelmo Tellio, elegia* . . . etc. . . .

On trouve aussi dans les *Miscellaneis Tigurinis*,

1. Mort ministre à Zurich en 1532.
2. *Elenchus scriptorum,* p. 544.
3. *Miscellanea Tigurina,* III, p. 12.
4. *Crit. Verzeichnuss aller Schriften welche die Schweïz betreffen,* II, p. 334.
5. *Scola Tigurinorum carolina,* 94.
6. *Prosopograph.* part. 3, p, 333.

III, p. 413, un discours sur la vie de Conrad Pellican, tenu par Jean Fabricius.

Il mourut le 5 septembre 1566.[1]

Fag.

Paul Fag ou Fagius, dont le vrai nom allemand est Büchlein, naquit en 1504 à Rheinzabern de Pierre Büchlein qui y était maître d'école et de Marguerite Hirn. Après avoir pris les premiers principes chez son père, celui-ci qui n'était pas riche, l'envoya étudier hors de sa patrie, suivant la coutume de son temps, en demandant l'aumône. Il n'avait pas encore onze ans lorsqu'il fut envoyé en 1515 faire ses études à Heidelberg. Il y resta jusqu'en 1522 qu'il vint à Strasbourg où il demeura pendant quelques années et où il fit le métier de précepteur pour pouvoir s'entretenir. Ce fut là qu'il apprit la langue hébraïque et qu'il se fit connaître des principaux réformateurs : Capiton, Hedio, Bucer et Zell. Ces protections ne lui servirent pas alors de beaucoup pour sa fortune. Presqu'abandonné et réduit à la mendicité, il accepta en 1527 la place de maître d'école à Isny où il se maria. Ce genre de vie ne lui plaisant pas, il revint à Strasbourg en 1535 où il se prépara au ministère et où il enseigna avec succès pendant deux ans la langue hébraïque.

1. Cf. Leu, *Helv. Lexicon*, t. VII, p. 5.

Il retourna en 1537 à Isny, où le magistrat de cette ville lui donna une place de ministre. Il n'y devint pas plus riche et il ne s'y soutint que par le moyen des libéralités d'un conseiller de cette ville nommé Pierre Bufler. Ce fut avec ce secours que Fag attira à Isny un savant rabbin de Venise, nommé Elias Levita, et qu'il y établit une imprimerie qui a beaucoup contribué à la connaissance de la langue hébraïque.

Fag fut rappelé à Strasbourg en 1541 pour remplacer Capiton dans la cure de S. Pierre-le-Jeune. Mais comme il s'arrêta pendant quatre ans à Constance où le magistrat le retint du consentement de celui de Strasbourg, Paul Fag ne vint à Strasbourg pour exercer son ministère que dans l'automne de l'année 1544.[1]

Paul Fag fut employé par ceux de son parti dans la plupart des affaires publiques. L'électeur palatin Frédéric II l'appela à Heidelberg pour y établir les églises de ses états. De retour à Strasbourg, il fut nommé professeur extraordinaire en théologie, pour suppléer, en cas de maladie ou d'occupation, aux trois professeurs ordinaires qui étaient Bucer, Martyr et Hédion.

L'*Interim* étant ensuite survenu et le culte catholique rétabli dans l'église de S. Pierre-le-Jeune,

1. ADAM, p. 99.

le magistrat, quoiqu'à regret, lui défendit de prêcher le 2 mars 1549. Il se rendit alors aux sollicitations de Thomas Cranmer, archevêque de Cantorbéry, qui l'appela en Angleterre avec Bucer. Ils partirent de Strasbourg le 1 du mois d'avril 1549 et étant arrivés en Angleterre, ils furent très bien reçus par le jeune roi Edouard et par les grands de la cour. Paul Fag resta quelque temps auprès de Cranmer. Etant tombé malade d'une fièvre très aiguë qui le surprit à Londres sur la fin des canicules de 1550, Fag se fit transporter à Cambridge pour y changer d'air, endroit qui lui était destiné pour y donner des leçons publiques de théologie. Mais la violence du mal l'emporta au tombeau et il mourut à Cambridge le 13 novembre 1550 et y fut enterré le lendemain dans l'église de S. Michel. Son corps fut déterré et brûlé en 1556 sous le règne de Marie.[1]

Paul Fag était très instruit dans les langues orientales. Il traduisit en latin plusieurs ouvrages hébreux, et entr'autres la paraphrase chaldaïque du fameux rabbin Onkelos sur le Pentateuque de Moïse.[2]

Lorsqu'on défendit le 2 mars 1549 à Bucer et à Fag de prêcher, tous les deux firent le lendemain un sermon d'adieu. On trouve la fin de celui de Fag dans Crusius[3] et dans Adam.[4] Il dit entr'autres

1. Adam, p. 100.
2. Id., p. 100 et 101.
3. *Annal.* lib. 2, part. 3, cap. 23.
4. P. 101.

dans ce sermon qu'il n'a jamais enseigné autre chose que la doctrine de la confession d'Augsbourg. Ce qui est faux, ayant suivi également, comme Bucer, le dogme des sacramentaires, comme le remarque Jean André Quensted, théologien de Wittenberg.[1]

Il existe quelques mss de Paul Fag dans la bibliothèque de l'université protestante de Strasbourg.[2]

Farckall.

Armand Farckall fut un des premiers imprimeurs de la ville de Colmar. Ses principales éditions sont la *Postilla Lutheri* et *Hérodien* traduit par Politien, imprimés tous deux à Colmar en 1523, le premier in-fol. et le second in-8°.

Farel.

Guillaume Farel, l'un des principaux ministres de l'église réformée, était fils d'un gentilhomme du Dauphiné et naquit à Gap en 1489.[3] Il fut appelé à Meaux en 1521 pour y prêcher par Guillaume

1. *Dialogo de patriis illustr. doctrina et scriptis virorum*, p. 181.

2. Consulter sur Fag, PANTALÉON, *Prosopogr.*, part. 3, pag. 311 et seq.; FREHER, *Theatr. viror. erud.* p. 154 et l'*Apparatus ad epistol. Marbach.*, p. 56.

3. ANCILLON, *Vie de G. Farel*, p. 1 ; ADAM, *in vitis theol. exteror.*, p. 57.

Briçonnet évèque de cette ville.[1] S'y étant rendu suspect d'hérésie il fut obligé d'en sortir en 1523. Il se retira d'abord à Bâle, puis à Strasbourg, où, sur les lettres d'Œcolampade, il fut très bien reçu de Bucer et de Capiton. De Strasbourg il alla jusqu'à Wittenberg pour y voir Luther et ses collègues. Il revint ensuite à Strasbourg où il prêcha pendant quelque temps aux réfugiés de France.[2] Sur la fin de 1524, Ulric duc de Wurtemberg l'appela à Montbéliard pour y établir la réformation. Il y prêcha jusqu'au commencement du mois de mars 1525. Il fit alors une action d'éclat : il arracha à la tête d'une procession, d'entre les mains de deux prêtres, la chasse de S. Antoine qu'il jeta dans la rivière. Il fut heureux d'échapper à la fureur de la multitude et de pouvoir se retirer à Strasbourg. Il y était en 1525 pendant que la dispute sur l'Eucharistie entre Luther et les réformateurs de la Suisse commençait à s'échauffer, et il n'oublia rien pour adoucir et réunir les esprits. Lefèvre d'Etaple, qui avait été son maître dans l'université de Paris, vint se réfugier à Strasbourg la même année 1525 pendant le temps que Farel s'y trouvait. En 1526 Farel quitta Strasbourg et passa par Mulhouse où il exhorta les pasteurs à ne pas se diviser par rapport à l'Eucharistie.

1. ADAM, p. 110 et 193. Consulter SENEBIER, *Hist. littér. de Genève*, I, p. 139 et seq.

2. F. SPANHEIM, *in Geneva restituta*, p. 39.

De Mulhouse il alla à Bâle, à Montbéliard, à Neufchâtel et à Berne. En 1527 il jeta les premières semences de la réformation, par ses lettres, dans les villes de Lausanne et de Vevey ; puis en 1532 à Genève, et cet ouvrage fut achevé en 1535.[1] Farel mourut à Genève le 13 septembre 1563.[2]

Il fut accusé par ceux de son parti de renouveler les erreurs de Paul de Samosate. Mais un synode de Lausanne le lave de cette imputation.

Guillaume Farel vint à Metz au mois de septembre 1542 et prêcha dans la cour des Jacobins, aujourd'hui S. Arnoul. Expulsé par ordre des Treize, il se retira à Gorze avec plusieurs bourgeois de Metz qui l'y suivirent. Mais le cardinal de Lorraine, évêque de Metz, l'en chassa le 25 mars 1543. Farel avait été appelé à Metz par Caspar de Herr, maître échevin qui soutenait le luthéranisme. On voit par une lettre de Farel, du 11 janvier 1545, qu'il se repentait de n'avoir pas été plus prompt à établir la réforme à Metz.[3]

1. Moréri, IV, p. 21.

2. Adam, p. 58.

3. Voyez l'*Histoire de la naissance, du progrès et de la decadence de l'hérésie à Metz*, publiée en 1670 par Meurisse, évêque de Madaure. Valladier se trompe (*L'auguste Basilique*, p. 296) lorsqu'il avance que Farel était jacobin du couvent de Metz.

Faust (Isaac).

Isaac Faust naquit à Strasbourg le 10 juin 1631. Après ses études faites dans sa patrie, il voyagea en France, en Hollande et dans toute l'Allemagne. De retour à Strasbourg, il fut docteur et professeur en théologie ; il possédait si parfaitement les langues grecque et hébraïque, que l'on remarqua souvent que dans la soutenance des thèses, où il ne s'agissait que de parler latin, il les employait également parlant l'une et l'autre avec la même facilité. Il succéda en 1696 à Sébastien Schmid dans la prévoté de St-Thomas et dans la présidence du consistoire ecclésiastique. Il mourut le 1 décembre 1702.

Faust (Jean).

Jean Faust naquit à Strasbourg le 22 septembre 1632. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla visiter les principales universités d'Allemagne; quelque temps après son retour, il fut fait ministre de l'église d'Ensheim, d'où il fut rappelé à Strasbourg, pour y enseigner la logique et la métaphysique. Il obtint ensuite une chaire de théologie, un canonicat de St-Thomas et il finit par être pédagogue, ou inspecteur du collège de St-Guillaume. Il mourut le 1 juillet 1695.[1]

1. Consulter JÖCHER, *Gelehrten-Lexicon*, tome I, page 937.

Ferrette (Bernard de).

Bernard de Ferrette, de la famille noble de ce nom, né le 18 juin 1680, fit profession en 1697 dans l'abbaye de Murbach, devint prêtre en 1703 et mourut prévôt de cette maison le 18 août 1746. Il connaissait parfaitement l'histoire et les archives de cette abbaye. Il ne laissa cependant rien par écrit qu'un catalogue des abbés de Murbach, qui est le même qu'on voit imprimé dans le cinquième volume du *Spicilège ecclésiastique* de Lunig.

Firn.

Antoine Firn, né à Haguenau, était curé de S. Thomas de Strasbourg.[1] Il suivit l'exemple de son prévôt et de son compatriote Capiton, et embrassa et prêcha le luthéranisme dans son église paroissiale en 1523. Il fut le premier des prêtres de Strasbourg qui se maria[2] avec sa servante qu'il avait depuis plusieurs années chez lui. Le mariage se fit le lundi avant la S. Martin 1523 et fut célébré par Mathias Zell, curé de S. Laurent, qui suivit peu après son exemple.

Nicolas Gerbel dans sa lettre à Jean Schwebel,[3] décrit ainsi le mariage de Firn où il était présent:

1. SCHŒPFLIN, *Alsat. illust.*, II, p. 361.
2. ADAM, p. 92.
3. *In centuria epistolarum theologicar.*, p. 36 et 37.

« Hodie apud nos mira et inaudita res acta, mi Johannes. Nam quæ christiana sunt, rara apud nos hactenus fuere. Mag. Antonius, parochus olim S. Stephani, nunc S. Thomæ, aliquot annis scortillum apud se habuit, elegans sane et non vulgari forma. Hanc diebus superioribus uxorem duxit, ductamque e suggestu palam populo vulgavit. Hodie vero cum hæc scribimus, subque hanc horam, in templi foribus apud divum Laurentium, per Mag. Matheum habita concione ad plebem in matrimonii commendationem, publice introducitur ducentibus sponsum duabus honestissimis matribusfamilias, sequentibus vero omnis generis hominibus mirificeque applaudentibus. Est autem hora diei octava, qua ingens hominum multitudo ad rem novam inauditamque accurrit. Fremunt papistæ, exultant christiani. Tu, crede, multos hunc secuturos esse, qui ante menses aliquot virgines duxere. »

Flach.

Martin Flach natif de Bâle, fut selon Speckli cité par Schilter,[1] un des premiers imprimeurs de Strasbourg. Le premier ouvrage que nous connaissons de lui est *Roderici Zamorensis speculum vitæ humanæ*, qui fut imprimé à Strasbourg en 1475 a *Martino Flachen ex Basilea civi progenito*. Pallas

1. *In chronic. Kœnigshovi*, p. 442.

Spangel, professeur en théologie de l'université de Heidelberg, lui adressant en 1490 l'*opus quadripartitum* de Thomas de Strasbourg pour la faire imprimer, lui écrit entr'autres : « Tua industria, fama humanitatis tuæ et præclara opera, quæ sine mendo ex officina tua passim mittis, te mihi notissimum reddixerunt . . . Fere omnes studiosi cum revolvent libros impressos cum sincopatione dictionum, vel quacumque incorrectum, mox concepta legendi nausea, libros projiciumt, a studio se transferunt vel ad inane otium, vel ad res profanas. De tuis vero operibus exquitissime impressis qui conqueratur, adhuc audivi neminem. »

On a de lui des éditions de Strasbourg des années 1475, 88, 89, 90, 91, 94, 95, 96, 97, 98, 99 et 1500.[1]

Son fils nommé *Martin Flach junior* lui succéda dans l'imprimerie et l'exerça depuis 1501 jusqu'en 1511.

Flasch.

Sigismond Flasch, né à Strasbourg, y fut docteur et professeur en droit. On a de lui quelques dissertations : il mourut le 1 décembre 1620.

1. Sur M. Flach consulter les éditions de 1494 et de 1498 et 1490 où il est nommé Martinus Simus.

Fleckenstein.

Frédéric de Fleckenstein composa au XVI^e^ siècle l'histoire de sa maison.

Le ms porte en titre : *Beschreibung des adelichen Stammens von Fleckenstein.*

Ce Frédéric, grand maître de la maison de Bade-Durlach, né en 1568, mourut en 1621.

Flinner.

Jean Flinner, docteur en théologie, fut nommé par le Magistrat curé luthérien de la cathédrale de Strasbourg le 18 mai 1561 : il mourut le 27 mai 1578.

Les sermons sur différents sujets sont conservés en mss dans la bibliothèque de l'université protestante.

Flinsbach.

Cunman Flinsbach naquit à Bergzabern en 1527. Après avoir étudié à Strasbourg, à Wittenberg et ailleurs, il fut fait ministre de Deux-Ponts et surintendant des églises du duché à l'âge seulement de vingt-cinq ans. Il fut employé depuis dans les affaires de son parti et il mourut le 11 septembre 1571.

Il a composé quelques ouvrages, entr'autres une chronologie et une généalogie de J. C. [1]

1. Voyez MELCHIOR ADAM, *In vit. theol. german.* p. 218, FREHER, *Theatr. vir. erudit,* p. 226 et MARX, *Oratio de tabernis montanis habita Biponti,* an. 1730, p. 17.

Friburger.

Michel Friburger, surnommé *de Colmaria*, parce qu'il était né dans cette ville, fut un des premiers imprimeurs de Paris. Il fut un des trois imprimeurs que Jean de la Pierre, prieur de la maison de Sorbonne, fit venir à Paris en 1470, pour y faire les premières impressions. Les deux autres étaient Ulric Gering et Martin Krantz. Ils y imprimèrent en 1470 dans une salle de la maison de Sorbonne les épîtres de Casparini de Pergame.[1]

Friderici.

Marguerite Marie Friderici, née Seiger, naquit à Strasbourg le 1 décembre 1654 et y mourut le 5 décembre 1692. C'était une femme savante.

Fries.

Daniel Fries, né à Strasbourg, fut professeur de philosophie en l'université de Leipzig. Il fut ensuite nommé en 1584 professeur d'éloquence en la même ville.

Il quitta cette place en 1486. On ignore l'année de sa mort.

1. Chevillier, *Origine de l'imprimerie de Paris*, part. I, chap. 3. p. 42.

Friez.

Nicolas Friez, natif de Brisach, entra fort jeune dans l'ordre des Augustins, étudia à Erfurt en 1437, parcourut en 1439 les universités d'Italie, enseigna vers 1441 le Maître des sentences dans la même ville. Il devint en 1448 prieur du couvent de Fribourg et en 1443 premier lecteur de celui de Strasbourg. Désigné suffragant de Bâle, il fut sacré évêque de Tripoli le 13 décembre 1449. Il est auteur d'un traité *de methodo concionandi*, dont le ms est conservé à Brisach. Il mourut le 17 juillet 1498 âgé de plus de quatre-vingt-dix ans et il fut enterré à Bâle dans le couvent de son ordre. On célèbre encore tous les ans son anniversaire dans le couvent de Brisach.[1]

Frœreisen.

Isaac Frœreisen naquit à Strasbourg le 27 janvier 1590. Ayant été fait maître ès-arts en 1611, il alla visiter les universités de Giessen, de Wittenberg, de Iéna et de Leipzig ; il employa six années entières à ces voyages. Il prit ensuite le bonnet de docteur à Tubingen en 1620 et obtint la même année une chaire de professeur en théologie dans l'université de Strasbourg. Il mourut d'hydropisie au mois de mai 1632. Il laissa plusieurs ouvrages et dissertations théologiques.

1. Höhn, p. 119 et 120.

Il fut un des ancêtres de Jean Léonard Frœreisen nommé le 21 juillet 1731 président du consistoire ecclésiastique et mort le 13 janvier 1761.

Fulrad.

Fulrad abbé de S. Denys.

Voyez notre *Histoire de l'église de Strasbourg*, tom. I, p. 427 et suiv., et M. OBERLIN, p. 11.

Furstenberger.

Josué Furstenberger, né à Mulhouse, fut nommé en 1675 greffier et syndic de la dite ville, place qu'il remplit jusqu'en 1699, qu'il fut nommé consul et bourgmaître de la même ville. Il y mourut en 1732 respecté de ses citoyens et des étrangers, et s'étant acquis beaucoup d'honneur par sa prudence et sa sagesse dans le gouvernement de cette république. Ce fut lui qui abrégea et continua la chronique de Mulhouse, rédigée par Jacques Henri Pétri, un de ses prédécesseurs dans la place de greffier. Le manuscrit de Furstenberger est conservé dans les archives de Mulhouse.

Fust.

Jean Fust prit l'habit de carme dans le couvent de Creutznach sa patrie, au comté de Spanheim, où il fut d'abord lecteur. Il devint ensuite prieur du

couvent de Strasbourg. C'était un homme instruit dans les Saintes Ecritures et un excellent prédicateur. Il écrivit quatre livres *super sententias*, un sur le schisme, trois livres de sermons sur les mystères et les saints, un livre de la paix et de la concorde chrétienne, un livre sur l'évangile de S. Jean. Il vivait en 1376 et 1372.[1] Pantaléon[2] dit qu'il naquit à Creutznach et mourut à Strasbourg.

1. TRITHEMIUS, *Annalium Hirsaug.* tom. 2, p. 216 et *in Catalogo illustrium virorum*, p. 147, et *De scriptoribus ecclesiasticis, in bibliotheca ecclesiastica Fabricii, cap.* 6, p. 55.

2. *Prosopogr.*, part. 2, p. 342.

G.

Gallus (Huldericus).

Huldericus Gallus, ou Han, né à Strasbourg, porta l'imprimerie à Rome, inconnue jusqu'alors aux Italiens. Il y imprima en 1467 les méditations du cardinal Turrecremata.[1] Campanus fit son éloge dans les vers suivants :

Anser Tarpeii custos Iovis unde quod alis
Obstreperes, Gallus cedidit, ultor adest.
Huldericus Gallus, ne quem poscantur in usum,
Edocuit pennis nil opus esse tuis.
Imprimit ille die, quantum vix scribitur anno,
Ingenio haud noscas, omnia vincit homo.[2]

Selon Denys[3] et de Murr,[4] Ulric Han, bourgeois de Vienne, était d'Ingolstadt en Bavière.

1. Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI, imprimée à Modène en 1776. — Ces Méditations sont un des livres les plus rares.

2. *Carmina Campani a Menckenio edita*, lib. VIII, num. 43.

3. *Einleitung in die Bücherkunde*, p. 109.

4. *Memorabilia bibliothecarum Norimbergensium*, part. I, p. 262.

Gallus (Jodocus).

Jodocus ou Josse Gallus, dont le vrai nom est Han, naquit à Rouffach en 1459. Il n'avait que 13 ans lorsque la peste emporta en 1472 une partie des habitans de Rouffach : les Franciscains le retirèrent alors chez eux.[1] Il fit ensuite ses études d'abord à Sélestadt, où il fut disciple de Wimpheling, de Louis Frisius et de L. Dringenberg,[2] de là à Bâle, puis à Heidelberg où il prit le degré de maître ès-arts et où il eut pour maître Rodolphe Agricola. Dans la suite il devint bachelier et licencié en théologie en ladite université de Heidelberg dont il devint aussi quelques fois recteur.[3]

Il resta à Heidelberg jusqu'en 1493 qu'il devint curé de la ville de Steinach et conseiller de Philippe, électeur palatin. Il fut envoyé en 1511 par l'évêque de Spire à Pfortzheim pour y terminer les démêlés qui s'y étaient élevés entre le curé et les religieux mendians.[4] Il mourut des suites de la goutte à Spire le 21 mars 1517 et légua par son testament sa bibliothèque au couvent des Franciscains de Rouffach.

Jodoque Gallus ayant été fait à Heidelberg docteur ès-arts, y enseigna avec succès la logique et la

1. ADAM, *in vit. theol.*, p. 126.
2. *Isidoneus German.*, fol. 7.
3. ADAM, p. 27.
4. Id., p. 134.

physique d'Aristote. Il fut aussi curé et prédicateur de la cathédrale de Spire. Il légua tous ses biens à l'église de S. Germain et ordonna par son testament qu'on ne lui dressât aucune épitaphe et qu'on ne l'enterrât pas autrement qu'un simple chrétien. [1]

Jodocus Gallus est auteur de plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les théologiens. Il est éditeur de plusieurs livres, entr'autres de la *Mensa philosophica* qui parut en 1489 avec une préface de sa façon. L'ouvrage intitulé : *Nosce te ipsum*, n'est pas de lui, comme le dit Prosper Marchand d'après deux écrivains qui ont confondu l'éditeur avec le véritable auteur du livre, Jean, chartreux italien. Il en existe une édition in-4°, faite à Strasbourg en 1489, sans nom d'imprimeur.

C'était un homme sage, d'une éloquence forte et d'un esprit subtil. Il composa trois livres sur la tentation du monde et de Satan, il écrivit des sermons sur la foi, le martyr de Ste Catherine, la nativité de J.-C., l'Annonciation, etc. . . .

On a de lui : *Oratio mag. Jodoci Galli Rubiacensis in synodo Spirensi habita* . . . an. 1489, publiée à Strasbourg par Attendorn, dans un recueil in-4° intitulé *Directorium statuum*. Il écrivit l'*Epitome conviviorum* de François Philelphe qu'il

1. Tout ceci est tiré de Melchior Adam d'après la vie de Pelican, neveu de Jodocus Gallus, vie que Pelican a lui-même rédigée.

appelle *Epithoma convivalitatis*. Cet écrit se trouve imprimé à la fin de l'ouvrage de Philelphe et est dédié à Jean Kierher de Sélestadt.[1]

Gambs (Jean Sébastien).

Jean Sébastien Gambs, né à Strasbourg vers le commencement du XVII^e^ siècle, fut directeur de la monnaie de cette ville. Il publia en 1640 quelques dissertations sur l'amnistie et laissa un recueil de lois et d'ordonnances monétaires publiées en Allemagne et de recez d'empire sur le même sujet.

Gambs (Jean Sébastien).

Jean Sébastien Gambs naquit à Strasbourg le 11 janvier 1621 de Henri Gambs assesseur au grand Sénat. Ayant été reçu docteur en droit en 1647, il fut nommé deux ans après professeur d'éloquence et d'histoire. Il mourut le 21 janvier 1653, âgé de trente-deux ans, sans avoir eu le temps de donner à sa réputation la solidité des fondements qu'elle aurait pu avoir. On a de lui plusieurs dissertations. Il entreprit entr'autres ouvrages un dictionnaire intitulé : *Thesaurus locorum communium jurispru-*

1. Voyez EISENGREIN, *in cat. testium veritatis*, p. 187 ; GESNER, *Biblioth.*, p. 515; PAREUS, *Historia bavarico-palatina*, p. 244; LYCOSTHÈNES, *Elenchus*, p. 644 et FREHER, *Theatr. vir. erud.*, p. 100.

dentiae. Cet ouvrage, qu'il n'eut pas le temps d'achever, fut continué par Jean Bechtold jurisconsulte de Strasbourg et imprimé dans cette ville in-4° en 1652.

Gambs (Jean Sébastien).

Jean Sébastien Gambs naquit à Strasbourg après le milieu du XVII^e^ siècle. Il y fit ses études sous les meilleurs maîtres de l'université. Après avoir passé par tous les degrés de la magistrature, il fut aggrégé au collège des XIII et fut enfin élu ammeistre en 1704. Il mourut en 1718; il est auteur de quelques dissertations.

Gambs (Paul).

Paul Gambs, fils de Charles Paul Gambs, naquit à Strasbourg le 10 février 1619; il fit ses études dans sa patrie et y reçut en 1644 le bonnet de docteur. en droit; il alla ensuite s'établir à Spire en qualité d'avocat de la chambre impériale. Il y exerça cet emploi pendant vingt ans avec succès et intégrité et mérita d'être promu à la charge de conseiller aulique. Il n'eut pas le temps de l'exercer, étant mort à Strasbourg le 26 novembre 1664.

Il a laissé un commentaire sur le dernier recez de l'empire de 1654 dans lequel il a éclairci la pratique de la procédure de la chambre impériale et appuyé cette explication par les jugements mêmes

qui y ont été rendus. Cet ouvrage a été imprimé à Wetzlar en 1702 avec les notes d'Ulric Obrecht et celles de Jean Frédéric Hoffmann.

Gast.

Job Gast, ministre luthérien, de concert avec Jean Secer, imprimeur de Haguenau, altéra entièrement le texte du livre *De corpore et sanguine Domini* de Paschase Radbert, dans l'édition qu'ils en donnèrent en 1528, in-4°. Ce qui a été vérifié par divers savants, et notamment par Chevillier, d'après un ms de Sorbonne. [1]

Gebelswiler (Catherine de).

Catherine de Gebelswiller, prieure du couvent des Dominicaines d'Unterlinden de Colmar, mourut en 1330 à l'âge de 70 ans. Elle écrivit vers l'an 1323 la vie des premières religieuses de ce monastère fondé en 1232 dont le ms est conservé dans la bibliothèque des mêmes Dominicaines. *(Der patriotische Elsasser*, 1777, 26 stück, p. 405).

On trouve dans le tome VIII[e] de la *Bibliothecæ asceticæ antiquo-novæ* de Bernard Pez : *Catharinae de Geweswiler priorissae subtiliensis ord. S. P. Dominici Colmariae in Alsatia de vitis primarum*

1. *Origine de l'imprimerie*, p. 211 et suiv.; voyez l'*Histoire littéraire de la France*, tome V, p. 297.

sororum monasterii sui siber, ex manscripto cod. tiliensi.

Cet ouvrage écrit en latin et traduit en allemand, fut envoyé au pape et fut fort estimé dans son siècle.

Cet ouvrage est mal attribué à Elisabeth Staglin, née en Suisse, par Jacques Echard.[1]

Gebwiller (Jean).

Jean Gebwiller, dit aussi Sellatoris ou Sattler, naquit à Colmar. Il fit d'abord ses études à Fribourg, où il prit le grade de maître ès-arts et de licencié en théologie. Il vint ensuite à Bâle en 1504. Il commença à y enseigner la théologie en 1507, en expliquant le Nouveau Testament. Il fut reçu le 22 novembre de la même année docteur en théologie ; il devint chanoine de la cathédrale de Bâle et curé à Turingheim. Le sénat et la ville de Bienne lui offrit, en 1526, la charge de premier curé ; il l'accepta. Mais il n'y resta pas longtemps, parce qu'il ne voulait pas suivre l'exemple de Thomas Wittenbach son collègue, qui y enseignait les nouvelles erreurs.[2] Il devint recteur de l'université de Bâle en 1507 et 1522.[3] Jean Gebwiller, professeur en théologie en l'université de Bâle, restant ferme dans la

1. Tome II, p. 831.
2. *Athenae rauricae*, p. 7.
3. Ibid., p. 461 et 462.

religion catholique, fut en 1523 obligé par le magistrat de quitter sa chaire. [1]

Ce Jean Gebwiller est auteur de l'éloge de Théodore Gresemund, qu'on trouve à la tête d'un ouvrage de Jérôme Gebwiler, imprimé à Strasbourg en 1514 et réimprimé dans Joannis. [2]

Gebwiller (Jérôme).

Jérôme Gebwiller, ainsi nommé parce qu'il était né à Guebwiller, [3] fut un des principaux restaurateurs des lettres en Alsace. Schœpflin dit [4] *quem bonarum litterarum apud Alsatos restauratorem dixeris.* Il naquit sur la fin du XV^e^ siècle.

Il fut en 1514 directeur des écoles de la cathédrale de Strasbourg, [5] et aussi recteur de celles de Haguenau et de Sélestadt. [6]

1. *Vita Pellicani a Pellicano ipso scripta*, apud ADAMUM, *in vit. theol. germ.*, p. 140; et HOTTINGER in *Helvet. Kirchengesch.*, part. 3, B VI, p. 109 et 120.

2. *Script. rer. Mogunt.* tom. nono., p. 377.

3. C'est peut-être son nom de famille, puisque dans l'*Epitome* il se nomme Hieronymus Gebvilerus *Argentuariensis.* — Il fit ses premières études dans l'université de Bâle où il fit de si grands progrès que le magistrat de Sélestadt l'appela dans cette ville pour y succéder à Craton d'Uttenheim.

4. *Alsat. illustr.*, II, p. 94.

5. Ibid., p. 344.

6. Ibid., p. 361 et 386.

Il fut l'ami d'Erasme et le précepteur de Beatus Rhenanus. [1]

Gebwiller a donné le *Panegyris Carolina*. Cet ouvrage, d'abord imprimé en 1521 chez Schürer à Strasbourg, fut réimprimé dans la même ville en 1641. Ce panégyrique de l'empereur Charles-Quint en vers latins est suivi de notes historiques sur l'Alsace et Strasbourg qui sont de l'auteur. Ces notes sont judicieuses et intéressantes.

Gebwiller s'était proposé d'écrire une histoire d'Alsace, mais son projet n'eut pas lieu. [2] Il parle de cet ouvrage sous le titre d'*Alsatia illustrata* dans son commentaire ms, liv. 3, cap. 11.

Il donna aussi *Epitome regii ac vetustissimi ortus sacrae cesareae ac catholicae majestatis*, connue vulgairement sous le titre de *Origines habsburgicae*, imprimé à Haguenau en 1530. Gebwiller mit dans cet ouvrage le sentiment de Trithème, qui faisait descendre la maison de Habsbourg des rois mérovingiens. Il donna son sentiment plus au long dans un commentaire ms in-fol. qui se trouvait autrefois à Strasbourg dans la bibliothèque de M. Klinglin et dont Schœpflin a donné des extraits. Dans l'un et l'autre ouvrage, il remonte par les rois francs

1. Voyez sur Gebwiller, HERTZOG, *Chron.* lib. 7, p. 32.
2. BEBELIUS, *Antiquit. Germaniæ primæ*, p. 72.

jusqu'aux rois de Troyes et jusqu'à Noé, en quoi il a été relevé par Stumpfius. [1]

Il est aussi auteur d'une vie de Ste Odile imprimée d'abord en 1521 in-4°. Il se nomme *Schulmeister der Hohenstift Strasburg* dans la préface qu'il mit à la tête de cette vie qui est dédiée à Georges, Samson et Albert de Rathsamhausen zum Stein. Elle fut réimprimée de nouveau in-8° à Fribourg en 1597 par les soins de Jean Schuttenheimer, curé d'Ottrott et de S. Nabor. Le titre de l'édition de 1521 est : *Eine schœne warhafft und hiervor ungehörte historie des fürstlichen Stammens und Herkommens der h. Jungfrauen Ottiliæ.*

En 1523 il fit imprimer à Strasbourg chez Jean Grieninger un livre in-4° qui renferme trois opuscules de S. Isidore, de S. Augustin et de S. Jérôme. Il dédia ce livre à Guillaume, évêque de Strasbourg.

Il publia à Strasbourg en 1514 : *Theodorici Gresemundi carmen de Historia violatae crucis et ejus vita cum interpretatione H. Gebwileri scolarum summi templi Argentoratensis moderatoris.* Il le dédia à Bernard comte d'Eberstein, dit le jeune, chanoine de Trèves et de Strasbourg.

Il mourut à Haguenau le 21 juin 1545, âgé de 72 ans, et fut enterré dans le cimetière de l'église paroissiale de S. Georges dont il avait été directeur

1. In *Chron.* lib. 7, cap. 12.

de l'école. On y plaça l'épitaphe suivante qui s'y trouvait encore en 1589 selon Crusius [1] qui la rapporte :

D. O. M.
Hieronymo Gebwilerio
Cui Germania plurimum debet,
Cum ob diligentem juventutis institutionem
Quam annos quinquagenta exercuit,
Tum ob relicta ab ipso Historiarum monumenta
Ducum Austriæ, Alsatiæ patriæ urbisque Argentoratensis
Antiquitatem illustrantia.
Filii parenti dulcissimo dicarunt.
Vixit annos LXXII.
Obiit XI Cal. Julias, anno salutis M.D.XLV.

Il publia aussi à Haguenau en 1528 un petit livre adressé au magistrat de cette ville sous le titre de *Gravissimi sacrilegii ultione.*

Wimpheling, qui publia en 1514, à Strasbourg, *Sermo ad juvenes qui sacris ordinibus initiari et examini se submittere petunt*, le dédia *M. Hieronymo Gebvilero gymnasii summae aedis Argentin. moderatori vigilantissimo.*

J. Gebwiller fut le père de Florent Gebwiller, magistrat de la ville de Sélestadt, mort en 1559, dont l'épitaphe se trouve dans l'église paroissiale de Sélestadt. Il y est nommé *Florentius Gebwillerus vir pietate et prudentia perspicuus, inter reipub. Selestad octumviros sui temporis non postremus, M.*

1. *Annales Suev.*, t. 2, part. 3, lib. 12, p. 825.

Hieronymi Gebwilleri antiquarii bonarumque litterarum in Germania cultoris immortali laude præclare . . . filius.

Geiler.

Extraits de la vie de Geiler par Beatus Rhenanus.

Jean Geiler naquit le 16 mars 1445 à Schafhausen en Suisse qui appartenait encore alors à la maison d'Autriche. Son père se nommait Jean Geiler et sa mère Anne Zuber. Ayant perdu dès l'âge de trois ans son père qui s'était établi à Ammerschwihr en Alsace en 1446 en qualité de notaire, son bisaïeul, qui était bourgeois de Kaisersberg, se chargea de son éducation. Il l'envoya faire ses études à l'académie de Fribourg où il commença bientôt à se distinguer. Il y fut reçu maître ès-arts le dernier octobre 1467.[1] Il y donna des leçons publiques de philosophie et fut en 1409 doyen de sa faculté.

Sa vocation l'appelant à l'état ecclésiastique, il alla en 1471 étudier la théologie à Bâle, où après cinq années il obtint, en 1475, le bonnet de docteur.[2] Dès qu'il fut docteur il fut rappelé à Fribourg où l'académie le nomma professeur en théologie.[3]

1. Voyez les *Amœnit. litter. Friburg.* de M. Riegger, I, p. 58—61.

2. *Athenæ rauricæ*, p. 4.

3. Cette nomination se fit le 19 avril 1476 et la même année, dernier octobre, il fut élu recteur de l'université. RIEGGER, I, p. 62 et 63.

Geiler ne resta qu'un an à Fribourg, lorsqu'il fut appelé à Wurtzbourg pour prédicateur. Mais dans le temps qu'il passait à Bâle pour y chercher des livres qu'il y avait laissés, Pierre Schott, ammeistre de Strasbourg, l'engagea à prendre la chaire de la ville de Strasbourg. Car les principaux de la ville, à la persuasion de Schott, avaient porté un décret, qu'ils ne voulaient plus que la chaire de la cathédrale fut occupée par des moines dont les discours étaient plus pernicieux qu'utiles au peuple. [1]

1. Les Dominicains tinrent jusque-là la chaire de la cathédrale ; mais l'imprudence d'un dominicain qui ayant prêché un jour qu'il avait donné du sermon *cru* à ses auditeurs, mais que s'ils voulaient venir à son couvent il leur donnerait du sermon *rôti*, fit que l'affluence du peuple se porta toujours aux Dominicains. L'ammeistre Pierre Schott, pour éviter ce désordre, plaça 1200 florins d'or, pour des rentes, pour entretenir un prédicateur laïc qui serait gradué et docteur de l'Ecriture sainte. (SCHAD, p. 81). Son exemple fut suivi par l'évêque Robert, qui de concert avec le doyen Jean de Helffenstein, etc..

Le successeur de Geiler dans la chaire fut Pierre Wickramm, frère de Conrad suffragant de Strasbourg et de Bâle. Mais comme ledit Pierre Wickramm penchait pour les erreurs de Luther et secondait les sermons de Mathias Zell, curé de S. Laurent, le chapitre l'obligea en 1521 de quitter la chaire et sa prébende sous pension. (Ib., p. 87). Il lui donna pour successeur Symphorien Pollion, ancien curé de S. Etienne, et on lui donna en même temps la cure de S. Martin. (Ib., p. 87). Mais Symphorien Pollion suivit aussi l'exemple de son curé et prêcha le nouvel Evangile. Celui-ci étant également dépossédé, le grand chapitre nomma à sa place en 1523 Caspar Hédion lequel embrassa aussi le luthéranisme et fut soutenu par le magistrat

Schott saisit ce moment pour y appeler Geiler auquel il fit obtenir en même temps une prébende de la cathédrale de Robert évêque de Strasbourg.

Geiler exerça avec honneur et zèle la charge de prédicateur de la cathédrale pendant 34 ans. Il ne flattait personne et ses invectives tombaient surtout sur les principaux des ecclésiastiques qui n'usaient de leurs riches bénéfices et du crédit que leur donnaient leurs dignités que pour entretenir des concubines ou satisfaire à leur ventre.

Il disait tous les jours la messe dans l'église des Pénitentes de Ste Madeleine. Cette maison était tombée de son primitif éclat. Le luxe et les délices s'y étaient introduits et la chasteté n'y était pas en sûreté. Geiler réforma cette maison et y établit la régularité, malgré divers obstacles qu'on lui suscita.

Il était lié d'un étroite amitié avec les Chartreux et les Johannites de Strasbourg, avec Beatus Rhenanus, Thomas Wolf le jeune et Sébastien Brant. Mais son plus grand ami et celui qu'il chérissait le plus était Jacques Wimpheling. [1]

(Ib., p. 90). Il quitta pendant l'*Intérim* la chaire de la cathédrale et alla prêcher dans celle du Temple neuf où il commença à prêcher le 9 février 1550. Après l'*Intérim* et en 1561, la chaire de la cathédrale fut commise à celui qui était président du consistoire et ce fut Jean Marbach. (Ib. p. 93).

1. *Le ms de Grandidier contient aussi de longs extraits de la vie de Geiler par Wimpheling* (imprimée en 1510, en 1518 et réimprimée en entier par Riegger, t. I, p. 100—126 en 1775) *que nous omettons.*

Geiler était singulièrement chéri de l'empereur Maximilien. Souvent il le faisait appeler auprès de sa personne, causait avec lui familièrement et s'aidait de ses conseils.

Geiler mourut le 10 mars 1510, un peu avant midi, et Beatus Rhenanus assure que sa mort lui avait été prédite, quelque temps auparavant, par la lettre d'une jeune fille d'Augsbourg qui ne se nourrissait d'aucun aliment extérieur.

Son corps fut porté le lendemain dans la cathédrale où il fut enterré vis-à-vis la chaire. Son convoi funèbre fut accompagné d'un grand nombre de clergé et de peuple. Le magistrat y assista en corps. Beatus Rhenanus avait composé son épitaphe....[1]

Liber anniversarium summi chori : Idus Martii, pro memoria Joannis Geyler de Keysersberg, dantur quinque solidi in visitatione. »

Geiler était d'une haute stature, cheveux crépus, visage maigre et d'une taille effilée. Son tempérament était sain et sujet à aucune infirmité à l'exception du mal des reins. Il mangeait deux fois le jour. Il aimait le vin, mais il en usait tellement que la quantité n'eut jamais aucune influence sur son esprit

1. *Grandidier la donne ; mais comme on la trouvera, ainsi que les autres, dans l'admirable ouvrage de M. Dacheux* — dont j'ose faire cet éloge quoique l'auteur veuille bien m'honorer de son amitié, — *nous ne croyons pas devoir la reproduire ici.*

ou sur son corps. Pendant le carême, il jeûnait pendant tout le cours.

Il avait une bibliothèque choisie, non seulement de théologiens, mais aussi de poètes et d'historiens. Il la légua à ses successeurs dans la chaire.

Il était fort libéral envers les pauvres et il leur donnait tout le superflu de ses revenus. Quand il passait dans les rues, il était entouré d'enfants et de pauvres.

Il avait coutume d'appeler *monachos nigros diabolos; albos, matrem diaboli; mixtos, pullos ejus.*

Ouvrages de Geiler. La réputation de ses ouvrages fut fort grande quoiqu'il ne voulut jamais souffrir qu'on les imprimât, et ceux qui le furent de son vivant furent imprimés contre son gré. Pierre Wickramm, son neveu et le fils de sa sœur, fit imprimer ses sermons et différents autres traités en 1518.[1] Il se plaint dans sa préface à Albert prévôt

1. A la tête des *Sermones prestantissimi sacrarum litterarum doctoris Joa. Geileri Keysersbergii concionatoris Argentinensis* imprimés à Strasbourg en 1514 chez Jean Grüninger est le privilège de l'empereur Maximilien I, accordé le 19 janvier 1514. M. Jean Etienne Pütter, professeur de droit à Gœttingen, *Von der Büchernachdrucke nach æchten Grunden des Rechtes geprufet*, p. 23, 172 et 174. remarque que c'est le premier privilège typographique que la cour impériale ait donné en Allemagne. Cela est faux. A la tête du livre *In Aurelii Prudentii Clementis de miraculis Christi hymnum ad omnes horas Jacobi Spiegel Selestadiensis interpretatio*, imprimé à Sélestadt

d'Elwangen de ce qu'on avait contrefait les ouvrages de son oncle, et qu'on avait supposé sous son nom plusieurs ouvrages remplis de satires contre les ecclésiastiques et les moines. Il se plaint surtout d'un juif baptisé, nommé Jean Pauli, de l'ordre de S. François, qui avait rassemblé plusieurs passages des sermons de Geiler pour en former un ouvrage informe sous le titre de *Postillae evangeliorum Keiserspergii*.

Geiler est auteur d'une édition des ouvrages de Jean Gerson qu'il fit imprimer en 1488 et 1489, probablement à Strasbourg.

On trouve dans la bibiothèque de la commanderie de S. Jean les mss suivants:

B. 71. Johannis Geileri de Keisersperg et Conradi de Bondorff epistolæ mutuæ.

B. 112. Joa. Geiler brief an das Convent der Rüwern in Friburg. 1499.

On trouve dans les Archives de la ville de Strasbourg un mémoire ms de Geiler adressé en 1483 à l'ammeistre Materne Trachenfels pour l'engager à poursuivre auprès du magistrat la cause des suppliciés pour leur faire administrer la sainte Commnunion avant leur supplice.

en 1520, est le privilège de Maximilien, du 1 janvier 1512. On trouve aussi à la tête du livre : *Der schwangern Frauen und Hebammen Rosegarten*, imprimé à Strasbourg en 1513, celui du même prince, du 24 septembre 1512.

Sa manière d'annoncer la parole de Dieu est en général basse, rampante et puérile. On la trouverait même indécente et scandaleuse aujourd'hui. Cependant ses discours remplis de contes ridicules, d'allusions froides, de citations étrangères et déplacées, de traits et de saillies qui auraient mieux convenus à des histrions qu'à des ministres évangéliques ne laissent pas de renfermer des choses qui étonnent par la vérité des portraits, par la force des idées et par la naïveté de l'expression. Les auditeurs étaient souvent touchés jusqu'aux larmes : les mêmes endroits qui nous font et feraient rire à force de ridicule, entraînèrent plus d'une fois dans les cloîtres des hommes et des femmes qui vivaient depuis longtemps dans les délices et le désordre. Tant il est vrai que les grandes vérités du christianisme ont par elles-mêmes une énergie indépendante des formes extérieures sous lesquelles on les présente.

Les sermons de Geiler font voir que plus une langue est livrée à un peuple corrompu et plus elle est modeste. Geiler emploie souvent les expressions les plus sales et il ne fait point de façon d'exprimer chaque chose par son nom. On disait alors ce que nous appelons aujourd'hui des obscénités, parce que l'on pensait moins mal. Il entre dans plusieurs détails que l'on ne pardonnerait pas aujourd'hui. Nos ancêtres plus scrupuleux que nous sur les mœurs l'étaient moins sur le choix des paroles : l'innocence du siècle les empêchait de songer à bien des choses

à quoi la corruption des siècles suivants a fait penser.

On n'oserait pas répéter aujourd'hui ce que dit Geiler dans toute sa simplicité et sa naïveté respectable. Nos oreilles sont devenues plus délicates, quoique nos cœurs ne soient pas plus purs.

Les prédicateurs du XV^e^ siècle étaient la plupart des déclamateurs, qui hurlaient en chaire. Leur auditoire était grossier et ils étaient aussi grossiers que lui. Leurs sermons, mélange barbare de sacré et de profane, de grec et de latin, paraîtraient inférieurs aux prônes du plus idiot vicaire de village. Une citation de Virgile s'y trouvait après un passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Les philosophes païens s'y montraient avec les saints Pères, et Ovide ou Horace y parlaient aussi souvent que S. Ambroise et S. Augustin.

Voyez sur Geiler, TRITHÈME, *De script. eccles.*, num. 918, et *in catalogo illustr. vir. Germ.*; PANTALÉON, *Prosop. her. et vir. illustr.*, I, p. 474; GESNER, *Bibl.*, p. 420; SIMLER, *Bibl.*, p. 371; POSSEVIN, *Appar. sacr.*, II, p. 182; ADAM, *Vit. theol. Germ.*, p. 3; FREHER, *Theatr. vir. erud.*, p. 98; FABRICE, *Bibl. med. et in f. latin.*, c. 9, p. 222; WHARTON, in *Appar. ad hist. litt. G. Cave*, p. 217; LYCOSTHENES, *Elenchus*, p. 552, etc. etc.

Geisfel.

Gui Geisfel, natif de Haguenau, publia le *Ludum studentum* de Thomas Murner, qui fut imprimé à Francfort in-4°, en 1512. Il s'y nomme *Vitus Geyszfel Hagenoius, liberalium artium magister*. Il devint depuis chanoine et doyen de Surbourg, et nous trouvons qu'il occupait encore cette dignité en 1546.[1]

Præter summam morum innocentiam vir consummatissimus in tribus linguis, sacer et mirabilis meretur, dit de lui Irenicus, *Exeges. Germ.*, lib. 12, p. 412.

Gerbel.

Nicolas Gerbel, jurisconsulte allemand, naquit à Pfortzheim; il enseigna les langues et le droit à Vienne en Autriche. Il fut de là appelé à Strasbourg, où il devint professeur en histoire. Il y mourut fort vieux le 20 janvier 1550.[2] Il a composé divers ouvrages.[3]

Le président de Thou l'appelle *virum optimum, et pariter doctrina ac morum suavitate excellentem.*

Son principal ouvrage est une description esti-

1. Hertzog, lib. 3, p. 61, le nomme M. Vitum Heisfeld.
2. Melchior Adam, *in vitis jur. german.*.
3. Voyez dans Moréri, IV, p. 91, la liste de ceux qui ont été imprimés.

mée de la Grèce sous le titre de *Isagoge in tabulam Graeciae Nicolai Sophiani*, imprimée à Bâle en 1559 in-fol.

Wimpheling[1] loue *Nicolaum Gerbelium jureconsultum et in utraque lingua doctissimum.*

Irenicus[2] le place avec Jacques Sturm et Jacques Oslar *inter egregios viros Argentinenses.*[3]

Ulric Hutten[4] dit que Gerbel fut un de ceux qui contribuèrent le plus dans Strasbourg à la perfection de l'imprimerie.

Gersdorf.

Jean de Gersdorf, vivait dans le XVI^e^ siècle. Il a écrit sur la chirurgie et l'anatomie.[5] Son nom était Hans von Gersdorf, ce qui paraît insinuer qu'il était natif du village de Gersdorf en Basse-Alsace. Il était bourgeois et chirurgien de Strasbourg où il était connu sous le nom de Schyl Hans.

On a de lui un ouvrage allemand in-4°, imprimé à Strasbourg en 1530, sous le titre de : *Feldbuch der Wundartznei.* Il traite de la guérison des bles-

1. *In Pragmaticae sanctionis medulla excerpta*, imprimée en 1520.

2. *Exeges. german.*, lib. 2, p. 369.

3. Voyez sur lui MAIUS, *Annotat. ad vitam Reuchlini,* p. 88 et seq.

4. *In præfat. ad Titum Livium Moguntiæ an. 1518 impressum.*

5. KÖNIG, *Bibliotheca. viror. erudit.*, p. 343.

sures et des fractures, avec des planches gravées sur bois.

Gerung.[1]

Beatus Gerung en Gering, mort à Strasbourg en 1559, natif de Munster dans le canton de Lucerne,[2] embrassa de bonne heure la doctrine protestante, et après avoir fait la fonction de pasteur dans quelques cantons de la Suisse vint à Strasbourg en 1548. Mais comme c'était un homme arrogant et entêté, il se brouilla bientôt avec ses confrères, blâmant d'un côté leur façon d'agir dans l'affaire épineuse de l'*Intérim*, et de l'autre l'établissement d'une discipline ecclésiastique propre à réformer les mœurs des paroissiens. Les diacres de S. Pierre dans une lettre écrite le 11 septembre 1549 à Fagius, alors en Angleterre, se plaignent de Gering en ces termes: « Quod attinet ad negotium disciplinæ in nostra Ecclesia receptum est et post vestrum discessum parum sobriis Beati concionibus damnatum in nostra quidem parochia propter Beatum catechismus adultorum et colloquium publicum intermissum est, sed nos illam consuetam et ex te inceptam formam, Beato laborante nunc febri, revocavimus et exercemus; veremus autem ne, illo restituto, iterum cedere cogamus; plane enim abhorret a nostris fratrum conventibus et colloquio isto publico. »

1. *Cette notice n'est pas de la main de Grandidier.*
2. Cf. Leu, Schw. Lexicon, au mot Gering.

Voici encore comme Fagius lui-même écrit à son sujet, de Londres, le 29 juillet 1549, à quelques ministres de Strasbourg[1] : « Multum vobiscum ex animo et merito quidem dolemus ob impietatem infelicis Beati, quod hoc tempore admodum afflicto afflictam Ecclesiam adhuc magis affligere non vereatur. O hominis horrendam imprudentiam, qui unitatem et concordiam cum fratrum tum ecclesiæ scindere adeo non horret ; hoc præsertim exulcerato et calamitoso admodum seculo. Viderint illi quomodo coram tribunali Christi respondere velint, qui talem impudentem perturbatorem ecclesiæ maligne obtrudere non sunt veriti. Scripsimus communem epistolam ad totam ecclesiam Argentinensem in qua producitur et perstringitur impii Beati temeritas, et diluuntur ejus impia argumenta, quibus institutum nostræ disciplinæ convulsit. Reliqua quomodo cum Beato agendum sit, et quomodo contra eum excipiendum, si in pastorem eligi deberet, intelligitis ex litteris D. Buceri. »

Toujours je trouve que, malgré les exceptions faites, conformément à cet avis, par Conrad Hubertus diacre à S. Thomas,[2] Béat parvint à la place de pasteur de cette église et au bénéfice y attaché ; mais continuant à ne suivre que sa fantaisie, il poussa les choses si loin qu'enfin le chapitre de S. Thomas,

1. Cf. *Epist. Marbachianae, a* FECHTO *editae*, p. 11.
2. *Decreta capituli Thomani*, msta, 1551.

aussi bien que le collège des ministres, trouva à propos de lui demander raison de sa façon de penser et d'agir.[1] L'an 1554 le corps des ministres le fit venir et lui reprocha sa négligence à fréquenter leurs assemblées, son arrogance, son opiniâtreté, dont résultait une désunion fatale dans le corps etc... Béat y répondit conformément à son caractère hautain, que le grand âge avait affermi, et déclara nettement qu'il ne changerait rien à sa façon qu'il croyait bonne. L'an 1556 le chapitre de S. Thomas, dont Conradus Hubertus diacre et tout le corps des ministres avait imploré l'assistance, le fit comparaître,[2] et lui demanda préalablement s'il croyait que le chapitre de S. Thomas eut quelque droit sur le pasteur de S. Thomas. Béat, après avoir plaidé vaguement et avec chaleur sa cause, pria enfin le chapitre de le laisser tranquille jusqu'à ce que le procès qu'il avait avec le corps des ministres fut vidé ; c'est ce qu'il obtint, mais ayant gagné ce temps, il porta toute l'affaire à Messieurs les XIII du magistrat qui ne trouvant aucun moyen de réconcilier Gerung avec les chanoines et les ministres, lui conseilla, a. 1557, de quitter son poste de pasteur de S. Thomas. C'est ce que fit Béat, en se réservant les émoluments du bénéfice dont il jouit jusqu'à sa mort. Pour se dé-

1. Controversiæ hujus cum Beato gestæ meminit Sulcer, in epist. ad Marbachium, a. 54 et 56 scriptis, p. 44 et 54.

2. Decreta capit. Thomani, 1556.

faire d'un homme aussi fâcheux, le chapitre le lui accorda. Béat mourut l'an 1559 en paix.

Gerung.

Nicolas Gerung, surnommé Blawenstein, fut pendant sept ans secrétaire et chapelain de Jean de Fleckenstein mort évêque de Bâle en 1436. Il est auteur d'une chronique des évêques de Bâle, dont le ms est dans la bibliothèque de cette ville, et fut publiée par Brucker, *In script. hist. Basil. minorum.*[1]

Gœslin d'Ehenheim.

Consulter la dissertation de M. Oberlin, p. 12 et 13.

Her Gœsli von Ehenheim, *Samml. der Minnes.*, I, p. 192. Il n'y a que six strophes.

Glaser.

Philippe Glaser, né à Strasbourg le 29 novembre 1554, mourut le 1 août 1601. Il est auteur de plusieurs livres sur l'histoire.[2]

De Gliers (N.)

Nommé *der von Gliers* dans le recueil des Minnesinger, p. 42.

1. P. 317 et seq.
2. *Bibliotheca Kœnigii.*

Noble alsacien, de la maison de Montjoye. Le recueil des Minnesinger ne fait pas connaître le temps auquel il vivait. Mais son âge peut se découvrir par celui d'Otton de Turne, autre troubadour, dont il parle comme mort, dans sa chanson p. 43. Or cet Otton de Turne vivait au commencement du XIV^e^ siècle, comme il paraît par un acte conservé dans les archives de M. de Zurlauben, par lequel *Otto von Turne* fait en 1322 une vente aux dames du couvent de Seedorf.

La chronique des dominicains de Colmar, sous l'an 1278, fait mention du seigneur de Gliers.

Une charte de Thibault, comte de Ferrette, de l'année 1298, a été donnée en faveur du chevalier Guillaume de Gliers, *von Gliers*, que le comte appelle : *Herr Wilhelm von Gliers einem ritere unserem mage*. Le troubadour de Gliers célèbre les anciens troubadours savoir : 1° Ulric de Gnotenbourg; celui-ci vivait en 1256. 2° Rodolphe de Rotenbourg, qui vivait en 1257, 3° Oton de la Tour, *von Thurn*, vivant en 1322; 4° Hartmann d'Owe, 5° Frédéric de Hausen et 6° Henri de Rugge. Les chansons de ces cinq troubadours se trouvent aussi dans le recueil des Minnesinger.[1] Dans une charte de 1296, Thibault, comte de Ferrette dit : *Nostres*

1. Consulter sur le noble de Gliers la dissertation de M. Oberlin, p. 8, 9 et 10.

bien amez cousins Willames de Glierss, chevalier sire de Montjoye.

Dans une charte de 1304, il est appelé *noble homme messire Willaumes de Glieres, sire de Montjoye.*

Dans une autre de 1331, il est nommé *noble homme et puissant Willeme seigneur de Montjoye.*

Gloner.

Samuel Gloner naquit à Strasbourg le 21 mars 1598. Il fit toutes ses études dans sa patrie et dès l'âge de 22 ans, il reçut la couronne poétique des mains du docteur Jean Jacques Grasser, comte palatin. Il composa un poème sous le titre de *Carmen saeculare*, d'environ 2400 vers, pour célébrer le jubilé de l'établissement de l'université, qu'il récita publiquement le 13 septembre 1638 dans le grand auditoire de l'université. Ce poème fut imprimé dans la relation qui se fit de tout ce qui se passa dans cette cérémonie. On a aussi de lui une prosodie latine, et un poème en cinq livres sur la passion de J.-C. [1]

Gnilius.

Jean André Gnilius naquit à Strasbourg le 15 novembre 1694. Il commença ses études à Stras-

1. *Bibliotheca Kœnigii.*

bourg et alla les continuer à Hall. Il revint à Strasbourg en 1717 et obtint l'année suivante la permission de prêcher. Il fut chargé en 1719 d'enseigner le grec dans l'université, et en 1721 on le chargea du sermon du dimanche matin au Temple neuf. Il fut fait, en 1728, prédicateur ordinaire dans la même église, et désigné professeur en théologie en 1733. Il était d'une humeur sombre et mélancolique, ce qui influa toujours sur son caractère et dérangea à la fin si fort sa raison, que le 17 août 1741, entre les 8 et 9 heures du matin il se coupa la gorge avec son rasoir, après s'être préparé à cette belle action par ses prières ordinaires, auxquelles il était fort exact. Il a publié quelques dissertations théologiques.

Gottesheim.

Jacques de Gottesheim de Ast, né à Haguenau, devint en 1509 docteur ès-lois et professeur de droit civil en l'université de Bâle. Il était en 1516 doyen de sa faculté.[1] Il devint en 1510 recteur de l'université[2]. Il était en 1510 vicaire général de l'évêché de Strasbourg, prébendier du grand chœur, et chanoine de S[t]-Pierre-le-Jeune. Il était encore en 1520 possesseur de la prébende dite summissaire seconde. Il soutint avec beaucoup de zèle la doctrine catholique contre Mathias Zell.[3]

1. *Athenae rauricae*, p. 108.
2. Ibid., p. 461.
3. *Examen der Gelehrten*, p. 43.

Gran.

Henri Gran, bourgeois de Haguenau, fut un des premiers imprimeurs de cette ville. Il en existe des éditions depuis 1489 jusqu'en 1523.

Graseccius (Georges).

Georges Graseccius, né à Strasbourg, vivait vers l'an 1600; il exerçait la médecine dans la même ville et a écrit différents traités sur les vertus des eaux de Petersthal et de Griesbach. On a lui une oraison ou dissertation sur cet axiome : *Medice vivere est pessime vivere.*[1] Il a laissé un ouvrage sur la structure du corps humain et sur ses principales parties, imprimé à Strasbourg en 1605 in-8° et dédié au magistrat de cette ville. On a aussi de lui : *Fons salutis scatebra petrina, sive Beschreibung des Sant-Petersthals, und Griesbachers Saurwassers*, in-8°, Strasbourg, 1607.

Graseccius (Paul).

Paul Graseccius naquit à Strasbourg en 1562. Il fut disciple du célèbre Cujas; il fut reçu docteur en droit à Bâle et ensuite professeur à Strasbourg, syndic de l'université et chanoine de S^t^ Thomas; il mourut le 13 mars 1604. On a de lui quelques dissertations sur le droit.

1. *Bibliotheca Kœnigii.*

Godefroy.

Denys Godefroy, jurisconsulte célèbre et l'un des plus savants hommes de son temps, naquit à Paris le 17 octobre 1549. Il était fils de Léon Godefroy, conseiller au Châtelet de Paris. Les guerres civiles l'obligèrent de sortir du royaume; il se retira d'abord à Genève; il passa ensuite à Strasbourg, où il fut fait professeur public des pandectes. Il mourut dans cette dernière ville, le 7 septembre 1622.[1] On voulut le rappeler en France après la mort de Cujas, pour y être professeur en jurisprudence; mais sa religion et les engagements qu'il avait pris en Allemagne, l'empêchèrent de prendre ce parti.

Février regardait son *Corpus juris civilis*, comme un chef-d'œuvre de clarté, de précision et d'érudition.[2]

Godefroi d'Ensmingen.

Voyez l'article d'Ellenhard.

Godefroi de Haguenau.

Godefroi de Haguenau est auteur d'un poème *De sex festis B. M. V.* en vers léonins, dont le ms en

1. Voyez sur sa vie et ses ouvrages le P. NICERON, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, tome 17, pag. 47 et suiv.

2. Consulter sur Godefroy, SENEBIER, *Histoire littéraire de Genève*, tome 2, p. 1—7.

parchemin est conservé dans la bibliothèque de l'université protestante. Il comprend 107 feuilles dont 87 forment le poème renfermant plus de quatre mille vers. Il était natif de Haguenau ; il composa son ouvrage en 1293 dans le dessein de le dédier à l'évêque Conrad de Lichtemberg ; mais celui-ci mourut en 1299, avant que l'ouvrage fut achevé. Godefroi de Haguenau devint en 1300 chanoine de S^t^ Thomas, après l'avoir brigué pendant plusieurs années : ce fut la même année, qu'il acheva son poème. Il vivait encore sous Jean I^er^ qui devint évêque en 1307.

On lit dans le nécrologe de S^t^ Thomas : *V. Kal. martii, obiit magister magnus Gotfridi de Hagenoia canonicus, sep. in choro.*

Son ms commence ainsi :

« In nomine sancte et individue Trinitatis Patris et Filii et Sp. sancti, beate et gloriose virginis Marie, beati Thome apostoli et omnium S. S. incipit opusculum quod intitulatur *liber sex festorum Beate Virginis*, editum a Godefrido de Hagenowe canonico S. Thomæ Argentin. sub stilo metrico dupliciter leonine, ad laudem et gloriam dom. nostri J. C. et ejus Matris gloriose ac S. S. Omnium. » [1]

1. Il faut consulter la dissertation de M. OBERLIN, *de poetis alsatiae eroticis*, p. 21 et 22.

Godefroi de Strasbourg.

Godefroi de Strasbourg fut un des Minnesinger d'Alsace. On trouve dans la bibliothèque de la commanderie de S[t] Jean de Strasbourg, A 94, un ms in-4° et en parchemin intitulé : *Meister Gotfrit von Strasbourg Mene von der minne.*

M. Bodmer dans une lettre, qui se trouve dans les *Strasburgische gelehrte Nachrichten*, 1782, num. 99, p. 786, fait mention du roman de Tristan écrit par *Gottfrid von Strasburg* qui se trouve aux mss en parchemin de la bibliothèque de Magliabechi.[1]

Le surnom de Strasbourg fut donné à Godefroi, parce qu'il avait pris naissance dans cette ville. On ne sait pas quel rang y tenait sa famille.

Meister Gottfrid von Strasburg, dans le recueil des Minnes., part. 2, p. 183. C'est un poème de 28 strophes, dont chaque strophe est composée de six vers. Schilter a aussi donné de longs fragments des poésies de Godefroi de Strasbourg dans un de ses tomes du Glossaire teutonique.

Godefroi de Wissembourg.

Godefroi, homme savant et moine de Wissembourg, fut élevé en 948 sur le siège épiscopal de Spire ; il mourut en 961.

1. Consulter la dissertation de M. Oberlin, p. 13—20.

Gol.

Théophile Gol, ou Golius, naquit à Strasbourg en 1528. Après avoir enseigné pendant vingt-quatre ans les basses classes dans l'université de cette ville, il fut nommé en 1572 pour enseigner la philosophie et ensuite la morale et la politique. Il fut chanoine de S[t] Thomas et il mourut d'hydropisie le 18 mars 1600. Il écrivit en latin un abrégé de la morale tiré des dix livres d'Aristote à Nicomaque, et un abrégé de la politique tiré également d'Aristote. Il dédia le premier au baron de Tannenberg par une épître datée du 1 septembre 1592 et ces deux livres furent imprimés à Strasbourg en 1621. Il donna encore d'autres ouvrages, dont le plus connu est une grammaire grecque et latine, qu'on enseigne encore aujourd'hui dans le collège de l'université de Strasbourg.

Gremp (Louis).

Louis Gremp, jurisconsulte allemand, naquit à Stuttgart en 1509; il étudia à Tubingen et fut depuis syndic de la république de Strasbourg, où il mourut en 1583. Il avait une très belle bibliothèque, qu'il légua à l'université de Tubingen. Il fut l'ami du fameux Jacques Sturm et son compagnon dans les ambassades que la ville de Strasbourg envoya à Charles-Quint.[1]

1. Sleidan, *in commentar.*, lib. 3; Pantaléon, *in prosopographia*, part. 3, p. 326; Adam, *in vitis jurisconsultorum.*

Griffeswalt (Frédéric de).

On trouva sa tombe en 1769 dans le cloître de l'ancien séminaire, derrière le chœur de la cathédrale, avec l'épitaphe suivante.

« An. Dom. quadringentesimo tertio, ipsa die Conceptionis Mariæ, obiit Magister Fredericus de Griffeswalt, qui hujus ecclesiæ scolas per annos trigenta quinque honorifice rexit. »

Sa tombe le représente *longiori pallio supra vestem talarem tenens ferulam, vel massam una manu, et altera librum ejus; pedibus occumbunt tres pueri ipsum audientes, pariter tenentes libros, capitibus tonsis et flexis genibus.*

Grindal.

Edmond Grindal né en 1515 dans le Cumberland, province septentrionale d'Angleterre, devint en 1550 chapelain du roi Edouard VI et chanoine de l'église de S. Paul de Londres. Il était dans une grande liaison avec Bucer. Après la mort d'Edouard VI il fut obligé pendant les troubles de religion de se retirer en Allemagne; il se retira à Wasselnheim près de Strasbourg, et il y apprit si bien la langue allemande, qu'il parvint à prêcher publiquement en cette langue. [1]

1. *Conrad* HUBERTUS, *in præfatione ad Martini Bucerii scripta anglicana ac 1577 Basileæ edita.*

De retour dans sa patrie en 1569 il fut fait évêque de Londres; en 1570, archevêque d'York et en 1576, archevêque de Cantorbéry; il mourut le 6 juillet 1583.

La vie de Grindal a été imprimée in-f° à Londres en 1710, écrite par Jean Strype.

Gruninger (Barthélémi).

Barthélémi Gruninger, qui paraît avoir été de la même famille que le Gruninger de Strasbourg, fut un des principaux imprimeurs de Colmar. Il publia en 1550 in-4° la messe de S. Chrysostome avec la préface de Beatus Rhenanus.

Gruninger (Jean).

Jean Reynhart Gruninger, imprimeur de Strasbourg au XV^e^ siècle, s'est avantageusement distingué entre les personnes de sa profession par les ouvrages considérables qu'il a imprimés dans cette ville. On trouve la notice des éditions qu'il a imprimées depuis 1483 jusqu'en 1527 dans Prosp. Marchand.[1]

Ceux qui regardent la province sont :

Breviarium Argent. ecclesiæ. Argentinæ, per Joh. Reinhardum alias de Grunynger, 1480. In-8°.

Joannis Hugonis de Slestatt vicarii parochiæ S. Stephani Argentinensis *quadrivium ecclesiæ, qua-*

1. *Dictionnaire historique,* imprimé à la Haye, t. I, p. 289.

tuor prælatorum officium quibus omnis anima subjicitur. An. 1504, in-f°.

Jacobi Wimpheling de Slestatt cathalogus Argentinens. episcoporum. An. 1508 in-f°.

Eruditi viri Thomae Murner, Argentini, ordinis minorum, chartiludium logice. An. 1509.

Joannes Geyler von Keysersperg die Omeis, oder das Buch von der Omeissen. An. 1516.

Gugler.

Jean Gugler, chanoine de la collégialle de Wissembourg, fut au XVI^e^ siècle un homme instruit et savant, qui était docteur dans les trois facultés de théologie, de droit et de médecine. [1]

Guida

Jean Guida était en 1514 un des savants qui formaient la société littéraire de Strasbourg. Erasme dans sa lettre écrite la même année, l'appelle *elegantissimum juvenem Joanem Guidam*.

Il existe quelques vers de Jean Guida à la tête de la *Germania Aeneæ Sylvii* imprimée à Strasbourg en 1515. Dans le même ouvrage il existe une lettre de Jean Guida écrite en 1515 à Jérôme Wéhus, conseiller de Christophe, margrave de Bade, où il dit qu'il donna cette édition de la *Germania* sur les conseils de Wimpheling leur précepteur commun.

1. HERTZOG, *in chron. alsat.*, lib. 10, cap. 10, pag. 209.

Guilliman.

François Guilliman naquit à Romond en Suisse, dans le canton de Fribourg. L'année de sa mort est incertaine : les uns la placent à 1612 et les autres à 1623. Son ouvrage sur les évêques de Strasbourg est devenu rare, ainsi que celui *de vera origine et stemmate Cunradi II imperatoris salici syntagma*, imprimé à Fribourg en Brisgau en 1609.

Nous savons peu sur sa vie : tout ce qu'on sait, c'est qu'il accompagna Alphonse Casar dans son ambassade d'Espagne, qu'il demeura pendant quelques temps à Lucerne, qu'il vint ensuite se fixer à Fribourg en Brisgau, où il obtint la permission d'enseigner publiquement, et qu'il mourut vers l'an 1612, conseiller et historiographe de l'Empereur et de la maison d'Autriche.[1]

Ses principaux ouvrages sont :

1. *De rebus Helvetiorum lib. X*, à Fribourg en 1598, à Amiterne en 1627, et à Leipzig en 1710.

2. *Habsburgiaca, lib. VII*, à Milan en 1615 et à Ratisbonne en 1696.

3. *De Episcopis Argentinensibus*, Friburgi 1608.

Senckenberg,[2] dit de cet ouvrage : *Laudatur a multis, plerumque invisum : mihi et visum et lec-*

1. Senckenberg, *Selecta juris et historiarum, tom. 3, proloquium p. 36.*

2. Loc. cit. p. 39.

tum non usquequaque aridet, quae mens itidem Schiltero fuit.

4. *De vera origine et stemmate Conradi Salici*, à Fribourg en 1609. Senckenberg en donna une nouvelle édition.[1]

Gunther.

Gunther, ou Gauthier, moine de l'abbaye de Pairis, auteur d'une histoire de Constantinople.

Voyez notre *Histoire des évêques.*

Gunther.

Gunther, religieux de l'abbaye de Schutteren et poète. Voyez mes notes sur Schuttern.

Gunther.

Erhard Gunther de Strasbourg écrivit au XV^e^ siècle un vocabulaire latin-allemand, à la fin dúquel on lit : « *Explicit vocabularius scriptus per me Erhardum Gunther de Argentina, tunc temporis studentem in Pforzheim, et finitus dominica proxima post festum Jacobi apostoli anno Domini XXXVII.*[2]

Gustenhover.

Gustenhover, orfèvre de Strasbourg et alchimiste, vivait sous le règne de l'empereur Rodolphe VI et apprit en 1603 d'un certain moine l'art de

1. Tom. 3. art. pag. 219.

2. *Catalogus bibliothecae Uffenbachianae*, tome 3, pag. 546, num. 73.

convertir les métaux. Jean Jacques Heilmann, docteur en médecine à Deux-Ponts en parle à la tête du sixième tome du *Theatri chemici*, imprimé à Strasbourg en 1661. Ce Heilman raconte que vers l'an 1603, il y avait à Strasbourg un certain bourgeois, nommé Gustenhover, orfèvre de profession, qui fut déféré à l'empereur Rodolphe comme un grand scrutateur du mystère de la nature, et comme très instruit de la science de l'alchimie; que ledit Gustenhover en présence de trois députés du Magistrat, qui étaient le syndic, le greffier et un des conseillers de ville, y changea une petite balle de plomb en un or pur et massif par le moyen d'une petite poudre projectile. Heilman ajoute qu'il avait appris ce fait en 1647, pendant qu'il était à Paris, d'un nommé Glaser, secrétaire des Quinze, qui avait épousé la veuve de Collefel, (le même conseiller qui avait été présent à l'opération) et qui depuis était devenu commissaire du roi de Suède en Alsace et enfin interprète du roi de France au Congrès de Munster. Heilman dit que ledit Glaser lui avait montré ladite balle de plomb changée en or et il ajoute que Gustenhover avait eu le secret de cette poudre d'or d'un certain moine, qu'il avait reçu chez lui dans le temps d'une grande pluie.

Guta.

Religieuse de Schwartzenthan.

Voyez mon *Histoire de l'église de Strasbourg.*

Gutenberg.

Ce fut sous l'épiscopat d'Albert de Bavière que l'art d'imprimer en caractères mobiles auquel s'applique véritablement le nom d'imprimerie fut inventé à Strasbourg par Gutenberg. Mayence et Harlem ont entrepris depuis longtemps des disputes à cette ville l'honneur d'avoir été le berceau d'un art si utile, si longtemps inconnu, et qui dès son origine fut sujet à tous ces abus dont on se plaint encore aujourd'hui.[1] Chacune de ces trois villes ont trouvé

1. Wimpheling, in *Idoneo germanico*, cap. 16, se plaint amèrement des abus que l'avarice et la licence avaient introduits dans l'imprimerie par la trop grande facilité qu'elle donnait de multiplier les livres. Il reproche aux évêques et aux ecclésiastiques de son siècle le peu de soins qu'ils avaient à ne point réprimer ces abus en souffrant dans leurs diocèses des livres remplis de défauts et de faussetés. Le magistrat de Strasbourg nomma dès l'an 1504 des censeurs de livres, et ordonna aux imprimeurs de ne rien imprimer qui attaquât le pape, l'empereur, les princes, les villes ou les bonnes mœurs. Ce décret fut renouvelé en 1513. SCHŒPFLIN, *Vindiciae typographicae*, p. 113.

On sait combien l'art typographique est précieux aux hommes. Son devoir est d'être l'interprète général de la sagesse et de la vérité. On pourrait l'appeler l'art des arts et la science des sciences :

Des faits éloignés de nos yeux
Ces caractères nous instruisent,
Et par cet art ingénieux
Tous les talents s'immortalisent.

Mais en même temps que cette admirable découverte a servi à multiplier tant de chefs-d'œuvre, elle a servi aussi à répandre des horreurs et des inepties sans nombre.

des partisans, et chacune persuadée de leurs sentiments, ont donné des preuves pour l'autoriser. Nous n'entreprendrons pas de combattre au long les raisons qu'ont alléguées les villes de Mayence et de Harlem contre les prétentions de celle de Strasbourg.[1] Nous nous contenterons d'exposer ici aux yeux du lecteur impartial quelques faits hors de doute et autorisés par des pièces de procès consignées dans les archives publiques de la ville. M. Schœpflin a rapporté la copie originale de ces pièces dans ses *Vindicae typographicae.*[2] Il les avait découvertes dans un appartement de la *Tour aux pfennings* où étaient conservés, par ordre de date, les anciens protocoles du magistrat. Les pièces de procès concernant Gutenberg se voient aujourd'hui dans la bibliothèque de ce savant historiographe.

1. Si l'on croyait les auteurs de la *Gallia christiana* (V, p. 433) Sélestadt devrait être mise dans le nombre des villes auxquelles on a attribué la gloire de l'invention de l'imprimerie. Mais il n'y a qu'eux seuls qui lui ont fait cet honneur. Nous ne connaissons même aucun ouvrage qui ait été imprimé dans cette ville pendant le XV^e^ siècle. On pourrait, il est vrai, citer une édition in-folio du *Fasciculus temporum*, à la fin duquel on lit : *Impressus anno 1478 a Nicolao Gotz de Seltzstat.* Mais cette souscription, comme le remarque M. Schœpflin (*Vindiciae*, p. 117) prouve bien que l'imprimeur Gotz était né à Sélestadt, mais non pas que le livre a été imprimé dans cette ville. En effet MATTAIRE, *Annales typogr.*, I, p. 339, cite une édition du même *Goltz de Sletzstadt* faite à Cologne en 1474.

2. P. 5—26, *inter documenta.*

Jean Gutenberg, nommé aussi Gensfleisch, naquit à Mayence d'une famille noble qui portait le nom de Sorgenloch.[1] Après la mort de Friel, son père, mort en 1430,[2] Gutenberg se retira à Strasbourg où il espéra s'avancer plus facilement que dans sa patrie. Il est certain par une charte de Conrad, archevêque de Mayence, de l'année 1430[3], que Gutenberg avait dès lors quitté sa patrie. En 1434 le même Gutenberg, résidant depuis quelques années à Strasbourg, se plaignit au magistrat de cette ville de ce que celui de Mayence ne lui payait point de certaines rentes annuelles qu'il lui devait depuis longtemps. Il trouva dans le même temps le s. Nicolas, greffier public de la ville de Mayence, qui était venu à Strasbourg pour quelques affaires. Gutenberg arrêta ce greffier et fit dire au magistrat de Mayence qu'il ne le relâcherait qu'après la promesse que lui ferait le greffier par serment de lui payer à un terme fixe la somme de 310 florins. Le magistrat de Mayence s'adressa à celui de Strasbourg pour se plaindre de la violence faite à un de ses officiers. Le magistrat de Strasbourg engagea Gutenberg à relâcher son greffier sans aucune condition, à quoi il consentit par égard pour le sénat.

1. *Scriptores rerum Moguntin.*, II, p. 925 ; HUMBRECHT, *Rheinische Ritterschafft*, p. 290 ; SCHŒPFLIN, *Vindiciae*, p. 15.
2. KŒLER, *Gutenbergs Ehren Rett*, p. 18.
3. *In Script. rer. Mogunt.*, III, p. 460.

L'acte de cet accord, passé à Strasbourg le dimanche après la S. Grégoire de l'année 1434, se trouve dans les archives de la ville.[1] Il constate évidemment la résidence de Gutenberg dans Strasbourg depuis quelques années.

Le cadastre de la gabelle de la ville *(Weinumgelt)* nommé en ce temps là *Helbelings Zollbuch* fait encore foi de la résidence de Gutenberg à Strasbourg. Il y est nommé depuis l'an 1436 jusqu'en 1444, dans le nombre des *Constofeler*, par conséquent dans la classe des citoyens nobles.[2]

En 1437 il eut devant le juge ecclésiastique de la cour épiscopale un procès avec une demoiselle noble nommée Anne ou Ennelin *Zu der Iserin Thüre* pour raison de promesse de mariage.[3] On ignore la suite de cette affaire, mais il est assez probable que Gutenberg l'épousa, puisqu'on trouve dans le même cadastre le nom d'Anne ou Ennel de Gutenberg.[4]

Dès les premières années de son séjour à Strasbourg, nous voyons ce gentilhomme s'occuper de la pratique de plusieurs secrets qu'il possédait, tels que

1. *Document. typographica*, num. 1, p. 3.
2. Ibid., num. 7, p. 40.
3. Cette Enneline paraît avoir été la dernière de sa famille, car nous apprenons par la matricule des nobles de la Basse-Alsace de l'an 1653 que cette famille s'éteignit vers l'an 1418.
4. *Vind. typogr.*, p. 17.

de polir des pierreries et de faire des miroirs, pour lesquels il fit une société d'abord avec André Dritzehn d'une famille patricienne de Strasbourg. Bientôt après Joseph Riff, prévôt de Lichtenau, et André Heilmann entrèrent dans la même société pour laquelle ils avancèrent 160 florins.

Mais au milieu de ces occupations un troisième secret lui tenait à cœur en 1436 et emportait sa principale attention, celui d'imprimer des livres. Sa première idée fut-elle d'exécuter seulement son dessein en caractères fixes et gravés sur une planche, comme le prétendent les partisans de la ville de Harlem? Mais en ce cas rien n'était moins nouveau que ce secret: on gravait en bois depuis longtemps,[1] les Chinois depuis les temps les plus éloignés ne l'ignoraient pas,[2] et Costes de Harlem en avait déjà fait usage. Il n'y avait donc pas là de quoi faire un mystère à ses associés. Il était donc question de quelque chose de plus parfait, et c'était ce que Gutenberg cachait à ses associés.

Gutenberg travaillait à son secret dans une maison qu'il avait hors de la ville, non loin du couvent de S. Arbogast, qu'on peut regarder par conséquent comme le berceau de l'imprimerie.[3] Ses associés

1. *Vind. typogr.*, p. 6 et seq.
2. Du Halde, *Descript. de la Chine*, II, p. 249.
3. *Alsat. illustr.*, II, p. 299.

ayant pénétré qu'il avait quelque nouvelle connaissance qu'il leur cachait, en demandèrent la communication en vertu de leur association. Gutenberg y consentit moyennant un nouveau traité et de nouveaux fonds que firent les trois associés. Ils érigèrent ensuite une imprimerie dans la maison d'André Dritzehn, le principal associé de Gutenberg, et qui avait employé à cet art tout le bien qu'il avait. Dritzehn demeurait dans la ville, mais on ne sait dans quel endroit.

Une ancienne tradition nous apprend cependant que l'imprimerie fut inventée dans une maison qu'on nommait le parc *(Zum Thiergarten)* située dans l'endroit où est aujourd'hui le collège, vis-à-vis du palais épiscopal.[1] Ce qui est certain c'est que Jean Prüss, un des premiers imprimeurs de la ville de Strasbourg sur la fin du XV^e^ siècle et au commencement du XVI^e^ siècle exerçait son art dans cet endroit.[2]

On ignore quel fut le succès de la première entreprise de Gutenberg et de ses associés, ainsi que le nom des livres qui sortirent de dessous leurs presses. Cet art naissant n'osait se produire au grand jour.

Il ne reste plus qu'à prouver que les premiers essais de l'imprimerie se firent à Strasbourg et que

1. Voyez LAGUILLE, *Histoire d'Alsace*, I, tome 4, liv. 29, p. 246 et 247.

2. *Vindiciae typogr.*, p. 103 et 104.

ces essais se firent en caractères mobiles, c'est ce qui sera facile de faire voir par les actes du procès que Gutenberg eut à soutenir en 1439 contre les frères héritiers d'André Dritzehn.[1]

Cet associé étant mort sur la fin de l'année 1438, Georges son frère demanda à le remplacer dans la société. Sur le refus de Gutenberg, il intenta, avec Nicolas son frère, action par-devant le magistrat de Strasbourg pour la restitution des fonds qu'André avait avancés. Nous n'entrerons point dans le fond du procès, qui fut décidé par un jugement du 12 décembre 1439. Il s'agit de faire voir par les paroles des 24 témoins produits par les frères Dritzehn et des 14 produits par Gutenberg, qu'entre les secrets que la société exerçait était principalement l'imprimerie en caractères mobiles.

Un témoin nommé Jean Schulteiss, charpentier, déclare qu'aussitôt après la mort d'André Dritzehn dans la maison duquel les associés exerçaient leur secret, Laurent Beildeck vint, de la part de Gutenberg, trouver Nicolas Dritzehn et lui dire : « Votre frère André, d'heureuse mémoire, avait placé quatre pages sous la presse. Jean Gutenberg vous prie de les ôter, de les rompre et de les jeter sous la presse pour que personne ne puisse voir ce que c'est. » Jean Schulteiss ajouta qu'il avait appris du vivant d'André Dritzehn de sa propre bouche que

1. *Documenta typogr.*, num. 2, p. 5.

cet ouvrage lui avait déjà coûté plus de 300 florins. Anne, femme de Jean Schulteiss, et parente du défunt, rapporta les mêmes paroles que son mari . . .

Observations sur l'imprimerie. C'est avec beaucoup de raison qu'on a regardé l'imprimerie comme un riche présent du ciel. C'est une pensée qui s'est naturellement présentée à l'esprit de divers de ses panégyristes. *Una typographia cum omnibus omnium veterum inventis certare facile potest*, dit expressément Bodin.[1] Son utilité a été aussi heureusement qu'ingénieusement exprimée dans ce seul vers latin : *Imprimit illa die, quantum non scribitur anno.*

Ce vers est du célèbre Jean Antoine Campanus, évêque de Trano, dont les écrits furent imprimés à Venise et à Rome en 1495.

Georges Merula, italien, est peut-être le seul qui ait traité l'imprimerie de *barbarum inventum barbaraque meditatione excussa imprimendarum litterarum ratio*, dans son épître dédicatoire de son édition de Varron, imprimée à Reggio en 1482 avec les autres *Rei rusticae scriptores.*

Quelque utile et quelque moderne qu'elle soit, on ne convient pourtant guère mieux de son origine que de celle des arts les plus anciens et les moins nécessaires. Différentes nations et plusieurs villes, qui ne s'accordent nullement entr'elles, ni sur le

1. *Methodi ad facilem historiarum cognitionem*, p. 480.

temps, ni sur le lieu où cette invention s'est faite, non plus que sur son inventeur, s'en disputent la gloire.

Le fameux Toland a cru qu'un passage des écrits de Cicéron [1] pouvait bien avoir donné lieu à la découverte de l'imprimerie. Sa conjecture se trouve imprimée en anglais dans le volume de ses œuvres posthumes, et en latin à la tête du second volume des *Annales typographici* de M. Mattaire sous le titre de *Conjectura verosimilis de prima typographiae origine*. Mais quoi qu'en dise ce titre, cette conjecture est moins vraisemblable qu'ingénieuse.

L'an 1440 est l'époque la plus généralement reçue de la découverte de l'imprimerie. [2]

Jean Gutenberg était natif de Mayence et bourgeois de Strasbourg, comme on le voit confirmé par deux contrats d'achat et de vente, du 8 des cal. d'avril 1441 et du 15 des cal. de décembre 1442, dans lesquels il est diverses fois nommé et qualifié *Johannes dictus Gensfleisch alias nuncupatus Gutenberg de Moguntia Argentinae commorans*. Ces contrats se trouvent dans le livre salique de S. Tho-

1. *De natura deorum*, liv. II, cap. 20.

2. Voyez MALLINKROT, *de ortu et progressu artis typogr.*, pag. 8, 10, 13, 14, 71, 72 etc.

mas [1] et sont cités par M. Schelhorn. [2] Le P. Laguille [3] confirme la même chose par les registres publics de la ville de Strasbourg, dans lesquels on trouve que Gutenberg, surnommé Gensfleisch, y demeurait en 1442, 1443 et 1444.

Prosper Marchand, dans son *Histoire de l'origine de l'imprimerie*, imprimée à la Haye en 1740, dit [4] que Gutenberg inventa l'imprimerie à Strasbourg et la perfectionna enfin à Mayence.

La première idée de Gutenberg ne fut d'abord que très simple et fort imparfaite. Elle ne consistait uniquement qu'en certaines planches de bois sur lesquelles il se proposait de graver à rebours et en relief les lettres, les mots et les périodes d'un discours suivi. Selon Jean Arnolde Bergellanus [5] qui composa un poème latin sur l'imprimerie, de 454 vers, ce fut l'empreinte de son cachet sur lequel il observa quelques lettres en relief, et l'attention qu'il fit à un pressoir de vin, qui lui firent naître cette idée. Mais ce n'est peut-être qu'un simple jeu poétique, dont Bergellan, qui écrivait en 1541, aura trouvé bon d'enrichir son poème.

1. P. 293 et 302.
2. *Amœnitates litterariae*, t. IV, p. 303 et 304.
3. *Histoire d'Alsace*, p. 334.
4. Page 6.
5. *In encomio calcocraphiae*, ad calcem supplementi Ant. Verderii ad bibliothecam Gesnerianam, p. 65 ; et apud Prosp. Marchand, *Hist. de l'impr.* 2e partie, p. 22.

Une ancienne chronique de la ville de Cologne écrite en langue vulgaire et qui porte pour titre : *Die Chronica van der hilliger Stadt von Cœllen*, imprimée en 1489, 1490, 1494 et 1499, citée et traduite en latin par Bernard de Mallinkrot[1] dit que le premier inventeur de l'imprimerie fut Jean Gutenberg né à Strasbourg et bourgeois de Mayence.

Wimpheling[2] rapporte qu'en 1440 l'imprimerie fut inventée à Strasbourg par Jean Gutenberg qui la perfectionna à Mayence.

Jean Walkius[3] assure tenir de la bouche même de Henri Schorus, prévôt de Surbourg, l'anecdote suivante. Jean Fust, imprimeur de Mayence, ayant porté à Paris quantité d'exemplaires de la Bible latine et les ayant d'abord vendus à fort haut prix, et depuis à beaucoup meilleur marché, fut accusé de mauvaise foi par ses premiers acheteurs. Soupçonné de quelque mauvais artifice par ceux qu'étonnait la surprenante conformité de ses exemplaires, il fut obligé de se retirer du plus vite à Mayence et de là à Strasbourg. Ce fait a été copié par Besoldus,[4] par Naudé,[5] par Hoffmann,[6] par Struve.[7] Ce voyage

1. *De orig. et progressu art. typogr.*, p. 38.
2. *In epitome rerum Germanicarum*, cap. 65, impr. en 1502.
3. *In decad. fabular. gener. humani*, fab. IX, p. 181, edit. Argentin. 1609 in-4°.
4. Dans sa *Dissertatio de typographia.*
5. Dans son addition à l'*Histoire de Louis XI*, p. 290.
6. Dans son *Lexicon historicum*, t. II, p. 658.
7. *Introduct.*, p. 924.

de Fust à Paris nous paraît très naturel et très possible. Mais il faut que sa retraite à Strasbourg ait été de très peu de durée. La liste de ses ouvrages [1] fait voir qu'il ne cessa point d'imprimer à Mayence jusqu'à sa mort arrivée en 1466 ou 1467.

Naudé [2] et après lui Lacaille [3] affirment que Fust passa par Strasbourg où il enseigna l'imprimerie à Jean Mentel. Lacaille avance de son chef qu'il fut accusé à Paris de magie, et déchargé ensuite par un arrêt du Parlement de Paris. Cette circonstance peu vraisemblable, trop légèrement adoptée par divers écrivains, est rejetée avec beaucoup de raison par Chevillier, [4] Mattaire [5] et Lelong. [6]

Schœpflin dans ses *Vindiciae typographicae* [7] tient pour *Strasbourg* ;

Meermann dans ses *Origines typographicae* [8] pour Laurent Costes et pour *Harlem* ;

Charles Henri Heinecken dans ses *Nachrichten von Künstlern* [9] et dans l'*Idée générale d'une collection complète d'estampes*, [10] pour *Mayence*.

1. Donnée p. MARCHAND, *Hist. de l'impr.*, sect. XI, p. 35-46.
2. P. 291.
3. P. 12 et 18.
4. P. 16.
5. P. 12.
6. *Bibl. sacrée*, I, p. 251.
7. Imprimées à Strasbourg en 1760.
8. Imprimées à La Haye en 1765.
9. Imprimées à Leipzig en 1768.
10. Imprimées dans la même ville en 1771.

Meermann raconte que Laurent Janssen, mal nommé Costes, mort à Harlem vers l'an 1440, s'avisa un jour en se promenant, de faire des lettres avec de petits morceaux de bois, dont il se servit pour imprimer l'alphabet, le *Pater*, l'*Ave Maria*, le symbole et trois prières latines qu'il donna à ses neveux. Depuis il imprima de même le *Speculum humanae salvationis* et le Donat. Après sa mort, en 1440, un de ses ouvriers nommé Gensfleisch s'enfuit avec les ustensiles qu'il avait dérobées et érigea une imprimerie à Mayence, où il employa des caractères de métal. Il avait un jeune frère nommé Gutenberg qui essaya d'exercer le même art à Strasbourg. Mais il revint à Mayence avec son frère en 1445.

Tout ce récit de Meermann a l'air d'un roman assez mal imaginé, aussi contraire aux documents touchant la famille de Gutenberg, qu'aux premiers principes de l'histoire. De tant d'auteurs hollandais contemporains de ce Laurent, pas un n'en fait mention. Le premier qui en parle, après 128 ans, est le médecin Junius qui ne l'écrit que sur des ouï-dire. Van Mander, qui a fait imprimer à Harlem même une histoire des artistes hollandais jusqu'en 1604 n'en dit pas un mot. Jacques de Jongh, qui a donné en 1764, à Amsterdam, une nouvelle édition de l'ouvrage de Van Mander, y dit dans une note qu'il y avait encore des gens, même en Hollande, qui doutaient de l'existence de Laurent Costes.

M. des Roches, secrétaire perpétuel de l'Aca-

démie de Bruxelles, a inséré dans les Mémoires de cette académie [1] des recherches qu'il a faites sur l'origine de l'imprimerie, dans lesquelles il prétend :

1° que les caractères de fonte qui constituent l'imprimerie moderne, ont été inventés à Mayence par Pierre Schoëffer de Gernsheim.

2° que les caractères sculptés en cuivre, ou autres métaux, sont de l'invention de Gutenberg, de Gensfleis, de Mentel et de Fust ;

3° que dès l'an 1442 les imprimeurs, *prenters*, formaient à Anvers un corps de métier ;

et 4° que longtemps avant cette époque il y avait des imprimeurs aux Pays-Bas qui imprimaient en bois des livres de figures, des rudiments pour les petites écoles et des livres de dévotion ; et que les plus anciens exemplaires qui en existent, font foi que ces imprimeurs se servaient de lettres mobiles aussi bien que de lettres fixes.

M. des Roches cite un ancien acte du magistrat d'Anvers, daté du 22 juillet 1442, en faveur des confrères de S. Luc, dans lequel il est fait mention expresse des imprimeurs y subsistant en corps de métier. Les imprimeurs y sont nommés *prenters*. Nous ne dirons rien sur l'authenticité de cet acte et sur l'exactitude de sa date. Nous observerons simplement que *prenters* seul ne signifie pas proprement imprimeur. On peut comprendre sous cette

1. Tome I, imprimé en 1777, pag. 513—539.

dénomination les imprimeurs d'estampes, de cartes à jouer, les imprimeurs sur toile ou autres étoffes, sans qu'on soit obligé de borner ce terme à la seule impression des livres. Les imprimeurs de livres sont désignés en flamand sous le nom de *bouke-printere* ou *boek-printers*. D'ailleurs il est certain que cet acte du magistrat d'Anvers de 1442 ne regarde en rien les imprimeurs, et ne peut servir à constater l'exercice de leur art dans cette ville avant le milieu du XV^e^ siècle, puisqu'il conste par les régistres de la confrérie de S. Luc qu'en 1556 les imprimeurs de livres ne faisaient pas encore partie de cette confrérie et qu'ils n'en devinrent membres qu'en 1557.[1]

Les preuves qu'il allègue pour sa quatrième proposition prouvent simplement que dès lors on gravait en bois, ce qui n'est pas contre notre sentiment.

Au plus tard vers le commencement du XIV^e^ siècle, les cartes à jouer faites au moyen d'une sorte d'impression, avec des planches de bois gravées en relief, étaient connues en Allemagne. Des curieux conservent dans leurs cabinets des recueils d'images imprimées de la même façon et accompagnées au bas et quelquefois au revers du nom des saints représentés et de quelque sentence ou relation édifiante.

1. Voyez l'*Esprit des journaux*, juin 1779, p. 244 et suiv.

Gutzeit.

François-Antoine Gutzeit, sous-principal et ancien professeur de philosophie au collège royal de Strasbourg.

Exercitationes philosophicae. Strasbourg, 1770, 5 vol. in-8°.

H.

Habrecht.

Joachim Habrecht né à Dietershoven, dans le canton de Schaffausen, s'établit à Schaffausen où il devint bourgeois et horloger. Il fut père de treize enfants, dont le septième fut Isaac, né le 23 hornung *(février)* 1544 et le dixième Josias, né le 26 janvier 1552.

Ces deux frères devinrent horlogers comme leur père. Isaac se maria à Schaffausen en 1556. Ils vinrent à Strasbourg et se chargèrent de la construction de l'horloge par un acte passé le 26 juillet 1571 avec les administrateurs de la fabrique. Isaac Habrecht se chargea seul de cet ouvrage, parce que Josias n'était pas encore maître : celui-ci travailla chez son frère comme compagnon à un écu par semaine. L'horloge de Strasbourg n'était pas encore achevée lorsque Josias fut appelé par l'archevêque de Cologne à Kayserswerk où il fit une grande horloge au château et où il mourut. Ce voyage de Josias et le malheur de sa sœur, qui était aveugle, donna peut-être sujet à la fable qu'on creva les yeux à l'horloger de Strasbourg.

Isaac acheva son ouvrage en 1573. Il fut alors nommé horloger de la ville. Il mourut à Strasbourg le 11 novembre 1620. Sa première femme étant morte en 1583, il épousa en 1586 le 6 septembre une autre femme dont il eut cinq enfants (entr'autres Isaac Habrecht, docteur en médecine et mathématicien qui mourut le 10 octobre 1633).

Abraham Habrecht, fils d'Isaac Habrecht et de sa première femme, naquit le 21 juin 1578 et succéda à son père en 1620 dans la place d'horloger de la ville. Abraham laissa un fils, nommé Isaac, qui fut également horloger. Ce dernier fut, en 1653, père d'Abraham Habrecht, qui devint aussi horloger de la ville et de la cathédrale et mourut en 1728. Cet Abraham Habrecht ne laissa qu'un fils nommé aussi Abraham, mort en 1732, qui fut le dernier de sa famille.[1]

Habsheim (Bonnegrâce de).

Le P. Bona Gratia, natif de Habsheim en Alsace, de l'ordre des Capucins, mourut à Fribourg en Brisgau le 13 mai 1672, définiteur de la province et après avoir été pendant plusieurs années lecteur de théologie dans son ordre. Il laissa plusieurs ouvrages de piété, dont quelques-uns ont été imprimés dans le temps. Petri fait son éloge dans la *Suevia ecclesiastica*, p. 336.

1. *Bürgerfreund*, de l'année 1777, p. 193—195.

Halinger.

Halinger naquit à Strasbourg vers la fin du XV^e^ siècle. Il mourut syndic de la ville de Vienne en Autriche.

Il écrivit une chronique de la ville de Strasbourg qui resta longtemps manuscrite dans la bibliothèque impériale et dont on faisait assez de cas, comme le rapporte Abraham Hossmann, historien de l'empereur, dans des lettres qu'il écrivit en 1617 au sénat de Strasbourg.[1] Il dit dans ces lettres qu'il y avait plus de cent ans que Halinger avait composé cet ouvrage. Il s'engage à le faire imprimer ou du moins à en envoyer une copie au sénat. Mais il ne fit ni l'un ni l'autre. On ignore si cette chronique était écrite en latin ou en allemand ; mais elle ne se trouve plus dans la bibliothèque de Vienne.

Hammerer.

Jean Hammerer, architecte de la cathédrale de Strasbourg, a fait en 1486 la grande chaire. Elle fut en 1521 entouré d'une balustre et on mit une porte à l'escalier. Le chapiteau qui la couvre, et qui est un ouvrage de sculpture en bois, a été fait en 1617. C'est l'ouvrage de deux maîtres menuisiers, Conrad Cullin et son fils.

1. Ces lettres sont rappelées dans le registre ou protocolle de la chambre des XXI, du 15 février 1617.

Han (Jean).

Jean Han, nommé Joannes Gallinarius Buderinus, auquel Thomas Wolff le jeune adressa le dernier février 1505 une lettre qui se trouve à la tête de l'ouvrage de Wimpheling *de integritate*, imprimé à Strasbourg en la même année 1505.

Par cette lettre, réimprimée dans les *Amoenitates litterariae Friburgenses*,[1] on trouve que Jean Han était disciple de Wimpheling et qu'il enseignait alors dans l'église de S.-Pierre la grammaire, la rhétorique et l'éloquence. A la fin du même ouvrage,[2] on trouve quatre vers du même Han au sujet du sentiment de Geiler sur les concubines. On trouve aussi de ses vers à la suite de l'*Apologia* de Wimpheling *pro republica christiana* imprimée en 1506. Ils renferment une élégie contre ces prêtres ignorants, qui ne sachant rien et ne voulant rien apprendre, ne cherchent qu'à accumuler sur leur têtes des bénéfices et des prébendes.

Le même Jean Gallinarius a aussi mis des vers à la tête du psautier de David, des cantiques et des hymnes imprimés à Strasbourg en 1504, sous l'évêque Albert, par l'imprimeur Jean Prüs.

1. Page 242 et 243.
2. Ibid., 254.

Han (Jodocus et Huldericus).

Voir *Gallus* Jodocus et Hildericus.

Han (Vitus).

Gui Han, dit aussi Micyllus, ministre luthérien, connu par quelques ouvrages, était natif de Haguenau où il naquit en 1557. Il fit ses études à Strasbourg et devint ministre de Langen-Kandel où il mourut en 1634. C'est ce qu'on lit dans Paul Conrad Balthasar Han, auteur d'une description de l'Alsace intitulée *Seelzagendes Elsass*, imprimée in-12 en 1676, p. 130.

Hatzigue.

Hatzigue, Hatwigue ou Haiska, abbesse d'Andlau, vivait en 1167 et 1179. *Fuit virago litterata, relicto ingenii insigni monimento*, dit Bucelin, in *Monasterologia imperii Germanici*.[1]

Hartlieb.

Jacques Hartlieb, de Landau, publia en 1505 un traité *de fide meretricum in suos amantes*, imprimé in-4° et probablement à Strasbourg.

1. Voyez l'histoire de nos évêques, t. II, p. 138.

Hausen (Frédéric de).

Il est nommé *Her Friderich von Husen* dans le recueil des Minnesinger, p. 91.

C'était un noble alsacien, dont la maison est très célèbre dans les actes de l'abbaye de Murbach et dans la vie de Berthold de Bucheck évêque de Strasbourg.

Le sieur de Gliers, autre troubadour, célèbre dans ses vers [1] Frédéric de Husen mais comme déjà mort.

Fredericus de Domo dans deux chartes de Berthold de Zeringen de 1175 et 1187.[2]

Hautemer.

Charles de Hautemer né à Rouen le 29 septembre 1717. Etabli à Strasbourg.

Havenreutter.

Jean Louis Havenreutter naquit à Strasbourg le 1 août 1548. Son père, Sébald, natif de Nuremberg, fut appelé en 1540 à Strasbourg pour y être professeur en médecine et médecin de la ville. Il y mourut en 1581. Jean Louis son fils unique y fit ses premières études sous les plus célèbres professeurs

1. P. 43.
2. N. B. Consulter la dissertation de M. Oberlin, p. 10—12.

de cette ville. Il y prit le degré de maître ès-arts en 1574, et après avoir visité les principales universités d'Allemagne, il prit à Tubingue le bonnet de docteur en médecine en 1585. De retour dans sa patrie, il y professa la médecine, la physique et la métaphysique. Il fut fait médecin-physicien de la ville en 1594, doyen du chapitre de S.-Thomas en 1611 et prévôt du même chapitre en 1614. Il mourut à Strasbourg le 1 octobre 1620. Il a laissé quelques ouvrages relatifs à la physique et à la philosophie. [1]

Heckler.

Jean Georges Heckler était en 1657 et 1666 architecte de la cathédrale de Strasbourg; on cite son ms sur le bâtiment de cette église.

Il naquit en 1628 et succéda à son père en 1654 dans la place d'architecte de la cathédrale. Il mourut en 1669.

Herderic.

Moine de Wissembourg.

Voyez mes notes mss, article de l'abbaye de Wissembourg.

Hédion.

Caspar Hédion naquit à Etlingen, dans le margraviat de Bade. Il fit ses études à Fribourg où il

1. ADAM, *In vitis medicorum.*

devint maître ès-arts, et à Bâle où il prit en 1520 le bonnet de docteur en théologie.[1] Il fut d'abord prédicateur de Mayence : il quitta cette chaire en 1523 pour prendre celle de la cathédrale de Strasbourg.[2] Il y prêcha la nouvelle doctrine conjointement avec Capiton et Bucer : comme écrit Nicolas Gerbel[3] : « Evangelio mirifice prodest Hedio. Nam sinceritate vitæ et gravitate docendi reliquorum sententias corroborat. » En 1524 le 30 mai, Hédion se maria publiquement, comme le dit le même Gerbel[4] : « Proxima die lunæ Hedio publice ante horam octavam nuptias suas celebravit : vidisses innumeras turbas per omnia compita stantes, cum ingrederentur et egrederentur ad nuptias invitati. »

En 1524, les théologiens de Strasbourg ayant publié un écrit, par lequel ils rendaient compte du changement qu'ils avaient fait à l'égard de la religion, Hédion non seulement souscrivit, mais opposa quelques thèses à celles de Conrad Treger.

Nicolas Reusner fit sur lui l'épigramme suivante :

« Seu vis historicus, fidei seu doctor haberi
Magneque Hedio, recte nomen utrumque geris :
Te fidei sanctæ vocat Argentina fidelem
Mystem, et vocem laudat amatque tuam.

1. MELCH. ADAM, p. 116.
2. SCHAD, p. 90.
3. *Epist. 21 ad Joan. Schweb*, p. 59.
4. *Epist. 25*, p. 68.

Te legit historicum Germania tota fidelem;
Cum legit historiam laudat amatque tuam.
Mortuus ut sis ergo, surperstes vivis in orbe
In doctis hæres ætheris ipse libris. »

Il était ami de Jean Œcolampade, comme le font voir ses lettres.

Le duc de Lorraine ayant chassé de ses états en 1530 plusieurs milliers de ses sujets, Hédion et ses collègues engagèrent les habitants de Strasbourg à les entretenir pendant quelque temps dans la ville. Hédion a laissé par écrit qu'en 1529 dans trois mois on avait reçu 2150 pauvres, dans le couvent des Franciscains à Strasbourg, et qu'on leur avait fourni toutes les choses qui leur étaient nécessaires ; qu'en 1530 depuis le 24 juin jusqu'à pareil jour de l'année suivante, on avait nourri à l'hôpital de cette ville 123545 étrangers et l'année suivante 8579.

Hédion mourut à Strasbourg le 17 octobre 1552.

Caspar Hedio ex calvinistarum numero Argentinæ concionatoris munere perfunctus est, dit le luthérien Jean André Quensted.[1]

Goldast[2] dit que Caspar Hédion était appelé vulgairement Bœcklin et qu'il était un noble patricien.

1. *Dial. de patriis virorum litteris illustrium*, p. 168.
2. *De regno Bohemiae*, lib. 6, cap. 5, p. 1057.

Nicolas Reusner lui fit l'épitaphe suivante:

« *Caspar Hedio Germanus, Etlingæ honesta natus familia, Friburgi primum, dein Basileae optimus artium studiis eruditus, illic magistri philosophicae, hic doctoris theologiae nomen adeptus, ac deinceps vixdum renata in Germaniae evangelii luce, Moguntinus ecclesiastes constitutus anno 1520, post veritatis luce illustratus divinitus, M. Zellio et M. Bucero tunc primum Argentinae rerum instaurantibus christianismum, adjutor et collega datus. An. MD.XXVI summi concionator templi per totos annos viginti novem fidelis pariter ac diligens, summus praeterea philistor et polyhistor fide dignissimus, obiit in Christo feliciter, magno sui desiderio cunctis relicto, XVII. oct. M.D.LII.* »

Hédion laissa plusieurs ouvrages tant historiques que théologiques, dont on peut voir le catalogue dans Adam,[1] Schad,[2] Tessier[3] et Moréri,[4] parmi lesquels on trouve plusieurs ouvrages latins traduits en allemand.

On doit à Hédion la chronique de l'abbé d'Ursberg, imprimée à Strasbourg.

1. P. 117.
2. P. 91.
3. *Eloges des hommes savants*, I, p. 47, éd. de 1696 et p. 105, éd. de 1705.
4. IV, p. 58.

Il paraît par une lettre de Wimpheling, écrite en 1524 à Luther et à Zwingle que Hédion, dans les commencements, n'approuvait pas les changements faits dans la religion et dans l'ancienne croyance des Pères. Il y dit : « Caspar Hedio concionator Argentinensis elegantem nuper dedit epistolam qua novitatem seditiosam et majorum decreta æquissima esse asseverat. »

On trouve dans Pantaléon[1] l'épitaphe grecque que composa en son honneur Martin Cruvius.

Hédion fait l'énumération de ses enfants dans sa Chronique allemande.[2]

Heerbrand.

Philippe Heerbrand, docteur en théologie, fut en 1505 le premier ministre luthérien de Haguenau. Il était frère cadet de Jacques Heerbrand, chancelier de Tubingen.

Voyez sa vie dans Fischlin, *Memor. theolog. Wirtemberg.*, part. I, pag. 133 et seq.

Heiler.

Gunther Heiler, né en 1645, à Halle en Saxe,

1. *Prosopogr.*, part. 3, p. 209.
2. Voyez sur Hédion, Lycosthènes, *Elenchus*, p. 314 et Gesner, *Bibliotheca*, p. 258.

fut appelé en 1670 à Bouxviller, où il fut fait surintendant et conseiller consistorial.

Voyez sur ses écrits Jœcher, *Gelehrten-Lexicon*, I, p. 1249.

Heiton.

Evêque de Bâle.

Voyez mes notes historiques sur les évêques de Bâle.

Heitschmann.

Séraphin Heitschmann, né à Delémont, moine de Lucelle, puis sous-prieur de l'abbaye d'Usterthal, mourut vers l'an 1636 pendant la guerre des Suédois dans un monastère de son ordre établi en Saxe, nommé Luka. Il est auteur de plusieurs ouvrages dont on trouve le catalogue dans Buchinger, *Fast. Lucell.*, pag. 231.

Heldung.

Pierre Heldung était en 1514 un des savants qui formaient la société littéraire de Strasbourg. Erasme, dans sa lettre écrite la même année, l'appelle *elegantissimum juvenem Petrum Heldungum.*

Hemmerlin.

Paul Hemmerlin, né à Andlau dans le diocèse de Strasbourg, fut élu le 7 avril 1488 procureur de

la nation allemande en l'université de Paris. *Vir correctae et emendatae latinitatis super cæteros illius temporis magistros*, dit Du Boulay [1] qui rapporte les vers qu'il fit à l'entrée de sa procure.

C'est le même que *Paulus Malleolus Andeloensis, liberalium artium magister, collegium Burgundiæ Parisius incolens*, auquel Pierre Schott écrivit deux lettres en 1480. [2]

Magister Paulus Malleolus Andeloensis archipresbyter est témoin d'une charte de Cunégonde abbesse d'Andlau de 1516.

Henri de Haguenau.

Théologien et chapelain de Heidelberg, Henri de Haguenau est auteur d'un ouvrage intitulé : *De vita et moribus episcoporum aliorumque praelatorum et principum libellus*, adressé à Nicolas, évêque de Spire. [3] Cet ouvrage fut imprimé en 1512 à Strasbourg par les soins de Jacques Wimpheling, qui ayant trouvé ce ms dans la bibliothèque de Heidelberg, en corrigea le style, en rectifia les passages et

1. In *Historia universitatis Parisiensis*, V, p. 910.

2. SCHOTTI *Lucubratiunculae*, fol. 89 et 90.

3. Nicolas de Wiesbaden, élu évêque de Spire en 1389, mourut le 7 juin 1396. C'est donc dans cet intervalle que fut écrit cet ouvrage. La dédicace est conçue en ces termes : « Reverendissimo in Christo Patri ac Domino, Domino Nycholao Dei gratia Spirensi episcopo Henricus de Hagenoia theologus et capellanus minimus. »

le fit imprimer dans l'imprimerie que Beck avait au Thiergarten en le dédiant à Guillaume de Honstein, évêque de Strasbourg.

Herbst.

Jean Herbst, natif de Strasbourg, fameux peintre, s'établit à Bâle et fut en 1507 père du célèbre Jean Herbster, dit Oporin, professeur de langue grecque en l'université de Bâle. Ce fils, homme docte, exerça à Bâle l'imprimerie. Il épousa Faustine, fille du célèbre jurisconsulte Amorbach, dont il eut un fils nommé Emmanuel.[1]

Herlin.

Chrétien Herlin naquit à Strasbourg sur la fin du XVe siècle, y enseigna les mathématiques et y mourut fort âgé le 20 octobre 1562. « Il s'est acquis, dit Moréri,[2] beaucoup de réputation par sa doctrine et par le grand nombre d'auteurs qu'il a corrigés. »

Mélanchton faisait tant de cas de Herlin qu'il dit plus d'une fois que tout âgé qu'il était, il se mettrait au nombre de ses disciples s'il avait l'avantage de demeurer auprès de lui à Strasbourg.

1. *Athenae rauricae*, p. 349.
2. IV, p. 113. Voyez sur lui LYCOSTHÈNES, p. 178.

Ex libro salico S. Thomæ :

« Ann. 1551, in canonicatu Buceri, ex nominatione Petri Dasipodii, successit Christianus Herlinus, Argent., mathematicus insignis, in possessionem inductus 27 martii 1551.

An. 1562, Christ. Herlin can., cum per decem dies laborasset febri que apoplexi re suspicione non carebat, die 21 octob. 1562 mane intra 5 et 6 horam mortuus est. »

Herr.

Michel Herr, né à Strasbourg ou du moins en Alsace, d'une famille qui existe encore à Colmar, et docteur en médecine, est auteur d'une traduction allemande du livre latin de Grynæus qui forme la description du Nouveau Monde. Cette traduction parut à Strasbourg en 1534.

On a aussi de lui une traduction allemande des livres moraux de Senèque, imprimée à Strasbourg en 1536.

Il publia aussi à Strasbourg en 1546 une histoire naturelle des quadrupèdes écrite en allemand.

Herrade de Landsberg.

Abbesse de Hohenbourg.

Voyez mes notes historiques.

Hertenstein.

Jean Henri Hertenstein naquit à Strasbourg le 3 décembre 1676. Après avoir fait ses études dans sa patrie, il voyagea en France, en Hollande et dans toute l'Allemagne. Il fut élu en 1705 membre de l'Académie royale de Berlin. Mais le prince fondateur étant mort et son successeur préférant les armes aux sciences, il revint en 1711 à Strasbourg où il commença à donner des leçons de mathématiques. En 1719 il fut nommé professeur ordinaire en cette partie et fut pensionné du roi pour en donner des leçons aux jeunes officiers du corps royal d'artillerie. En 1722 il fut créé docteur en droit et fait chanoine de S. Thomas.

Il mourut le 16 mars 1741.

Hertzog.

Bernard Hertzog était originaire de Wissembourg. Sa famille, comme il le dit lui-même dans sa chronique, était une ancienne maison patricienne de Wissembourg, connue dès le 14^{e} siècle. Son père conseiller au magistrat de Wissembourg, se nommait Jean Hertzog. Sa mère, Marguerite Lincken, était fille de Simon Lincken, docteur et professeur de médecine à Heidelberg.

B. Hertzog était bailli de Werdt, dans les terres de Hanau-Lichtenberg. Il naquit le vendredi après

la conversion de S. Paul de l'année 1537. Il se maria le 4 novembre 1560 avec Elisabeth, fille de Wolfgang Breittenmacher, dont il eut deux fils et trois filles. Bernard fut le dernier de sa famille, ses fils étant morts avant lui sans enfants.

Sa chronique allemande d'Alsace fut imprimée à Strasbourg en 1592. Il la dédia le 1^et^ janvier de la même année aux comtes de Hanau.

D'abord employé dans la chancellerie du duc des Deux-Ponts en qualité de secrétaire, après la mort de Wolfgang, comte palatin des Deux-Ponts vers l'an 1570, Hertzog s'attacha au comte Philippe, dit le jeune ou le cinquième, qui le mit à la tête de ses archives et de sa registrature. Hertzog s'établit alors à Ingwiller; mais pour se rapprocher davantage de sa patrie, il obtint la permission de se retirer vers 1577 à Wörth dont il obtint vers l'an 1590 le bailliage.

On ignore le temps et le jour de sa mort. Mais elle est postérieure à 1592.

La chronique de Hertzog est écrite avec soin, selon Böcler, dans sa *Bibliothèque critique*. L'auteur faible dans l'histoire des anciens temps, est assez exact pour les autres. *Diligentissimus rerum alsaticarum scriptor*, dit Schœpflin.[1] Il n'a embrassé que l'histoire de la Basse-Alsace. Il a surtout

1. *Alsat. illustr.*, II, p. 395.

travaillé d'après les archives des princes de Hanau-Lichtenberg et il s'étend beaucoup sur les familles nobles du pays. Une traduction française de cette chronique, en 4 volumes in-f° mss, a passé de la bibliothèque de M. Colbert en celle du roi, parmi les mss latins, num. 6018.

Cette chronique est méprisée à juste titre si l'on en croit le mémoire pour le prince de Hesse-Darmstadt contre les représentants de la comtesse de Nassau imprimé à Paris en 1755.[1] Mais il était de l'intérêt de ce prince que l'ouvrage fut décrié.

Le catalogue de la bibliothèque d'Uffenbach,[2] fait mention des ouvrages suivants mss composés par Hertzog, tous écrits en allemand :

1° *Catalogue des duchés, principautés, comtés et seigneuries d'Allemagne dont les possesseurs sont éteints.*

2° *Catalogue généalogique des familles nobles du Chreichgau.*

3° *Généalogie des nobles de Wunderer établis en Alsace et à Strasbourg*, composée en 1571.

4° *Calendrier historique des comtes de Hanau.*

5° *Généal. des seigneurs de Hohen-Geroldseck.*

On trouve dans la bibliothèque publique de Francfort et dans celle du baron de Gemmingen à Carlsruhe une description : *Beschreibung der Ritter-*

1. P. 30.
2. Tome III, in indice sub voce Hertzog.

schaft und hochlobl. Adels der Dreyen als obern, mittlern und unterrheinischen Bezirks etc., composée par Hertzog.

Heupel.

Jean Isaac Heupel, né à Strasbourg, le 29 juillet 1697, fit ses études dans sa patrie et devint en 1715 un des régents du collège. Il fut nommé en 1738 professeur en langue grecque et hébraïque, et il mourut le 21 octobre 1740.

Hilspach.

Michel Hilspach, très instruit dans le grec, était en 1520 instituteur de la jeunesse à Haguenau, où il fit imprimer la même année chez Thomas Anchelm: *Primitium seu incunabula latinæ linguæ*, in-4°.

Hirtz.

Jean Hirtz exerça à Strasbourg, sa patrie, l'art de la peinture sur la fin du XV^e^ siècle et s'y rendit fameux. [1]

Necrologium S. Thomæ :

« XVI Kal. Sept. obiit Johannes Hirtz pictor et Clara ejus uxor. »

1. WIMPHELING, *Epit. rer. German.*, cap. 68.

Hoffmann.

Craton Hoffmann était au XV^e^ siècle recteur de l'école de Sélestadt. Il était natif d'Uttenheim en Basse-Alsace.

Il enseigna pendant 23 ans l'éloquence et la poétique à Sélestadt où il mourut en 1501 âgé de 51 ans. Son épitaphe se trouve sur le cimetière de l'église paroissiale au mur méridional de l'église[1] : elle lui fut élevée par Jacques Villinger et Jacques Spiegel conseillers de l'empereur Maximilien, par Mathias Schurer et Beatus Rhenanus ses compatriotes.

La société littéraire de Sélestadt, dans une lettre écrite en 1520 à Jacques Villinger, trésorier et conseiller de l'empereur, qui se trouve à la tête du livre intitulé : *In Aurelii Prudentii de miraculis Christi hymnum ad omnes horas Jacobi Spiegel Selestadiensis interpretatio* imprimé à Sélestadt, en parle ainsi : « *Tu* (Villinger) *prima in litteris stipendia fecisti sub eruditissimo ille Cratone Hoffmanno*

1. Voici cette épitaphe :

« *Uni et Trino. Quisquis est salvus sis. Cratoni Hoffmanno Utenhemio, consummata integritate et omnigena ditione predito, qui oratoriam et poeticam XXV annis magna laude professus est, D. Jacobus Vilinger et Jacobus Spiegel, Maximiliani Cæsaris a secretis, Mathias Schurerius et Beatus Rhenanus posuerunt. Vixit annos LII. Obiit 1501.* »

Udenheimensi, cujus ferulæ plerique nostrum manum subduxerunt. Erat in litteris rare cujusdam eruditionis et in moribus catonianam quamdam gravitatem referens, festive severus et severe festivus. Litteras cum sanctis moribus docebat. Poetas veteres docte enarrabat, nihil non excutieres, elegantiam, concilium, figuras, artificium. »

Craton Hoffmann fut le premier maître de Beatus Rhenanus ; *magnus et morum gravitate et doctrinae opinione vir*, dit de lui Jean Sturm dans la vie de ce dernier.

Jérôme Gebwiller fut son successeur dans l'école de Sélestadt. [1]

Hoffmann (Melchior).

Melchior Hoffmann était un simple artisan pelletier de Strasbourg qui s'érigea en prédicateur et qui se mit à dogmatiser dans la Livonie et la Saxe, où il disait qu'il était le précurseur du Christ, que Rome était Babylone et Strasbourg la Jérusalem céleste. De là il s'en alla en 1527 dans le Holstein. Il fut établi ministre à Kiel en 1528 par Frédéric, roi de Danemark, malgré l'opposition de Luther. Il prêchait le fanatisme et le zwinglianisme. Il entretenait ses auditeurs de la construction du temple, des visions de l'Apocalypse et d'autres rêveries. Il préten-

1. Hertzog, *Els. Chronic.*, lib. 7, cap. 21, p. 32.

dait que le jour du jugement arriverait en 1534. Comme il continuait à prêcher il fut chassé du Holstein en 1529. Il passa de là à Strasbourg sa patrie, où il se fit plusieurs disciples.[1] De là il alla à Embden en 1531 où il continua d'enseigner son fanatisme et l'anabaptisme. Ses disciples débitèrent qu'il était le prophète Elie qui devait paraître avant le jugement. L'un d'eux prédit qu'il serait emprisonné à Strasbourg, mais qu'il serait délivré de prison au bout de six mois. En effet il revint à Strasbourg et y fut arrêté l'an 1532 pour entrer en conférence avec les ministres. On tint à son sujet, le 11 janvier 1533, un synode dans l'église de la Madeleine. Mais n'ayant pas voulu changer de sentiments, il fut remis en prison, avec Pottermann qui se disait Enoch. Il y mourut en 1540, malgré les espérances et les prédictions de ses disciples.

Les principales hérésies qu'il enseignait sont :

1° que le Verbe ne s'est point uni à une chair prise de la Sainte Vierge, parce que toute chair est souillée.

2° Qu'il n'y a qu'une nature en J.-C.

3° Qu'il dépend de l'homme uniquement de se sauver par les forces de son libre arbitre.

1. Voyez *Chronicon Slesvic.*, apud MENCKEN, *Script. rerum German.*, III, p. 628 ; et WESTPHALEN, *Script. rer. Septention.*, III, p. 318.

4° Que le baptême des enfants est une invention du démon. [1]

Hoffmann (Sébastien).

Sébastien Hoffmann, né à Strasbourg, était cordelier et docteur en théologie. Il fut un des premiers moines qui abandonnèrent dans cette ville leur couvent et quittèrent la religion catholique. Il se joignit à Sébastien Wagner, avec lequel il se rendit à Strasbourg en 1522 pour y introduire la réformation. Il se rendit de là à Lucerne, où il ne fut pas si heureux et d'où il fut chassé honteusement pour avoir prêché publiquement contre l'invocation des saints. Il assista l'année suivante au colloque de Zurich. [2]

Hoffmeister.

Jean Hoffmeister, natif de Colmar en Alsace, entra fort jeune dans l'ordre des Augustins où il fit profession. [3] Il fut, depuis 1540 jusqu'en 1547, vicaire-général de son ordre dans la province du Rhin et de la Souabe. [4]

1. Mollerus, *Isagoge ad historiam Chersonesi Cimbriae*; Spanheim, *de origine et progressu anabapt.*; Hottius, *Histor. anabaptist.*; Bayle, *Dictionnaire critique.*

2. Léonard Meyer, *Lib. de reformat. eccles. Schaph.*.

3. Höhn, *Chronologia provinciæ rheno-suevicæ ordinis FF. Eremitarum S. Augustrini*, p. 175. On trouve dans cet ouvrage son portrait gravé.

4. Ibid., 176.

« Aetate prœmatura certa dedit Hoffmeisterus maturæ sapientiæ, pietatis ac zeli sui indicia, doctor et concionator eruditione ac facundia prætantissimus. » [1]

Etant vicaire-général de son ordre et prédicateur de la cathédrale de Worms, il obtint le 18 mai 1555 un diplôme ou mandat de l'empereur Charles-Quint, daté de Worms, en faveur des Augustins de la province. [2] Cet empereur le qualifie *der ehrsam gelehrt, unser lieber andächtiger Johann Hoffmeister, lehrer der heiligen Schrift, provincial S. Augustini ordens im Land zu Schwaben und am Rhein.*

Il tint en 1547 à Haguenau un chapitre provincial de son ordre. [3]

Il fut souvent prieur de Colmar. [4]

Il prêcha devant l'empereur et les princes de l'Empire, avec grand applaudissement, aux diètes de Worms et de Ratisbonne de 1545 et 1546. Il lui était facile de prêcher deux ou trois fois dans la même journée. [5]

Il mourut le 22 août 1547 à Günsbourg, après quelques semaines de maladie, dans le cours de ses

1. Höhn, p. 177.
2. P. 177—181.
3. P. 182.
4. P. 182.
5. P. 183.

voyages, et après avoir prêché à Munich, à Ulm et à Dillingen.[1]

Voici son épitaphe qui se trouve dans le chœur de l'église paroissiale de Günsbourg.

Sedulus æterni Verbi fuit ille minister,
Doctis teutonico natus in orbe viris,
Dictus Johannes Hoffmaisterus prior, atrum
Augustini habitum cui dedit ordo sacer.
Christi evangelium populo dum prædicat Ulmæ,
Schismaticum errorem persequitur docens,
En validos subito depascitur arida febris
Artus ; os, guttur, voxque sonora silent.
Huc vectus curru pervenit debilis, astris
Reddidit hic animam, et membra sepulta dabant.
1547.

Hoffmeister, dans une lettre adressée à Ferdinand, archiduc d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, datée du 1 septembre 1546,[2] rappelle comment il avait prêché en 1545 devant la diète de Worms, comment de là il était retourné dans son couvent de Colmar, et comment par après il avait été appelé par l'empereur au colloque théologique de Ratisbonne. Il y dit entr'autres : *In tanto conventu sic mihi moderandus fuit sermo ut neque nostris adulari neque adversarios odio prosequi viderer.* Parlant ensuite de ses sermons et des secours qu'il a trouvés dans ceux de ses prédécesseurs, il ajoute :

1. Höhn, p. 183 et 184.
2. P. 185—188.

Nec de solis catholicis loquor homiliastis, sed etiam de adversariis qui si quid alicubi boni habeant non dubitavi in has meas transferre.

Il était particulièrement estimé de Jérôme Séripand, général de son ordre, qui mit toute sa confiance en lui dans ces temps où l'ordre tombait en Allemagne, et qui, par ses lettres du 9 juillet 1546, le constitua vicaire-général dans toute l'Allemagne.[1] L'espérance qu'il donnait d'y rétablir son ordre s'évanouit par sa mort.[2]

Il laissa plusieurs ouvrages, entr'autres :

1. *Postilla.* C'est un recueil de sermons, dédié en 1546 à l'archiduc Ferdinand.

2. *Verbum Dei caro factum, hoc est Jesum Christum Servatorem nostrum ecclesiæ suæ unicum propitiatorium ac perpetuum sacrificium.* Imprimé à Worms en 1545 et dédié au cardinal Otton évêque d'Augsbourg. C'est un ouvrage in-4° en faveur du sacrifice de la Messe. Dans la dédicace il dit avoir eu pour précepteur Frédéric Nausea, évêque de Vienne. Il y ajoute que lorsque l'abbé Rodolphe de Murbach envoyait ses jeunes moines aux ordres sacrés, il les faisait instruire par Hoffmeister qui était alors dans son couvent de Colmar.[3]

1. Höhn, p. 188.
2. P. 189.
3. P. 189.

3. *Haereticorum malae artes a sanctis patribus descriptae.*

4. Un livre contre la confession d'Augsbourg.

5. Deux livres de dialogues.

6. Des sermons de controverse et des commentaires sur plusieurs livres de l'Ecriture Sainte, dont les mss sont conservés dans les couvents de Colmar, de Gmunde . . . etc. . . .[1] Ses homélies sur les deux épîtres de S. Paul aux Corinthiens, prêchées au peuple de Colmar, furent imprimées in-4° à Cologne en 1545. Il les dédia au cardinal Alexandre Farnèse.[1]

Hoffmeister mérita vulgairement le nom d'anti-Luther. Il mourut âgé seulement de 38 ans. On accusa les protestants de l'avoir fait empoisonner.[2]

On voit son portrait dans le couvent des Augustins de Mayence et c'est d'après lui que Höhn a donné sa gravure.[3]

Sigismond de Hohenlohe.

Sigismond, comte de Hohenlohe, grand-doyen de Strasbourg et chanoine d'Augsbourg, fut un de ceux qui favorisèrent le plus la nouvelle réforma-

1. Höhn, p. 190.
2. P. 190.
3. P. 191.

tion de Luther. Il naquit le 9 août 1485.[1] Son père était Crafftoп, comte de Hohenlohe, septième du nom; sa mère était Hélène, fille d'Ulrich, comte de Wurtemberg.

Dès que Sigismond eut atteint l'âge de neuf ans, il fut envoyé en 1494 pour faire ses études d'abord en France, ensuite à Pavie, et de là avec deux de ses frères à Bologne, où l'attira surtout la réputation de Philippe Béroald. Il eut pour gouverneur un homme noble et savant, nommé Thomas de Thierstein, docteur en droit canon, auquel le comte Crafftoп conféra en 1502 la cure d'Oberstetten. Sigismond s'acquit à Bologne l'estime de Ph. Béroald qui lui dédia les *Nuits attiques* corrigées d'Aulu-Gelle. La lettre dédicatoire est adressée *ad clarissimum Sigismundum Hohenloum, scolasticum Germanum compatrem suum.* Il y dit de lui : « Inter complurentos scolasticos transmontanos claritudine natalium spectabiles qui auditorium nostrum frequenter percolunt, tu cum primis enitescis qui nobilitate familiæ nobilitatem morum modo pulcherrrimo copulasti . . . Tu virginali quadem verecundia prœditus, et genuina bonitate præcellens, comissimus, humanissimus, amabilissimus conspiceris, nullorum dehonestamento infectus, nulla vitiorum labecula

1. WIBEL, *Lebensgeschichte des weyland grafen Sigmonds von Hohenlohe*, an. 1748 impress. — *Grandidier, dans cette notice, ne fait que résumer cet auteur.*

aspersus, nullo sordium nævo dehonestatus . , . qui cum proxime auctus essem filiolo pristinam amicitiam religioso quadam recessitudine cumulasti, factus mihi, ut vulgo dicitur, compater. »

Sigismond perdit, en 1503, Craffton son père qui mourut le 2 août de ladite année. Comme Craffton laissait une nombreuse postérité, sa veuve fit un pacte de famille, le mercredi après la S. Mathieu 1503, pour éviter le partage des biens en tant de branches. En vertu de ce pacte, il fut décidé que Sigismond, qui n'avait alors que 18 ans, et ses deux autres frères encore plus jeunes, Louis et Philippe, embrasseraient l'état ecclésiastique et percevraient chacun sur les revenus du comté la somme de 300 florins du Rhin, jusqu'à ce qu'ils soient pourvus d'un bénéfice équivalent.

Sigismond ne tarda pas longtemps à être nommé chanoine de Strasbourg, puisqu'il fut délégué en 1506 par le grand chapitre pour mettre le nouvel évêque élu, Guillaume, en possession des terres de son évêché, ayant été lui-même un des électeurs de cet évêque.[1]

Sigismond obtint dans le même temps un canonicat dans la cathédrale d'Augsbourg. Hélène sa mère mourut le 19 février 1506. Elle laissa par

1. Kœnigshoven, *Chron.*, ed. Schilter, p. 263.

testament à Sigismond mille florins sur son douaire, avec quelques argenteries et meubles. [1]

Hoyer, comte de Barby Mulingen, grand-doyen de Strasbourg, étant mort en 1521, Sigismond de Hohenlohe fut élu doyen en sa place. Il est nommé *domdechant des hohen Stift Strassburg* dans le contrat de mariage, daté du jeudi après Lætare 1522, de sa sœur Elisabeth avec Georges de Hœven.

Dès que les erreurs de Luther commencèrent à prendre dans Strasbourg, le doyen Sigismond de Hohenlohe commença en 1523 à les adopter et à soutenir les sermons de Mathieu Zell, Caspar Hédion et Martin Bucer. [2] Il chercha même à introduire le luthéranisme dans l'église cathédrale et à le faire recevoir par le prébendier du grand chœur. Il le leur fit insinuer à différentes reprises et dans différents temps par trois monitions latines, en les exhortant de se rendre à la vérité et d'obéir à la loi de Dieu. N'étant pas parvenu à séduire lesdits prébendiers qui témoignèrent leur constant attachement pour la foi catholique, il fit imprimer en 1525 une autre instruction, mais allemande, adressée à eux, et qu'il fit remettre entre les mains de chacun des membres du grand chœur. Cette instruction, qui

1. Sigismond eut un frère nommé Louis, né en 1487, chanoine de Strasbourg, Mayence et Regensbourg, et qui mourut le 16 octobre 1550.

2. ADAM, *in vitis theol. Germ.*, p. 102.

forme 9 feuilles in-4°, est intitulée : *Creutzbiechlinn oder Ermanung des wolgebornen Herren Sigmunden graven von Hohenloe thumbdecan der hohen Stift zu Strassburg an die vicarien und chorrsverwanten daselbst.* Cette instruction, d'autant plus séduisante que c'était celle d'un supérieur, qui y fait connaître tous les droits de sa jurisdiction décanale sur eux, renferme ou découvre la plupart des erreurs nouvelles. Ce que Sigismond de Hohenlohe y dit aux prébendiers touchant la Ste Ecriture et la tradition, le service divin, l'usage de la langue vulgaire, les devoirs des ecclésiastiques, les cérémonies, les images, les pèlerinages, l'abstinence et le jeûne, les mérites de J.-C., la foi, le mariage des prêtres,[1] les vœux (et surtout celui de chasteté qu'il appelle un vœu diabolique) les heures canoniales, la prière, l'office public, la messe, la prédestination, etc. . . sont autant d'articles enseignés alors par les prédicants de Strasbourg, enveloppés souvent sous le voile de la vérité et de l'Ecriture Sainte. Il finit par les ex-

1. « Were vil mer zu ratten, hette euch Got die hohe gab der Keuscheit nit geben, das in euch in dem Eelichen von Got selb auffgesetzten, und jedermann erlaubten Stand begeben, wie dann etliche schon gethan haben, und sich hierin gebessert, des sie dann gross lob und eer bey frummen Christen habenn, nie vil weniger ist menschlich gebott übertretten durch die Ee, dann das götlich durch unkeuscheit, wie vil weniger ist der Pfründ und alles zeitlichen beraubt werden, umb einer Eefrauen willen, dann das Hymelreich umb ainer Huren willen. »

horter à se réformer tant pour la doctrine que pour les mœurs, selon les paroles de Dieu, à laquelle réformation il veut non seulement travailler par ses conseils, mais encore par son secours, leur déclarant qu'il ne paraîtrait plus au chœur, à moins que le service divin ne soit réglé selon la parole de Dieu.

Cette instruction écrite avec autant d'onction que d'adresse, parce que le doyen relevait des abus vrais en même temps qu'il tâchait de pallier sa doctrine par les paroles de l'Ecriture Sainte, n'eut pas le succès qu'il en attendait de la part du grand chœur.

Cette conduite le fit regarder parmi les réformateurs comme un de leurs principaux partisans. M. de Seckendorff[1] le compte dans le nombre de ceux qui avancèrent l'œuvre de Luther. Henning[2] dit de lui : « Sigismundus canonicus Augustinus et decanus Argentin. dignissimus, primus in capitulo Argentinensi qui veritatem evangelicam agnovit, agnitam confessus est, confessam etiam scriptis defendit. . . . Vir pius, religiosus, constans et egregius Christi etiam cum zelo confessor, vexillum christianæ libertatis magno animo erexit. »

Cette instruction ou *Creutzbüchlein* fut réimprimée à Strasbourg en 1555, puis sans nom de lieu en 1662, ensuite en 1741 *in der fortgesetzt Samm-*

1. *Historie des Luthersthums*, p. 17.
2. *In theatro genealog. monarch.*, IV, p. 392.

lung von alten und neuen theol. Sachen.[1] Enfin M. Jean Chrétien Wibel, conrecteur du consistoire d'Œhringen, en donna en 1748 une nouvelle édition avec des notes qui forme 40 pages in-4°.

Sigismond fut déposé par le chapitre en 1527.

Dès l'an 1525, Sigismond cherchait à introduire le luthéranisme en France. Il eut une correspondance assez suivie avec Marguerite, sœur du roi François I et veuve du duc d'Alençon. L'on voit par quelques lettres qui nous restent d'elle, adressées à Sigismond de Hohenlohe son cousin, le 29 juin 1525, le 9 mars, le 11 mai et le 5 juillet 1526, qu'elle pensait à peu près comme lui sur les affaires de la religion et qu'elle était assez portée à le favoriser auprès du roi son frère.[2] On voit par une lettre dudit roi François, donnée en S. Germain-en-Laye, le 21 mars 1527 et adressée à *notre très cher et amé cousin Sigismonde comte de Haute flamme*, que ce prince voulant lever une armée, *informé des sens, suffisance, loyauté et dilection* que le dit Sigismond portait envers lui et son royaume, le prie *bien affectueusement comme l'un de ses bons parens, amis, alliés et confédérés .... de lever et mettre sous le nombre de trois mille hommes de pied, combattans et suffisans et d'iceux prenner le charge.*[3]

1. P. 255 et seq..
2. WIBEL, p. 61—67.
3. P. 67 et 68.

L'attachement de Sigismond à François le fit tomber dans la disgrâce de l'empereur qui se trouvait alors en guerre avec ce prince.[1] S'étant raccommodé avec l'empereur en 1530, il se retira à Augsbourg où il mourut le 8 août 1534 et fut enterré dans l'église cathédrale. Louis son frère, chanoine de Strasbourg et de Mayence, lui fit élever l'épitaphe suivante :

« Christo Mediatori sacrum. Sigismundi de Hohenloh, antiquissimæ familiæ comitis, ossa hic jacent, qui dum viveret Argentorati canonicus, vir elegantissimus gravitate, honesti, æqui ac veritatis amantissimus fuit. Obiit in Christo M.D.XXX.III die VIII Augusti, ætatis suæ anno XXXXIX. Ludovicus frater canonicus Argentinensis et Maguntinensis defleto fratri in memoriam posuit. »[2]

Holdermann.

Jean Daniel Holdermann, naquit à Strasbourg le 24 novembre 1694, entra dans la société de Jésus le 21 août 1713, fut envoyé à Paris en 1723 pour y étudier la théologie, partit en 1727 pour Constantinople comme missionnaire et y mourut en 1730 au service des pestiférés.

Il est auteur d'une grammaire turque, dédiée au

1. WIBEL p. 45.
2. P. 46 et 47.

cardinal de Fleury, imprimée la même année 1730 sous le titre de : *Grammaire turque ou méthode courte et facile pour apprendre la langue turque.* Il faut remarquer que cet ouvrage, assez élégamment imprimé, le fut à Constantinople même, dans le sérail du sultan où est la seule imprimerie établie. Le P. Holdermann avait appris la langue turque en peu de temps et sa grammaire offre une méthode sûre et facile pour l'apprendre.

Holzacker.

Conrad Holzacker, né à Bâle, d'une famille patricienne, fut nommé abbé de Lucelle, la veille de Noël 1409. Il assista en 1414 au concile de Constance et fut député par les pères de cette assemblée à l'empereur Sigismond. Il a écrit les actes de ce concile. Il fut un des électeurs de Martin V et de Félix V. Il mourut à Bâle le 4 avril 1443 et son corps fut transporté à Lucelle.[1]

Il écrivit aussi un ample journal de tout ce qui fut proposé et défini dans chaque session du concile. Il écrivit aussi un traité des abus monastiques où il s'élève avec force contre la dissolution des moines de son ordre et d'autres ordres.[2]

1. *Fasti Lucellenses*, p. 197 et seq.
2. Ibid., p. 225.

Horb.

Jean Henri Horb naquit le 11 brachmonat (juin) 1645 à Colmar, où son père était physicien de la ville. Il étudia dans l'université de Strasbourg et après y avoir été fait en 1664 maître ès-arts, il visita les universités de Iéna, Wittenberg, Leipzig, Helmstadt, Kiel et Francfort-sur-l'Oder. Il voyagea aussi avec quelques jeunes seigneurs en France, en Hollande et en Angleterre. Il fut de retour à Strasbourg en 1670 et l'année suivante fut nommé conseiller ecclésiastique du comte de Weldentz et prédicateur de la cour à Bischwiller en Basse-Alsace. Peu après il devint surintendant du comté de Sponheim et curé de la ville de Trarbach. En 1679 il devint curé à Windsheim en Franconie et en 1685 il fut nommé curé de l'église S.-Nicolas de Hambourg. Il mourut le 26 janvier 1694 à sa maison de campagne de Schlem à une lieue de Hambourg.

Il publia un grand nombre d'ouvrages. Il avait épousé une sœur du célèbre Spener.

Ses amis lui élevèrent un cénotaphe dans l'église de Steinbeck, proche de Schlem.[1]

Hospein.

Michel Hospein, né à Strasbourg, n'est connu que par deux tragédies latines imprimées qu'il fit

1. *Patriotische Elsasser,* an. 1777, t. XXIII, p. 356.

exécuter sur le théâtre de l'université : *Le cheval de Troyes ou la destruction d'Ilion*, en 1590, et *Didon* en 1591.

Jean Bentz, qui fit précéder cette dernière d'une lettre, nomme Hospein *doctrina et virtute ornatissimum dominum.*

Huber.

Marc Jean Huber, né à Strasbourg en 1620, fut d'abord curé à Dorlisheim, d'où il fut rappelé à Strasbourg pour occuper le mème emploi au temple de S.-Guillaume, ce qui lui donnait le titre de chanoine de S.-Etienne. Il mourut le 7 avril 1693.

Il publia à Strasbourg en 1657 un ouvrage renfermant :

1° *Christliche Danck und Denckpredigt bey glücklich vollbrachter Erweitterung und Verneuerung der Pfarrkirche zu S. Wilhelm in Strassburg*, gehalten den ersten Sontag des Advents im Jahre 1656.

2° *Von denen alten und neuen Wilhelm in Strassburg.*

3° *Von dem uralten adelischen Stifft zu S. Stephan daselbs.*

4° *Von Ursprung und Succession der Landgraven im Elsass.*

On voit à la tête de cet ouvrage le portrait de l'auteur gravé par Isaac Brunn.

Il était fils de Jean Huber qui mourut le 9 juin 1633, également curé de S.-Guillaume. [1]

Hubert.

Conrad Hubert, natif de Bergzabern, fut élève de Bucer avec lequel il vécut pendant 18 ans. Il devint diacre de S.-Thomas et obtint en 1545 un canonicat dans la même église. Ce fut lui qui publia les *Scripta anglica* de Bucer en un volume. [2]

Hugonis.

Jean Hugonis, natif de Sélestadt, chapelain de l'empereur Maximilien et vicaire perpétuel de la paroisse de S.-Etienne de Strasbourg, composa en 1498 un ouvrage sur la discipline ecclésiastique imprimé à Strasbourg en 1504 chez Grüninger. Il est intitulé : *Quadrivium Ecclesiæ, sive quatuor prælatorum officium quibus anima subjicitur*. In-f°.

Ces quatre prélats sont selon l'auteur : 1. le pape, 2. les évêques, 3. les curés, 4. l'empereur romain.

1. Consulter JÖCHER, *Gel.-Lexicon*, I, p. 1353.

2. Voyer sur lui MARX, *Orat. de tabernis montanis*, p. 17 et seq.; BEUTHER, *Warhafter grundlicher Bericht von der zu Strasbourg an. 1588 in Druck ausgegangenen verenderten Reichen Ordnung*, sect. 2. 6. 8, p. 229; et VERPORTENIUS, *Comment. de Martino Bucero*, p. 51 et 186.

Jean Hugonis est nommé dans un acte de 1502 *vicarius perpetuus ad S. Stephanum.*

Il apprit la grammaire sous L. Dringenberg.[1]

Il ne faut pas le confondre avec Jean Hugonis qui, selon l'abbé Le Beuf[2], était en 1420 chanoine de Paris.

Il dédia son ouvrage à Raymond cardinal de Gurck, légat du S.-Siège en Allemagne ; à Berthold de Hennenberg, archevêque de Mayence, et à l'empereur Maximilien I, se nommant *chapelain indigne de tous les trois.*

Avant que de le publier, il protesta solennellement devant un notaire juré de l'église de Strasbourg, que son intention était de n'y rien écrire qui fut contre la foi catholique, la Sainte Eglise catholique, l'empire romain, le clergé, la république, les saints canons, les lois impériales et contre l'Evangile.

Il fut imprimé tant en latin qu'en allemand. (*Der heil. römischen Kirchen und des römischen Reichs Wagenführer.*) Il fut réimprimé de nouveau *in tractatu tractatuum juris*, tom. XIII, part. 2, p. 289.

Hugues de Sélestadt.

Hugues de Sélestadt, de l'ordre des Frères mineurs de S. François, vivait sous l'empire de Fré-

1. *Isidoneus German.* f. 7.
2. *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, I, p. 263.

déric II et se distingua par ses vertus et son savoir. Il était selon Trithème : *Vir in divinis scripturis studiosus et eruditus atque in philosophorum traditionibus egregie doctus, insignis disputator et Bonaventurae interpres celeberrimus, ingenio clarus, sermone scolasticus.*

Il était, selon Wimpheling,[1] de la maison de Strasbourg, *imitator S. Bonaventurae non contemnendus.*

Il composa divers ouvrages et entr'autres un excellent commentaire *super Sententias* en quatre livres, des sermons et différentes questions sur l'Ecriture Sainte.[2]

Hugone qui in sententias luculenta commentaria edidit, insignis existit urbs Selestatina, dit Beatus Rhenanus.[3]

Il fut un des premiers de son ordre qui habitèrent le couvent de Strasbourg.

Oudin[4] le confond avec Jean Hugonis de Sélestadt qui vivait sur la fin du XV^e^ siècle, et se trompe également en le faisant de l'ordre des dominicains.[5]

1. *De episc.*, p. 60.
2. TRITHEMIUS, *in catalog. illustr. virorum*, oper. t. I, p. 155. et de *Scriptor. ecclesiast.*, p. 337.
3. Dans sa vie de Geiler imprimée en 1510.
4. Tome III, p. 2585.
5. Voyez FABRICIUS, *Bibl. mediae latinit.*, III, p. 299.

Hugues de Strasbourg.

Hugues de Strasbourg vivait en 1296.[1] Il était dominicain et enseignait la théologie dans son propre pays. Il mourut supérieur de sa maison. Il était, selon Trithème,[2] docteur de Paris, *in scripturis sanctis studiosus et eruditus, atque in seculari philosophia egregie doctus, ingenio subtilis et clarus eloquio.* Il écrivit, entr'autres ouvrages, quatre livres *super sententias*, un abrégé de la vérité théologique en six livres, plusieurs sermons et différentes explications des livres saints.

Hugo de Argentina doctor parisiensis est compté dans un ms du XV^e^ siècle, dans le nombre des docteurs qui soutenaient l'Immaculée conception.[3]

On a de lui : *Compendium theologicae veritatis cum tabula materiarum per ordinem alphabeti, reducta per Thomam Dorniberg de Memingen civitatis Spirens advocatum.* Cette édition, imprimée en 1473 et fort rare, passe pour une des premières productions de Pierre Drach, imprimeur de Spire.[4]

Il écrivit encore quatre livres sur les Sentences, plusieurs sermons, des *quodlibeta* et différences des Saintes Ecritures.[5]

1. DU CANGE, *in indice autorum*, p. 114.
2. *In catalog. illustr. virorum, oper.*, t. I, p. 142.
3. *Apud* PEZIUM, *Anecd.*, t. V, part. 3. p. 324.
4. Voyez LYCOSTHÈNES, *Elenchus*, p. 445.
5. GESSNER, *Biblioth.*, p. 362.

Son *compendium theologicae veritatis* a été attribué à plusieurs auteurs, entr'autres à Albert-le-Grand, à S. Bonaventure et à S. Thomas d'Aquin, comme le remarque Fabricius. [1]

Hültz.

Jean Hültz de Cologne, architecte de la cathédrale de Strasbourg, acheva la tour jusqu'à la flèche. Il mourut en 1449, ce que nous voyons par son épitaphe au-dessus de la porte de la grande sacristie, en dehors, vis-à-vis le cloître :

« *1449 starb der ehrsame und kunstreiche Johann Hültz, Werkmeister dieses Baus, und Vollbringer des hohen Thurms, hier zu Strassburg. Dem Gott gnad mittheile und die Huld.* »

Husner.

Georges Husner, bourgeois de Strasbourg, est nommé imprimeur dans des éditions de 1476.

Huphuff.

Mathias Huphuff ou Hipfuf, bourgeois de Strasbourg, fut un des premiers imprimeurs de cette ville. On en a des éditions de 1499 à 1516.

1. *Bibl. med. lat.*, I, p. 45, 254; II, p. 61 et III, p. 288. Voyez sur lui Séraph. Razzi, *Elogi de gli huomini illustri dell ordini de gli predicatori*, in-8°, Luca, 1596; et Quétif, I, p. 470.

Hüttich.

Jean Hüttich. C'est à lui qu'on doit l'édition de la chronique d'Ursberg, imprimée à Strasbourg en 1537 et qui en obtint le ms de la bibliothèque de Jean de Dalberg, évêque de Worms. On croit qu'il est aussi l'auteur des Paralipomènes qui se trouvent à la suite de cette chronique.

Il publia à Strasbourg en 1525 : *Imperator. romanorum libellus, una cum imaginibus ad vivam effigiens expressis.* Cet ouvrage a été depuis imprimé en allemand, également à Strasbourg en 1526, et ensuite réimprimé en latin à Lyon en 1550 et 1554. Mais les portraits ne sont guère ressemblants aux médailles de ces princes.

Il était né à Mayence, mais il quitta sa patrie pour aller à Strasbourg, où il se trouvait déjà vers l'an 1523. Il fut reçu le 28 février 1525 bourgeois de Strasbourg, et obtint au mois de novembre 1527, à la sollicitation de Jacques Sturm, de l'empereur Charles-Quint, des lettres de premières prières sur un canonicat de S.-Thomas, où il devint le successeur de Materne Faber.

En 1530, à la mort d'Ulric Bertsch, il fut nommé par le grand prévôt de Strasbourg à la prébende royale de Strasbourg. D'un autre côté l'empereur Charles-Quint prétendant être collateur de cette prébende, y nomma, à l'exemple de Sigismond et de Frédéric III ses prédécesseurs, Jean Mein. Mais Hüt-

tich, soutenu par Jacques Sturm, se maintint dans la possession de cette prébende jusqu'à sa mort, arrivée le 4 mars 1544.

Hüttich était lié d'amitié avec les barons de Dalberg, de la bibliothèque desquels il obtint le ms de la chronique de Conrad abbé d'Ursberg.

Il publia en 1520 : *Collectanea antiquitatum in urbe atque agro Moguntino repertarum*, imprimé in-f°, et réimprimé par Joannis. [1]

Crato Mylius, dans son édition de la chronique d'Ursberg, de 1537, appelle Hüttich *doctissimum et humanissimum virum antiquitatis et historiarum studiosissimum.* [2] Il est nommé *antiquitatis potissimum romanae cultor* par Hanck. [3]

On cite de Hüttich un passage de son traité : *Imperator. romanorum libellus* [4] où il dit : « In reformando ad puram Christi doctrinam christianæ religionis statu, quem deperdite discerptam modo depravatis quorumdam moribus, modo conspurcata aliorum doctrina... Deum opt. max. precabimur, ut... id religionis genus instauret quo Christus in suis et sui eum in eximio Scripturae speculo et ignoscant et certa fiducia ad invocationem ferantur. »

1. *In collectione script. rer. Mogunticarum*, t. IX vol. III, p. 315, où il dit de lui p. 323, *a protestantium religionis studio cultuque voluntate haud aversa fuisse visus est.*

2. P. 343.

3. *De rer. roman. Scriptor.*, parte I, cap. 18, § 1, p. 132.

4. P. 234.

Mais ce passage ne prouve rien, sinon le désir qu'avait Hüttich de voir une réforme dans l'Eglise, ce que désiraient en ce temps-là tous les bons catholiques, sans se séparer d'elle dans la croyance et dans les dogmes invariables de la foi.

On conserve dans la bibliothèque de l'université protestante de Strasbourg deux volumes mss de différents genres de littérature, recueillis par Hüttich, et dont il y a plusieurs articles écrits de sa main.

Il existe encore à Strasbourg une fondation, nommé *Hüttichs legat*. C'est un legs fait par ledit Jean Hüttich pour servir de dot à de jeunes filles pauvres, nées bourgeoises de Strasbourg, pour se marier à de jeunes artisans ou ouvriers de la ville.[1]

1. Consulter sur Hüttich, LYCOSTHÈNES, *Elenchus*, p. 573.

I.

Ingold (François Rodolphe).

François Rodolphe Ingold. Il en est fait mention dans Freher.[1]

Ingold (Henri).

Henri Ingold. Erasme en fait mention dans sa lettre à Wimpheling, ainsi que Sturm.[2] Henri Ingold mourut en 1523 et fut enterré dans l'église de S. Thomas de Strasbourg.

1. *In theatr. vir. erud.*, p. 1097.
2. *Antip.*, IV, p. 41.

J.

Jacques de Altavilla.

Jacques de Altavilla ou d'Ellfeldt, naquit à Rhinau [1] en Alsace. Il écrivit outre plusieurs questions des commentaires sur le Livre des sentences. Il vivait en l'année 1360. [2]

« Jacobus de Altavilla, patria Rinaugiensis, diocesis Moguntinensis, sacrarumque litterarum professor doctissimus et in seculari philosophia nobiliter eruditus; ingenio subtilis, sermone scolasticus, » dit Trithème. [3] qui ajoute qu'il vivait en 1360 et qu'il écrivit des commentaires sur le Livre des sentences et un autre ouvrage renfermant différentes questions concernant l'Ecriture Sainte.

On trouve dans la bibliothèque de Bâle :

Jacobus de Altavilla super tres priores libros de Sententiarum, in fol. chartac., et entre les mss de

1. Il est douteux si c'est Rhinau en Alsace, ou Rinckau près de Mayence. Ce dernier sentiment me paraît être plus probable.

2. Lycosthènes, *In elencho,* p. 458 et *Panegyricus Molshemensis*, q. 177.

3. *De script. ecclesiast.*, cap. 641 ; *in bibliotheca eccles. Fabricii* p. 151.

l'église cathédrale de Laon, 129. I. 7, *Summa Mag. Jacobi de Altavilla in quatuor libros Sententiarum.*[1]

« Il fut professeur de l'université de Paris et écrivit des commentaires . . . dont le ms est conservé dans la bibliothèque des Bernardins de Bruges et dans celle de l'abbaye de Clairvaux . . . Il mourut en 1393 et fut enterré dans le monastère d'Eberbach dont il était abbé. »[2] Oudin, *de script. ecclesiast.*, III, col. 1020.[3]

Guillaume Eisengrein l'appelle un théologien très profond et très éloquent.

Jacques de Colmar.

Jacques de Colmar, augustin et lecteur du même ordre, enseignait en 1343 dans le couvent de Brisach. Il est auteur de plusieurs ouvrages dont les mss sont conservés dans la bibliothèque des Augustins de Colmar.[4]

Jean de Bayon.

Jean de Bayon, de l'ordre des Dominicains, obligé de quitter son couvent, se retira en 1326,

1. MONTFAUCON, Bibl. bibliothec. manuscript., I, p. 612 et II p. 1295.

2. Pendant 22 ans, dit le *Gallia christ.*, t. V, p. 656.

3. Ce qu'Oudin dit est copié de Charles WISCH, *Bibliotheca scriptorum ord. Cisterciensis*, p. 163. Voyez DU BOULAY, *In histor. univers. Parisiensis*, p. 994.

4. HÖHN, p. 58.

comme il l'écrit lui-même, dans l'abbaye de Moyenmoutier, où, aux prières de l'abbé Bencelin, il écrivit une chronique où il a rassemblé une partie de l'histoire de cette abbaye.

Cette chronique ms est aujourd'hui conservée dans la bibliothèque de Moyenmoutier. Belhomme en a donné des extraits considérables dans son *Historia Mediani Monasterii.*[1]

Jean, natif de Bayon en Lorraine, était entré à Toul dans le couvent des Dominicains.[2]

Jean de Dambach.

Jean de Dambach naquit à Dambach en Alsace en 1288 et prit l'habit de S. Dominique dans le couvent de Strasbourg en 1308. Il vint à Paris et y commença divers ouvrages, dont il enrichit dans la suite la république des lettres. Le pape Clément VI lui donna le degré de docteur, et l'empereur Charles IV l'établit premier recteur de l'université qu'il fonda à Prague. Envoyé par l'empereur Charles IV à Avignon auprès de Clément VI, il fut nommé maître du sacré palais par Urbain V. Mais il quitta cette place vers la fin de ses jours, pour se retirer à Fribourg en Brisgau où il mourut prieur le 3 janvier 1372.[3]

1. P. 228 et seq. Voyez ce que Belhomme en dit, p. 229 et 300.
2. ECHARD, *Script. ord. Præd.*, I, p. 559 et seq.
3. Voyez le P. ECHARD, *Script. ord. Praed.*, p. 667; et le P. TOURON, *Hist. des hommes illustres de l'ordre de S. Dominique.*

Il écrivit plusieurs ouvrages, entr'autres deux livres de sermons, un *de sensibilibus deliciis paradisi*, etc.... Le plus estimé est celui *de consolatione theologiæ*, imprimé à Paris dans les premiers temps de l'imprimerie. Ce livre porte à la fin la date 1366: cette date est celle de la composition et non celle de l'impression.[1] Il fut réimprimé à Bâle en 1493, chez Jean Hamerbach; à Paris en 1493, à Cologne en 1502, à Nuremberg en 1509.

Jean de Dambach fut, selon Trithème, *vir in divinis scripturis multum exercitatus et doctus, secularis quoque philosophiæ non ignarus, ingenio praestans et sermone, scolastico nitore compositus* ...[2]

On trouve à la commanderie de S. Jean de Strasbourg, litt. B. 15., un ms en papier intitulé: *Joannis de Tambaco de consolatione theologiae scriptum an. 1366*, et un autre également en papier, litt. D. 63, *Joannis de Tambaco de sensibilibus deliciis paradisi.*[3]

1. Cette édition in-f° sans date et sans nom de ville fut exécutée vers 1475.

2. *In catalog. illustr. virorum*, p. 149 et *de scriptor. ecclesiast.*, p. 326.

3. Les mss originaux de ces deux traités sont dans la bibliothèque des Dominicains de Fribourg. (*Austria sacra*, I, 214.) On trouve dans la bibliothèque de S. Ambroise de Milan un ms intitulé: *Joannis de Zambaco de gratia et culpa*, d'après MONTFAUCON, I, p. 518. Je crois qu'il faut lire: *Tambaco*. .

Jean de Strasbourg.

Jean de Strasbourg, fondeur de cloches, fondit la grande cloche de l'église cathédrale. Elle a cette inscription :

Anno Domini 1408 die 27 mensis
Julii fusa sum per Magistrum
Johannem de Argentina.
Nuncio festa, metum, nova quaedam,
Flebile lethum.

Jean le Teutonique.

Jean Teutonicus, ou le Teutonique, surnommé *Seneca*,[1] naquit à Wildeshusen, place d'Allemagne dans la Westphalie. Son origine allemande lui a fait donner le nom de *Teutonicus*. Il naquit vers l'an 1180. Il embrassa l'ordre de S. Dominique dans le couvent de Strasbourg en 1220. Il devint ensuite pénitencier du Pape et évêque de Bosnie, en Hongrie, vers l'an 1232. Il quitta peu après son évêché.[2] Il devint de là provincial de Lombardie et enfin il fut nommé en 1242 le 4e général de son ordre.[3] Il mourut à Strasbourg le 4 novembre 1253 et il fut enterré dans le chœur de l'église des Domini-

1. Cranzius, *In Hist. Saxoniae,* lib. 8, cap. 27 et Gesner, *In bibliotheca,* p. 420.
2. Solaterranus, lib. 21. Antropol.
3. Urstisius, *In historia Basileensi*, lib. 2, cap. 17.

cains de cette ville, où l'on voit encore son épitaphe, au fond du chœur :

† *Frater Johannes, Dei gratia episcopus et magister ordinis Praedicatorum, obiit anno Domini M.CC.L.III, nonas novembris. Requiescat in pace.*[1]

Sa mort fut suivie de plusieurs miracles qui s'opérèrent sur son tombeau. « *Corpus illius in conventu Argentinensi habetur sepultum, ibique quondam plura feruntur ostensa miracula.* »[2] Trithème dit de lui autre part : « *Vir in divinis scripturis multum exercitatus et doctus, atque in seculari philosophia et in jure canonico singulariter eruditus... Scripsit praeclara quaedam volumina, quibus memoriam sui posteris commendavit, ex quibus extat summa notabilis de casibus quam Summam confessorum appellant ; lib. V super decretis quoque Gratiani primus inter nominatos doctores edidit apparatum . . . Sepultus est in conventu suo Argentinensi, multis olim clarus miraculis.*[3]

Il faudra consulter le P. Echard[4] et le P. Touron.[5]

Altamura[6] place sa mort à l'an 1253 ou 1254.

1. M. Dupin s'est trompé en disant qu'il a fleuri vers la fin du XIII^e^ siècle et au commencement du suivant.

2. TRITHEMIUS, *Ann. Hirsaug.* I, p. 576.

3. *In catal. illustr. viror. operum ejus,* t. I, p. 135, et *De script. eccl.*, p. 287.

4. *Script. ordin. Prædicat.*, I, p. 113.

5. I, p. 95.

6. *In bibl. Dominican.*, p. 14.

Quelques martyrologes font mention de Jean le Teutonique sans le titre de bienheureux, les uns sous le 6 août, les autres sous le 8 novembre. Sur quoi les Bollandistes observent : « *Rectius ab omni titulo sanctitatis abstinet Echart in novissima sanctorum ordinis bibliotheca.* » [1]

Hæc leguntur in manuscripto Patrum Dominicanorum conventus Tolosani quod continet acta capitulorum an. 1313 :

« *Anno. Dom. M.CC.LII pridie nonas novembris, scilicet quarta die ejusdem mensis migravit ad Dominum dilectus Deo et hominibus frater Johannes Teutonicus, magister ordinis nostri, scilicet fratrum Prædicatorum quartus. Sepultus in conventu Argentinensi.* » [2]

« Brevis historia ordinis Prædicatorum [3] refert fratrem Johannem Teutonicum quartum ordinis magistrum, natione Westphalum, quondam episcopum Bosnensem in Hungaria, electum magistrum in capitulo Parisieni an. 1241, virum Deo plenum ac in omni sanctitate conspicuum migrasse ad Dominum an. 1253 in conventu Argentinensi pridie nonas novembris atque vivum et mortuum miraculis claruisse. »

1. Tom. II Augusti, p. 123.
2. MARTÈNE, *In Thesauro anecdotorum*, IV, p. 1702.
3. Idem, *In Collect. veter. scriptor.*, t. VI, p. 339 et 354.

Bernardus Guido, in libello de magistris ordinis Prædicatorum,[1] dit : *Johannem Teutonicum quartum ordinis magistrum migrasse ad Dominum pridie nonas novembris 1252 in conventu Argentinensi.*

Jordanus.

Jordanus, religieux augustin du couvent de Strasbourg, vivait en 1410. Il était, selon Trithème,[2] *vir devotus et divinarum scripturarum explanator ac interpres egregius, in declamandis sermonibus excellentissimi ingenii. Scripsit plures elegantes et devotes fratribus utiles tractatus*, entr'autres un livre sur l'Apocalypse de S. Jean, un livre renfermant l'apologie de son ordre, un livre sur la passion du Seigneur, trois livres de sermons dont un *de tempore*, l'autre des saints, et le troisième de carême.

On trouve dans les mss de la bibliothèque de S. Gatien de Tours, num. 238, *Fr. Jordanis ordinis S. Augustini sermones.*[3]

Jud.

Léon Jud, ou Judæ, naquit à Gémar, petite ville de la Haute-Alsace en l'an 1482.[4] Son grand'père Jacques Jud avait été en 1470 chirurgien à Ribeau-

1. MARTÈNE, *In collect, vet. Scriptor.*, VI, p. 407.
2. *In catal. illustr. viror.* oper. t. I, p. 152.
3. MONTFAUCON, II, p. 1276.
4. ADAM. *In Vitis theolog. German.*, p. 44 et QUENSTEDT, *de patriis viror. illustr.* p. 253.

villé. Son oncle, Mathieu Jud, fut tué au mois d'octobre 1488 au siège de l'île de Rhodes.

Léon Jud fut le fruit de l'incontinence de Jean Jud, curé de Gémar, et d'Elisabeth Hochsenger : celle-ci était de Soleure en Suisse où son père occupait une des places dans la magistrature. Le père de Léon Jud prit un grand soin de son éducation: il fit ses premières études à Sélestadt, où le savant Craton Hoffmann d'Uttenheim enseignait alors avec succès la poésie et l'éloquence ; celui-ci étant mort en 1501, Léon Jud passa à Bâle en 1502 pour y continuer ses études. Il fit sa théologie dans l'université de cette ville en 1505 sous Thomas Wittenbach, qui en était alors professeur, et où il fut le condisciple et l'ami du fameux Ulric Zwingle. L'un et l'autre y prirent en 1512 le grade de maître ès-arts.

Léon Jud, destiné par son père à l'état ecclésiastique, prit la prêtrise et obtint la cure de S. Hippolyte. Il retourna ensuite à Bâle, où il commença à lire les ouvrages de Reuchlin, d'Erasme et de Luther. Ayant ensuite suivi les nouvelles erreurs il devint diacre de l'église de S. Théodore dans Klein-Basel. Peu après il alla à Einsidlen où il trouva son ami Zwingle avec lequel il alla à Zurich, où il devint en 1519 curé de l'église S. Pierre. Il y mourut le 19 juillet 1542.[1]

1. Voycz sur lui ULRICI, *Miscell. Tigur.*, III, p. 10; ALLMANN, *Altes und neues aus der Gelehrten Welt*... II, p. 103, et surtout HOTTINGER, *Scola Tigurin. carolina*, p. 142.

Il eut une sœur nommé Claire, mariée à Jacques Schmid, boucher de Bergheim, qui fut mère de Jean Fabricius Montanus.

Il savait très bien l'hébreu et il s'appliqua à une traduction de l'Ancien Testament. Mais il n'eut pas la satisfaction de la voir achevée. Elle le fut par Théodore Bibliander, aidé de Conrad Pellican et de Pierre Cholin.[1]

Il publia en 1526, sous le nom de Louis Leopold, un ouvrage allemand où il prétendait prouver qu'avant la guerre sacramentaire Erasme et Luther pensaient comme les théologiens de Zurich sur la présence réelle et la manducation du corps de J. C. Cet ouvrage déplut à Erasme, qui en écrivit fortement aux Suisses de l'assemblée de Bade pour le sentiment injurieux qu'on lui attribuait. Cette lettre attira à Erasme une réponse très aigre de la part de Léon Juda.[2]

Junius.

Melchior Junius, né à Wittenberg en 1545, vint enseigner à Strasbourg avec réputation et y mourut paralytique le 23 janvier 1604. Il est auteur de quelques ouvrages de rhétorique et de politique.[3]

1. Sa version de l'Ancien Testament est celle qui est jointe aux notes de Vatable.

2. Voyez le catalogue de ses ouvrages dans ADAM, p. 45.

3. ADAM, *In vitis philos. Germ.; Bibliotheca vetus et nova* KÖNIGII.

K.

Kämpf.

Jean Philippe Kämpf naquit à Sulzern dans la vallée de Munster le 8 avril 1688, de Jean Kämpf schultheiss de Sulzern et de Salomé Siefert. Après avoir fait ses premières études à Munster, il fut envoyé en 1704 au gymnase de Colmar, et de là à l'université de Strasbourg, où il fut reçu dans le collège de S.-Guillaume.

Après y avoir achevé sa théologie, il fut nommé en 1712 diacre de Bühl en Haute-Alsace, puis de Bergzabern enfin en 1718 il passa à Deux-Ponts. Ayant ensuite quitté le ministère et s'étant appliqué à la médecine, il fut nommé en 1719 médecin de l'hôpital des Deux-Ponts, en 1725 de la garnison et en 1727 il devint *Stadt und Landphysicus*. Ce fut aux Deux-Ponts qu'il se maria avec Sophie, fille aînée du Sr. Bruchen inspecteur de Bergzabern.

En 1736, il passa à Hombourg-ès-monts où il devint médecin et conseiller du Landgrave. En 1739 il accompagna le prince héréditaire de Hesse à Pétersbourg. A son retour il obtint en 1745 la qua-

lité de médecin et conseiller de l'électeur de Mayence, Il mourut le 21 Heumonat (juillet) 1753.

Le docteur Peyer de Schaffhausen publia après sa mort un de ses ouvrages sous le titre : *Von den Temperamenten.*[1]

Keck.

Jean Chrétien Keck, natif de Strasbourg, recteur du gymnase de Dourlach, fut estimé à la cour des Margraves de Bade-Dourlach. Il était secrétaire de Frédéric V et il fut nommé en 1658 par Frédéric VI conseiller ecclésiastique. Il se retira de la cour en 1678 à cause de sa vieillesse et finit ses jours dans un bien qu'il acheta à Hohenstadt, dans le duché de Wurtemberg.[2] Il écrivit en 1677 le panégyrique de Frédéric VI, margrave de Bade.[3] Ce dernier écrit de lui qu'il l'avait vu à Bâle, dans la maison de Buxtorff, répondre à l'âge de sept ans très promptement sur la langue hébraïque et y expliquer le texte sacré dans la langue originale.

Kempf.

Nicolas de Strasbourg, né de la famille des Kempf, fut en 1351 prieur de la chartreuse de Gem-

1. *Der patriotische Elsasser*, année 1777, IV Stück, p. 49-55.
2. *Relations de* PATIN, p. 179.
3. BESOLD, *Thesaur. practicus*, tom. I, p. 371.

mingen en Autriche. Il naquit à Strasbourg et mourut en 1397 âgé près de cent ans ; il a écrit plusieurs ouvrages, dont Dom Pez fait l'énumération. [1]

Il est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques. Il est d'ordinaire nommé Nicolas de Strasbourg. Il existe dans la bibliothèque de la commanderie de S. Jean, *litt. C. 25.*, un ms intitulé *Nicolai de Argentina de adventu Christi.*

Dom Pez, *In thesauro Anecdot. tom. 10 dissertationis isagogicæ p. 2.* parle d'un fort long et très-excellent commentaire sur le cantique des cantiques composé au XV^e^ siècle par Nicolas Kempf de Strasbourg, prieur de la chartreuse de Gemmingen en Autriche, qu'il promet de publier dans la suite.

Kessler.

Thomas Kessler, natif de Colmar, publia un poème héroïque intitulé : *Natalicium Redemptoris Jesu Christi.* Ce poème, qui n'est pas sans mérite et écrit avec assez d'élégance, fut imprimé à Strasbourg in-8° en 1608. Cet ouvrage est dédié à deux de ses amis colmariens Martin Birr et Jean Balthazar Sartori, auxquels il adressa en même temps une élégie, qui se trouve à la tête du même ouvrage.

1. *In bibliotheca ascetica, tom. 4, in. prefat. 5. quinto.*

Knebel.

Jean Knebel est auteur d'une chronique latine en trois volumes ms in-4° dont le premier n'existe plus et dont les deux autres sont conservés à Bâle dans le *Gazophylacium Foerchianum*, et qu'Urstitius attribue mal à Nicolas Gerung. Le second volume commence à l'an 1473 et finit à 1476. Le troisième est poussé de 1476 à 1479. On y lit : *tom. 2, p. 555 :*

Ego Johannes Knebelius capellanus capellae in curia dom. Bertholdi de Phiretto quondam episcopi Basiliensis annexæ choro Basiliensi.

On voit *tom. 2. p. 426 et 427* qu'il vint le 16 janvier 1478 à Lautenbach pour y faire la résidence du canonicat qu'il y possédait. Au *tom. 2. p. 555* il écrit qu'il avait fait un voyage à Rome avec Pierre d'Andlau, prévôt de Lautenbach, son précepteur et son appui particulier, où ils obtinrent du pape Calixte II les bulles d'épiscopat de Bâle pour Jean de Venningen élu en 1458. Au *tom. 2. p. 554* il dit que l'évêque Jean de Venningen mourut en 1478 le dimanche avant Noël et *p. 556*, que Caspar zu Rhein fut élu le 4 janvier 1479.

Jern Knebel paraît avoir été bâlois ; mais nous le plaçons entre nos écrîvains, parce qu'il était chanoine de Lautenbach.

Knoblouch.

Henri Knoblotzer, ou Knoblouch, imprimeur de Strasbourg, paraît dans des éditions de 1478, 1482 et 1483. Jean Knoblouch son fils, bourgeois de la même ville, y exerça la même profession depuis 1504 jusqu'en 1524.

Koch. [1]

Christophe Guillaume Koch, docteur en droit, bibliothécaire de la ville de Strasbourg, professeur public d'histoire et de droit public en l'université luthérienne de Strasbourg, membre de l'Académie électorale de Mannheim et de la société littéraire de Bade, né à Bouxviller en Alsace en 1737.

Ses écrits sont :

1° *Commentatio de collatione dignitatum ac beneficiorum ecclesiasticorum in imperio Romano-Germanico*. In 4° à Strasbourg, 1762.

2° *Tableau des révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'empire d'occident jusqu'à nos jours*. In-8°, à Lausanne, 1771.

Il est occupé actuellement à donner une nouvelle édition de ce livre.

1. *Cette notice est la reproduction presque textuelle d'une note fournie par Koch lui-même.*

3° *Tables généalogiques des maisons souveraines de l'Europe*. A Strasbourg, en 2 vol. in-4°.

Ces tables sont actuellement sous presse.

4° *La vie de feu M. Schœpflin* en français et en allemand. Il est prêt de mettre la dernière main à cet ouvrage.

Kœnigshoven.

La chronique allemande de Jacques de Kœnigshoven, divisée en six chapitres, jusqu'en 1386, a été publiée à Strasbourg en 1698, in-4°, par Jean Schilter qui l'a enrichie d'observations utiles et intéressantes.

Kœnigshoven dans sa préface, page 1, se nomme: *Ich Jacob von Küinigeshoven ein priester zu Strasburg*. Il s'appelle dans quelques mss *Jacob Twinger von Kœnigshoven*.

Dans sa chronique ms latine on lit dans la dernière feuille : *Iste liber est Jacobi Twinger canonici S. Thomæ Argentinensis*.

Il était né à Strasbourg, comme il le dit lui-même au commencement du chapitre IV, p. 229 : *Wan ich bin von Strasburg geboren*. Ce qui prouve que le titre de Kœnigshoven n'est pas un surnom qu'on lui a donné, suivant la coutume du siècle, parce qu'il était né dans le village de ce nom, et que c'est son nom de famille. Il était issu de l'ancienne et noble famille de Kœnigshoven rappelée souvent dans les

titres du XII^e^ et XIII^e^ siècles et qui s'éteignit en 1422 dans la personne de Catherine la dernière de son nom.

Il est mal nommé *Jacobus Kongelshovius* dans Goldast[1] et Vossius.[2] Guilliman[3] l'appelle *Regiovillanum* et promet de publier dans peu sa chronique, ce qu'il n'a pas exécuté.

La chronique ms de Kœnigshoven selon Schilter[4] n'était autrefois connue que sous le titre de *Chronick uff unser Frauenhauss* et c'est le nom que lui donne Geiler.[5]

Jacques Twinger chanoine de S.-Thomas est nommé dans un acte de 1400 qui se trouve dans le livre salique de S.-Thomas.

Il écrivit sa chronique en 1386 comme il le dit lui-même.[6]

Il était aussi prébendier de la cathédrale, au rapport de Wimpheling.[7] Il est nommé gouverneur de la chapelle de S.-Gal dans un contrat d'emphythéose du 5 juillet 1411 rapporté par Wencker;[8] notaire public apostolique et impérial dans un

1. Tome I, *Constit. imper.*.
2. Lib. 3 *de Hist. lat.*, cap. 4.
3. *De episcopis*, cap. 8.
4. *Vorrede*, p. 18.
5. *Brosamlein*, fol. 12.
6. Cap. 6, p. 396.
7. *De ep. Argent.*, p. 1.
8. *In apparatu et instructu Archiv.*, p. 30.

acte du 18 mars 1394 qui se trouve dans le livre salique de S.-Thomas.[1]

On trouve dans le livre salique de l'abbaye de Schwartzach une charte de Jacques Twinger recteur de l'église paroissiale de Drusenheim par laquelle il renonce à son rectorat le 21 avril 1399. Sébastien Franck dans sa *Chronica der Teutschen*[2] dit avoir extrait plusieurs passages à Strasbourg *aus der geschriebene Chronik Jacobs Kurchheer zu Trusenheim.*

Outre sa chronique allemande et latine l'on a de Kœnigshoven un vocabulaire latin-allemand. Le ms, qui est de 1419, se trouve dans la bibliothèque de Jean Caspar Bitsch consul à Mörchingen. Entre les mss de la bibliothèque de S. Jean de Strasbourg, l'on trouve[3] : *Jacobi Twingeri presbyteri Argentinensis vocabularius latino-teutonicus.* On trouve un autre ms de ce glossaire de Kœnigshoven, écrit de sa propre main en 1390, dans la bibliothèque de Scherz : Schœpflin le cite.[4]

Le ms de Kœnigshoven dont s'est servi Schilter pour faire imprimer en 1698 sa chronique allemande se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque

1. Fol. 119.
2. Fol. 286.
3. Lit. b, num. 103.
4. *Alsat. illustr.*, tome I, p. 18.

de M. le baron de Senckenberg, conseiller aulique de l'empereur à Vienne, comme il l'écrivit lui-même de cette ville à M. Schœpflin le 4 mai 1752. Ce ms était dans la bibliothèque de M. le prêteur Obrecht : celui-ci étant mort, la plupart de ses mss furent achetés par Uffenbach de Francfort, d'où il passa dans la bibliothèque du baron de Senckenberg.

Le livre salique de S.-Thomas nous apprend que Jacques Twinger renouvela en 1402 le livre des revenus : « *Jacobus Twinger canonicus renovavit librum reddituum, an. 1402.* » Le même livre place sa mort à l'année 1420 : « *Obiit Jacobus Twinger an. 1420.* » Son épitaphe, qui se trouve à S.-Thomas à l'entrée du cloître du côté gauche, près de la maison du sacristain, du côté de la rue dite Knoblochgassen, place sa mort au 27 décembre 1420 : « *Anno Dom. M.CCCC.XX ipsâ die B. Joannis Evangeliste, obiit D. Jacobus dictus Thwinger fidelis canonicus hujus ecclesiæ. Orate pro eo.* »

Son père s'appelait Fritschon de Kunigeshoven, et sa mère Metze, comme il paraît par le Nécrologe ms de S.-Aurélie où l'on lit au 31 août : « *Frischo de Kunigshoven et Metza ejus uxor, pro quorum animarum remedio Jacobus Twinger canonicus S. Thomæ filius eorum dedit fabricæ hujus ecclesiae (S. Aureliæ) 6 lib. denar. pro reddit. VI solidorum.* »

Voilà tout ce qu'après plusieurs recherches j'ai pu découvrir sur Jacques de Kœnigshoven.

Kœnigsmann.

Robert Kœnigsmann, négociant de Strasbourg, est le premier qui apporta d'Angleterre les premières graines de tabac en Alsace. Il fut cultivé la première fois en 1620, dans un terrain qui était appellé Vach-Werd à une lieue de Strasbourg et qu'on appelle aujourd'hui jardin d'Angleterre.

Kœnigsmann.

Robert Kœnigsmann, fils de Robert Kœnigsmann négociant de Strasbourg, naquit dans cette ville en 1606 et y mourut le 25 juin 1663, professeur d'éloquence dans l'université ; il composa quelques dissertations.[1]

Krentzelin.

Widon Krentzelin, Alsacien, est le rédacteur d'un martyrologe, où après avoir suivi Usuard, il nomme quelques autres Saints et surtout ceux qui sont honorés dans le diocèse de Strasbourg et de l'Alsace. Le P. Jean-Baptiste Sollier, jésuite, qui l'appelle le martyrologe de Haguenau, parce qu'il avait appartenu à Nicolas Schick de Haguenau, s'en est servi fréquemment pour les additions de l'é-

1. Consulter JÖCHER, *Gelehrten Lexicon,* tome I, p. 1468.

dition du martyrologe d'Usuard qu'il a publiée à la fin des tomes VI et septième des *Actes des Saints* du mois de juin. Il remarque, *praefatione, art. IV, pag. LX*, qu'on lit à la fin de ce martyrologe *anno milleno quater centeno et duodeno, junii die decima sexta, penna facit litteras Wido Krentzelin has glutinatas.*

Le P. Sollier en porte ce jugement « *Krentzelin hujus martyrologii collector, non magnam retulit laudem. Nescio quas historias passim commiscens, quæ ab Usuardi aliorumque codicum Usuardinorum stylo remotissimae sunt. Non poterat tamen ab Usuardina classe excludi, cum plerosque eosdem sanctos, imo passim Usuardi ipsius phrasi, quamquam corrupto et luxata consignet.* »

Kroust.

Jean Marie Kroust, jésuite, fut professeur de théologie à Strasbourg pendant plusieurs années, puis confesseur de Mesdames de France. Il travailla pendant quelque temps aux journaux de Trévoux. On a de lui un ouvrage en latin en 4 volumes in-8° intitulé : *Institutio clericorum*, Augsbourg 1767. Ce sont des méditations pour tous les jours de l'année propres à former les prêtres à la sainteté de leur état et au ministère de la chaire. Il a encore donné un volume in-8° contenant une retraite de huit jours à l'usage des ecclésiastiques, réimprimée à Fribourg en Brisgau en 1765.

Küffer.

Jean Küffer, docteur en médecine et médecin de Strasbourg, fit imprimer dans cette ville en 1625 in-8° : *Beschreibung des Marggräfischen warmen Bades in der Stadt Baden.*

Kuhn.

Joachim Kuhn, professeur de langues orientales dans l'université de Strasbourg, mort en 1697.[1]

Kulpis.

Jean Georges de Kulpis fut professeur en droit dans l'université de Strasbourg depuis l'an 1683 jusqu'en 1686. Ses opuscules furent imprimés à Strasbourg in-4° en 1705 avec une préface de Jean Schilter.[2]

Kyber.

David Kyber, médecin, naquit à Strasbourg vers l'an 1520 et y mourut de la peste en 1553, trois jours après avoir été nommé à un canonicat

1. Consulter sur ses ouvrages JÖCHER, *Gelehrten Lexicon*, tome I, pag. 1478 et seq.

2. Voyez sur lui : JUGLERS, *Biographie*, pag. 1—23; MOSER, *Bibliotheca juris publici,* p. 26 ; SENCKENBERG, *Meditat. fasciçul. I*, pag. 132—217.

de S.-Thomas. Il s'appliqua particulièrement à la botanique. On connaît parmi ses ouvrages une traduction latine de la botanique de Jérôme Trags, publiée en 1552, ainsi qu'*Observationes grammaticae ad threnos Jeremiae.* [1]

Kysteller.

Barthélemi Kysteller était imprimeur à Strasbourg en 1501 et 1504; son imprimerie était au Gruneck.

1. Voyez la *Bibliotheca Kœnigii.*

L.

La Guille.

Voyez le discours préliminaire du premier volume de l'*Histoire de l'Eglise de Strasbourg*.

La Porte (de).

Joseph de La Porte, né à Belfort vers l'an 1720 mourut à Paris au commencement du mois de décembre 1779.[1]

M. l'abbé de La Porte, après avoir débuté dans la carrière des lettres par les journaux et d'autres ouvrages critiques, s'occupa de diverses compilations, parmi lesquels on a distingué le *Voyageur français* dont il a publié 24 volumes in-12°.

On publia en 1780 dans le *Mercure de France* une critique amère, ou plutôt une satire des ouvrages de l'abbé de La Porte, mais il y a de l'exagération

1. Voyez sur lui la notice que j'ai insérée dans le *Journal de Nancy* de 1780, tome I, p. 37—40.

et de l'imposture dans cette critique; il n'y en a pas moins dans l'apologie insérée dans l'*Année littéraire* 1780, num. 2, p. 109, où l'on n'hésite pas à élever jusqu'aux nues le voyageur français, qu'on dit *avoir réuni les suffrages de tout le monde*. M. l'abbé de La Porte aurait pu retrancher de cette compilation cette multitude de contes et d'observations indécentes et même irréligieuses qui la défigurent.

Il a été pendant plusieurs années jésuite.

Il est auteur des ouvrages suivants :

Pensées tirées de Massillon.

Observations sur l'Esprit des loix.

Observations sur la littérature moderne.

L'observateur moderne.

Voyage en l'autre monde.

Les spectacles de Paris.

Tableau de l'empire Ottoman.

L'esprit de l'abbé des Fontaines.

Pastorale héroïque sur le mariage du prince de Soubise avec la princesse de Carignan.

Le voyageur français.

L'Ecole de littérature.

La France littéraire.

Il a travaillé aux recueils C et D. Il a donné la dernière édition des *Poésies de M. l'abbé de Lattaignant* avec des annotations et une préface.

Lambert.

Jean Henri Lambert, mort à Berlin le 25 septembre 1777, né à Mulhouse le 29 août 1728.[1]

Il mourut de consomption à Berlin pensionnaire de l'Académie de cette ville et conseiller supérieur au département des bâtiments. Son esprit avait quelque chose de singulier et d'original. Cette originalité se remarquait dans sa conduite et dans son intérieur qu'il négligeait beaucoup. Il était sujet à des préventions dont il revenait difficilement. Outre les pièces qu'il inséra dans les Mémoires de Berlin, de Bâle et de Munich, on a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont :

1. un *traité sur les propriétés les plus remarquables de la route de la lumière*, La Haye 1759.

2. une *Perspective*, Zurich 1758.

3. une *Photométrie*, Augsbourg 1760.

4. un *traité sur les orbites des comètes*, Augsbourg 1761.

5. des *opuscules mathématiques*.

6. *Système du monde* publié par M. Mérian première édition 1770, seconde édition 1784.[2]

1. Voyez le *Patriotische Elsasser*, 1777, t. 2, p. 353—362. Voyez le catalogue de ses ouvrages dans MEUSEL, *Das gelehrte Deutschland* de 1776, p. 609; *Bibliothèque du Nord*, mars 1778, p. 65 et *Journal de Monsieur*, juin 1779.

2. Voyez l'analyse qu'en donne le Journal historique et littéraire de Luxembourg, 15 mai 1786, p. 97 et suiv.

M. Lambert ayant été présenté au roi de Prusse, interrogé par ce prince sur ce qu'il pouvait entreprendre, en fait de science, astronomie, ou histoire, ou enfin quelle autre partie. Il répondit : Tout. Quoique cette réponse prévint contre lui, le prince l'excusa sans doute à raison de la légèreté et de la suffisance du siècle dont les jeunes gens se défendent difficilement et lui fit accueil. M. Lambert avait une prédilection marquée pour les choses nouvelles et extraordinaires et les saisissait avec cette vivacité qui se tient si près de l'erreur.

Landshut.

Jacques de Landshut, architecte de la cathédrale de Strasbourg, bâtit la chapelle de S. Laurent. Elle fut commencée en 1494, et achevée en 1505.[1]

Jacques de Landshut mourut en 1495. Son épitaphe se voit sur la droite de la porte de la sacristie du grand chœur, vis-à-vis le cloître :

1495 nach Christi Geburt fürwahr,
Jacob Landshut Werckmeister war,
Er übet hier seine Kunst nach rechter Art,
Er ist mit Tod abgegangen im Jahr
1495
Gott wolle im ewigen Leben,
Der Seelen Friede und Ruhe geben.

1. SCHADEUS, p. 18 ; SCHILTER, p. 567.

Lang.

Joseph Lang, né à Kaysersberg, était vers l'an 1610 professeur de la langue grecque à Fribourg en Brisgau. Il était bon mathématicien et composa divers ouvrages sur cette science, dont le principal a pour titre : *Elementale mathematicum* qu'on réimprima à Strasbourg en 1625 avec les notes d'Isaac Habrecht.[1] Il naquit et fut élevé dans la religion protestante ; mais dès avant l'an 1600 il avait embrassé la religion catholique.[2] Il est aussi auteur du fameux recueil intitulé *Polyanthea*, dont il y a eu plusieurs éditions. Cette grande rapsodie fut imprimée pour la première fois à Genève en 1600 in-f°, ensuite à Lyon en 1604, à Francfort en 1607 et plusieurs fois depuis. La cinquième édition parut sous le nom de *Florilegium magnum seu polyanthea*, imprimée à Francfort en 1623 en trois volumes in-f° avec des suppléments tirés de Gruter : c'est là la meilleure édition de ce vaste répertoire.

Le *Polyanthea* a été longtemps le masque dont plusieurs ignorants se sont servis pour cacher leur ignorance. On y trouve des passages sur toutes sortes de matières.

1. Vossius, *De scient. mathem.*, p. 388.
2. *Dictionnaire de* Bayle, tom. 3, p. 53.

La Sauvagère.[1]

Félix François le Royer de La Sauvagère, seigneur des Places-Sauvagères, des Huilliers, Le Puyriganet etc... chevalier de l'ordre royal et militaire de S. Louis, ancien chef de brigade à l'armée du Bas-Rhin en 1758, et directeur en chef au Port-Louis en cette même année, dans le corps dit aujourd'hui le corps royal du génie.

Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres de la Rochelle, par lettres patentes du 20 juin 1759, et de la Société patriotique de Hesse-Hombourg, membre de la Société royale de Suède et de la Société électorale de Bavière par le diplôme du 26 août 1777.[2]

Il est né à Strasbourg le 5 septembre 1707, ainsi qu'il est inscrit dans le registre des baptêmes de cette année, en l'église paroissiale et collégiale S. Michel-S. Pierre, vulgairement appelée S. Pierre-le-Vieux....

L'inconstance des emplois militaires de son père et d'ailleurs la mère,[3] d'une famille d'Alsace, sont

1. *Cette notice est de M. de la Sauvagère lui-même.*

2. Et de celle d'Angers, honoraire de la Société des Antiquaires de Hesse-Cassel, *ajoute Grandidier, à cette notice rédigée par celui qui en est le sujet et que, à cause de cette circonstance, nous ne reproduirons pas en entier.*

3. *Marie Gertrude de Fouquerolle d'Inkirch près Trarbach sur la Moselle.*

les causes que M. de La Sauvagère y est né, quoique sa famille soit intrinsèquement du nombre de celles nobles de la province de Touraine[1] où il s'est retiré dans son château des Places-Sauvagère près Chinon, après 40 ans de services, le 11 mai 1766.[2]

Son goût pour les lettres, ses découvertes dans l'histoire naturelle, dans celles historiques et particulièrement son amour pour la vérité dans ses écrits et pour l'antiquité ; son ton de philosophie qui se remarque dans tout ce qu'il raconte, lui ont attiré les louanges de plusieurs savants, tels que le Pape Ganganelli Clément XIV, le P. Calmet, le C^te^ de Caylus, M. de Voltaire, etc. C'est ainsi qu'en parle Dreux du Radier, dans sa *Table alphabétique du Journal de Trévoux*[3] : « Nous avons peu de militaires aussi exacts et aussi précis, non seulement dans ce qui concerne son métier, mais dans l'histoire et dans les langues savantes. »

Il a commencé fort jeune à écrire et voici la liste de ses ouvrages qui ont été publiés.[4]

Le 1^er^ décembre 1777.

1. V. le Dictionnaire de la noblesse par La Chesnaye-des Bois.

2. Où il est mort le 29 mars 1782, *ajoute Grandidier*.

3. Tome VIII, p. 253 et 254.

4. *Nous ne croyons pas devoir reproduire cette liste, comme il ne s'agit ici que d'un auteur alsacien par accident. On la trouvera du reste dans les Biographies universelles.*

Laubrussel.

Ignace Laubrussel, né à Verdun le 27 septembre 1663, fit profession chez les Jésuites le 2 février 1697, devint en 1717 recteur du collège de Strasbourg ; bientôt après il fut provincial de la province de Champagne, de là il retourna à Strasbourg, puis il fut mandé en Espagne, où il fut chargé de l'instruction de Louis prince des Asturies. Il fut ensuite confesseur de l'épouse de ce prince. Il mourut au Port de Ste Marie le 9 octobre 1730.[1] Il prononça à Strasbourg le 16 novembre 1715 l'oraison funèbre de Louis XIV, qui y fut imprimée la même année.

Lautenbach.

Conrad Lautenbach, curé luthérien d'Hunawihr en Haute-Alsace, fit imprimer à Strasbourg en 1575, une traduction allemande de l'historien Josèphe dédiée à Frédéric duc de Wurtemberg-Montbéliard ; en 1575, à Francfort, une traduction allemande d'Hégésippe sur la guerre des Juifs, dédiée au magistrat de Riquewihr, et en 1573 à Francfort la traduction aussi allemande du *Catalogus testium veritatis* de Flavius Illyricus.

1. *Bibliothèque Lorraine*, p. 563.

Leckdeig.

Paul Leckdeig, ou Leckteig, comme il se nomme aussi quelques fois, natif selon les uns de Strasbourg et selon les autres dans le duché de Wurtemberg, et dont la postérité existe encore à Munster, fut nommé le 23 février 1564 ministre et curé principal de la ville de Munster, à la place de Jérôme Bayer, qui en avait été le second ministre de la Confession d'Augsbourg. Avant que de s'y rendre, il fut examiné dans le convent ecclésiastique de Strasbourg et promu au ministériat par Marbach dans le temple de Saint-Thomas. Il souscrivit le 5 septembre 1577 la formule de Concorde avec ses deux collègues Georges Charles, diacre de Mühlbach, et Thierri Eckhart, diacre de Munster; son nom se trouve dans les anciennes éditions de cette formule.

Paul Leckdeig épousa en premières noces Salomé, fille de Christophe Rudlinger, bourgeois de Strasbourg, et en seconde Catherine, fille de Barthélemi Graff, bourgeois de Munster. Il eut de cette dernière un grand nombre d'enfants, dont plusieurs entrèrent dans le magistrat de Munster. Il mourut au mois de septembre 1599.

Il laissa plusieurs observations historiques, relatives la plupart à l'état ecclésiastique et politique de la ville de Munster, dont le ms est conservée dans la maison du ministre principal de Munster.

Lederlin.

Jean Henri Lederlin naquit à Strasbourg le 18 juillet 1672. Son père Jean Georges Lederlin était maître-tailleur. Il fut nommé en 1703 professeur ordinaire en langue grecque et hébraïque en l'université de Strasbourg. Il mourut dans cette ville le 3 septembre 1737 ; il laissa quelques ouvrages et plusieurs dissertations académiques.

Le Laboureur.

Nicolas Le Laboureur et Jean Le Laboureur son frère, tous deux prévôts de S. Pierre-le-Vieux. Ils étaient fils de Claude Le Laboureur, premier président au Conseil souverain d'Alsace et de Catherine Moreau, fille du célèbre René Moreau, médecin, issu d'une ancienne maison de Flandre. [1]

Claude Le Laboureur, avocat général au parlement de Metz, devint premier président du Conseil souverain d'Alsace en 1682. Nicolas Le Laboureur, prévôt de S. Pierre-le-Vieux, son fils, devint en 1713 conseiller, chevalier d'honneur d'église au même Conseil. Jean Le Laboureur, son autre fils, chanoine de la même église, fut avocat général du même Conseil depuis 1706 jusqu'en 1725.

1. *Etrennes de la noblesse* de 1775, pag. 183.

Lefèvre d'Etaples.

Jacques Lefèvre d'Etaples s'appelait Fabri. Tous les monuments du temps le nomment ainsi.[1] Jean Sturm,[2] Melchior Adam[3] et Bayle[4] prétendent que Jacques Lefèvre fit en 1523 un voyage secret à Strasbourg par ordre de la reine de Navarre Marguerite, sœur de François Ier, afin de conférer avec Capiton et Bucer sur la réformation de l'église. Mais cette prétendue députation secrète de Lefèvre est une fable. Son voyage à Strasbourg est certainement de l'année 1525, comme le prouvent les témoignages de Sleidan et d'Erasme, et comme Bayle lui-même en convient d'ailleurs. La princesse Marguerite ne devint reine que lorsqu'elle épousa le roi de Navarre au mois de janvier 1527. Capiton n'était pas à Strasbourg en 1525 comme on le voit dans Melchior Adam lui-même. Lefèvre était grand-vicaire de Meaux, lorsqu'il fut obligé de quitter cette ville et la France et de se retirer à Strasbourg comme un fugitif, à cause de son *Commentaire sur les évangiles*, publié en 1522. Cela arriva sur la fin de 1525.[5]

1. Des Caumes, *Œuvres morales*, fol. 543, édit. de 1584 et Du Boulay, *Hist. univ.*, Paris, tome 6, pag. 439.

2. *In Antipapa 4*, pag. 8.

3. *In vita Capitonis*, pag. 70.

4. *Dans son dictionnaire.*

5. Voyez l'abbé Joly, *Remarques crit. sur le dict. de Bayle*, p. 350 et 351.

Erasme dans une lettre[1] écrite au mois de mars 1526 dit : *Faber Gallia profugus.* Il mourut en France la même année 1526 comme on le voit dans une autre lettre du 6 juin.[2] Il fut nommé d'Etaples, à cause du petit bourg de ce nom en Picardie où il naquit vers l'an 1445. Il ne se sépara jamais de l'église romaine et il mourut fort âgé en 1537.

Léon.

Léon, moine de Honau, fit en 1079 un recueil de toutes les chartes de son abbaye.[3]

S. Léon IX, pape.

Voyez l'*Histoire de l'Eglise de Strasbourg.*

Linck.

Jérémie Eberhard Linck naquit à Strasbourg le 4 mars 1695 ; il devint en 1710 professeur en poésie, quelques temps après en morale, et enfin en 1720 en droit. Il mourut dans sa patrie le 7 janvier 1743. On a de lui quelques dissertations.

Jérémie Eberhard Linck épousa Catherine Salomé, fille de Jean Henri Feltz, également docteur

1. Epist. 26, lib. 18.
2. Epist. 44, lib. 36.
3. Voyez l'*Hist. de l'Eglise de Strasbourg*, tome I, p. 406.

et professeur en droit en ladite université. Celle-ci traduisit en vers allemands la tragédie de Polyeucte du grand Corneille. Cette traduction de Madame Linck fut imprimée à Strasbourg en 1727.

Lingelsheim.

Georges Michel Lingelsheim, précepteur, puis conseiller de l'électeur palatin, était natif de Strasbourg.[1] Il était en commerce de lettres avec les plus illustres savants de l'Europe et particulièrement avec Bongars. C'est ce qui a fait que Morhof, peu attentif, dit de Lingelsheim qu'il avait été sécretaire de Bongars et lui attribue l'édition des lettres qu'ils s'étaient écrites réciproquement. Le véritable éditeur de ces lettres est un nommé Veyraz, qui avait effectivement occupé pendant douze ans la place de sécretaire auprès de Bongars. M. le président de Thou faisait tant de cas de son amitié et compta si bien sur sa fidélité, qu'il ne balança pas à le rendre dépositaire d'une copie de son histoire pour prévenir toute falsification, ou autres accidents, et c'est à ce dépôt et aux soins de Lingelsheim, que nous devons une bonne partie de cet excellent ouvrage, que les héritiers du président avaient condamné au feu par des vues d'intérêt, ou par d'autres raisons de famille.[2] Il mourut à Strasbourg en 1660. On

1. *Scaligerana*, pag. 141 et 162.
2. BAYLE, *Dict.*, tome III, pag. 120.

ne connait aucun ouvrage imprimé de lui, mais on lui a attribué un livre intitulé : *Idolum hallense*, imprimé en 1605, où Juste Lipse est fort maltraité. Scaliger en paraissait même convaincu, mais l'auteur véritable de cette critique est un autre Strasbourgeois nommé Pierre Denais, comme l'a reconnu Melchior Adam.

Lipp.

Jean Lipp, théologien, naquit à Strasbourg le 24 juin 1586, et mourut âgé de 27 ans le 24 septembre 1612. On a de lui quelques ouvrages théologiques.[1] Il est auteur d'un ouvrage in-8°, imprimé à Strasbourg en 1612 intitulé : *Synopsis musicae novae omninaevæ atque methodicae universae et inventae, disputatae et propositae omnibus philomusis.*

Cet ouvrage dédié par l'auteur aux huit frères, fils de Jean, duc de Saxe-Weimar, examine les règles de la musique suivant les premiers principes de l'harmonie.

Locamer.

Georges David Locamer naquit à Landau en 1588. Il fit ses études à Strasbourg et en 1608 il

1. Voyez sur ce Jean Lipp, FREHER, *Theatr. viror. erudit.*, pag. 366.

commença à fréquenter l'université. Après avoir fait son cours de philosophie il s'adonna à la jurisprudence. Il fut reçu en 1618 docteur à Heidelberg et peu après il devint professeur en droit à Strasbourg. Il y mourut d'hydropisie le 28 avril 1637.

Il a donné au public quelques ouvrages de sa profession. [1]

Lorillard.

Laurent Lorillard, en latin *Auricularis*, natif de Porrentruy, fut élu, en 1625, abbé de Lucelle, dont il augmenta beaucoup la bibliothèque. Obligé en 1632, dans le temps de la guerre des Suédois de quitter l'Alsace, il se retira avec cinquante-cinq de ses religieux et ne revit plus son abbaye, étant mort le vendredi avant la Pentecôte de l'an 1648.[2]

Cet abbé, docteur en théologie, instruit dans toutes sortes de sciences, laissa divers recueils ms tant sur les Saints Pères et surtout sur S. Bernard, que sur différents autres sujets sacrés et profanes; un commentaire sur la règle de S. Benoît, différentes lettres, etc... formant en tout vingt-deux à vingt-trois volumes. [3]

1. WITTE, *in memor. jurisconsult.*, pag. 171 ; MORÉRI, tome V, pag. 200.

2. BUCHINGER, *Epit. fastor. Lucellensium*, pag. 217 et 218.

3. Ib., p. 228 et seq.

Luck.

Jean Jacques Luck naquit à Strasbourg en 1574. Il était fils de Gal Luck, assesseur du grand sénat et receveur de plusieurs gentilshommes d'Alsace. Il s'appliqua de bonne heure à l'histoire et commença les *Annales Rupispoletani*, c'est-à-dire l'histoire des seigneurs de Rappolstein ou Ribeaupierre, dont il avait été pendant quelque temps archivaire et bailli. Cet ouvrage est en manuscrit conservé dans les archives de la ville de Strasbourg, comme le remarque Wencker [1] ainsi qu'un autre ouvrage *De familiis nobilibus*. Ce dernier continué par Frédéric Gal Luck, son fils, sont des recueils généalogiques, qui forment seize à dix-huit volumes.

Le goût pour l'histoire amena naturellement Luck à la recherche des médailles et des monnaies, il en fit à grands frais une ample et curieuse collection, qui lui donna lieu de composer un ouvrage imprimé à Strasbourg à ses dépens en 1620 sous le titre de *Sylloge numismatum elegantiorum quas diversi imperatores, reges et principes ab anno 1500, usque ad 1600 cudi fecerunt*, in-fol. Ce livre est fort rare et très curieux; il coûta beaucoup à son auteur par la quantité de planches dont il est orné; ces dépenses, qui ne rentrèrent pas, l'obligè-

1. *De Pfalsburg.*, pag. 185.

rent en 1638 à se défaire de son cabinet, qui passa entre les mains de la reine Christine de Suède, pour laquelle on en fit l'emplette, et qui vint ensuite entre celles du duc d'Orléans. Luck mourut en 1653.

Luckius in explicationibus suis numismatum, ac præcipue in numeris annorum, a veritate sæpius aberrarit; is vero, cujus studio et opera vel in delineandis, vel scalpendis nummis fuit usus, ut laboris faceret compendium, usurpavit licentiam primas ductas lineas æri mox imprimendi, quo factum est, ut quæ capita et effigies ad dextram debuissent converti, ad sinistra sæpius respiciant typusque adeo fuerit invertus. Dandus tamen honor Luckio, ut primum fuisse dicatur, qui glaciem, ut loquentur, fregerit, hoc est, aliis dederit occasionem studium Germanicorum nummorum amplius perpoliendi atque ad eam redigendi perfectionem, ad quam nostri illud ætas videt reductum.

On conserve une copie des *Annales Rappolsteinenses* de Luck dans la bibliothèque de M. Schœpflin : ils forment un gros ms in-fol.

Les médailles, qui se trouvent dans le *Sylloge* sont gravées par Pierre Aubry.

Luck dédia cet ouvrage à Eberhard *dynastae Rupis-Spoletanae... ex antiqua ducum Spoleti familia oriundo.*

Après la dédicace et la préface on lit un poème de Jean Paul Crusius, sous le titre d'*Encomium in-*

clytae et perillustris atque generosissimae domus Rupis-Spoletanae.

Ludolphe de Saxe.

Ludolphe de Saxe était saxon et passa quelques années dans l'ordre de S. Dominique. Il se fit ensuite Chartreux et devint premier prieur de la maison de Strasbourg en 1340. Bostius[1] et Petreius[2] disent qu'il mourut à Mayence, mais ils ne nous apprennent pas en quelle année ce fut.

Il composa la vie de J.-C. tirée des quatre évangélistes et des auteurs ecclésiastiques dont nous avons différentes éditions. Il a ajouté à chaque chapitre des commentaires et des prières.

Il écrivit encore des commentaires sur les psaumes[3] expliqué par des passages de S. Augustin, de S. Jérôme, de Cassiodore et de Pierre Lombard. Ses ouvrages écrits de sa main se trouvent dans la bibliothèque des Chartreux de Molsheim.

Dom Thierry Ruinart, dans la description de son Voyage littéraire fait en Alsace en 1696, conjointement avec Mabillon, rapporte avoir vu à la Chartreuse de Molsheim plus de 400 mss, entr'autres ceux de Ludolphe.[4]

1. *De viris illustr. Carthus.*, cap. 11.
2. *Bibliotheca cartusiana*, p. 233.
3. L'édition du Psautier de 1491 est due aux soins de Wimpheling.
4. THUILLIER, *Ouvrages posthumes de Mabillon*, III, p. 449.

Wimpheling [1] cite ce distique de Ludolphe [2] qui paraît avoir été fait au sujet du népotisme des papes :

Cum Factor rerum privaret semine clerum,
Ad Satanae votum successit turba nepotum.

Ce qu'on peut rendre par ces vers français :

Dieu défendant aux prêtres l'hyménée
Du diable confondit les vœux.
Le diable eut sa revanche : au défaut de lignée
Il leur fit naître des neveux.

Outre une traduction de l'Imitation qu'il passe pour avoir faite, on lui doit une vie de J.-C. in-fol. en latin, imprimée, à ce qu'on croit, dans son monastère en 1474. Elle a été réimprimée en 2 vol. in-fol. chez Verard avec une version française. Les deux éditions sont fort rares.

Félix Baligant, un des premiers imprimeurs de Paris, fit imprimer en 1597 le livre *De vita Christi*. Il a mis au bas du titre les ornements les plus ridicules et les moins convenables à un ouvrage aussi sérieux.

Cet ouvrage n'est pas absolument tiré des 4 évangiles, comme l'annonce le titre ; car on y trouve une infinité de contes ridicules tirés des évangiles apocryphes, ou des livres des rabbins. On y voit

1. *De episc.*, p. 64.
2. *In vita Christi*, part. I, cap. 68.

entr'autres plusieurs détails que Ludolphe a tirés du livre apocryphe intitulé l'*Evangile de Nicodème* et d'un autre nommé l'*Evangile de l'enfance* également apocryphe. Ces détails sont rapportés par M. le Marquis de Paulmy.[1] Les gravures de cet ouvrage sont aussi singulières que les détails et ceux-ci le sont tellement qu'un bon catholique n'oserait aujourd'hui les adopter, ni peut-être en répéter quelques-uns sans scrupule.

On voyait dans la bibliothèque du feu duc de la Vallière, mort le 16 novembre 1780, *le livre nommé Vita Christi* (traduit en français), 2 grands volumes in-fol. M. de Bure en a donné la description dans le catalogue de cette bibliothèque. C'est un superbe ms sur velin, de la fin du XV^e^ siècle, et d'une exécution admirable. Il est écrit en ancienne grosse bâtarde sur deux colonnes. Les sommaires sont en rouge et les lettres majuscules très élégamment peintes en or et en couleur. Le tome I^er^ est enrichi de 37 miniatures, et le II^e^ de 42, d'une beauté et d'une fraîcheur éclatante. La plus grande et la plus magnifique se trouve au 3^e^ feuillet du tome I^er^ : elle représente Ludolphe, auteur de l'ouvrage, vêtu de l'habit blanc des Chartreux, écrivant dans sa cellule sur un pupitre. Il est entouré de quelques Chartreux : un d'eux lui apporte un livre

1. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, lettre Ff, p. 219, 220 et 221.

relié en velours cramoisi. On voit par les armes d'Œtingen qui décorent le premier feuillet du titre de chaque volume, que ce ms a été exécuté pour un seigneur d'Œtingen, et par la devise : *Où que je soie*, qui est peinte au bas de quelques miniatures, qu'il a appartenu ensuite à Guillaume de Croy, mort à Worms en Allemagne en 1521.

Les troisième et quatrième volumes de ce ms manquent. Le 3e, dont M. Verdussen d'Anvers était possesseur, fut vendu seul à un curieux de Bruxelles à la vente faite en 1776 pour 642 livres de France. On ignore ce qu'est devenu le quatrième volume.

On trouve parmi les mss de la commanderie de S.-Jean de Strasbourg :

A. 46. Fratres Ludolphi... *Meditationes de vita Christi* pars prima, scripta anno 1638 per Buchardum.

A. 47. Ejusdem *de vita Christi.*

A. 124. Liber florum.

B. 27. Meditationes, pars secunda.

E. 62. Super psalterium. [1]

1. Voyez TRITHÈME, *De script. eccles.*; QUETIF et ECHARD, I, 563; MONTFAUCON, *Biblioth. Bibl. mss*, passim; MIRÆUS, *Auctarium*, p. 79; QUENSTED, *Dialogo de patriis illustr. viror.*; p. 240; SIXTE DE SIENNE, *Biblioth. sancta.*

Ludolphe, dans le chapitre 10, s'est déjà servi du nom de jésuites. On y lit : *Sicut a Christo dicuntur Christiani, ita a Jesu dicemur Jesuitæ.*

Luscinius.

Otmar Luscinius naquit à Strasbourg vers l'an 1470. Son nom allemand signifie un rossignol, d'où il est est plus connu sous le nom latin de *Luscinius*. Il traduisit aussi quelquefois son nom en celui de *Progneus*.

Il fit ses premières études dans sa patrie, et alla ensuite à Vienne en Autriche où il acquit une grande connaissance de la langue grecque. Il fut ensuite appelé à Augsbourg par Schrott, abbé du monastère de S.-Ulric, pour expliquer à ses moines les psaumes de David. Il fut quelque temps prédicateur de l'église de S.-Maurice dans la même ville. Le séjour qu'il y fit a fait croire à quelques bibliographes qu'il était moine de la même abbaye. Au sortir d'Augsbourg il passa à Bâle où il remplit également pendant quelque temps l'emploi de prédicateur. Il revint ensuite à Strasbourg où il fut fait chanoine dans l'église abbatiale de S.-Etienne de cette ville, comme il nous l'apprend lui-même dans l'épître dédicatoire datée de Strasbourg, 1 mars 1522, qui se trouve en tête d'un petit livret in-8° dont il est auteur, intitulée : *Grunnius sophista, sive pelagus humanae miseriae.*

Il mourut à Strasbourg, selon les uns en 1539 et selon les autres en 1535. Il laissa plusieurs ouvrages de théologie, sur lesquels lisez Dupin.[1]

1. *Table des auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, p. 961.

Outre ses allégories des psaumes écrites en allemand, on a les mêmes en latin, sous le titre de : *Psalterium Davidis regis et prophetae, ea qua potuit fieri cura et diligentia ex greco et hebraïcis dialectis ab Ottomaro Luscinio latinitate redditum.* Ce psautier fort rare fut imprimé à Augsbourg, in-8°, en 1524. Cette version est précédée de deux opuscules dont voici les titres : *Allegoriae psalmorum Davidis prophetae, secundum litterarum ordinem ab Ottomaro Luscinio summa Scripturarum fide tractatae*... et *Plectri in singulos psalmos* quos rei totius summam, sive *argumentum, appelles; licebit, eodem auctore.* Ces allégories latines furent réimprimées à Paris en 1551 avec celles de Godefroy Tileman.

Luscinius publia avec des additions de sa façon la *Summa Roselle de casibus conscientiae* du cordelier Baptiste Trovamala, imprimée en 1516, à Strasbourg, in-f°, où il se nomme *Ottomarus N.... Argentinus.*

Il fut aussi l'éditeur de l'ouvrage du dominicain Sylvestre de Prierio, intitulé : *De casibus conscientiae summa summarum quæ Sylvestrina dicitur.* In-f°. Cet ouvrage parut en 1518 à Strasbourg, chez Jean Grünninger. Son éditeur le dédia à Balthasar Gebhard commandeur de l'Ile verte de Strasbourg.[1]

1. Voyez mes notes sur la commanderie de S. Jean.

A la fin de l'ouvrage intitulé *Grunnius sophista*, se trouve *M. Grunnii corocotae porcelli testamentum*, mais avec des interpolations et des fourrures de sa façon, qui ont été relevées par Jean Alexandre Brassican, autre éditeur de la même facétie.

René Beck imprima à Strasbourg en 1519 le commentaire de Haymon, évêque d'Halberstadt, sur les épîtres de S. Paul avec la préface d'Ottomar Luscinius, docteur en droit canon.

Jean Knobloch imprima à Strasbourg en 1517: *Progymnasmata graecanicae litteraturae*, in-4°, de Luscinius; en 1515 les *Senarii graecanici*, in-4°, du même, et en 1515 les *Musicae institutiones* in-4° du même.

On trouve dans les *Joci et sales* de Luscinius, son ouvrage le plus répandu et imprimé pour la première fois en 1524, in-8°, à Augsbourg, plusieurs contes tirés des fabliaux français du XII^e^ et XIII^e^ siècles, dont M. Le Grand a rendu compte dans ses cinq tomes. Un des contes les plus piquants de Luscinius est le 92^e^ qui a été ainsi rendu en français par M. de la Monnaye:

Un gros coquin, veille de Fête-Dieu,
Chez un barbier fut présenter sa face,
Le suppliant de lui vouloir par grâce,
Faire le poil pour l'amour de Dieu.
Fort volontiers, dit le barbier honnête:
Vite, garçon, en faveur de la fête,
Depêchez-moi cette barbe gratis.
Aussitôt dit, un des apprentis

Charcute au gueux le menton et la joue.
Le patient faisait piteuse moue
Et comme il vit paraître en ce moment
Certain barbet navré cruellement,
Pour vol par lui commis dans la cuisine:
Ah! pauvre chien, que je vois en ce lieu,
S'écria-t-il, je connais à ta mine,
Qu'on t'a rasé pour l'amour du bon Dieu!

Luscinius fut longtemps le partisan et l'ami du célèbre Erasme qui, dans une lettre datée de Fribourg en Brisgau en 1531,[1] dit : « Est Ottomarus Luscinius hujus urbis primarius ecclesiastes, nec a linguis et musis alienus. » Mais il se brouilla avec lui dans la suite jusqu'à le poursuivre au delà du tombeau, sans qu'on puisse deviner le motif de la haine qu'il lui porta. Elle lui attira après la mort d'Erasme, ce distique de la part de Mélanchton:

Cum laceras miseros crudeli carmine manes,
Nomen erit vultur, non philomela tibi.

On a de lui des traductions latines des Symposiaques de Plutarque et des Harangues d'Isocrate à Demonicus et à Nicoclès. Ces traductions sont plus fidèles qu'éloquentes.[2]

1. Lib. 25, epist., fol. 972.

2. Voyez sur Luscinius, M. DE LA PORTE, *Essai sur la musique ancienne et moderne,* III, p. 354; la vie de Geiler dont Ottomar fut le disciple par WIMPHELING; MIRAEUS, *in Scriptor. eccles. Fabricii,* p. 125; LEGIPONT, *Historia rei litterariae O. S. Benedicti,* IV, p. 36; D. FRANÇOIS, *Bibl. générale.* Ces deux derniers auteurs et Lelong disent à tort qu'il était bénédictin.

Luterbourg.

N. Luterbourg, né à Strasbourg, gravait au commencement du XVIII^e^ siècle d'un burin léger et facile. Il était père du célèbre peintre mort depuis quelques années en Angleterre après avoir mérité les applaudissements et les regrets de Londres et de Paris, et que Strasbourg revendique également comme un de ses enfants.

Lycosthènes.

Conrad Lycosthènes — le vrai nom allemand était Wolffhard, — naquit à Rouffach en Alsace en l'année 1518; son père Thibaut Wolffhard était sénateur et receveur de Rouffach. Sa mère Elisabeth Kürsner était sœur de Conrad Pelican.[1] Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il passa en 1535 à l'université de Heidelberg, où il fit de si grands progrès dans les sciences et les langues, qu'en moins de quatre ans il fut créé maître ès-arts. Il s'appliqua ensuite à la théologie et à l'histoire; ses progrès le firent connaître de Henri Stoll prédicateur de Heidelberg qui le mena à Ratisbonne, où il assista au célèbre colloque qui s'y tient en 154... De retour à Heidelberg, il n'y resta plus qu'un an et passa ensuite avec Henri Pantaléon à Bâle, où il

1. ADAM, *In vit. germ. theolog.* p. 173.

fut nommé professeur en 1542; il y enseigna en même temps la langue latine, la grammaire et la dialectique dans le collège, et la logique dans l'université. Après avoir exercé ces trois places pendant trois ans, il fut nommé en 1545 diacre de l'église de S. Léonard et il y exerça le ministère jusqu'à sa mort arrivée à Bâle le 25 mars 1561 après une forte attaque d'apoplexie.[1] Lycostènes épousa Christine Herbster, fille de Jean Herbster peintre, et veuve de Léonard Zwinger.[2]

Dans un recueil, qu'il fit imprimer à Bâle en 1557, on trouve un mémoire de *Rep. rubeacensium.*

Ce fut Lycosthènes qui commença l'ouvrage intitulé : *Theatrum vitae humanae.* Il y travailla pendant quinze ans; mais la mort l'ayant prévenu, il fut achevé et publié par Théodore Zwinger, professeur en médecine, qui était son beau-fils.[3] Cet ouvrage en 4 volumes in fol. eut différentes éditions en 1565, 1561, 1586, 1596 et 1604.

Il fut enterré dans l'église de S. Léonard de Bâle, avec cette épigraphe :

Siste gradum Viator.
Si bonus es morere victurus,
Sin malus es vive moriturus.

1. Melchior Adam, p. 174, Pantaléon, *Prosogr.* lib. 3. *Athenae rauricae*, p. 256.

2. Voyez le catalogue des ouvrages de Lycosthènes dans *Athenae rauricae*, p. 257 et dans Adam, p. 174.

3. Adam, *In vitis germanorum medicorum*, p. 136.

Hocce
Conrad ego Lycosthenes Rubeacensis,
Philosophiae perennis compendium et luminum datoris benig.
Per XLII. valetudinariae aetatis annos,
Menses septem, dies septem,
Sedulo, serioque commentatus
IIX Kal. aprilis
Non improviso apoplexio turbine ad certam immortalitatem
Anno ejusdem repar. MDLXI,
Prœter votum metumque abreptus,
Sortis literar.
Multam saltem si non magnam,
Reliqui usuram posteris.
Qui potes meliora debes,
Atque ut prœstes,
In rem tuam abi.

M.

Maïus.

Jean Maïus, naquit à Sélestadt vers l'an 1502, frère utérin de Jacques Spiegel, qu'il aida dans son travail et auquel il succéda dans la place de secrétaire auprès de l'empereur Ferdinand I.[1] Il était fils de Madeleine, sœur du célèbre Wimpheling, sous lequel il étudia à Heidelberg.[2] Comme il était ecclésiastique, Ferdinand lui conféra plusieurs riches bénéfices, entr'autres la prévôté de Zvettel. Enfin après avoir servi avec honneur ce prince pendant dix ans, il mourut en 1536, âgé de 35 ans.

Jacques Spiegel son frère, secrétaire de trois empereurs, lui fit élever une épitaphe dans l'église paroissiale de Sélestadt, qu'on y voit encore aujourd'hui.

Jean Maïus est nommé en 1518 et 1520 dans le nombre de ceux qui formaient la société littéraire de Sélestadt.

1. WENCKER, *In collectis Archivis*, p. 445.
2. ADAM, *In vitis theolog. Germ.*, p. 10, et *In vitis Germanor. jureconsult.*, p. 31.

Aulae primoribus indolis elegantia ac dexteritate morum optimo jure gratissimum, dit de lui Erasme.[1] On lit la même chose dans l'auteur des Paralipomènes *ad chronicon Ursbergense.*[2]

Mangue.

Voyez l'abrégé de la vie de ce médecin, dans le *Journal de Monsieur*, mars 1780,[3] et dans la *Nature considérée sous ses différents aspects.*[4]

Mappus.

Marc Mappus, né à Strasbourg le 2 octobre 1632, fit ses études dans sa patrie et alla ensuite passer quelque temps à Padoue. Il fut reçu docteur en médecine en 1633 dans l'université de Strasbourg et peu de temps après il fut créé professeur en botanique et en pathologie. Il fut chanoine de S. Thomas, et mourut le 9 août 1701 n'ayant jamais été attaqué que de la seule maladie qui précéda sa mort et qui ne l'arrêta pas une semaine.

Il laissa plusieurs ouvrages de son métier,[5] entr'autres en ms son *Historia plantarum alsatica-*

1. Operum t. III, part. 2, p. 1141.
2. P. 363.
3. P. 444—458.
4. Num. 7 et 8, des 15 et 30 avril 1780, p. 299—304 et 346—351.
5. Consulter sur ses ouvrages JÖCHER, *G. Lexicon*, II, p. 46.

rum qui a été publiée après sa mort en 1712 par le docteur Jean Chrétien Ehrmann, ouvrage plein de recherches disposées en ordre alphabétique.

Marbach (Erasme).

Erasme Marbach, fils de Jean Marbach et frère de Philippe, naquit à Strasbourg en 1548, y remplit une chaire de théologie et mourut en 1593 dans la même ville.

Marbach (Jean).

Jean Marbach naquit à Lindau le 24 avril 1521 et fut promu au doctorat par Luther en 1543. Il fut d'abord ministre à Jéna, puis il succéda à Paul Fag à Isna; ayant été chassé de là en 1545 parce qu'il enseignait le Zwinglianisme, il fut appelé à Strasbourg par Bucer et Fag qui le nommèrent collègue dans le ministère. Il devint d'abord curé de S.-Nicolas et lorsque Bucer passa en Angleterre, des Dominicains. En 1552, à la mort de Hédion, il devint président du consistoire, en 1559 doyen de S.-Thomas et en 1561 prédicateur de la cathédrale.[1] Il fut employé dans les affaires de son parti, parut au concile de Trente[2] en 1552 et se trouva à la conférence de Worms en 1557.

1. Voyez son épitaphe et ses écrits dans SCHAD, p. 95 et 96.

2. Où il fut envoyé avec Jean Brentius et Jacques Heerbrand. HUBER. *Bericht von denen Wilhelmern in Strassburg*, p. 63.

Il écrivit contre les Sacramentaires un traité *de Cœna Domini* et publia un ouvrage intitulé *de officio episcopi*. Il écrivit plusieurs ouvrages de théologie, entr'autres un au sujet des miracles contre le savant P. Canisius, un des plus redoutables adversaires du luthéranisme.

Il mourut à Strasbourg le 17 mars 1581.[1]

Il est aussi auteur d'une satire contre les Jésuites imprimée en 1578 sous ce titre : *Fides Jesu et Jesuitarum : hoc est collatio doctrinae D. N. J. C. cum doctrina Jesuitarum.*

Ex libro Salico S. Thomae :

« An. 1546. Johannes Marbachius, doctor S. theologiæ Witebergensis obtinet canonicatum in cujus possessionem inductus est 15 aprilis.

An. 1559, die 7 martii, in locum Petri Dasypodii decanus fuit electus doct. Joh. Marbachius. »

Marbach (Philippe).

Philippe Marbach, fils de Jean Marbach, naquit à Strasbourg le 29 avril 1550. Après avoir fait ses études dans sa patrie et sous les yeux de son père il passa en 1370 à l'université de Bâle où il fut fait la même année maître ès-arts. En 1571, il alla à Tubingen et en 1572 à Francfort et à Rostock. Ce

1. Voyez sur J. Marbach, LA GUILLE, I, p. 226; SCHŒPFLIN, II, p. 342.

fut en ce dernier endroit qu'il prit en 1573 le degré de licencié en droit. Il fut ensuite appelé à Gratz, où il occupa successivement les places de conrecteur et de recteur. Il n'y resta que jusqu'en 1579 qu'il retourna à Bâle pour y prendre le bonnet de docteur en théologie. Il passa de là à Heidelberg pour y commencer les fonctions de la chaire de professeur et d'inspecteur du collège de la Sapience, emplois que Louis, électeur palatin, lui avait conférés. Il fut appelé ensuite au gymnase de Klagenfurt en Carinthie. Il y demeura jusqu'à ce que par la mort d'Erasme Marbach son frère, il revint à Strasbourg en 1593 pour y remplir une place de professeur en théologie qu'il laissait vacante.

Il avait épousé en 1576 Catherine, fille de Thomas Haustein, médecin de l'archiduc d'Autriche, dont il eut quatorze enfants. Il fut élu en 1601 doyen de S.-Thomas, et mourut à Strasbourg le 28 septembre 1611.[1]

Manegold de Marbach.

Voyez notre *Histoire de l'Eglise de Strasbourg*.

1. WITTE, *Theolog.*; FECHT, *Apparatus ad epistolas Marbachii*. On peut voir le catalogue des ouvrages de Philippe Marbach dans MORÉRI, VI, p. 118. Il publia entr'autres une apologie du fameux livre de la concorde, composé par quelques luthériens vers 1580, qui a donné naissance à la secte des concordistes.

Martyr (Pierre).

Pierre Vermili, plus connu sous le nom de Pierre Martyr, naquit à Florence le 8 septembre 1500. Son père se nommait Etienne Vermili, mais il donna à son fils le nom de Pierre Martyr à cause d'un vœu qu'il avait fait à S. Pierre, martyr de Milan. Il prit en 1516 l'habit de chanoine régulier de S.-Augustin dans le monastère de Fiesole près de Florence.[1] Il étudia la langue grecque et la philosophie à Padoue, l'hébreu et la théologie à Bologne: il fit de si grand progrès dans toutes les sciences, que, brillant encore par son éloquence naturelle, il fut considéré comme le chef de sa Congrégation et comme l'un des plus habiles prédicateurs d'Italie. Il prêcha dans les plus célèbres villes avec applaudissement et avec un grand concours de peuple. Mais la lecture des commentaires de Bucer sur les évangiles et de quelques livres de Zwingle commencèrent à le séduire. Il était alors à Naples supérieur du couvent de S.-Pierre. Les liaisons qu'il y eut avec un noble espagnol, nommé Jean Valdès, achevèrent d'engager tout-à-fait Martyr dans les sentiments des protestants. L'un et l'autre l'inspirèrent à diverses personnes de qualité de la même ville qui s'assemblaient dans des maisons particulières où Pierre Martyr leur prêchait. Quoique ces assem-

1. ADAM, *in vitis theolog. exterorum,* p. 13.

blées se fissent secrètement, elles furent pourtant découvertes, et Vermili ayant été accusé à Rome, se tira d'affaire par la faveur de ses amis et de ses protecteurs. Peu après il sortit de Naples et vint à Lucques où son ordre le nomma prieur du couvent de S. Fridian. Il continua à y enseigner les nouvelles erreurs, et il y attira dans ses sentiments plusieurs de ses confrères, Paul Lacisi de Vérone, Celse Martinenga, Emanuel Tremel et Jérôme Zunchius. Plusieurs autres de ses moines se laissèrent entraîner par lui et l'on vit dans l'espace d'une seule année jusqu'à 18 religieux dudit couvent quitter leur patrie et se retirer à Genève et en Suisse. Enfin en 1543, Vermili quitta Lucques, accompagné seulement de trois de ses religieux, entre lesquels Paul Lacisi de Vérone qui mourut depuis à Strasbourg, professeur en langue grecque. Il passa par Florence sa patrie, où il emmena avec lui Bernardin Ochin, général des Capucins. Tous les deux se retirèrent chez les protestants. Vermili passa d'abord à Zurich, puis à Bâle. Mais n'ayant pas trouvé d'emploi dans ces deux villes, il vint à Strasbourg où Martin Bucer l'arrêta avec Paul Lacisi son compagnon. Vermili y fut nommé professeur en théologie et Lacisi en langue grecque. Vermili enseigna et expliqua l'Ecriture-Sainte à Strasbourg pendant plus de quatre ans avec le plus grand succès. Il resta toujours étroitement lié avec Bucer quoiqu'il ne s'accorda pas avec lui au sujet de la Cène, et qu'il n'approu-

vait pas les détours que prenait Bucer pour tâcher d'accommoder les deux partis. Martyr épousa à Strasbourg en 1544 une jeune religieuse, nommé Catherine Dampmartin, qui s'était sauvée d'un couvent de Metz. Cette femme accompagna Martyr en Angleterre et y mourut de la fièvre en 1552, sans enfants, après huit ans de mariage. Elle fut enterrée à Oxford à côté du tombeau de sainte Frideswide. Le cardinal Polus, sous le gouvernement de la reine Marie, fit déterrer le corps de Catherine et jeter sur un fumier. Mais la reine Elisabeth ayant succédé à Marie, fit rendre de nouveaux honneurs au corps de Catherine qui fut reporté solennellement dans la même église, et ordonna qu'on mêla ses os avec les reliques de sainte Frideswide.

La réputation de Martyr le fit connaître en Angleterre et il y fut appelé sous le roi Edouard par Cranmer, archevêque de Cantorbéry. Martyr partit pour s'y rendre sur la fin de novembre 1447, accompagné de Bernardin Ochin. Y étant arrivé, il fut fait professeur en théologie en l'université d'Oxford pour y expliquer l'Ecriture-Sainte. Le roi le nomma peu après chanoine et doyen du chapitre de l'église du Christ à Oxford, où Vermili prit publiquement le grade de docteur. Cranmer le chargea avec deux autres théologiens de rédiger les lois ecclésiastiques d'Angleterre. Sous la régence de la reine Marie, qui rétablit la religion catholique, on défendit à Martyr d'enseigner. Il prit le parti de de-

mander son congé qui lui fut accordé par les conseillers d'Etat. Il retourna à Strasbourg où il arriva le 22 juin 1554 et où il trouva ses anciens amis et sa première place. Il continua à y expliquer l'Ecriture-Sainte et à y enseigner en même temps la philosophie. Mais comme il suivait, touchant la Cène, des sentiments différents de ceux qu'avaient embrassés alors les théologiens de Strasbourg, et qu'il différait entièrement sur ce point de la doctrine de la confession d'Augsbourg, son second séjour ne lui fut pas aussi agréable que le premier. Il chercha donc à le quitter : l'occasion s'en présenta bientôt. Le magistrat de Zurich lui offrit la place de Conrad Pellican qui venait de mourir. Martyr l'accepta avec plaisir, et il partit de Strasbourg le 3 des ides de juillet 1556. Il devint à Zurich professeur des langues grecque et hébraïque et y prit des lettres de bourgeoisie. Il y épousa en 1558 une seconde femme, Catherine Merenda, dont il eut un fils et une fille morts en bas âge, et une fille posthume nommée Marie. Il assista en 1562 au colloque de Poissy. Il mourut à Zurich le 12 novembre 1562.[1]

M. de Thou dit de Martyr qu'il excellait en esprit et en science, et qu'il ne laissa qu'une fille qui fut réduite à une pauvreté extrême et presqu'à la mendicité par la mauvaise conduite de son mari.

1. SCHMID, *Jubelpredigten des Strassburgischen Gymnasii*, an. 1638, p. 225.

Voyez le catalogue de ses ouvrages dans Tissier [1] et Moréri. [2]

Sa créance sur l'Eucharistie était non seulement différente de celle des luthériens, mais encore de celle des calvinistes. Il soutenait que non seulement J.-C. n'était pas corporellement dans le sacrement de nos autels, mais encore qu'on ne pouvait pas dire qu'il y fut réellement. Ainsi s'étant trouvé au colloque de Poissy et ayant ouï dire aux ministres calvinistes qu'on recevait réellement J.-C. au sacrement de la cène, bien qu'il ne fut pas réellement sous les espèces du pain, il fut scandalisé de cette opinion et s'inscrivit en faux contre elle.

Ex libro salico S. Thomae :

« An. 1544, 13 martii, fit canonicus Doct. Petrus Martyr Vermilius florentinus.

« An. 1545. Custodiam obtinet Doct. Petrus Martyr.

« An. 1545. D. Petrus Martyr absens in Anglia canonicatum B. resignat.

« An. 1554. Hieronymo Poppio canonico in Galliam profecto et Monpessuli titulum et gradum d. medici cum honore consecuto abstulerunt Dom. Scolarchae canonicatum, a quibus deinde capitulo presentatus est denuo doctor Petrus Martyr qui jam

1. *Eloges des hommes savants*, I, p. 206.
2. Tome VIII, p. 80.

ex Anglia redierat, inductus in possessionem ejus canonicalis prebendæ 22 jan. 1554.

« An. 1556. Doct. Petro Martyri canonicatum suum resignanti, et quo vocatus erat Tigurum migraturo, successit D. Franciscus Hotomannus parisiensis, jureconsultus, nactus possessionem pridie Kal. novembris 1556.

« An. 1561, in fine anni, Doct. Franc. Hotomanus canonicatum resignavit in manu scolarcharum a quibus eum acceperat. »

Mentel (Jacques).

Jacques Mentel a publié deux opuscules pour prouver que Jean Mentelin de Strasbourg était l'inventeur de l'imprimerie : *Brevis excursus de loco, tempore et auctore inventionis typographicæ*, Paris, 1644, in-4°; et *De vera typographiae origine parænesis*, 1650, in-4°.

« Cette prétention, dit M. l'abbé de S. Léger,[1] est absurde, insoutenable, pour la défense de laquelle Jacques Mentel se montre fort peu délicat sur le choix des moyens. »

Le P. Jacob adopte l'opinion de Mentel.[2]

1. *Supplément à l'histoire de l'imprimerie de P. Marchand*, Paris, 1775, p. 168, note.
2. *Traité des bibliothèques*, p. 531.

Jacques Mentel dit[1] que l'empereur Frédéric, par ses lettres patentes données en 1446, déclara Jean Mentel inventeur de l'imprimerie, et lui permit de couronner d'or le lion qu'il portait pour armes et d'ajouter au lion qui était sur le timbre de l'écu, une couronne d'or surmontée d'un panache de plusieurs plumes droites.

Ce Jacques Mentel, docteur en médecine à Paris, mort en 1671, se disait de la famille de Mentel de Strasbourg.

Il rapporte[2] le passage suivant tiré du livre de la cathédrale intitulé : *Liber pulsuum mortuorum* : « *Item obiit D. Joannes Mentelius impressor, sabbato post*[3] *conceptionem virginis Mariæ an. 1478 et factus est ei pulsus cum campana magna, dominica sequenti.* » Ce *Liber pulsuum* est déposé dans les archives de la fabrique.

Mentel (Jean).

Jean Mentel, ou Mentelin, un de premiers imprimeurs de la ville de Strasbourg, naquit à Sélestadt.[4] Il vint à Strasbourg en 1440 et il y lia connaissance avec Gutenberg dont il apprit probable-

1. Fol. 57.
2. Pag. 92.
3. Forte : *ante*.
4. Et non à Strasbourg, comme le dit Moréri, VI, p. 279.

ment les premiers essais d'impression. Il se fit recevoir en 1447 bourgeois de la ville de Strasbourg et se fit inscrire à la tribu des peintres et des orfèvres, qu'on appelle aujourd'hui le *poèle des échasses*. Il est qualifié, dans l'acte de réception, notaire juré de la cour épiscopale de Strasbourg. Il leva une imprimerie dans une maison dite alors le parc, ou le *thiergarten*,[1] qui avait jusqu'alors servie d'hôtellerie, et dont le terrain fait ajourd'hui partie du collège royal, vis-à-vis le marché. Mentelin disputa aux Mayençais l'invention de l'imprimerie, fit voir à tout le monde des caractères de buis, de poirier et d'écorce de hêtre avec lesquels il avait fait ses premiers essais. Il le prouva si clairement que l'empereur Frédéric III l'anoblit et lui donna même en 1466 des armes, comme à l'inventeur de l'imprimerie.

En 1474 il fonda un anniversaire dans l'église paroissiale de S.-Laurent, pour ses père et mère, femmes et enfants. On lit dans l'ancien Nécrologe de cette paroisse au 4 décembre : « *Secundo non. decembris, anniversarium Joannis Mentelin impressoris librorum, patris et matris ejus, Elisabeth de Matzenheim et Magdalene conjugum ejus. Jacet in cimiterio ante januam capellae S. Michaelis.* »

1. *Chronique ms de Specklin*, citée par SCHILTER, *ap. Chron. Kœnigsh.*, p. 442.

Mentelin mourut à Strasbourg le 4 décembre 1478. Il fut enterré avec honneur dans le cimetière de la paroisse de S.-Laurent attenant à la cathédrale, et l'on fit sculpter sur sa tombe une presse avec une épitaphe [1] en vers allemands où on le fait parler ainsi :

Ich Johann Mäntelin lieg endlich da begraben,
Der ich, durch Gottes Gnad, am ersten hab buchstaben
Zu schöner Schrifften druck in Strassburg hier erdacht,
Und solche schöne Kunst dadurch zu Weg gebracht,
Das ein mann einen Tag jetzung so viel kan schreiben,
Als sonst ein gantzes Jahr : und diese Kunst wird bleiben
Bis an das End der Welt. Nun war es die Gebühr,
Das Gott würd Danck gesagt, und ohne Ruhm auch mir.
Allein, ich halt davor, es werde schlecht geschehen
Und darum hat mir Gott ein Denckmahl selbst ersehen,
Dass ungefehr zu Lohn für meine Druckerey,
Mir dieser Münster-bau ein Mausoleum sey.

Cette épitaphe paraît mettre d'accord le mérite des deux inventeurs : Gutenberg inventa à Strasbourg les caractères de bois ; il partit pour Mayence, et Mentelin imagina les caractères de métal, avec lesquels un homme écrira plus dans un jour qu'autrefois dans un an, vu leur solidité. C'est ce que confirme Gebwiller [2] : *Foverunt et haec mœnia Argentoratensia praeclaris indolis homines et indige-*

1. Cette épitaphe fut ôtée de la cathédrale en 1534 lorsqu'elle fut pavée, et transportée en 1554 au Maurhoff. On ignore ce qu'elle est devenue depuis.

2. Pag. 19.

nas et advenas, in Alsatia olim nostra viritim nominandos. In quorum albo Joannes Mentelin non infimum locum obtinet ob calcographandi seu **stanneis calamis excudendi** *libros artem, quam primus ante septuaginta quatuor annos in hac urbe invenit.* Gebwiller écrivait en 1521, ce qui fixe l'invention de Mentelin à l'an 1447.

Mentelin voulut, cinq ans avant sa mort, conserver par une pierre sa mémoire et celle des siens. Cette pierre était autrefois insérée dans le mur du cloître de l'église de S.-Guillaume, vis-à-vis le chœur, d'où elle passa en 1753 dans la bibliothèque de M. Schœpflin. Cette pierre, haute de deux pieds et large de trois, porte l'inscription suivante :

Memoria Johannis
Mentelin civis Argentinensis,
Parentum suorum Nicolai,
Elyzabeth, Magdalene prime uxoris,
Et liberorum suorum, nec non Elizabeth de
Matzenheim uxoris sue secunde.
Anno Domini M.CCCCCC.LXXII.

On en trouve la figure dans le *Musaeum Schœpflinum.*[1]

On y trouve, à l'angle droit de la pierre, un lion couronné, qui sont les armes des Matzenheim, et à l'angle gauche, une bande qui sont celles des Mentel.

1. T. I, tab. 3, fig. 2.

Schilter [1] rapporte aussi cette table, mais il lit mal *Watzenheim* au lieu de *Matzenheim*.

Mentel était originaire de Sélestadt, d'une famille plébéienne. [2] Son père se nommait Nicolas et sa mère Elisabeth. Sa seconde femme, Elisabeth de Matzenheim, était d'une famille noble de Strasbourg, qui s'éteignit en 1530 dans la personne de Jean de Matzenheim. [3]

On trouve à la fin d'une bible de Mentel de la première impression, sans date de lieu et d'année, des vers faits en son honneur par Rodolphe de Langen, natif d'Erfurt. Ces vers sont adressés *acerrimo atque acutissimo multarum bene artium divinarum Johanni Mentelin*. Cette bible est dans la bibliothèque de l'université protestante.

Editions de Mentel : 1466, 1469, 1473.

Emmanuel Mentel, mort en 1651 diacre de S.-Guillaume, était de la famille de Mentelin.

Mentel (Jean).

Une épitaphe d'un Jean Mentel qui n'est pas le même que l'imprimeur se trouve dans la sacristie

1. *Ad Chron. Kœnigsh.*, p. 451.

2. Jacques MENTELIUS, *De vera typ.*, prétend, mais à faux, que Mentelin descendait d'une famille noble originaire de la Rhétie. Voyez SCHŒPFLIN, *Vind. typographicae*, cap. 10, p. 95.

3. *Alsatia illustrata*, III, p. 657.

de l'église de Bussiare, village du diocèse de Soisson, à trois lieues de Château-Thierry :

« *Cy gît noble homme Jean Mentel, vivant écuyer du pays d'Alsace, lequel trépassa en 1556.*

Pro patria excoluit belli non degener artes
Floridulæ ætatis tempore Mentelius.
Composita pace egregio cum milite regis
Galli sacra petit, fratre suo comite.
Criminis hinc labes illis a Cæsare ducta est :
Hoc juro a patria causa fuitque fugæ. »

Au dessus de cette épitaphe est gravé l'écusson du défunt qui est un lion couronné.

Les Mentels se réfugièrent en France en 1548.

Mercklin (Balthasar).

Balthasar Mercklin naquit à Strasbourg d'une famille bourgeoise, en l'année 1479. Il était prévôt du chapitre de Ste-Marguerite de Waldkirch et devint en 1517 chanoine de S.-Thomas de Strasbourg. C'était un homme très savant, qui devint vice-chancelier de l'empereur Charles-Quint.[1] Ce prince lui procura en 1527 l'évêché d'Hildesheim, en 1529 celui de Constance, et en 1530 celui de Malte. Il mourut subitement à Trèves le 28 mai 1531 et fut enterré à l'abbaye de S.-Siméon où l'on voit son épitaphe rapportée par la *Gallia christiana*.[2]

1. WENCKER, *in collectis archivis*, p. 438 et 439.
2. T. V, p. 925.

Bruschius dit de lui :

. . . . . Balthasarus ortus
Marcelli Waldkirchensis de paupere gente,
Sed doctissimus et tali dignissimus heros
Munere, præcipue carus tibi, Carole quinte.

Ex libro salico S.-Thomæ :

« An. 1517, Balthasar Mercklin de Waldkirch, utriusque juris doctor, præpositus collegii S. Margarethæ, postea factus vice-cancellarius et orator Caroli v. romanorum imperatoris Cæsaris Augusti, primum Maltensis, deinde etiam Hildesheimensis et Constantiensis episcopus, tricorporem de Gergona referens, nominatus fuit canonicus Thomanus. »

Il est nommé dans un diplôme de Charles V de 1530, évêque et administrateur de Hildesheim. [1]

Mercklein (Caspar).

Buchinger [2] fait mention d'un Caspar Mercklein, de Strasbourg, auteur d'une chronique d'Alsace.

Merschwin.

Rulmann Merschwin. Wimpheling en parle ainsi : « Fuit Rulmannus Delphinus, lingua nostra

1. Apud LUNIG, *Spicileg. eccles.*, part. 2, p. 266. Cf. *Austria sacra*, p. 61, 192, 193 ; part. 1, t. 2, p. 269.
2. *Fasti Lucellenses*, p. 6, 192 et 241.

Merschwin, civis Argentoratensis, miris visionum revelationumque gratiis illustratus. Opuscula quædam scripsit, licet in germanica lingua, devotis admodum utilia et ad contemplationem aptissima. »

Ce R. Merschwin rétablit l'église et les bâtiments du monastère de la S^te^ Trinité de Strasbourg et les accorda en 1370 à des religieux prêtres de l'ordre de S.-Jean de Jérusalem. Il passa avec eux le reste de ses jours et y mourut le 18 juillet 1382.

Les écrits de R. Merschwin se trouvent en mss dans la bibliothèque de la commanderie de S.-Jean.

On lisait autrefois son épitaphe dans l'ancienne église de la commanderie :

Anno Domini 1382 XV. Kal. Augusti, obiit Rulmannus Merswin, civis Argentin. fundator hujus domus.

Anno Dom. 1370 in die Beati Nicolai, obiit Domina Gertrudis de Bütenheim, uxor præscripti fundatoris.

Meyer.

Joachim Meyer, natif de Strasbourg, est un des premiers qui ait écrit un traité sur l'escrime et sur l'art de faire les armes. Son ouvrage intitulé : *Joach. Meyer gründliche Beschreibung der freyen ritterlichen und adelichen Kunst des Fechters*, fut imprimé à Strasbourg en 1570, in-4°, et réimprimé à Augsbourg en 1600.

Cet ouvrage est rare. Il est cité [1] dans celui de Henri de Gunterrodt *de veris principiis artis dimicatoriae*, imprimé en 1579 à Wittenberg.

Micylle.

Jacques Micylle naquit à Strasbourg le 6 janvier 1503. Son véritable nom de famille était Moltzer. Il représenta si bien dans sa jeunesse le personnage de Micylle, que Lucien introduit dans un de ses dialogues, intitulé *Somnium* ou *Gallus*, qu'on s'accoutuma à lui donner ce nom qu'il porta depuis, comme il le dit lui-même dans ces deux vers [2] :

Fortuito quondam Micylli nomina casu
Reperi et in mores transiit ille meos.

Il tint, dit Bayle, un rang bien honorable parmi les savants de son siècle. Il fit ses premières études dans sa patrie, après lesquelles il partit en 1518 pour aller visiter les académies et les universités les plus célèbres d'Allemagne. Il s'arrêta près de cinq ans dans celle d'Erfurt et il fut disciple du fameux Joachim Camerarius, dont il resta toujours l'intime ami, comme le remarque M. de Thou. [3] Ce fut dans cette école qu'il acquit le nom de Micyllus, à l'occasion que nous venons de dire. Dès l'âge de 24 ans,

1. Page 22.
2. *Sylvarum*, lib. 1.
3. Lib. 21.

en 1527, il fut nommé par le magistrat de Francfort-sur-le-Main pour y enseigner les langues grecque et latine. Il se rendit ensuite à Heidelberg, en 1532, où il fut professeur de langue latine. Mais il n'y demeura pas longtemps : le magistrat de Francfort n'épargna rien pour le faire retourner dans cette ville et il y réussit. Micyllus y revint donc occuper son premier emploi. Mais l'électeur palatin trouva encore moyen de le faire revenir une seconde fois à Heidelberg. Il y retourna en 1546 où il demeura enfin jusqu'à sa mort, arrivée le 28 janvier 1558.

Micylle fut un des meilleurs poètes qui se trouvaient de son temps en Allemagne. On a de lui divers ouvrages de littérature et de poésie.[1] On estime son *Tractatus de re metrica*, qui, suivant Mélanchton, est un ouvrage accompli. Il traduisit aussi Tacite en allemand.

Il eut beaucoup d'enfants, mais seulement deux fils qui jouirent d'une fortune bien différente. L'un, nommé Jules, étudia en droit et fut chancelier de l'électeur palatin. L'auteur fut tailleur d'habits à Heidelberg.

Camerarius parle souvent de lui dans la vie de Mélanchton.[2]

1. Dont on voit le catalogue dans TESSIER, *Eloges des hommes savans*, I, p. 135.

2. PANTALÉON, *Prosop.* lib. 3; Melchior ADAM, *de Germ. philos.*; VOSSIUS, *de Scientia mathem.*.

Mœrsberg.

Augustin, baron de Mœrsberg ou Morimont, chevalier de l'ordre de S.-Jean, commandeur de Dorlisheim, Hemendorf et Reningen au XVI^e^ siècle, entreprit de grands et longs voyages en Europe et dans les autres parties de la terre, dont il laissa une description, suivant Zeiler, *Topographia Alsatiae p. 34*, et d'Ichtersheim, *Topographia Alsat. super. p. 55*, mais on ignore ce qu'est devenu son manuscrit.

Mosnauer.

Mathias Mosnauer, né à Strasbourg, rédigea le psautier de David en lieux communs et écrivit des épigrammes sur différents sujets. Il vivait en 1544.[1]

Mueg.

Sébastien Mueg de Bofftzheim, né à Strasbourg d'une famille anoblie en 1472 par l'empereur Frédéric IV et éteinte en 1684, vivait en 1598. Il laissa plusieurs ouvrages manuscrits, entr'autres une chronique de Strasbourg, dont le ms de 1611 se trouve dans la bibliothèque des Récollets de Strasbourg.

Il y eut deux nobles de la famille des Mueg de Bofftzheim du nom de Sébastien; l'un, qui devint

1. LYCOSTHÈNES, *Elenchus*, p. 751.

Stettmeister de Strasbourg en 1587, mourut en 1609, âgé de quatre-vingt-dix ans; l'autre, dit le jeune, et son neveu, fut nommé en 1620 assesseur de la chambre des quinze; celui-ci amateur de l'histoire de sa patrie composa une chronique de Strasbourg. Il est peut-être l'auteur de cette chronique manuscrite, conservée dans la bibliothèque d'Upsal, qui fut transportée en Suède par les Suédois possesseurs de l'Alsace pendant plusieurs années dans le temps de la guerre de Trente ans.

Mulich.

Jean Adelphe Mulich ou Muling, né à Strasbourg, fut médecin de la ville de Schaffhouse. Il mourut dans le XVI^e^ siècle.

Il écrivit en allemand la vie de l'empereur Frédéric Barberousse, imprimée in-fol. en 1535. On a aussi de lui un poème allemand intitulé *die Mörin* ou *la Moresse*, c'est-à-dire l'histoire de noble Herman de Sachsenheim, imprimée in-fol. à Worms en 1538.

Il existe aussi d'Adelphe l'ouvrage suivant : *Sequentiarum luculenta interpretatio nedum scolasticis sed et ecclesiasticis cognitu necessaria per Joh. Adelphum physicum Argent. collecta* an. 1513. In-4°. Strasbourg, de l'imprimerie de J. Knoblouch. Il est dédié à Jean Enherin prêtre de Trèves. Il en existe aussi une édition de 1519 et du même imprimeur.

Il a publié à Strasbourg un recueil de contes et de facéties, intitulé : *Margarita facetiarum.* Cet ouvrage porte à la fin : *Impressum per honestum Johannem Gruninger anno nostre redemptionis nono supra mille quingentos Argentine.* Ce recueil renferme :

1° *Facetiæ Alfonsi Aragonum regis aliorumque illustrium virorum*, dédiées en 1509 à Léonard Nussboum orateur de la cour de Trèves.

2° *Similitudines et tropi doct. Joannis Keisersbergi, concionatoris ecclesiae Argentin. viri illuminatissimi*, dédiées en 1509 *profundissimo divinarum litterarum interpreti Dom. Jodoco Gallo Rubeaquensi divi Germani et Mauritii canonico apud Spiram.*

3° *Hermolai Barbari Veneti, episcopi Veronensis, orationes contra poetas.* Dédié en 1508 à Thiéry Gresemund le jeune, chanoine de S.-Etienne de Mayence.

4° *Marsilius Ficinus de sole*, dédié en 1508 *Magno eruditionis viro Johanni Spiegel, Maurimonasteriensi, ecclesie Constantiensi vicario*, et

5° *Facetiæ Adelphinæ*, dédié en 1508 *ad ornatissimum virum Georgium Ubelin, curiæ Argent. consignatorem.* [1]

On lit à la fin de l'ouvrage de Wimpheling sur les évêques de Strasbourg, imprimé en 1508 chez

1. *Grandidier reproduit de longs extraits de ces facéties que nous omettons.*

Jean Grininger, *castigatoribus Joanne Adolpho Mulingo Argentinensi et Gervasio Souphero Brisgoico.*

Thomas Murner dédia à Mulich sa *Logica memorativa* ou *Chartiludium logicæ... Thomas Murner Argentinus erudito ac vere docto homini Joanni Adelpho Argentinensi.*[1]

Munthart.

Paulus Munthart, doctissimus legum professor, ecclesiaeque S. Petri junioris prepositus, dit Wimpheling.[2]

Son épitaphe se trouve dans l'église collégiale de S.-Thomas, conçue en ces termes.

« *An. Domini 1481, XIX martii obiit spectabilis magister Paulus Munthart decretorum licentiatus, praepositus S. Petri junioris et hujus canonicus et benefactor ecclesiarum, librariaeque hic noviter erectae fundator, orate pro eo.* »

Paul Munthart avait été élu prévôt de S.-Pierre-le-jeune en 1460; il eut pour successeur Conrad Munthart son frère.

Ex libro salico S.-Thomae :

« 1434. Paulus Munthart jurium licentiatus obtinet ex gratia apostolica canonicatum 4 Kal. junii.

1. Eisengrein fait mention de Mulich sur l'année 1515. Cf. Moréri, édit. de 1740, I, p. 114; Olearius in *Abaco*, p. 235; König, *Bibliotheca*, p. 9; Jöcher, *Gel. Lexicon*, I, p. 35; Lycosthènes, *Elenchus*, p. 497.

2. *De episcop.*, p. 111.

1440. Conradus Munthart Offenburgensis, frater magistri Pauli Munthart jurisconsulti, fit canon..

1481. Defunctus est Paulus Munthart 20 martii.

1481. Magister Paulus Munthart, decret. licent. presb. prepositus S. Petri junioris et can. S. Thomæ, libros aliquos collegio Thomano donavit 6 maii. »

Ex necrologio S. Thomae :

« XIV Kal. aprilis, ob. magister Paulus Munthart, presb. prepositus S. Petri junoris et canonicus hujus ecclesie. »

Ex libro vite S. Petri junoris.

« XV Kal. aprilis, an. Dom. 1481 obiit. mag. Paulus Munthart prepositus et can. hujus ecclesie.

Non. oct. anniv. Katharine matris Pauli Munthart prepositi hujus ecclesie. »

On lui érigea l'épitaphe suivante dans l'église de S.-Pierre-le-Jeune :

« *An. Dom. M.CCC.LXXXI.XVIII marcii, obiit spectabilis magister Paulus Munthart, decretorum licentiatus, prepositus et benefactor, hujus et S. Thome ecclesiarum canonicus, orate pro eo.* »

Murbach (Anonyme de).

Religieux de Murbach, auteur d'une *Vie de saint Léger*.

Voyez mes notes sur l'abbaye de Murbach.

Murner.

Thomas Murner, nommé aussi Murnar ou Mirner, naquit à Strasbourg, mais d'une famille issue de Lucerne. Il embrassa l'ordre de S.-François et y fut consécutivement revêtu de divers titres honorables dans diverses académies. Gesner,[1] et tous ceux qui l'ont copié, ne le font que bachelier des saintes lettres dans l'académie de Cracovie. Benegger[2] le fait de plus docteur en théologie. C'est ce qui paraît certain par le titre de *theologiae doctor eximius* qu'il porte en tête de son *Chartiludium logicae* imprimé à Strasbourg en 1503 chez Jean Grünninger. Il fut de plus maître ès-arts dans l'université de Paris, et professeur en droit et en Ecriture-Sainte dans l'académie de Bâle.

Wadding, l'un des principaux historiens de l'ordre de S.-François, fait un grand éloge de Murner.[3] Ce fut selon lui, un très savant homme et l'un des plus terribles adversaires de Luther et de Zwingle, qui non seulement disputa très vigoureusement contre leurs disciples, mais même préserva la Suisse de la contagion de leurs pernicieuses erreurs. Gesner, auteur protestant, n'en parle de son côté qu'avec

1. *In Bibliotheca*, f. 618.

2. Orat. 2. *de parandae doctrinae modis illegitimis, apud Morhoffii polyhist.*, I, p. 383.

3. *In script. Ord. Minor.*, p. 325.

le dernier mépris : il le traite de docteur en droit et de borgne primant entre les aveugles.[1]

Murner a composé quantité d'ouvrages de divers genres, mais singulièrement de controverses et qui sont presque tous tombés dans l'oubli. Quelques-uns cependant ne le méritent pas, entr'autres son *Chartiludium*.

Prosp. Marchand donne la liste de ses ouvrages dans son *Dictionnaire historique*.[2]

Lors de la conférence de Bade en 1526, Thomas Murner fit afficher le 19 de mai, aux portes des églises et de la maison de ville, deux thèses : l'une en faveur de la présence réelle du corps de J. C. dans l'Eucharistie, et l'autre contre la disposition que faisaient les magistrats des biens de l'Eglise et des monastères.[3] Le 30 du même mois, il les lut en pleine assemblée, où se livrant à son zèle, selon le même auteur,[4] il proclama quarante fois Zwingle un malhonnête homme par quarante raisons qu'il allégua.

En 1527 Murner publia à Lucerne un ouvrage contre les villes de Zurich et de Berne où il ne les épargna guères. Zwingle, aussi sensible au contenu de cet ouvrage qu'à sa propre injure, s'en plaignit

1. Loc. cit.
2. II, p. 93 et suiv.
3. RUCHAT, *Histoire de la réformation de la Suisse*, I, p. 368.
4. Ib. p. 378.

aux cantons assemblés à Berne, et surtout de ce qu'il avait publié les actes de la dispute de Bade: ce que Murner cependant n'avait fait imprimer que d'après les actes originaux. Les cantons n'eurent aucun égard à la récrimination de Zwingle.[1] Les magistrats d'Augsbourg furent les seuls qui firent interdire chez eux la vente d'un ouvrage publié par Murner contre Zwingle.[2]

Murner fut invité en 1528 à la conférence de Berne, non seulement par une lettre particulière, mais même par un sauf-conduit. Mais les Bernois, outrés contre lui, obligèrent les Lucernois de faire quitter Lucerne à Murner qui se retira de la Suisse.[3] Le magistrat de Strasbourg, à la réquisition des cantons réformés, arrêtèrent la pension que les cordeliers de leur ville faisaient à Murner.[4]

Les ouvrages de Murner étaient si peu connus aux bibliothécaires de l'ordre de S.-François que Willot n'en indique que deux,[5] et que Wadding,[6] qui en indique plusieurs autres, marque à peine et encore d'après autrui et d'une manière incertaine

1. RUCHAT, p. 380 et 465.
2. *Gynoraei epistola, apud* HOTTINGER, *Hist. eccles. Novi Testamenti, saecul.* 16, part. 2, p. 437.
3. RUCHAT, II, p. 9.
4. Id. t. IV, p. 247.
5. *Athenae sodalitii Franciscani*, p. 334.
6. *Op. cit.*

l'édition d'un ou de deux. Miraeus, Dupin, Hofmann et Moréri ne font pas même mention de son nom.

Thomas Murner fut professeur à Leipzig. Il n'approuva aucunement les changements que Luther faisait dans la religion. Il écrivit et prêcha contre lui, et dans un sermon qu'il prononça à Leipzig en 1520 il avança hardiment, pour défendre l'autorité de l'Eglise, que, seule dépositaire de la foi, elle seule devait en être la règle, et qu'il ne croirait pas à l'Evangile, si l'Eglise ne le lui présentait. Il se fit toujours honneur depuis d'avoir été renvoyé de Leipzig pour une si belle cause. Il revint alors à Strasbourg et devint gardien de son couvent. L'évêque Guillaume l'envoya en 1524 porter au cardinal de Campege, légat en Allemagne, ses lettres des plaintes contre le sénat de cette ville et contre sa conduite en faveur des novateurs.

Comme les Cordeliers de Strasbourg avait dès lors, en 1524, abandonné leur maison et remis leurs clefs au magistrat, Murner alla s'établir à Trèves, d'où il fut appelé presqu'aussitôt à Cracovie pour y professer la philosophie. Les réflexions qu'il fit sur cette science, jointes à son expérience, lui ayant fait apercevoir que les jeunes gens étaient rebutés des écrits d'un espagnol qu'on mettait alors entre les mains des logiciens pour leur apprendre les termes de la dialectique, il tâcha de trouver une voie plus courte et plus aisée qui put leur être plus amusante et par là plus utile. « Le premier, dit le P.

Ménétrier,[1] qui ait cherché à rendre utile pour l'esprit le jeu des cartes est un cordelier allemand, né à Strasbourg, nommé Th. Murner... qui résolut de faire une nouvelle dialectique par images et par figures, en forme de jeu de cartes, afin que le plaisir engageant les jeunes gens à cette espèce de jeu, leur facilitât toutes les difficultés qui se trouvent dans une étude épineuse. Son invention eut tant de succès que l'un des principaux docteurs de l'université de Cracovie, dans une attestation qui est à la fin du livre de Murner, dit que ce père fut soupçonné de magie, parce que ses écoliers faisaient des progrès extraordinaires dans l'étude de la logique. » Il ajoute que pour justifier sa conduite, il fut obligé de découvrir son secret et de produire ce nouveau jeu dont on n'avait aucune connaissance, parce qu'il avait engagé ses écoliers par serment à garder le secret. Il l'expliqua devant les premiers docteurs de l'université de Cracovie, qui en admirèrent l'effet, traitèrent cette invention de divine et gratifièrent l'auteur d'une somme de 80 florins de Hongrie.[2]

Ce jeu de cartes de Murner contient 52 cartes dont les signes qui les distinguent sont des grelots, des écrevisses, des poissons, des glands, des scorpions, des chats, des serpents, des pigeons, des cœurs,

1. *Bibliothèque curieuse et instructive*, t. II, p. 174.

2. Voyez BERNEGGER, *Orat. 2, de parand. doctrinas modis illegitimis, apud Morhofii Polyh.* I, p. 383.

des sauterelles, des bonnets fourrés, des soleils, des étoiles, des croissants de lune, des couronnes, des écussons ... etc.... Un pareil assemblage de figures si diverses et si bizarres tenait en quelque façon du grimoire, et devait dans un temps d'ignorance contribuer autant à faire accuser leur auteur de magie que les progrès de ses disciples.

Le livre de Murner fut imprimé à Strasbourg en 1509 chez Grünninger sous le nom de *Chartiludium logicae*, in-4°.

C'est à l'imitation de ce livre que l'on a inventé depuis tous les autres livres qui ont été faits en France, en Allemagne et en Italie, pour apprendre, principalement aux jeunes gens, l'histoire, la géographie, la chronologie, le blason, la fable ... etc.... jeux qu'on a adaptés aussi à celui communément appelé *jeu de l'oie*. On trouve le titre de tous ces livres dans l'ouvrage de Thomas Hyde *de ludis orientalibus*; dans Beyer, *Bibliotheca scriptorum de ludis*, dans le *Dictionnaire* de P. Marchand [1] et dans le *Dictionnaire encyclopédique*.[2]

Le P. Guischet, cordelier, fit imprimer à Saumur, en 1650, un *Ars ratiocinandi lepida, multarum imaginum festivitate contexta, totius logices fundamenta complectens in chartiludium redacta*. Ce livre

1. Tome II, p. 96—99.
2. T. XIV, p. 793.

n'est à peu près que celui de Murner, reproduit sous un nouveau titre.

Le nouveau et l'agrément qu'ont toujours les figures pour les enfants donnèrent d'abord du cours à tous les livres des jeux accommodés aux sciences ; mais depuis qu'on a trouvé de bonnes méthodes pour étudier, on les a préférées à ces frivoles inventions, dont les jeunes gens peuvent tirer peu d'utilité puisqu'une carte ne porte qu'un nom et que le jeu entier n'admet qu'une courte nomenclature.[1]

Erasme a porté un jugement fort judicieux de tous ces prétendus jeux instructifs pour l'étude des sciences et qu'on nommait *ars notoria* de son temps. « *Ego*, dit-il, *aliam artem notoriam scientiarum non novi, quam curam, amorem et assiduitatem.* »[2]

Murner est un de ceux dont Naudé a oublié de parler dans son *Apologie pour tous les grands personnages faussement soupçonnés de magie.*

On ignore le temps que Murner quitta Cracovie. Il revint depuis en Allemagne, et on le voit demeurant à Francfort-sur-le-Mein, puis à Fribourg en Brisgau où on le perd de vue. On prétend qu'il fut assassiné par ses ennemis dans un petit bois près d'Etikon.[3]

1. Voyez SOREL, *Science universelle*, t. IV.

2. *Colloquia*, p. 634, edit. variorum.

3. LEU, *Helvet. Lexicon*, t. XIII, p. 483. Ni Willot, ni Wadding ne nous disent rien du temps où Murner mourut.

On a encore de lui une facétie allemande, nommée l'*Ulenspiegel*. Nous en avons un abrégé traduit en français qui enrichit notre bibliothèque bleue. Il est aussi auteur d'un livre intitulé : *Der Schelmenzunft, anzeigung alles weitlaufigen Muthweils, Schalckheiten und Bubereyen dieser Zeit*, imprimé à Augsbourg en 1514, et à Strasbourg en 1519, avec figures.

Georges Ernest Walden fit imprimer à Nurem berg in-8°, en 1775 : *Nachricht von Thom. Murners Leben und Schrift.*

Quoique grand ennemi de Luther, Murner fut néanmoins un des zélés défenseurs du célèbre Reuchlin et on prétend même qu'il fit un ouvrage en sa faveur.[1] Les auteurs de ces *Epistolae* ne l'en censurent pas moins en divers endroits[2] : ils lui reprochent surtout d'avoir été eunuque et d'avoir fait de J. C. et de ses apôtres autant de moines dans ses prédications.[3] Le premier reproche n'est qu'une pure plaisanterie, et le second est fondé sur ce que Murner prêcha un jour en chaire que J. C. avait été moine. Sur quoi un disciple de Wimpheling fit ce distique :

Non ego fallaci tuto tibi, Christe, cucullo
Crediderim; veste hac fraus tegiturque dolus.

1. *Epistolae obscuriorum viror.* p. 174—177, et 331.
2. P. 348, 366, 399 et 403.
3. P. 347 et 348.

On attribue aussi à Murner la première traduction allemande de Virgile. Il l'offrit en 1515 à l'empereur Maximilien. [1]

Il y a dans Wencker [2] deux lettres intéressantes qui concernent Murner : dans la dernière Henri VIII, roi d'Angleterre, le recommande en 1523 au magistrat de Strasbourg à cause du zèle qu'il avait montré dans la réfutation de Luther.

Murrhon (Sébastien).

Sébastien Murrhon, natif de Colmar, était prêtre et chanoine de Colmar. Il était ami de Wimpheling et vivait au quinzième siècle. Il mourut de la peste en 1495. Il était savant dans les langues hébraïque, grecque et latine. Il fut auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'un sous le titre : *Epitome de laudibus Germaniae.* [3]

L'épitaphe suivante se trouve en tête du premier livre du *Parthenicum* du fameux Jean-Baptiste de Mantoue imprimé sur la fin du XV^e^ siècle.

Clauditur hoc saxo vir nulle laude secundus,
Maxima Germani spesque decusque soli.

1. *Schursfleischianorum,* p. 128.

2. *In coll. Archiv.* p. 143. — Sur Murner, voyez GREIDERER, *Germania franciscana,* II, p. 582 et 630.

3. Voyez sur lui TRITHÈME, *in catal. illust. virorum,* p. 168, *et de script. eccles.,* p. 391, et GESNER, *in bibliotheca universali,* tome I, fol. 595.

Contulit huic laurum duplicis facundia linguæ,
Exculto tantum præstitit ingenio.
Quiquid enim laudis Latium, quid Græcia docta,
Quiquid et Hebræus possidet : hic meruit.
Clara viri famam celebret Colmaria tanti,
Et vivat Murrho semper in ore tuo.

Sébastien Murrhon avait, sur les conseils de Wimpheling, écrit un livre *de rebus Germanicis*, qui après sa mort fut achevé par ledit Wimpheling. On le trouve dans le premier volume des écrivains d'Allemagne de Schardius.

Il faut le distinguer d'un autre Sébastien Murrhon, son neveu, mort en 1502.

« Habuit Colmaria insignem in litteris virum patrum memoria Sebastianum Murrhonem et hujus filium eodem nomine, qui juvenis periit, » dit Beatus Rhenanus.[1] Sébastien Murrhon apprit la grammaire à Sélestadt sous Louis Dringenberg.[2]

On lit, à la tête de l'ouvrage de Wimpheling intitulé *Epithome rerum germanicarum*, imprimé à Strasbourg en 1505, dans l'épître dédicatoire de Wimpheling : « Excitaveram nuper Sebastianum Murrhonem ut ex priscis historiographis epithome saltem rerum a germanis magnifice gestarum comportaret .... Morem mihi gesturus Murrho, quod cœperat, immatura morte interveniente, neque perficere potuit, neque revidere. Ego itaque quicquid ille

1. *Rer. Germ.* lib. 3, pag. 284.
2. *Isidoneus German.*, fol. 7.

meo hortatu aggressus, tanquam fragmenta post se reliquit, cogitabam in seriem distribuere, augere et utcumque absolvere. »

Trithème,[1] qui écrivait en 1494, du vivant de Sébastien Murrhon, l'appelle *vir in divinis scripturis studiosus et eruditus, et in secularibus litteris doctissimus philosophus, orator, poeta et cosmographus insignis, trium linguarum hebraïcae, græcae ac latinae peritissimus, legum et canonum notitia celebris, in architectura, musica et toto quadrivio nulli secundus.* Jean Schott imprima en 1501 à Strasbourg : *Baptistae Mantuani carmelitae duarum parthenicum libri, cum commentario Sebastian. Murrhonis*, in-4°.

En 1502 fut imprimé à Strasbourg sans nom d'imprimeur : *Baptistae Mantuani opus calamitatum cum commentario Sebastiani Murrhonis*, in-4°.

Musculus.

Wolfgang Musculus naquit à Dieuze en Lorraine le 8 septembre 1497. Son père, nommé Antoine Raton, était tonnelier à Dieuze. Sa mère se nommait Angélique Sartori, née d'un village voisin. Ils eurent quatre fils et une fille, dont il ne resta que Hamman et Wolfgang. Le premier suivit le métier

1. *De scriptoribus ecclesiasticis, in bibliotheca ecclesiastica Fabricii*, p. 224.

de son père. Wolfgang fut attaqué de la peste dans son enfance : mais il en réchappa ; son père s'aperçut qu'il avait de l'esprit et de l'inclination pour les lettres ; il l'envoya donc étudier hors de sa patrie ; mais il fallut que l'écolier pourvut lui-même à sa subsistance, en chantant de porte en porte selon la coutume de ce temps. Wolfgang, après avoir ainsi parcouru plusieurs villes d'Alsace, vint à Rappoltsweiler ou Ribeauvillé, dont il fréquenta l'école et où une pauvre veuve le reçut dans son logis. Il alla de là à Colmar, puis à Sélestadt, où il apprit la poésie et où il continua ses études jusqu'à l'âge de quinze ans. En 1512 il alla à Lixheim y voir une de ses tantes maternelles nommé Sophie qui y demeurait. Celle-ci le mena un jour à un monastère voisin de bénédictins, fondée par les seigneurs de Luzelstein, pour y entendre les vêpres ; le jeune Wolfgang y ayant chanté avec les moines, sa voix plût tellement au prieur, ou prévôt de cette maison, qu'il lui offrit gratis l'habit de l'ordre. Musculus accepta la proposition et s'y fit moine.[1] Il s'y appliqua beaucoup à l'étude et à la lecture ; il s'y adonna aussi à la poésie et surtout aux ouvrages d'Ovide, ainsi qu'à la musique. Werner, son prieur, l'envoya à Neuviller, où il fit de grands progrès dans l'orgue ; s'étant ensuite adonné à la théologie vers l'an 1517 et à l'étude de la Sainte-Ecriture, il devint un

1. ADAM, *in vitis theol. germ.*, pag. 176.

habile prédicateur; il prêcha dans l'église de Lixheim, puis dans celles de Prauviller, Fleissheim et Helgeringen, qui dépendaient de son abbaye.

Dès que les écrits de Luther commencèrent à être connus, Musculus les lut vers l'an 1518 et en prit les sentiments avec avidité. Il soutint fortement en toutes rencontres la personne et la doctrine de Luther et en devint si fort le partisan, que les religieux ses confrères et les personnes du voisinage ne faisaient pas difficulté de l'appeler le moine luthérien. Il fit entrer dans ses sentiments, non seulement plusieurs religieux de sa maison, qui suivirent dans la suite son exemple, mais encore quelques nobles voisins entre autres Reinhard de Rotenbourg, gouverneur du château de Luzelstein et protecteur de son monastère.[1] Cette conduite ouvrit les yeux aux anciens religieux, qui en portèrent leurs plaintes aux évêques de Metz et de Strasbourg; mais ces derniers firent d'inutiles efforts pour soustraire Musculus à l'erreur. Soutenu par Reinhard de Rotenbourg, il continua toujours à prêcher avec audace; cela n'empêcha néanmoins, que les religieux ses confrères, qui la plupart pensaient comme lui, ne jettèrent les yeux sur lui pour l'élire prévôt ou prieur à la mort du prévôt Werner. Mais le désir qu'il avait de se délivrer des épines du cloître et une secrète inclination, qu'il nourrissait dans son cœur,

1. ADAM, p. 77.

l'empêchèrent d'accepter cette place et le déterminèrent à sortir de son monastère et à quitter entièrement le froc ; ayant donc fait tomber le choix de prévôt sur un nommé Brisach son ami, il se fiança avec Marguerite Barth, fille d'André Barth, habitant de Lixheim et parent du nouveau prieur. Après avoir pris congé de ses confrères, qui n'étaient plus qu'au nombre de six et dont trois le suivirent peu après, il partit vers minuit avec sa fiancée et n'ayant pour tout argent que huit florins en poche.[1]

Il se réfugia en droiture à Strasbourg, où il arriva vers la fin de 1527 et où il épousa publiquement, le 27 décembre, la Marguerite Barth. Les noces furent célébrées dans l'église de S.-Pierre-le-Vieux par le ministre Thibault Schwartz, qui le reçut chez lui et fit les frais du repas de noces.[2] Mais comme Musculus n'avait pas de quoi vivre, ni subsister, il mit sa femme pour servante chez ledit ministre Schwartz, et lui alla chez un maître tisserand chez lequel il s'engagea pour y apprendre le métier ; mais ce maître tisserand le chassa deux mois après de sa maison, parce qu'il ne cessait de disputer avec un ministre anabaptiste, qui logeait chez ledit tisserand. Musculus, très embarassé de sa personne et ne sachant encore que devenir, pour gagner sa vie résolut de servir comme manœuvre aux fossés et aux rem-

1. ADAM, p. 178.
2. Id., p. 178.

parts de la ville, auxquels on travaillait alors pour la fortifier. Mais la veille du jour qu'il devait commencer cette corvée, il fut averti de se rendre à l'église cathédrale, où l'ammeistre de la ville et le docteur Bucer l'attendaient. S'y étant rendu, l'ammeistre lui notifia qu'il était destiné à prêcher tous les dimanches dans le village de Dorlisheim, qui appartenait à la ville, et qui en était éloigné de quatre lieues. Comme cette fonction n'engageait pas d'abord Musculus à la résidence, il partait de Strasbourg le samedi, prêchait à Dorlisheim sur le soir, y restait le dimanche, y tenant trois sermons, et retournait dans la ville le lundi matin. Il logeait le reste du temps chez Martin Bucer et y gagnait sa nourriture par la fonction de copiste, car l'écriture de Bucer était si mauvaise, que les imprimeurs ne pouvaient souvent la lire; il était lui-même assez souvent embarrassé pour la déchiffrer. Mais Musculus qui la savait lire couramment, peignait à merveille et rendait par là un bon office à Bucer occupé alors à divers ouvrages qu'on mettait sous presse.[1] La chose prit une autre face quelques mois après, car le magistrat trouva à propos que Musculus résidât. Il se transporta donc à Dorlisheim, où il souffrit toutes les rigueurs de la pauvreté. Il n'avait pour tous meubles que le petit lit qu'il avait fait emporter de son couvent. Il fut même obligé de cou-

1. ADAM, p. 179.

cher sur un peu de paille étendue par terre, parce que sa femme était prête d'accoucher. Il prêcha pendant une année entière dans l'église de Dorlisheim, sans toucher aucun sou de pension. L'abbé de Hauteseille, qui était alors décimateur universel dans cet endroit, n'avait garde de stipendier un ministre luthérien. Le magistrat de Strasbourg le tira un peu de la misère, en lui assignant une petite somme sur les revenus de la ville. Il gagna aussi quelque petite chose, en tenant une école pour les enfants.[1] Enfin un coup d'éclat le fit rentrer dans Strasbourg. Musculus assista un jour à un sermon d'un prêtre catholique de Molsheim, qui prêchait le jour de la dédicace dans l'église de la commanderie de S.-Jean, voisine de Dorlisheim. Comme ce prêtre y prêchait fortement contre les nouvelles erreurs, et surtout contre les Strasbourgeois, comme déserteurs de la foi catholique, Musculus le fit descendre de chaire, y monta à sa place et se fit écouter favorablement du peuple en invectivant contre les catholiques.[2] Cette action donna du lustre à Musculus et le fit rappeler à Strasbourg en 1529, pour l'emploi de diacre dans l'église cathédrale, à l'aide de Mathias Zell. Il exerça pendant deux ans, et ce fut dans cet intervalle, que le magistrat l'envoya à Dossenheim près de Neuviller, où il resta pendant six semaines,

1. ADAM, p. 179.
2. Id., p. 179.

où il abolit la messe et où il engagea le peuple à chasser de l'église le prêtre catholique et à y abolir tout le culte de l'église romaine. Etant à Strasbourg, il suivit les leçons de Capiton et de Bucer et y apprit la langue hébraïque.[1]

Musculus fut appelé à Augsbourg au commencement de l'année 1531 par le magistrat de cette ville; il commença à y prêcher le 22 janvier 1531, dans l'église de Ste-Croix, qu'il desservit pendant l'espace de sept ans, et pendant lequel il établit la réforme à Augsbourg avec rigueur.[2] Le magistrat d'Augsbourg ayant aboli entièrement le culte catholique et chassé les prêtres, par décret du 17 janvier 1537, Musculus fut nommé ministre et prédicateur dans l'église de Notre-Dame, qui était la cathédrale.[3] L'Intérim ayant été publié à Augsbourg en 1548,[4] Musculus quitta cette ville le 26 juin et passa en Suisse, et fut suivi de sa femme le 17 juillet suivant; il s'arrêta quelque temps à Bâle, à Constance, à St-Gall et à Zurich. Il fut enfin appelé à Berne, où il fut pourvu en 1549 d'une chaire de professeur en théologie. Musculus arriva à Berne le 5 des ides d'avril et commença à y professer le 25 avril suivant. Il mourut à Berne le 30 août 1563;[5] il fut

1. ADAM, p. 180.
2. Id., p. 180.
3. Id., p. 181.
4. Id., p. 182.
5. Id., p. 184.

enterré le jour suivant dans le cimetière public. On grava sur sa tombe l'épitaphe suivante :

« *Musculus hic situs est, doctrina clarus et ingens :*
Nomen in orbe manet, spiritus astra tenet.
Obiit in Dom. anno Christi 1563
Die 3 cal. sept. ætatis suæ 66. »

Tout ceci est tiré de la vie de Musculus écrite par Abraham Musculus son fils, qui précède le *Synopsis festalium concionum Wolfgangi Musculi*, imprimé à Bâle en 1595. Cette vie a servi à Melchior Adam pour composer la sienne.

On a de Wolfgang Musculus divers ouvrages en latin et en allemand, comme des commentaires sur l'Ecriture, des traductions latines de quelques traités de S. Athanase, de S. Basile et de S. Jean Chrysostome. Le P. Simon fait cas de la méthode que Musculus a suivie dans ses commentaires sur les livres sacrés. Musculus varia souvent dans la doctrine : d'abord Zwinglien, il abjura ces sentiments dans le concordat de Wittenberg, et les embrassa de nouveau lorsqu'il se fut retiré d'Augsbourg.

Son principal ouvrage est : *Loci communes in usus sacrae theologiae candidatorum parati*, qui fut imprimé à Bâle en 1560 et dédié à Frédéric électeur de Bavière. Musculus y réduit sous certains titres toute la doctrine chrétienne. Il y a bien des articles qui lui sont communs avec les catholiques et d'autres dans lesquels il établit les principes des novateurs. M. Dupin en a donné un assez long ex-

trait dans sa *Bibliothèque des auteurs séparés de la Communion de l'Eglise romaine*, tome I, seconde partie, p. 399.

Wolfgang Musculus eut un fils, nommé Abraham Musculus, qui devint en 1565 ministre de l'église principale de Berne et en 1585 chef de ladite église. Ce dernier donna : *Annales historici urbis et agri Bernensis*, depuis l'an 1574 jusqu'en 1587. Cet ouvrage est manuscrit.

Wolfgang Musculus fut appelé en 1531 de Strasbourg à Augsbourg, où il introduit en 1534 la réformation. On trouve dans la bibliothèque de Berne un recueil de lettres, num. 30, dans laquelle se trouve l'original d'une de Philippe Mélanchton datée de Wittenberg, 7 mai 1545, adressée : *Clarissimo viro eruditione et virtute praestanti D. Wolfgango Musculo episcopo ecclesiae Augustanae, pio et fideli amico suo carissimo.* Ce recueil contient aussi une lettre originale de Calvin sans date, également adressée : *Ornatissimo viro et Leonensis ecclesiae doctori fidelissimo P. Wolfgango Musculo.* Ces deux lettres ont été publiées par M. Sinner, tome 3, pag. 260 et 262.

Manuscrits de Musculus, qui se trouvent dans la bibliothèque de Berne.

Num. 39. Acta conventus Wormacensis an. 1540 congesta per Wolfgang. Musculum, qui fuit in eo-

dem conventu notarius, fol. Sinner, tome I, p. 119 et 269.

Num. 486 in-4°. Wolfgang. Musculi arabicæ dictiones ex psalterio. Sinner, tome I, p. 119.

Num. 74 in-8°. Wolfgang. Musculi diarium itineris ad conventum Isnacensem, an. 1536.[1]

Num. 689 in-8°. Confessio Wolfgangi Musculi de sacramento corporis et sanguinis Domini.

Carmina quædam pia et erudita Domini Wolfgangi Musculi Dusani.

Num 696 in-18°. Wolfgangi Musculi grammatica hebraica germanice scripta.

Mylius.

Craton Mylius, de Sélestadt, homme savant et imprimeur de Strasbourg, disciple de Philippe Mélanchthon. Ce Mylius l'appelle son précepteur dans la dédicace qu'il lui fit des *Paralipomena ad Conradi Urspergensis chronicon*, faites par un anonyme sous la direction de Caspar Hédion, et imprimées à Strasbourg en 1457, à la suite de la chronique de Conrad d'Ursberg. Dans la même dédicace il

1. Wolfgang Musculus étant à Augsbourg fut envoyé le 28 avril 1536 avec Boniface Lycosthènes à l'assemblée que les théologiens luthériens et reformés tinrent en mai 1536 à Isenach. Il publia lui-même le journal de son voyage et de l'assemblée dont l'original se trouve dans la bibliothèque de Berne et dont M. Sinner a donné un extrait, tome III, pag. 320 et seq.

nomme Wimpheling et Beatus Rhenanus dans le nombre de ses compatriotes.

Il faut placer Mylius dans le nombre des imprimeurs savants de ce siècle. Son nom de famille paraît avoir été Müller, qu'il latinisa à l'exemple des savants du même temps.

On trouve des livres imprimés par lui à Strasbourg de l'an 1457 à l'an 1557.

N.

Nasser.

Barthélemy Nasser naquit à Strasbourg en 1560 et y fit ses études. Il alla ensuite visiter les principales universités d'Allemagne. De retour à Strasbourg, il obtint la permission de prêcher et fut fait quelque temps après ministre curé de S.-Thomas, professeur en théologie, éphore de l'université et enfin prévôt du chapitre de S.-Thomas. Il mourut le 22 avril 1614.

On a de lui des sermons et des oraisons funèbres.

Nicolaï.

Henri Albert Nicolaï, habile anatomiste, naquit à Strasbourg en 1701, y fit ses études et voyagea ensuite en Suisse, en Hollande, en Angleterre et en France. De retour en 1728, il prit le bonnet de docteur et fut nommé en 1731 professeur d'anatomie et de chirurgie. Il mourut en 1733.

On a de lui quelques ouvrages sur l'anatomie.

O.

Oberlin. [1]

Noms de baptême et de famille. Jérémie Jacques Oberlin.

Titres civils. Adjoint à l'université de Strasbourg.

Titres académiques. De l'Académie de Rouen, de Cortone, del buon gusto de Palerme, de la Société des antiquaires de Londres et de Cassel, correspondant de l'Académie royale des Inscriptions.

Lieu, jour, mois et année de naissance. A Strasbourg, le 9 août 1735.

Ouvrages dont il est auteur ou éditeur. Le titre de l'ouvrage et l'année de l'impression. Musæum Schœpflini, t. I, 4. 1773. c. fig.

Jungendorum marium fluviorumque molimina omnis ævi. 4. Argent. 1775.

Miscella litteraria Argentoratensia. 4. Argent. 1770.

Tabulæ vit. Romanorum. 8. Argent. 1771.

1. *Les questions sont de la main de Grandidier, les réponses de celle d'Oberlin.*

De linguæ latinæ medii ævi mira barbarie. 4. Argent. 1773.

Essai sur le patois lorrain. 8. Argent. 1775.

Orbis antiqui monumentis suis illustrati primæ lineæ. 8. Argent. 1776.

Vibius sequester cum notis variorum. 8. Argent. 1777.

Ovidii tristia, epp. ex Ponto ... 8. Argent. 1778.

Œglin.

Bernard Œglin, ou Oiglin, né à Altkirch, fit ses études en l'université de Bâle, où il devint maître ès-arts en 1471. Ayant ensuite étudié le droit et surtout le droit canon, il en devint licencié en 1478 et 1481. Il devint ensuite professeur en droit en ladite université, chanoine de l'église cathédrale de Bâle, official de la cour épiscopale, vicaire-général de l'évêque Caspar et vice-chancelier de l'université. Il était en 1485 doyen de sa faculté.[1] Il devint quatre fois recteur de ladite université de Bâle, en 1478, 1481, 1488 et 1496.[2]

Œchsel.

Jacques Œchsel, en latin Taurellus, natif de Sélestadt, secrétaire des empereurs Ferdinand Ier,

1. *Athenae rauricae*, p. 102.
2. Ibid., p. 459 et 460.

Maximilien II et Rodolphe II, fit présent à sa patrie de différents dons littéraires. Il fit élever en 1573, lui et Antoine Œchsel son frère, bourgeois de Colmar, à leur père et mère, une épitaphe dans l'église paroissiale de Sélestadt, qu'on y voit encore aujourd'hui. On y voit aussi l'épitaphe, ou le cénotaphe d'Elisabeth Œchsel, sa fille, morte à Vienne en 1575, qu'il avait eue de son mariage avec Elisabeth Eberberg, patricienne de Vienne.

Osteried.

Jean Daniel Osteried naquit à Strasbourg en 1703. Il fit ses études dans sa patrie et fit ensuite un voyage en France. Il se destina d'abord à la théologie : mais s'en étant bientôt dégoûté, il se tourna du côté de la jurisprudence. Il visita les universités de Leipzig, de Wittenberg et de Halle. Etant revenu dans sa patrie, il fut fait en 1731 professeur de poésie, puis de morale. Il y mourut le 17 décembre 1742.

On a de lui quelques dissertations de droit.

Otfried,

moine de Wissembourg.

Voyez le 2e volume de l'*Histoire de l'église de Strasbourg*.

Ott.

Max Ott, ou Otton, naquit à Ulm le 18 novembre 1600, de parents peu avantagés de la fortune.

Il commença ses études dans sa patrie et vint ensuite à Strasbourg en 1619. La médiocrité de ses facultés lui fit embrasser l'état de répétiteur pour pouvoir faire ses cours de philosophie et de droit. Il se distingua tellement dans la jurisprudence qu'en 1628 il fut appelé à la chambre impériale pour y exercer la charge d'avocat. Il y était à peine trois mois qu'il partit pour Vienne en qualité de député de la ville d'Offenbourg pour les affaires qu'elle avait à la cour de l'empereur. Le succès qu'il eut en cette occasion le fit rechercher par la ville de Strasbourg pour occuper l'emploi d'avocat général de la république. On l'employa dans différentes ambassades auprès de divers princes et états de l'empire. Il assista en cette qualité aux négociations de Munster et signa au traité de paix de Westphalie au nom de tout le banc du Rhin. Il mourut le 5 novembre 1674 sans laisser d'héritiers après 36 ans de mariage.

Né pauvre il se souvint dans ces circonstances de la peine qu'ont les pauvres écoliers pour parvenir aux sciences. Il légua en conséquence tous ses biens pour fournir aux études des jeunes gens peu aisés. Cette fondation existe encore dans l'université sous le titre de bénéfice ottonien : le magistrat nomme quelques-uns de ses membres pour en administrer les revenus et conférer les places.

On voit dans la bibliothèque de l'université protestante le portrait d'Otton avec cette inscription : « *Hæc vera effigies est viri supremi Marci Ottonis*

Ulmensis, jurisconsulti, reique publicae Argentoratensis consiliarii et advocati, necnon ejusdem plurium civitatum aliarum ad tractatus pacis universalis quondam delegati, qui sicuti vivus publicis commodis se totum consecravit, ita moriens bona sua omnia ad promovenda omnigenae sapientiae studia publicis legare voluit, eaque ex causa libraria illius supellex civium academicorum usibus uti pateret translata huc est Argentoratensi an. M.DC.XCII. »

Sa bibliothèque était auparavant dans les archives de la ville d'où elle (fut) transférée en 1672 dans la salle de la bibliothèque de l'université.

Otther.

Jacques Otther, natif de Spire, homme savant et versé dans les lettres, demeurait à Strasbourg au commencement du 16e siècle. C'est par ses soins que fut publié à Strasbourg en 1513, in-4°, le discours de Jean Gerson sur la passion de J.-C., traduit du français en latin. Il dit dans sa préface, datée de Strasbourg et écrite dès l'an 1509, qu'il ne faisait qu'imiter dans ce point l'exemple de Geiler, de Wimpheling et de Pierre Schott, auxquels on était redevable de l'édition de plusieurs traités de Gerson.

Otther écrivit aussi la vie de Geiler.[1]

1. Voyez Lycosthènes, *Elenchus scriptorum*, p. 471.

P.

Pappus.

Jean Pappus naquit à Lindau en 1549, le 16 janvier. Son père, Jerôme Pappus, qui avait suivi à Wittenberg les leçons de Luther, était bourgmestre de ladite ville. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie et y avoir appris les langues latine, grecque et hébraïque, son père l'envoya à Strasbourg en mars 1562, pour les y continuer dans l'université de cette ville. De là il passa à celle de Tubingen où il prit le premier grade de philosophie en septembre 1564. Il fut rappelé en 1560 à la cour de Falckenstein pour y faire l'éducation particulière des deux jeunes comtes Wolfgang et Fabrice. Il n'y resta pas longtemps, car son père qui le destinait à la théologie, le fit retourner en août 1567 à Strasbourg où il étudia la théologie sous le professeur Jean Marbach. En 1569 il fut envoyé à Riquewihr en Haute-Alsace pour y aider dans le ministère le surintendant Nicolas Cancerinus dont il s'acquit l'amitié et l'estime. En 1570 Pappus fut rappelé à Strasbourg pour y professer la langue hébraïque. Peu de temps (après) il fut nommé professeur en théologie et prédicateur pour les fêtes. En

1571 il passa à Bâle où il prit le degré de maître ès-arts en philosophie, et en 1573 à Tubingen où il fut reçu le 23 novembre docteur en théologie.

De retour donc sa patrie, il continue à y professer la théologie et à y prêcher. Il y épousa Marie Madeleine Lins de Dorndorc, dont il n'eut qu'un fils nommé aussi Jean Pappus. Il expliqua non seulement dans l'université les livres de l'Ecriture-Sainte, mais il y professa aussi pour quelque temps en 1587 l'histoire. Il écrivit non seulement contre les catholiques, mais encore contre les calvinistes. Il fut 5 fois docteur de sa faculté et 2 fois recteur.[1]

Il devint en 1578 curé de la cathédrale. Mais il quitta cette place en 1583 et se chargea en retour de celle de prédicateur de la cathédrale.[2]

Pappus devint en 1581 président du convent ecclésiastique. Il fut envoyé en 1590 à Ementingen pour assister à un colloque avec les catholiques. Il eut plusieurs disciples qui furent employés dans le ministère, non seulement à Strasbourg, mais aussi en Allemagne. Il mourut à Strasbourg le 13 juillet 1610.[3]

Il laissa plusieurs écrits didactiques et polémiques dont on peut voir le catalogue dans Schad.[4]

1. ADAM, p. 382.
2. SCHAD, *in summo Argent. templo*, p. 101 et 102.
3. ADAM, p. 383.
4. Pag. 102 et 103. Voyez dans le P. La Guille (I, p. 236) les démêlés de Pappus avec Sturm.

Jean Pappus fut un de ceux qui s'employèrent le plus à abolir dans Strasbourg la doctrine sur l'Eucharistie et le prédestinatianisme que Calvin et Zanchius y avaient introduits.

On dit que Pappus avait une mémoire si heureuse, qu'il retenait une page entière après l'avoir lue ou entendu lire une seule fois. On a de lui en latin un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1584, in-8°, et quelques livres de controverses, in-4°, qui eurent quelque vogue dans le temps et dans son parti seulement.

Pellican.

Conrad Pellican, dont le vrai nom était Kürsner, naquit à Rouffach le 8 ou le 9 janvier 1478. Son père Conrad Kürsner, natif de Wyl en Souabe, s'était établi à Rouffach où il épousa Elisabeth, fille de Jean Gall, bourgeois de ladite ville.[1] Le jeune Kürsner fit d'abord ses premières études dans sa patrie sous Etienne Kleger de Zurich et Michel Klet de Souabe, sous lesquels il fit de grands progrès. Il fut attaqué de la peste en 1481, mais il s'en tira après quelques semaines de maladie. En 1491 son père le mena à Heidelberg où il était appelé par Jodocus Gallus, son oncle, qui lui fit prendre le nom de Pellican lorsqu'il le fit immatriculer dans

1. Adam, p. 126.

l'université de cette ville. Il y apprit pendant seize mois, sous différents maîtres, les poètes, la rhétorique et la logique, lorsque les dépenses qu'il était obligé d'y faire, engagèrent son oncle à le renvoyer dans sa patrie. Il y revint au mois de septembre 1492, et comme ses parents étaient pauvres, il s'occupa à y aider le maître d'école. Le besoin qu'il avait de livres, le fit connaître des Franciscains de Rouffach qui le reçurent dans leur ordre en 1493 à l'âge de 16 ans.[1] Il prit l'habit de S.-François le 25 janvier 1493 et y fit profession après l'année de noviciat révolue. En 1493 il prit à Bâle au mois de septembre les quatre ordres et en décembre le sous-diaconat. En 1496 le provincial, à la sollicitation de Jodoque Gallus, son oncle, l'envoya en mars à l'académie de Tubingen, alors renommée, pour y suivre un fameux scotiste de son ordre, gardien de Tubingen, nommé Paul Scriptoris, qui attira par sa science profonde tant dans la théologie que dans la géographie et les mathématiques un grand nombre d'étudiants. Ce fut là qu'ayant obtenu, en 1499, un livre hébreu d'un de ses confrères de Mayence, il commença à apprendre, lui-même et sans maître, la langue hébraïque, dans laquelle il fit ensuite de grand progrès sous la direction de Jean Reuchlin dit Capnion. En 1501 il se tint à Pfortzheim un

1. ADAM, p. 127.

chapitre provincial des Franciscains, dans lequel on lui conféra l'ordre de prêtrise. Il se rendit ensuite dans le couvent de Rouffach sa patrie, où il chanta sa première messe le 4 octobre en présence de ses parents. La même année il perdit son père que la peste enleva. En 1502 il fut nommé lecteur et professeur de théologie dans le couvent de Bâle où il arriva au mois d'août et où il enseigna pendant six ans et où il aida beaucoup les imprimeurs dans la correction de la nouvelle édition de S.-Augustin et de S.-Jean Chrysostome.

En 1504 le cardinal Raymond, légat du pape Alexandre VI, vint à Bâle vers le mois de mai. Ce cardinal donna à Pélican un diplôme de licencié en théologie, avec cette condition honorable que dès qu'il aurait trente ans accomplis, il devait être considéré comme docteur sans aucune promotion. Mais on ne voit pas que Pellican ait jamais pris le titre de licencié ou de docteur. Pellican fut nommé par ce cardinal pour l'accompagner à Rome et en Italie. Mais une fièvre qui lui survint en chemin au mont S.-Gothard l'obligea de retourner à Bâle, où, à la demande de l'évêque Christophe d'Utenheim, il composa une petite somme de la doctrine catholique. En 1508 il fut rappelé à Rouffach pour enseigner la philosophie dans son couvent. Il y eut pour disciple le célèbre Sébastien Munster, d'Ingelheim, qui s'était également fait franciscain et auquel

il enseigna particulièrement l'hébreu et l'astronomie. [1]

En 1511 se tint à Bâle un chapitre provincial des Franciscains. Pellican s'y trouva en qualité de secrétaire du provincial et y fut nommé gardien du couvent de Pfortzheim où il arriva le 1er septembre avec Munster son disciple. En 1512, au 11 du mois d'octobre, allant à Spire pour une assemblée de son ordre, il passa à Bruchsal où il logea chez Wolfgang Capiton qui y était alors prédicateur, et lequel Wolfgang fut nommé en mars 1513 prédicateur de la cathédrale de Bâle. Pellican quitta le gardianat de Pfortzheim dans le chapitre provincial d'Heidelberg, tenu en août 1514 et devint le secrétaire du provincial Caspar Senger, qu'il accompagna à Ulm et dans les différents endroits de sa province, et où il parcourut les différentes bibliothèques surtout pour les livres hébreux. En 1516, dimanche *Jubilate*, il fut envoyé au nom de toute sa province, au chapitre général de son ordre, qui devait se tenir à Rouen, en Normandie, la fête de Pentecôte. Il arriva le samedi après l'Ascension à Paris où il vit Jacques d'Etaples qui lui demanda des nouvelles de Beatus Rhenanus son disciple. Le chapitre de Rouen dura pendant douze jours et il s'y trouva 700 franciscains. Le chapitre provincial de Pfortzheim dé-

1. ADAM, p. 133 et URSTISIUS, *Histor. Basil.*, p. 99 et 144-

puta Pellican avec d'autres religieux à Rome, où le pape Léon X avait convoqué un chapitre général des Frères Mineurs. Pellican partit le lendemain de Pâques. Il arriva à Rome le mercredi avant la Pentecôte. Il s'y trouva mille moines, parmi lesquels, si on en croit Pellican, il y en avait plusieurs d'Italie qui n'entendaient pas le latin.

De retour de Rome, il fut nommé dans le chapitre provincial, tenu en août 1517 à Munich, gardien de Rouffach où il arriva vers le 1 septembre. Ce fut quelque temps après qu'allant à Bâle en 1518, il se trouva à Mulhouse à la table du commandeur où il vit les premiers ouvrages de Luther.

En 1519 après Pâques se tint le chapitre général d'Oppenheim. Pellican y fut nommé gardien du couvent de Bâle, où il arriva la fête de Pentecôte. Ce fut là qu'il commença à lire les ouvrages de Luther qui y avaient été imprimés en partie, et à en goûter la doctrine. En 1522, après Pâques, se tint en Souabe le chapitre de Léonberg. Pellican y fut publiquement accusé par quelques-uns de luthéranisme.[1] Ce fut dans ce chapitre qu'il fut défendu aux jeunes franciscains de lire les ouvrages de Luther, à l'exception de ceux qui devaient prêcher. En 1523, en carême, le provincial Senger étant venu à Bâle, quelques docteurs de l'université et quelques chanoines de la cathédrale portèrent leurs

1. ADAM, p. 139.

plaintes contre le gardien Pellican et deux autres franciscains d'être luthériens et de faire connaître les livres de Luther. Le provincial allait le faire sortir de Bâle, lorsque le magistrat de cette ville s'y opposa et obligea le provincial de quitter la ville. Le magistrat nomma dans le même temps Pellican professeur en théologie et le donna pour collègue à Jean Hausschein, dit Œcolampade. Par conséquent Pellican expliqua en 1523 la Genèse, en 1524 les Proverbes de Salomon, enfin l'Ecclésiaste jusqu'à la fin de février 1526. En l'année 1524 se tint le chapitre de Landshut où Pellican fut déposé de son gardianat, mais il conserva toujours par le soutien du magistrat sa chaire de théologie dont il retira la solde pour son entretien.

Jusqu'alors Pellican avait conservé l'habit de son ordre et entretenait une certaine correspondance avec les religieux. Mais le 26 décembre 1526, Zwingle l'invita au nom du magistrat de Zurich de passer dans cette ville pour y remplacer Jacques Ceporin dans la chaire de la langue hébraïque. Pellican accepta cette offre d'après le conseil de ses amis et sur l'autorisation du sénat de Bâle. Il partit donc de Bâle le 20 février 1527. Il fut très bien reçu à Zurich tant par Zwingle que par les autres réformateurs de cette ville. Il commença ses leçons sur l'Ecriture-Sainte le 1 mars, et le 17 suivant il quitta le froc et se revêtit d'habits séculiers. Ses amis lui conseillèrent dans le même temps de se marier, *ne scan-*

dalo esset ecclesiæ. Il le fit au mois d'août 1527 et épousa Anne Fris, sœur de Jean Fris maître d'école. Celle-ci étant morte en octobre 1536, il en épousa une autre nommée Elisabeth, au mois de janvier suivant. Il se trouva en janvier 1538 à la dispute de Berne. En 1536 vers la fête de la S.-Jean, il alla à Bâle et à Strasbourg. En 1541, le 21 septembre, il obtint le droit de bourgeoisie à Zurich.

En 1542 il envoya au nouvel évêque de Strasbourg, Erasme, seigneur de sa patrie, la paraphrase d'Erasme traduite en allemand par Léon Juda. L'évêque fut reconnaissant de ce présent et lui envoya une coupe d'argent. Pellican ne voulut pas la recevoir, en alléguant qu'il y avait un statut pour tout bourgeois de Zurich de ne recevoir aucun présent d'un prince étranger. L'évêque fit alors présent de cette coupe à la sœur de Pellican, Elisabeth, qui demeurait à Rouffach, mariée au sénateur Thibaut Wollfhardt.

En juillet 1544, Pellican vint à Rouffach avec sa femme, y voir sa sœur. Il y fut très bien reçu, tant dans la maison de ville par le magistrat qu'au château par Guillaume Bœcklin, bailli de l'évêque.

En avril 1545 Jean Frisius, étant allé en Italie, y acheta à Bologne et à Venise les écrits de Maïmonides et le Talmud, pour la somme de 220 florins, dont Pellican traduisit une partie.

Il mourut le jour de Pâque, 5 avril 1556, et fut enterré dans le cimetière de la principale église. Il

ne laissa qu'un fils de sa première femme, nommé Samuel, qui mourut en 1564, pédagogue des basses classes.

Pellican écrivit sa propre vie et c'est de cette vie que Melchior Adam a composé la sienne.

Louis Lavater écrit avoir appris de Pellican dans sa vieillesse qu'il n'avait pu trouver dans toute l'Allemagne un exemplaire grec de l'Ecriture-Sainte et qu'il fallut en tirer un de l'Italie.

Pellican publia un très grand nombre d'ouvrages qui, joints ensemble, forment sept volumes in-fol. Les plus estimés sont sa *Grammaire hébraïque* et son *Dictionnaire hébreu*, ses commentaires sur tous les livres de l'Ancien Testament et ses notes sur les épîtres de S. Paul et des autres apôtres. On conserve plusieurs de ses ouvrages mss, la plupart originaux, dans les deux bibliothèques de la ville et du chapitre de Zurich.

Holbein avait fait le portrait de Pellican, au bas duquel on voyait ces vers :

Bis septem lustris vixi et quinque insuper annos,
Fatidico quare cum Simeone precor :
Nunc in pace tuum, Deus o, dimitte ministrum,
Detur et in Christi regna redire tui.

1. On en voit le catalogue dans TISSIER, *Eloges des hommes savans*, I, p. 92 et 93.

Joannis[1] rapporte une lettre de Caspar Glaser, datée des Deux-Ponts, du 2 des calendes de novembre 1536, adressée : *Veteri ac summo amico atque incomparabili Chunrado Pellicano, apud Tigurum rectori publico, suo charissimo majori.* Il y dit entr'autres choses : *Suevulus noster* (Joan. Schwäblin) *tertiam uxorem habet... ego usque hodie celebs ago, et spero, inoffenso Deo.*[2]

Pepie.

On trouve dans la bibliothèque de la commanderie de S.-Jean de Strasbourg : *Roberti Pepie chronicon manuscriptum de rebus Argentin.* 1583.

Pezay (de).

M. Masson, marquis de Pezay, chevalier de S.-Louis, maître de camp de dragons et aide-maréchal général des logis des armées du roi, mort en 1777 dans sa terre auprès de Blois.

Il est auteur des *Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, in-8°, 1770, dans lesquelles on trouve des vues et des détails très intéressants sur l'Alsace.

1. *In spicilegio tabularum litterarumque veterum*, p. 556.

2. On trouve dans les *Miscellanea Tigurin.*, III, p. 413, un discours historique sur la vie de Conrad Pellican, composé par Jean Fabricius.

On trouve dans les *Nouvelles ephémérides* de 1774 et dans l'*Esprit des journaux* de mars 1775,[1] un mémoire de M. de Pezay sur la manière de rendre l'Alsace d'une défense plus facile et plus sûre, en fortifiant les bords du Rhin, les lignes de la Queisch, de la Lauter et de la Motter d'un triple rang de palissades, et sur le parti qu'on peut tirer des marais de cette province sans en rendre le terrain plus pratiquable à l'ennemi.

Il a donné quelques poésies dans le genre érotique et quantité de pièces fugitives, répandues dans l'*Almanach des muses*.

Pfeffinger (Daniel).

Daniel Pfeffinger, docteur, professeur en théologie et chanoine de S.-Thomas de Strasbourg, a publié diverses dissertations théologiques, comme on peut le voir dans la *Bibliothèque Germanique*.[2]

Il mourut en 1724.

Pfeffinger (Jean Frédéric).

Jean Frédéric Pfeffinger était de Strasbourg où il naquit vers le milieu du 17e siècle. Il devint professeur dans l'académie équestre de Lunebourg et

1. P. 199 et suiv.

2. Tome IX, p. 214 et 215. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans JÖCHER, *Gelehrten Lexicon*, II, p. 541.

conseiller de sa Majesté britannique. Il publia cinq gros volumes in-4° d'illustrations sur Vitriarius, qui lui coûtèrent 25 ans d'un travail assidu. Cet ouvrage, d'une érudition immense, connu sous le titre de *Corpus juris publici*, est d'une nécessité indispensable à tous ceux qui enseignent et apprennent le droit public. Il composa encore un autre ouvrage en un volume du même format, ayant pour titre : *Vitriarius illustratus* ou *Vitriarii institutiones juris publici cum notis*. Il écrivit outre cela en allemand tout ce qui s'était passé de remarquable dans le XVII^e^ siècle, plus une histoire de la maison de Brunswick-Lunebourg, en 3 volumes, dont le 3^e^ ne fut publié qu'après sa mort en 1743 par les soins de son neveu.

Peltre.

Hugues Peltre, natif de S.-Nicolas selon les uns, ou de Vic selon d'autres, fit profession dans l'ordre de Prémontré le 1 novembre 1668 au couvent de S^te^-Marie de Pont-à-Mousson. Il fut en 1684 supérieur de S.-Odile, il le redevint en 1698 et le fut jusqu'en 1706.

Il est mort à Justemont, au diocèse de Metz, le 17 avril 1724.[1]

1. *Bibliothèque lorraine*, p. 721. Le Nécrologe de l'église de Hohenbourg place sa mort au 16 avril.

Petitdidier.

Jean Joseph Petitdidier, né à S.-Nicolas-du-Port en Lorraine le 23 octobre 1664, fit profession dans la Société de Jésus le 2 février 1698. Il professa pendant 5 années la philosophie et les mathématiques au collège de Strasbourg. Il y expliqua aussi le droit canon et l'Ecriture-Sainte pendant 4 ans, étant en même temps supérieur du Séminaire. Ayant été transféré à Pont-à-Mousson, il fut fait chancelier de l'université. Appelé à la cour de Lunéville sur la fin de 1732, la veuve de Léopold Ier, régente des états pour François III son fils, l'établit chef de son conseil de conscience. Lorsque la Lorraine changea de maître, il se retira à S.-Nicolas dans la maison de la société dont il a été supérieur. [1]

Petri.

Jacques Henri Petri, natif de Bâle, fut appelé à Mulhouse en 1620 pour y exercer les fonctions de greffier et de syndic, qu'il remplit jusqu'en 1633 qu'il fut nommé consul ou bourgmestre de la même ville, où il mourut en 1660.

Il est auteur d'une chronique manuscrite de Mulhouse écrite en latin, où il décrit avec beaucoup d'exac-

1. Voyez le catalogue de ses ouvrages dans la *Bibliothèque lorraine*, p. 735.

titude et d'après les archives de cette ville l'histoire de Mulhouse depuis son origine jusqu'à ses jours. Cette chronique fut abrégée et continuée par Josué Furstenberger, qui fut en 1675 le successeur de Jacques Henri Petri, fils du précédent, dans la place de greffier.

Philbert.

M. Philbert, préteur de Landau, né à Saverne, mort en 178..., est auteur d'un ouvrage sur la Suisse. Voici le jugement qu'en porte M. de Haller, dans ses *Conseils pour former une bibliothèque historique dans la Suisse*[1] :

« Il n'y en a encore que 2 volumes qui vont jusqu'en 1468. Mais l'auteur en promet la suite. Il écrit avec esprit et force : quelques tableaux frappent par leur justesse et beauté. Mais dans l'historique il est trop orateur, il ne s'arrête qu'aux faits qui fournissent matière au pinceau. Il orne de rubans les trophées de nos ancêtres et par cette complaisance excessive pour son sujet, il flatte trop notre nation, il tombe quelquefois dans des erreurs insupportables, surtout à l'égard de Berne. »

M. le baron de Zurlauben dans ses *Tableaux topographiques de la Suisse*[2] en parle ainsi : « Cet

1. P. 115.
2. Tome II, p. 140, éd. in-4°.

ouvrage parsemé de phrases pétillantes et quelquefois ingénieuses offre à chaque page des marques palpables d'ignorance dans le récit des évènements. L'auteur s'y est même permis des sorties contre le gouvernement de quelques états catholiques de la Suisse, et cependant, comptant sans doute sur leur indulgence, il avait osé postuler la permission de dédier son ouvrage à tous les cantons. Il est vrai que sa plume avait constamment ménagé les états protestants. Il comptait peut-être sur leur protection, mais plusieurs des cantons catholiques et M. le prince-abbé de S.-Gall lui firent sentir leur juste indignation. En un mot il faudrait un volume entier pour relever l'inexactitude de M. Philbert, et, j'ose dire, toutes les bévues et omissions dont son livre est rempli. »

L'ouvrage de M. Philbert parut d'abord en deux volumes, in-12°, en 1766, sous le titre de : *Histoire des révolutions de la Haute-Allemagne, contenant les ligues et la guerre de la Suisse.* Le libraire qui avait dans son magasin la majeure partie des exemplaires de cette édition, s'imagina de la faire débiter sous un titre masqué. Elle parut ainsi, sans aucun changement à l'exception de la première feuille, sous le nom d'Amsterdam, à Paris, en 1775, avec ce titre : *Histoire des dernières guerres de la Suisse et de la Haute-Allemagne.* Au reste M. Philbert a sagement omis son nom à la tête de l'une et l'autre édition ; mais ses tentatives pour obtenir une approbation

générale des cantons, et ses propres aveux, ne l'ont pas moins décélé.

M. Philbert, mécontent de sa femme, publia en 1768, in-12° : *Le cri d'un honnête homme qui se croit fondé en droit naturel et divin à renoncer à la législation française sur le mariage.*

Nous avons aussi de lui un manuscrit qui prouve la nécessité et la facilité d'introduire les états en Alsace et d'en faire un pays d'Etat. Ce manuscrit, bien pensé et bien senti, est le meilleur ouvrage que nous connaissions de M. Philbert.

Phœber.

Ambroise Phœber, religieux de l'abbaye de Schwartzach, rassembla avec beaucoup de soin les chartes et titres de sa maison, dont il forma, en 1517, un catalogue général où l'on trouve l'abrégé des choses que renferment ces chartes. Il vivait encore en 1533.

Phrygion.

Paul Constantin Phrygion naquit à Sélestadt, où il fit ses premières études. Il passa de là à Bâle où il étudia pendant plusieurs années la théologie et l'histoire. Il fut reçu en 1510 dans la faculté de théologie et obtint trois ans après, le 6 septembre 1513, le bonnet de docteur. Ayant donné dans les erreurs de Zwingle et d'Œcolampade, il fut établi

en 1529 premier pasteur de l'église de S.-Pierre de Bâle. Il fut nommé en 1532 professeur du Vieux-Testament en ladite université. Il en devint recteur en 1533 et il fut continué en cette dignité l'année suivante. Ulric, duc de Wurtemberg, s'étant réfugié alors à Bâle, goûta le mérite et les talents de Phrygion, et lorsque ce prince fut rétabli dans ses états par le secours de Philippe, landgrave de Hesse, il le demanda au magistrat de Bâle pour remplir à Tubingen la place de pasteur et de professeur. Phrygion se rendit à Tubingen en 1535, et après avoir mis l'ordre dans les églises de cette ville et rétabli l'université, il y mourut le 1er août 1543.

Il fut enterré dans la principale église de Tubingen avec l'épitaphe suivante :

D. O. Sacrum
Paulus Constantinus Phrygio theologus,
Calendis Augusti anno M.D.XLIII,
Mortalis esse dixit,
Jamque per Servatorem Jesum cujus evangelium,
Ille in scolis et sacris concionibus ardentissimo
Semper studio docuit, inter beatos vivit immortalis.

Il a publié une chronologie des rois et royaumes, des commentaires sur l'Exode, le Lévitique, le prophète Michée et les 2 épîtres de S. Paul à Timothée. [1]

1. M. Adam, *In vit. theol. germ.*, p. 46; Pantaléon, *Prosop.*, lib. 3; Freher, *Theatrum*, p. 115; *Athenæ rauricæ*, p. 18.

Paulus Phrygio doctor theologus est nommé en 1520 dans le nombre de ceux qui formaient la Société littéraire de Sélestadt.

Est Paulus Phrygius gentilis meus theologus et doctus et honestus, dit Wimpheling dans une lettre écrite en 1513 à Balt. Gerhard, commandeur de S.-Jean de Strasbourg, qui se trouve à la tête de *Christiani Drutmari grammatici expositio in Mathæum*, fol. 3.

Paul Constantin Phrygio était vulgairement nommé *der Costantzer*.

On trouve sa vie en abrégé dans Fischlin, *Memoriæ theolog. Wirtemberg.*, part. 1, p. 12 et seq.

Pichon.

Jean Pichon, né à Lyon en 1683, se fit jésuite en 1697. Le roi Stanislas ayant fondé les missions dans la Lorraine, jeta les yeux sur lui pour donner un commencement à cette fondation. Ce missionnaire voyant que quelques novateurs éloignaient les fidèles de la Sainte Communion sous prétexte qu'il fallait être parfait pour la recevoir, composa l'*Esprit de J.-C. et de l'Eglise sur la fréquente Communion*, imprimé à Paris en 1747, où en combattant des erreurs il donna dans des erreurs contraires. Son livre fit beaucoup de bruit et fut condamné à Rome en 1748 et par plusieurs évêques de France, entr'autres par le cardinal de Rohan, évêque de

Strasbourg, dans le séminaire duquel il était employé ainsi que dans la chaire de l'église cathédrale. Le cardinal de Rohan donna à ce sujet le 10 juin 1748 son excellente instruction pastorale sur la pénitence et sur l'Eucharistie. Il y parle ainsi de cet ouvrage : « Nous y découvrîmes quelques principes dangereux et plusieurs expressions repréhensibles, surtout par rapport aux moyens de salut, à la justification des pécheurs et à la persévérance des justes. L'auteur, zélé contre la sévérité outrée des novateurs, mais peu mesuré dans son zèle, semblait se porter à l'extrémité opposée, et oubliant l'avis du sage, alla au delà des bornes anciennes que nos pères ont posées sur l'administration de la pénitence et de l'Eucharistie... L'auteur, plein de candeur, de soumission et d'humilité se conduisit en bon religieux et digne membre d'une compagnie qui par les services qu'elle a rendus et qu'elle rend encore à l'Eglise, nous sera toujours chère. Au premier avis que nous lui fîmes donner, il nous promit une obéissance entière et cette promesse fut accompagnée de tout ce qui pouvait attirer notre confiance. La rétractation solennelle qu'il a envoyée depuis à M. l'archevêque de Paris pour être rendue publique dans la capitale du royaume, vient de mettre le dernier sceau à la bonne opinion que nous avions conçue de la sincérité de ses intentions. »

Cette rétractation est datée de Strasbourg, le 24 janvier 1748. Malgré cela le P. Pichon fut relégué

en Auvergne, d'où il passa à Sion en Valais où l'évêque de cette ville l'avait demandé. Il y fut grand vicaire et visiteur général du diocèse. Il y mourut le 5 mai 1751 en exerçant les fonctions du saint ministère.

M. Joseph Guillaume de Rinck de Baldenstein évêque de Bâle, ne pensait pas de ce livre comme M. le cardinal de Rohan. Dans une lettre écrite à l'auteur, de Porrentruy, le 25 avril 1748, il en fait le plus grand éloge. [1]

Pierre de Strasbourg.

Pierre de Strasbourg, carme, composa l'histoire de la guerre de l'évêque Gauthier de Géroldseck contre sa ville épiscopale, selon Vossius. [2] Il vivait en 1270 comme le remarque Ducange, [3] qui en fait un augustin.

Pirmin (S.).

Voyez le tome Ier de l'*Histoire de l'église de Strasbourg*.

1. Voyez cette lettre dans mes Miscellanea et recueils de mandements.

2. *In Hist. lat.*, lib. 2, cap. 60, p. 153.

3. *In indice auctorum*, p. 136.

Pilladius.

Laurent Pilladius, chanoine de S.-Dié, composa en 1541 un poème épique intitulé : *Rusticiados libri sex, in quibus illustris principis Antonii Lotharingiæ, Barri et Geldriæ ducis, gloriosissima de seditiosis Alsatiæ rusticis victoria copiose describitur*. Metis, ex officina Joa. Palier, 1548.

Cet ouvrage est partagé en six livres. Dans le premier il raconte la révolte des paysans luthériens d'Allemagne, qui s'assemblèrent en Alsace pour pénétrer en Lorraine. Dans le second il marque le départ du duc Antoine avec son armée et son arrivée aux environs de Vic. Dans le troisième, il décrit le siège de Saverne, formé par l'armée lorraine. Le quatrième parle de la victoire remportée par le prince de Guise à Lupstein. Le cinquième représente la prise et le pillage de Saverne; le sixième, la victoire remportée à Scherwiller et le retour du duc avec son armée en Lorraine.

Laurent Pilladius ou Pillart naquit d'une famille obscure dans un village situé près de Pont-à-Mousson. Il était chanoine de S.-Dié et curé de Corcieux. On remarque sur un des vitraux de l'église de Corcieux à la droite le portrait de Laurent Pilladius. [1]

Son poème, sans être une pièce parfaite, est très précieux pour les détails qu'il donne de la guerre

1. Dom Calmet, *Notice de la Lorraine*, I, p. 281.

du duc Antoine contre les paysans revoltés d'Allemagne. Comme il était contemporain, et que la chose se passait pour ainsi dire sous ses yeux, il en était parfaitement instruit. Il écrivit son poème en 1541 et le fit imprimer en 1548. Comme il était extrêmement rare, Dom Calmet l'a fait réimprimer dans sa *Bibliothèque lorraine*.[1]

M. Brayé, avocat à Nancy, a mis en français la Guerre des Rustauds et l'a fait imprimer dans ses *Amusements* imprimés à Nancy en 1733.

Piscator.

Jean Piscator, en allemand Fischer, naquit à Strasbourg le 27 mars 1546. Il s'appliqua avec succès à la philosophie d'Aristote en y joignant les observations de Ramus. Il devint dès l'âge de 26 ans en 1571 professeur en théologie dans sa patrie. Mais les disputes qui s'élevèrent parmi les théologiens de Strasbourg entre les luthériens rigides et ceux qui penchaient vers les réformés Suisses, l'obligèrent de quitter sa chaire et de se retirer en Allemagne où l'on professait le calvinisme. Se rencontrant par hasard à l'érection de la nouvelle université d'Herbronn, dans le comté de Nassau, en l'an 1585, il fut retenu par le comte Jean pour y rem-

1. *Grandidier donne de longs extraits de la Rusticiados que je ne reproduis pas.*

plir la première chaire de théologie, qu'il occupa pendant 39 ans. Il attira à Herbronn un grand nombre d'étudiants étrangers, de la France, de la Hongrie, de Pologne et de plusieurs autres lieux. Il y mourut le 29 juillet 1626.

Il traduisit sur l'original la Bible en allemand, laissa des commentaires sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte et publia divers autres ouvrages de philosophie et de théologie. La distinction que Piscator faisait de la justice active et passive de J.-C. a été condamnée dans le *Consensus* des églises de Suisse à l'article 17.[1]

Pollion.

Symphorien Pollion, curé de S.-Martin, était déjà âgé lorsqu'il embrassa le luthéranisme et se joignit à Mathieu Zell pour le prêcher dans la cathédrale de Strasbourg. Melchior Adam[2] dit de lui : *Symphorianus, presbyter ætate grandis, pastor in aede Martini, quæ illo tempore in foro piscario cui liberior fuerat initio vivendi ratio, in conviviis hilaris, in rebus periculosis omnium primus.*

1. FREHER, *Theatrum*, p. 426; PICTET, *Théologie française*, t. III, p. 157.

Consulter sur Jean Piscator les *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire ecclésiastique* par le P. D'AVRIGNY, I, sous l'an 1603, p. 13 et suiv..

2. Page 92.

Selon Schad [1] il était curé de S.-Etienne et devint en 1523 prédicateur de la cathédrale. Peu après, il fut nommé curé de S.-Martin. Selon le même, [2] le peuple le nommait simplement *Herr Zimpriam.*

Mel. Adam raconte de lui [3] de singuliers tours d'adresse. Il se mettait avec le pied gauche sur la barrière du pont du Rhin, dans l'endroit où le fleuve était le plus profond, élevait la jambe droite et tournait à l'entour. Il montait sur la plate-forme de la cathédrale et courait à l'entour sur les bords, en regardant fixément ceux qui du bas considéraient sa hardiesse.

Adam [4] dit de lui et de Zell : *Populares hi magis concionatores erant quam litterati.*

Extrait du protocolle du Grand Chœur :

« Anno 1513. Symphorianus Pollio plebanus S.-Stephani successit in locum Johannis Langhans.

An. 1518. Dom. Nicolaus Zaberer de Mollisheim successit in locum Symphoriani.

An. 1523. Gebenen von deputaten des chorrs VI. lib. VI. schill. Her Simpriann dem lutpriester zu S.-Martin uff sin invonhung. »

1. Page 87.
2. Page 88.
3. Page 92.
4. Ibid.

Prüss.

Jean Prüss, ou Prysse ou Bryse, était imprimeur et bourgeois de Strasbourg, dont on a des éditions de 1484, 87, 88, 89, 90, 95, 1503, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12.

Son imprimerie était au Thiergarten. Quelques-unes de ses éditions portent : *In ædibus lustri vulgo zum Thiergarten.*

Il eut un fils nommé comme lui *(Joannes Prüss junior)* également imprimeur et bourgeois de Strasbourg, dont il existe des éditions de 1513 et 1520.

R.

Rab.

Louis Rab de Strasbourg, né de parents pauvres, fut élevé par Mathias Zell, qui à cause de ses bonnes qualités le fit promouvoir au doctorat en théologie. Il lui succéda en 1548 dans la cure de la cathédrale qu'il conserva jusqu'à l'*Intérim* de 1549. Dans l'intervalle il prècha dans l'église des Dominicains. Mais ennuyé des cérémonies de l'*Intérim*, surtout parce qu'il était obligé de mettre le surplis, il quitta subitement Strasbourg et se retira à Ulm dont il devint ministre. [1]

Son éloquence l'avait rendu agréable au peuple.

La veuve de Zell publia un écrit contre lui où elle l'accusa d'ingratitude.

Louis Rab eut un fils qui embrassa la religion catholique et se fit jésuite. [2]

1. Buheler, *Chron. mss Argent.*, p. 460.

2. Voyez Andreæ Wengerscii, *Hist. eccles. Slavon. provinciarum*, p. 353.

Rapp.

Thomas Rapp était en 1514 de la Société littéraire de Strasbourg. Erasme, dans une lettre écrite en cette année, loue *Thomam Rappium, ipsis oculis, ipso vultu suavitatem et candorem ingenii præ se ferentem.*

Rauber.

Placide Rauber, religieux profès de l'abbaye de S.-Blaise, fut postulé le 17 août 1649 abbé de Schwartzach et mourut le 2 juillet 1660. Il fut recommandable par sa douceur et son habileté dans le maniement des affaires. Il est auteur de quelques ouvrages ascétiques dont parle Dom François, dans la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de S. Benoit.*[1]

De Placido Rauber e S. Blasio ad Schwartzacium postulato agit P. Stanislaus Wülberg, *in mss quod continet vitas abbat. e S. Blasio avocatorum*, cap. 46, 47, 48, 49 et 50. De eo sic loquitur cap. 49 : « P. Placidus Rauber, e S. Blasio evocatus, disciplinam collapsam Nigriaci restituit, ac congregationem Alsaticam cujus visitátionem 1658 egerat, jamjam labentem, unice restituit. »

De Placido Rauber consulatur *Hist. universit. Salisburg*, lib. 2, cap. 7, num. 373.

1. I, p. 454.

Rausch.

Adolphe Rausch ou Rusch succéda à Mentelin dans l'imprimerie de Strasbourg. Il était issu d'une famille noble qui donna son nom au vieux château de Rauschenbourg situé sur la hauteur près d'Ingweiller.[1]

Cet imprimeur fut le dernier de sa maison. Il n'eut point d'enfants de Salomé Lenzler. Celle-ci, devenue son héritière, se remaria en secondes noces à Philippe Sturm.

François Janicus[2] prétend que l'imprimerie fut inventée dans le château de Rauschenbourg, mais il n'allègue point les écrivains sur l'autorité desquels il se fonde.

Wimpheling fait mention de ce Rausch, dans l'*Epitome histor.*, cap. 65.

Reinach (de).

Parmi les poètes allemands du XIII^e^ siècle, dont le nom figure avec honneur parmi les *Minnesingers* nous avons remarqué Hesson de Reinach. Il vivait dès l'an 1210.[3] Engagé de bonne heure dans l'état

1. SCHŒPFLIN, *Als. illustr.*, II, p. 237.

2. *In exegesi German.*, lib. 2, cap. 47.

3. *Hesso de Reinach* est nommé avec Arnold son frère, entre les témoins, dans une charte de Rodolphe, comte de Habsbourg, de 1210. HERGOTT, *Genealog. Habsburg*, II, num. 262.

ecclésiastique, il cultiva les muses dans le sein d'une douce tranquillité et dans le commerce d'une heureuse amitié. Il possédait en 1230 un canonicat dans l'église collégiale de Munster en Ergau,[1] et il obtint quelques années après la prévôté de celle de Schœnenwerd, située dans le même pays.[2] Les Archives de ce dernier chapitre font voir qu'il possédait encore cette dignité en l'année 1273.

Hesson de Reinach descendait d'une ancienne et illustre maison de la Suisse qui tirait son origine du château de Reinach près de Munster, situé aujourd'hui dans le bailliage de Lenzbourg au canton de Berne, et dont on voit encore les ruines près du village de Pfeffikon.[3] Tous les Reinach combattirent pour la maison d'Autriche à la sanglante bataille de Sempach de 1386. Ils y furent tous tués,[4] à l'exception du seul Hannemann, qui, privé de ses terres

1. On lit dans l'*Histoire diplomatique de la collégiale de Munster*, composée par M. de Balthazar, conseiller d'état de la république de Lucerne, encore manuscrite : *Hesso de Rynach canonicus in Munster an. 1230 præpositus postea Werdensis.*

2. L'auteur de ce mémoire a fait connaître l'origine et les diverses révolutions du chapitre de Schœnenwerd, encore existant au canton de Soleure, dans le tome premier de l'*Histoire de l'Eglise de Strasbourg*, p. 305 et suiv..

3. Bucelin, *in Germ. topo. chronostemmato-geographica*, part. 3, p. 271, qui a publié une généalogie des Reinach, leur donne pour auteur Wernher de Gauenstein, qui mourut en 1040.

4. Voyez l'*Histoire des Helvétiens*, par M. le baron d'Alt, t. II, p. 250 et suiv..

et de ses seigneuries, se retira en Haute-Alsace avec son fils Ulric qui y continua la maison des Reinach. Elle y existe encore de nos jours avec honneur, divisée en plusieurs branches, dont l'une est décorée du titre de comte depuis l'an 1718. Elle a donné des évêques à l'église de Bâle, des abbesses à l'abbaye d'Andlau, et le grand prieur de l'ordre de Malte de la langue d'Allemagne porte aujourd'hui le même nom.

Le chanoine de Munster, dont nous parlons, vivait dans ce siècle galant, où l'idée seule de la beauté était pour son adorateur *le regard de l'Etre suprême ;* dans ce siècle, dis-je, où le sexe règnait bien plus sur l'imagination qui fait le charme du cœur que sur les sens qui le flétrissent. Hesson, à tous les agréments de l'esprit, joignait une figure intéressante, beaucoup de talent pour la poésie et le mérite de faire avec goût des chansons pour les dames. Il en aima plusieurs dont les charmes, l'esprit et les vertus honorèrent le choix du poète. Mais une dame qui habitait un château voisin de Munster et qui depuis fut chanoinesse dans une abbaye d'Alsace, fut, de toutes, celle qui lui parut digne de fixer ses hommages, et ce fut à la gloire de sa *Sophie* (c'est le nom qu'il lui donna, peut-être pour faire allusion à sa sagesse) qu'il consacra son cœur et ses vers.

Sophie faisait alors le plus (bel) ornement de son canton. Ses attraits n'étaient pas l'unique objet

des hommages qu'elle recevait. La douceur de ses mœurs, son affabilité, sa candeur, les grâces d'un esprit enjoué, étaient pour elle de nouvelles qualités qui relevaient l'éclat de sa beauté. Hesson, né sensible aux attraits de celle-ci quand elle est l'ornement des vertus qui justifient l'amour, fut frappé de l'heureux assemblage des perfections qu'elle possédait. Le jeune chanoine se mit au rang de ses admirateurs, et Sophie ne tarda pas à le distinguer dans la foule de ceux qui lui offraient leurs hommages.

La fierté de Sophie résista cependant longtemps à la passion de son ami. Elle craignait une faiblesse qui pouvait outrager sa vertu et ses devoirs. Les principes d'une femme tendre ne font que suspendre et reculer le triomphe de celui qu'elle aime. Il faut qu'elle cède tôt ou tard, quand au talent de plaire il joint le mérite d'aimer de bonne foi. Tel était l'avantage de Hesson auprès de son amante. Il eut chéri ses vertus et ses grâces quand elles auraient été le partage d'une simple bergère ; il préférait un tendre retour à tous les trésors de l'empire. Sophie fut enfin touchée du désintéressement de Hesson : elle oublia ses rigueurs, parce qu'elle vit qu'elle était aimée pour elle seule. Elle ne put lui cacher qu'elle était sensible à l'hommage de son cœur et qu'elle abjurait désormais cette fierté qui jusqu'alors l'avait soumise aux lois d'une sévère indifférence. Elle le rendit heureux en le comblant de toutes les faveurs. Le mot de *faveurs* n'avait pas alors le sens équi-

voque qu'on lui donne aujourd'hui. Il ne marquait que l'aveu d'une flamme toujours reserrée dans les bornes de l'honnêteté. La langue moins épuisée qu'elle est aujourd'hui, fournissait des termes plus énergiques pour signifier les sacrifices d'une amante égarée ou criminelle. Ainsi les triomphes amoureux de Hesson de Reinach se bornèrent aux tendres aveux qu'il tira de la bouche de sa Sophie, à la constance d'un long et fidèle attachement, et à quelques preuves dont la pudeur et l'état sacré qu'il avait embrassé n'avaient point à rougir. Ils vécurent longtemps heureux, et quand l'âge eut dissipé les feux vifs de l'amour, ils retrouvèrent leur bonheur dans le sentiment de l'amitié, et dans le doux souvenir de l'innocence de leur passion. Leur sensibilité se tourna alors vers ce tendre épanchement, qui cherche à soulager les misères de l'infortune. Les pauvres et les malheureux trouvèrent toujours un refuge assuré dans la maison de Hesson devenu prévôt de Schœnenwerd. Sophie également tendre secondait (les vues) de son ami. Les traces de leur bienfaisance n'étaient pas encore éteintes vers le milieu du XIV^e^ siècle dans le temps que les Minnesingers recueillirent les poésies érotiques de l'ancienne Allemagne.

La seule chanson qui nous reste comme un monument de la tendresse de Hesson et qu'ils nous ont conservée[1] fait regretter la perte des autres

1. Num. XXXVI du ms et page 90 de l'imprimé.

pièces. C'est une espèce d'élégie divisée en sept strophes ou couplets, dans laquelle Hesson exprime les rigueurs de la beauté qu'il aimait, de cette Sophie qui . . .[1]

Richarde (Ste).

Voyez le tome second de l'*Histoire de l'église de Strasbourg*.

Richer.

Richer a composé une histoire de l'abbaye de Senones qui renferme plusieurs faits importants concernant l'Alsace et le diocèse de Strasbourg. Quoique cet auteur ne soit pas exempt de ces fautes contre l'exacte chronologie qu'on reproche à presque tous les écrivains du moyen-âge, il ne laisse pas d'être précieux par les particularités curieuses qu'il renferme et que l'on ne trouve point ailleurs.

Richer était religieux de l'abbaye de Senones: il gouverna pendant quelques temps le prieuré de Deneuvre ou du Moniet.[2] Il vivait sous le duc de Thibaut vers l'an 1215 et 1218 et fut envoyé par Henri son abbé en Allemagne auprès de l'empereur

1. *Inachevé. Le ms porte encore au-dessous :* En voici la traduction française tirée de l'allemand. *Mais cette traduction manque également.*

2. *Bibliothèque lorraine*, p. 821 et 822.

Frédéric, où il vit ce duc, qui était à la cour de ce prince qui l'avait fait prisonnier après la prise du château d'Amance, comme Richer le raconte lui-même.[1]

La chronique de Richer a été imprimée dans le tome quatrième du *Spicilège* de Dom Luc d'Achery,[2] mais cette éditeur a supprimé quelques chapitres qui se trouvent dans l'original, comme les chapitres 7, 19, 21 et 27 du livre second; les chapitre 18, 34, 35, 37 et 39 du quatrième, et les chapitre 4 et 5 du livre cinquième. Dom Calmet a envoyé à M. Schœpflin les chapitres qui manquent dans d'Achery, et M. Schœpflin les avait destinés pour entrer dans ses *Scriptores rerum alsaticarum*.

Dom Calmet a publié les chapitres 7 et 21 du livre second, le chapitre 18 du quatrième, et les chapitres 4 et 5 du cinquième.

Selon Mabillon,[3] Jean de Bayon écrivait en 1326, soixante ans après la mort de Richer de Senones. Il place donc le décès de ce dernier en 1266.

Dom d'Achery dit que cette chronique est un ouvrage qu'il faut compter parmi les meilleurs historiens du XIII^e^ siècle.

1. Lib. 3, cap. 23.

2. *Histoire de Lorraine,* III, p. CLI, CLVII, CLXX et CLXXXVI.

3. *Annales bened.* t. VI, lib. 77, p. 428.

Les Bénédictins éditeurs du tome IX des *Ecrivains de France* remarquent [1] que Richer est un des auteurs qu'il faut compter comme un des plus fidèles de ceux qui ont écrit pour les faits relatifs aux XII^e^ et XIII^e^ siècles.

L'original de cette chronique est à Senones.

Richer vivait encore en 1263 puisqu'il parle dans sa chronique de la mort de l'évêque Gauthier de Geroldseck qui arriva en cette année.

Benoit dit [2] que Richer était prieur de Senones en 1218.

Cave dit que Richer vivait vers l'an 1240. Il ajoute : *Condidit libros quinque, sed stylo admodum humili et impolito, abbatiae Senoniensis chronicon.*

Ringmann (Philesius).

Philesius Ringmanus, *théologien vosgien*, qui vivait au XVI^e^ siècle, composa selon Dom Calmet une *Description de la Vosge son pays*, ouvrage ajoute-t-il qui ne se trouve plus. François Irenicus, dans son *Exegesis Germaniae*, cite de Philesius *Carmen de Alsatia*. M. Schœpflin, qui rapporte six vers de ce Philesius sur les Vosges et la montagne de S.-Odile,

1. In præfat. page XC.

2. *Supplément à l'histoire de la maison de Lorraine,* partie 2, p. 64.

croit que c'est un poète anonyme qui se cacha sous le nom supposé de Philesius.

Il existe plusieurs vers de *Philesius Vogesigena*, ou de *Mathias Ringmanus Philesius*, dans différents ouvrages de Wimpheling de 1505, 1506 et 1507. Ringmanus Philesius nomme dans une épitre de 1707 Wimpheling son précepteur.

On a de lui :

Passiones Christi unum ex quatuor evangelistis textum studio Ringmanii Philesii. Argentinæ, Joan. Knobloch, in-f°.

Passio D. N. J. C. ex evangeliorum textu quam accuratissime deprompta a Ringmanno Philesio. Argentorati, Knoblouch, 1508, in-f°. — Eadem, Arg., 1518, apud Hupfuff, in-f°.

Ces éditions sont ornées de belles figures supérieurement gravées en bois par V. Gemberlein ou Gamberlein.

On ignore la patrie de Ringmann qui paraît avoir pris naissance dans les Vosges, dans les environs de Sélestadt. Il publia en 1509 à S.-Dié un ouvrage in-4° intitulé : *Grammaticam figuratam*, aux dépens de Gualther Lud chanoine de S.-Dié, qui avait une imprimerie dans sa maison et qui se servait de Ringmann comme d'un correcteur de livres. Gualther Lud dédia cet ouvrage de Ringmann à Hugues de Hazard, évêque de Toul. Ce chanoine l'appelle dans la dédicace : *Philesium nostrum quem habeo in officina mea litteraria castigatorem.* Il y est

aussi dit que Ringmann avait étudié à Paris sous le fameux Le Febvre d'Etaples. A la fin du livre on lit les vers suivants :

Est locus in Vogeso jam notus ubique per orbem
A Deodate, tuo nomine nomen habens.
Hic Gualtherus Lud nec non Philesius ipse
Presserunt miris haec elementa typis.
An. Dom. MDIX. Kal. Junii.

C'est Ringmann qui composa l'épitaphe de Pierre de Blaru qui se trouve à la fin de la Nancéiade de ce dernier.

Au reste Ringmann prit le nom de *Philesius*, comme Jacques Locher, savant allemand du même siècle, prit celui de *Philomusus*.

Math. Ringmann mourut en 1511. On voit son épitaphe dans le cloître de la commanderie de Sélestadt en ces termes : *Christo optimo maximo, Matiae Ringmanno Philesio Vosigenae, politioris litteraturae apud Elsates propagatori, latïnae eruditissimo, graece non indocto, in ipso aetatis flore non sine gravi litterarum detrimento praemature morte sublato Beatus Rhenanus et Joannes Kusserus amico b. m. statuerunt. Vixit annis XXIX. Ob. an. M.C.XI.*

Rippell.

Georges Rippell, natif de Sélestadt, curé de Fessenheim et Nordheim, prébendier de la Toussaint, est auteur d'un ouvrage allemand intitulé : *Alter-*

thumb, Ursprung und Bedeutung aller Ceremonien, Gebräuchen und Gewohnheit der H. Catholischen Kirche. Cet ouvrage a eu trois éditions : la dernière, in-8°, est de Constance et fut imprimée en 1728. La première est de l'an 1723.

Cet ouvrage est assez bien rédigé pour le temps. L'auteur par une multitude d'observations historiques, critiques, mystiques, ascétiques, y dévoile l'esprit et montre la convenance des cérémonies de l'Eglise.

Cet ouvrage fut réimprimé en 1786 à Cologne, sous le titre de : *Die wahre Schönheit der Religion in ihrer äusserlichen Verfassung* . . . etc. . . .

Rorbach.

Nicolas Rorbach, moine et chapelain du château de Trifels, écrivit, en 1461, le procès entre J.-C. et Bélial, traduit du latin en allemand. Le manuscrit, formant un volume in-fol., est conservé dans les archives du duc des Deux-Ponts. C'est un beau manuscrit en parchemin, très bien écrit et orné particulièrement de quarante belles et riches miniatures qui méritent l'attention du curieux.

Rudalfing.

Jean Rudalfing était en 1514 de la société littéraire de Strasbourg. Erasme dans sa lettre écrite la même année l'appelle « *Joannem Rudalphingium* plane *μουσίκοτατον* non arte solum, sed et moribus, hoc est festivissimum et compositissimum. »

Rüdinger.

Georges Rüdinger, natif de Strasbourg, fut l'architecte du palais électoral d'Aschaffenbourg que fit bâtir Jean Schweighard, électeur de Mayence, et qui fut achevé en 1616. La même année, Georges Rüdinger publia un livre in-fol. représentant la face et la structure de ce riche édifice avec les belles peintures qu'on y voit. Le livre est intitulé : *Architectur des Mayntz-churfurstlich neuen Schlossbaues S. Johannspurg zu Aschaffenburg.*

Ruffelmann.

Jean François Ruffelmann, né à Colmar et archivaire de la même ville, laissa des *Collectanea mss* sous le titre d'*Ober-Elsassiche Chronic* qui par sa mort est restée imparfaite. Il avait écrit cet ouvrage dans le goût de Herzog, voulant faire pour la Haute-Alsace ce que celui-ci avait fait pour la Basse.

Rupert de Wissembourg.

Rupert, moine de Wissembourg, fut élevé en 987 sur le siège épiscopal de Spire, selon la notice de Schannat. [1]

Trithème dit [2] qu'il devint évêque de Spire en

1. *Vindemiae litter. collect.* I, p. 8.
2. *In chron. Hirsaug.* I, p. 132.

996 par la promotion d'Otton III qui le nomma successeur de Baldéric. Il place sa mort sur l'an 1010.[1] Dans l'une et l'autre passage il le nomme *vir doctus* et religieux de l'abbaye de Wissembourg.

Voyez mes notes sur Spire et sur Wissembourg,

Ruser.

Jean Ruser était en 1514 un des savants qui formaient la Société littéraire de Strasbourg. Erasme, dans sa lettre écrite la même année, l'appelle *optimae spei juvenem Joannem Ruserium.*

Il est aussi nommé en 1518 dans le nombre de ceux qui formaient la Société littéraire de Sélestadt.

Rusinger.

Sixte Rusinger, prêtre, né à Strasbourg, porta le premier l'invention de l'imprimerie à Naples. Il commença à y travailler en 1471. Il y obtint tellement les bonnes grâces du roi Ferdinand et de toute la noblesse que s'il n'eut préféré le retour dans sa patrie aux grandes offres qu'on lui faisait, il n'eût jamais manqué d'être pourvu de grands bénéfices ou de bonnes charges. Il refusa même des évêchés, pour avoir le plaisir de finir ses jours à Strasbourg.[2]

1. *In chron. Hirsaug.* p. 153.

2. Gabriel NAUDÉ, dans son VII chapitre de son *Addition à l'histoire de Louis XI*, imprimée à Paris en 1630.

Estque hodie vita superstes vir ob dignitatem sacerdotalem et senium reverendus, dit Wimpheling.[1] On trouve la même chose dans Henri Pantaléon[2] et dans Mallinckrott.[3]

1. *Epitome*, cap. 65.
2. *De illustr. vir. Germ.* part. 2, p. 357.
3. *Dissertatio de arte typograph.*, p. 8 et 22.

S.

Saler.

Jérôme Saler, plus connu sous le nom de *Hieronymus Brunswicensis*, natif de Strasbourg, était un très grand botaniste du XV^e^ siècle ; c'est lui qui donna le nom de *Chrysoplenium* à une plante d'Alsace très utile. Voyez la dissertation du sieur Pallas *De Chrysoplenio*, imprimée à Strasbourg en 1758, pag. 2, où par erreur il est nommé *Brunswicensis origine et cognomento herbarius*. Il écrivit un livre botanique, qu'il intitula *Herbarius*, et qui entra dans l'*Herbarium* d'Otton Brunfels. Il publia en 1500 in-fol. un livre imprimé à Strasbourg chez Grueninger, réimprimé en 1512 et 1519, sur l'art de distiller. C'est ainsi qu'il se nomme dans la préface de cet ouvrage : *Ich Hieronym. Brunschwyg des Geschlechts Salern, burtig von Strassburg*. Il publia aussi : *Das Buch der Gesundheit*.

Son père, ou son grand-père étaient peut-être natifs de Brunswick. [1]

1. Voyez la préface de Christophe Jacques Trew, médecin de Nuremberg *ad herbarium Blackwellianum Elisabethæ Blackwell*, imprimé in-fol. à Nuremberg en 1750.

Saltzmann.

Frédéric Balthasar Saltzmann, né à Strasbourg en 1664, y enseigna la langue hébraïque et la théologie ; il y mourut en 1703.[1]

Salicet.

Nicolas Salicet était docteur et professeur ès-arts et de la médecine. Il fut abbé de Baumgarten en 1487 et 1507. Il est auteur d'un livre intitulé : *Liber meditationum ac orationum devotarum, qui anthidotarius anime dicitur*. Il fut imprimé en 1490 in-8° ; à Strasbourg en 1494 in-8° chez Grüninger ; à Paris en 1495 in-8°, en 1496 in-fol., en 1500 in-8°[2] ; à Venise en 1517 ; à Paris en 1552. On a aussi une traduction française imprimée à Douai en 1580, in-16 sous le titre : *Antidotaire de l'âme, contenant plusieurs belles méditations et oraisons.* C'est un livre de prière et de méditation recueillies par l'auteur de différents ouvrages des S. Pères, qu'il intitula ainsi parce qu'il peut servir comme d'antidote et de remède contre le vice. Dans une des oraisons de l'*Antidotarius* il est rapporté qu'Adam fut tiré de l'enfer par la vertu du très saint nom *lavelererarerari*. Le refrain : *Lere la lere lau lere lere la lere*

1. Voyez JÖCHER, *Gelehrten Lexicon*, tome 2, pag. 894.
2. Voyez Maittaire.

lau la, quoique de moitié plus long, n'en ferait certainement pas autant. André de Bergame, sous le titre de Pierro Helli, s'est moqué de ce recueil p. 9 de ses satires. Il existe une édition de Nicolas Salicet, imprimée à Strasbourg en 1489.

Sapidus.

Le vrai nom de Jean Sapidus était Witz.[1] Il naquit à Sélestadt en 1490. Il fit ses premières (études) dans sa patrie ; il alla ensuite à Paris où il suivit les leçons de Le Fèbvre d'Etaples et de Jodoque Clichtoveus. Il y trouva Beatus Rhenanus qui y était depuis trois ans et qui lui donna des leçons particulières, en lui expliquant la philosophie d'Aristote. De retour dans sa patrie, il fut mis à la tête du collège de Sélestadt.[2] Il s'y efforça d'y rétablir le bon goût et la bonne latinité, en remettant en vogue les bons auteurs latins. Ayant ensuite embrassé les erreurs de Luther, il se retira à Strasbourg avec sa famille, où son érudition et ses talents lui procurèrent peu après le même poste qu'il avait à Sélestadt, étant chargé d'enseigner les enfants. Il mou-

1. MOLLERUS, *Homonymoscop.*, sect. 3, cap. 5, § 23, num. 62, p. 855 ; M. ADAM, *in vitis philosophorum*, p. 95.

2. Il paraît par une lettre de Wimpheling écrite en 1512 à Thierri Zobel, chanoine de Mayence, que Jean Sapidus était alors chef du collège de Sélestadt.

rut le 8 juin 1561 avec la réputation d'un homme zelé et doué de grands talents pour l'instruction de la jeunesse. Il était ami d'Erasme, de B. Rhenanus, de Glareanus, de Paul Voltz... etc.... Melchior Adam a conservé les titres de ses ouvrages.[1]

Lazare Schurer imprima à Sélestadt en 1520 : *Johannis Sapidi epigrammata*, in-4°, dont Wimpheling dit : *Pro Martiali tutius legantur Epigrammata Sapidi*, dans une lettre écrite cette même année.

Il y a encore à Sélestadt une famille qui porte le nom de Witz.

Erasme, dans l'épître dédicatoire de l'*Enchiridii militis christiani*, écrite en 1518 à Paul Voltz, dit : *Admone Sapidum meis verbis, ut sibi vere sapiat, hoc est sui similis esse pergat.*

Dans une lettre écrite à Wimpheling en 1518, Erasme dit : *Joannes Sapidus tuus in litteris alumnus qui te moribus quoque refert.* A son départ de Strasbourg, il lui adressa ces deux distiques :

Quando distrahimur absens absentis Erasmi
Candide Johannes, hoc tibi pignus habe,
Quoque magis spatium sejunget corpora nostra
Mutuus hoc propius pectora jungat amor.

1. Loc. citat.. La plupart de ses ouvrages sont encore manuscrits.

L'apothéose d'Erasme par Sapidus se trouve dans Merula, *Vita Erasmi.*[1]

Extrait d'une lettre de B. Rhenanus écrite à Ulric Zwingle, datée de Sélestadt, 4 des ides de janvier 1520 :[2]

« *Beatus Rhenanus Zinlio suo .... Sapidus in Slestadio mira libertate veram doctrinam deprædicat in conciliabulis, in conviviis, in foro, in templo .... atque adeo libere nonnunquam Sapidus loquitur, ut Wimphelingius illi inquisitionem ant delationem ad inquisitionem hæreticæ pravitatis saepe minetur .... nam non potest Wimphelingius pati, ut quisquam contra ceremonias loquatur.* »

Jean Sapidus est nommé en 1518 et 1520 dans le nombre de ceux qui formaient la société littéraire de Sélestadt.

Dans le synode qui se tint en 1533 à Strasbourg, dans le convent de Strasbourg, Sapidus déclama avec sincérité contre l'orgueil, la dureté et la rigueur des ministres ou prédicants des églises. Voici ce qu'il dit : « Die Prædicanten zu mahnen vor Hoffart des Geistes, dass sie nit zu Pharisæern werden, gedultig seyen, die Leute nit so leichtich schelten und düncke ihn sie liegen zu hart auf den groben Lastern, vergehen des innerlichen Christenthumbs. »

1. P. 68.

2. Apud HOTTINGER, *in Hist. eccles. Novi Testamenti*, t. 16, p. 566.

Une lettre de Jean Latomus de Strasbourg, mais établi à Sélestadt, écrite le dimanche *Invocavit* 1523 à Nicolas de Knyebers, conseiller et puis ammeistre de la ville de Strasbourg, rapportée par Joannis[1] nous apprend que la femme de Jean Sapidus étant morte depuis quelque temps, ses amis l'engageaient à contracter un second mariage. Latomus prie Knyebers de passer chez Frédéric de Gottesheim pour voir si sa petite-fille, veuve d'un homme riche et sœur de maître Anastase Schmaltz, ne voudrait pas se marier avec Sapidus.

Ex libro salico S.-Thomae :

1548. Johannes Sapidus Selestadiensis, præceptor Wolfgangi Wurmseri, fit canonicus ejus locum et adeptus est possessionem, 26 mars 1548.

1561. Joh. Sapidus can. post multos gravissimos et utilissimos labores scolasticos, jam senio confectus, 16 junii ex hac vita circa horam quintam ante meridiem decessit.

Sattler.

Jean Sattler, voyez Jean Gebwiller.

Saur.

Jean Daniel Saur et Jean Jacques son frère, minéralogistes célèbres, naquirent tous deux à S.-Marie-

1. In *Spicilegio tabularum litterarumque veterum*, p. 537.

aux-Mines, l'un en 1716 et l'autre en 1721. Jean Jacques Saur fut nommé le 8 mai 1748 correspondant de l'académie des sciences de Paris. *Voyez mes notes sur Ste.-Marie.*

Sebisch (Melchior).

I.

Melchior Sebisch naquit en 1539 en Silésie à Falckenberg dans le duché d'Oppeln. Il vint à Strasbourg en 1561 et y logea dans la maison de François Hottoman par le conseil duquel il étudia le droit. Hottoman ayant été rappelé en France, Sebisch alla à Paris en 1563, où il étudia la médecine. Après différents voyages, il revint à Strasbourg en 1571, où il se maria en 1576. Il obtint alors la place de médecin de la ville de Haguenau. Il s'établit enfin à Strasbourg en 1586 où il fut nommé professeur en médecine et médecin de la ville. En 1589 il devint chanoine de S.-Thomas à la place de Sturm. En 1612 il résigna ses emplois en faveur de son fils. Il mourut à Strasbourg le 19 juin 1625.

Sebisch (Melchior).

II.

Melchior Sebisch, fils du précédent, naquit à Strasbourg le 19 juillet 1578. Après avoir étudié la médecine sous son père et sous Israël Spach, il vi-

sita les plus célèbres universités de la Suisse, d'Allemagne, d'Angleterre, des Pays-Bas, de la Hollande, d'Italie et de France. Il employa à ces voyages près de dix ans. En 1610 il prit à Bâle le bonnet de docteur en médecine, et en 1612 il obtint la place de son père dans la chaire de médecine à Strasbourg ; il se maria en 1613. L'empereur Ferdinand II le créa comte palatin à la diète de Ratisbonne de 1630 où il créa en cette qualité 47 notaires impériaux. En 1625 il succéda à son père dans la place de médecin de la ville et dans le canonicat de S.-Thomas. Il en devint doyen en 1656 et prévôt au mois d'août 1660. Il mourut le 25 janvier 1673, âgé de 95 ans. Malgré son grand âge il ne s'était jamais servi de lunettes.

On a de Melchior Sebisch mort en 1673, un grand nombre d'ouvrages dans lesquels le célèbre Haller reconnait avoir trouvé beaucoup d'érudition, mais peu à recueillir pour un médecin. [1]

Sebisch (Jean Albert).

Jean Albert Sebisch, fils du précédent, naquit le 22 octobre 1614 à Strasbourg ; après avoir commencé la médecine sous son père, il la continua à Bâle, Montpellier, Angers et Paris. Il revint à Strasbourg en 1639 et reçut l'année suivante le bonnet

1. Voyez la liste de ces ouvrages, relatifs à sa profession, dans MORÉRI, tome 7, p. 205.

de docteur, des mains de son père. Il fut nommé en 1652 professeur en médecine et en 1656 chanoine de S.-Thomas ; après la mort de son père, il fut médecin de la ville et président du collège des médecins ; il mourut à Strasbourg le 8 février 1685.

Sebisch (Melchior).

Melchior Sebisch, fils du précédent, né à Strasbourg le 12 janvier 1664, prit en 1691 le bonnet de docteur en médecine, fut nommé en 169.. professeur de physique, en 1697 chanoine de S.-Thomas et en 1701 professeur en médecine. Il mourut à Strasbourg en 1704.

NB. Il est fait mention dans le *Nachricht von der Dresdener Bibliotheck*, imprimé à Dresde en 1763, num. 155, d'un allemand nommé Sigismond Théophile Sebiz, dont les mss arabes, turcs et perses furent transférés dans ce siècle par Auguste III, roi de Pologne, dans la bibliothèque de Dresde. Ce Sebiz est peut-être de la même famille que celle de Strasbourg.

Schad.

Oscar Schad, né à Strasbourg, diacre de l'église de S.-Pierre-le-Vieux, est auteur d'une description allemande de la cathédrale, imprimée à Strasbourg en 1617 sous le titre de *Summum Argentoratensium*

templum. Il l'a composé en grande partie d'après les Archives de la fabrique.

Il dédia cet ouvrage le 3 août 1617 aux directeurs de la fabrique ; il était curé de Düttelnheim, avant que d'être diacre de S.-Pierre-le-Vieux.

Il était le fils d'Elie Schad, qui devint en 1570 diacre de Ste-Aurélie, en 1577 curé de S.-Pierre-le-Vieux, en 1581 prédicateur de la cathédrale, et en 1586 professeur de théologie et de langue hébraïque, et qui mourut le 19 novembre 1593.[1]

Schauenbourg.

Nicolas de Schauenbourg, d'une noble et ancienne famille d'Alsace, qui vivait dans le temps de la guerre de Trente ans, composa un ouvrage allemand sur la politique et l'art de gouverner. Philippe Annibal, son fils, le publia à Strasbourg in-4° en 1670 sous le titre de *Deutscher Friedens-rath*. Il est dédié à Guillaume Louis, prince héréditaire de Würtemberg. Cet ouvrage est divisé en trois parties et ces dernières en chapitres. On trouve le titre des chapitres dans le *Patriotische Elsasser*, *an.* 1777, *XX Stück*, pag. 306 et 307.

Scheffmacher.

Jean Jacques Scheffmacher, jésuite de Strasbourg. Nous avons de lui des lettres imprimées en 1730.[2]

1. SCHAD, p. 99.
2. Voyez le *Journal des Savants*, 1731, p. 292.

Scheid.

Balthasar Scheid, docteur en théologie et professeur des langues grecque et orientale dans l'université de Strasbourg, mourut en 1670.[1]

Schenckbecher.

On trouve dans la bibliothèque de l'université protestante le portrait de Schenckbecher avec l'inscription suivante :

« Johannes Schenckbecherus, Argentoratensis, serenissimo duci Mecklemburgensi, Johanni Alberto, quondam a secretis et consiliis, ejusdemque primum, mox et plurium aliorum imperii electorum, principum, statuumque nomine ad imperatores, reges, reginas ac respublicas, per Germaniam, Galliam, Italiam multiplici legatione functus, postquam sedes in patria fixit et per omnes honorum gradus ad summum tredecimviratus fastigium pro meritis celeriter ascendit. Negotiis præclare domui forisque gestis, ingentibus eam vivus sibi devinxit beneficiis, moriens vero amplissima quæ reliquit, bona studiosorum commodis consecravit, quorum fructu, jam toto amplius seculo gavisa posteritas, pietate præfectorum admonita, in hoc murarum domicilio, grati animi

1. Voyez JÖCHER, *Gelehrten Lexicon*, tome II, p. 947 et WITTEN, *Memoriæ philosophorum, décade IX*, p. 550.

sui, quod publice extaret monumentum iconi ejus subjecit velo. Anno M.DC.XCVI. »

Jean Schenckbecher, fils de Laurent et de Béatrice Trachenvels, dont le père était l'ammeistre André Trachenvels, naquit à Strasbourg le 2 août 1529, alla à Paris en 1545, à Orléans en 1546, à Paris en 1547, à Orléans et à Poitiers en 1547, à Bordeaux et à Chinon en 1548, à Paris en 1549. Jean Sturm l'envoya au mois d'avril 1550 au cardinal de Guise, qui était alors à S.-Germain, où il resta jusqu'en juin. Il partit pour l'Italie en 1552, vit Venise et Padoue la même année; Rome, Florence et Bologne en 1553; revint dans sa patrie en 1554 par l'Autriche, la Bavière et la Suisse.

Devenu en 1554 conseiller de Jean Albert duc de Mecklembourg, à la recommandation de Jean Sturm, il fut envoyé par ce duc en 1554 à Henri II, roi de France; en 1555 à la diète d'Augsbourg, à la reine de Pologne et à Naples; en 1556 au duc de Ferrare. Il quitta la cour de Mecklembourg en 1557 et revint à Strasbourg le 7 novembre de la même année.

En 1559 il fut nommé syndic de la ville de Nuremberg, revint dans sa patrie en 1560 et alla sur la fin de l'année à Paris. Il assista en 1561 avec Jacques Sturm à l'élection de l'empereur Maximilien II.

Il se maria en 1563 à Strasbourg avec Dorothée, fille de Henri Pfeffinger, directeur des mines de

Ste-Marie. Il fut nommé en 64 *quinze* de la ville, et en 75 *treize* du même magistrat.

Jean Schenckbecher fit le 24 octobre 1575 son testament par lequel il légua ses biens aux étudiants de la ville pour les aider dans leurs études. C'est une des fondations des plus riches et des plus utiles de la ville.

Scher.

Guillaume Scher, avocat de l'officialité de Strasbourg, vivait au commencement du 17e siècle; il est auteur d'un poème épique in-4°, imprimé à Mayence en 1629, de 59 pages, intitulé: *Gigantomachia Mansfeldiana, sive de obsidione Tabernensi in Alsatia, quam nepos Mansfeldius Ernestus calendis januarii an. 1622 asperrimo brumae tempore cum suis asseclis imperii rebellibus, et deinde Christianus dux Brunsvicensii Alsatiae vulcanus furioso plane impetu non tam superbe quam infeliciter tentaverunt catastrophe, auctore Guilelmo Scherio causarum curiae Argentinensis advocato.*

Ce poème, écrit avec élégance, est dédié à Herman Adolphe, comte de Salm, grand-doyen de Strasbourg et administrateur de l'évêché, au courage duquel on dut le salut de Saverne et dont il fait l'éloge à la page 41.

Voici comme il décrit, page 46, la ruine du monastère de Ste-Odile :

Credere erat totam in flammas et troica fata
Conversam Alsatiam, liparesque a follibus atris
Vulcanum Vogeso affines migrasse sub oras
Quinetiam divae sublimi in vertice montis
Diripit Othiliae templum venerabile sacris
Relliquiis, pietate loci, divumque sepulchris
Contemerat, proh triste nefas, ausuque scelesto
In cineres redigit, late se attollere cælo
Visa procul flammæ vis effera...etc...

Scherz.

Voyez l'*Almanach d'Alsace* de 1783 pag. 301 et 302, et la préface du *Glossaire teuton.*[1]

1. *Grandidier reproduit en note la curieuse annonce de ce livre insérée dans les journaux du temps :*

Glossaire teuton de feu Mr. Scherz Dr. et Prof. en droit en l'Université de Strasbourg. Feu Mr. Scherz, mort à Strasbourg en 1754, a laissé un Glossaire ou Dictionnaire raisonné du langage Allemand du moyen age écrit de sa main. Cet ouvrage, qui servira de supplément aux Glossaires de Messieurs Schilter, Wachter, Haltaus et Ihre, a été acheté des héritiers de son auteur par le Magistrat de Strasbourg, qui l'a fait garder jusqu'ici dans ses archives. On n'a cessé depuis de souhaiter, que quelqu'un voulut entreprendre de soigner l'édition et la publication de ce glossaire. Il s'était même présenté à diverses reprises des sçavans étrangers, qui voulurent en faire l'acquisition pour le publier en Allemagne. Mais comme la plûpart des preuves sont tirées de titres et d'actes et de livres Ms. renfermés dans les archives même et dans les bibliotheques publiques et particulieres de la ville de Strasbourg, et que l'éditeur est obligé d'y avoir recours, la ville n'a pu consentir à faire passer le manuscript ailleurs. Elle vient d'accorder à Mr. Oberlin, Prof. en l'Université de Strasbourg, la permission de

Schilter.

Jean Schilter naquit à Pegaw en Misnie le 29 août (vieux style) de l'année 1632. Son père Marc Schilter, originaire de Leipzig, était négociant à Pegaw. Il fit ses premières études à Leipzig et à Naumbourg, d'où il passa en 1651 à l'université de Jéna. Après avoir exercé différentes charges honorables en Saxe, il fut appelé à Strasbourg en 1686 où le magistrat lui accorda la place de conseiller et avocat de la ville et de professeur honoraire dans l'université. Il fut lié d'amitié avec les principaux savants d'Allemagne, de France et de Hollande, entre autres avec Baluze, du Cange et Mabillon. Il fut longtemps sujet à la goutte et à la pierre. Vers le commencement de 1700 ses douleurs augmentèrent si fort qu'il ne fut plus en état de sortir de chez lui. Il les souffrit avec patience, mais pourtant

le publier. A cet effet il a donné un prospectus, par lequel il fait savoir aux amateurs, que ce glossaire sera imprimé in-fol., dans le goût des trois autres glossaires mentionnés ci-dessus, et que les personnes, qui souscriront d'avance, l'auront au prix modique de 18 livres de France. On souscrit sans prénumération chez l'éditeur lui même ou chez Mess. les Libraires, qui voudront bien lui faire passer les noms des amateurs par occasion. Il fera tiré une certaine quantité d'exemplaires sur du papier exquis. Messieurs les souscripteurs pourront s'en procurer au prix d'un louis neuf. Les exemplaires, qui resteront, seront vendus à 36 lb.

à Strasbourg ce 20. Oct. 1779.

en travaillant et enseignant toujours pendant près de six ans. Elles l'emportèrent enfin le 14 mai 1705. Il fut enterré dans le cimetière de S.-Gall, où l'on voit son épitaphe. Il laissa plusieurs ouvrages, surtout sur les matières de droit, dont le catalogue se trouve dans *Moréri*, tome 7, p. 169.

C'est à lui qu'on doit une édition allemande de la *Chronique de Kœnigshoven*, enrichie d'observations curieuses et intéressantes.

Voyez sur Schilter le *Journal littéraire de la Haye*, tome 13, p. 203, et le P. Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, tome II, p. 303 et suiv.

On a de Schilter : 1. *Codex juris alemannici feudalis*, 1696, 3 vol. in-4°.

2. *Thesaurus antiquitatum Teutonicarum*, 1723, 3 vol. in-fol. dont le dernier forme le glossaire.

3. *Institutiones canonicæ*, 1721, in-8° dans lesquelles il prétend accommoder le droit canon aux usages des églises protestantes.

4. *Analyse de la vie de Pomponius Atticus*, imprimée à Leipzig en 1654 in-4°.

5. *Institutiones juris publici*, 1696, 2 vol. in-8°, ouvrage savant et méthodique.

6. *De pace religionis*, in-8°, petit traité fort judicieux, où il diffère souvent des principes que lui dictait sa religion. [1]

1. Voyez sur ses ouvrages JÖCHER, *Gelehrten Lexicon*, tome II, p. 956.

Schlecht.

Reinbold Schlecht, chanoine et chantre de S.-Pierre-le-Jeune, donna en 1444 les *Flores temporum*, en les continuant d'après le minorite Martin depuis 1340 jusqu'en 1444.

Le manuscrit se trouvait dans la bibliothèque d'Uffenbach, comme il paraît par son catalogue, III, p. 600. [1]

Schlee.

Richard Schlee, de l'ordre de Cîteaux et profès de l'abbaye de Lucelle, né en 1659 à Fribourg en Brisgau, fut depuis l'an 1697 jusqu'à sa mort directeur et prieur des religieuses de Kœnigsbruck, où il mourut en 1719 pendant son séjour dans cette abbaye. Il composa l'histoire de Kœnigsbruck, tant sur les diplômes de cette maison, que sur d'autres monuments historiques. Cet ouvrage écrit en allemand, mais sans critique et sans ordre, rempli de fables et de minuties, forme un très grand et très gros volume dont le manuscrit est conservé dans l'abbaye de Kœnigsbruck.

Schmid.

Sébastien Schmid naquit en 1616 de parents pauvres à Lampertheim village de la Basse-Alsace.

1. Voyez SCHŒPFLIN, *Alsat. illustr.*, t. II, p. 306, note 4.

Il étudia les humanités à Strasbourg et s'y appliqua fort à l'hébreu. Il alla de là ensuite à Marbourg, à Wittenberg, à Kœnigsberg et à Hambourg. De là il se rendit à Bâle où il s'appliqua aux langues orientales et où il profita des instructions du célèbre Buxdorff; il y resta pendant trois ans jusqu'à ce qu'enfin Dorschæus le fit venir à Strasbourg et lui donna chez lui le logement et la table. Peu après il obtint la cure d'Ensheim, d'où il fut appelé au rectorat du collège de Lindau. Il l'accepta et il y fut si fort goûté la première fois qu'il prêcha qu'on lui donna la survivance du senior du ministère de Lindau. Il n'y avait pas encore quatre ans qu'il était à Lindau, lorsqu'il fut rappelé à Strasbourg, où il devint professeur en théologie. Il devint en 1689 prévôt de S.-Thomas, et il mourut dans cette ville le 10 janvier 1696, laissant plusieurs ouvrages, qui prouvent ses connaissances dans la théologie et dans la langue hébraïque. Moréri en a conservé les titres.[1]

Sequitur monumentum celebris Sebast. Schmid, præstantissimi inter protestantes theologi, ac operibus suis noti, in ecclesia S.-Thomæ :

Viro
qui Christo ecclesiaeque vixit in terris,
vivitque et vivet in cælis,
omnino magno,
Doctissimo Sebastiano Schmidio,

1. Tome VII, p. 178.

Conventus ecclesiastici per XXIX IV annos praesidi
Et hujus collegii XIII annis decano, demum XI annis
Præposito undequaque meritissimo,
Universitatis professori per XLII annos,
per universum orbem literarum celeberrimo qui
postquam
Ingenii magnitudine, incredibili studio,
Stupenda eruditione, doctrinæque profunditate,
Religionis puritate a sermonis gravitate
Vitæ quoque sanctimonia, morumque integritate
Theologus,
Omnibus muneribus gestis præclare defunctus esset.
Cum
Scriptis jam orbe onusto
ultimam manum libro
qui codicum apex est et terminus,
SS. Bibliorum
versioni imponeret,
vitæ terminum
Die 10 *Mensis Januarii Anno Christi MDCXCVI*
apoplexia tactus senex octuagenarius attigit
Memoriae et meritorum
et cum libris nunquam interituris aemulus esset
interpres
ad seram posteritatem
lapis iste
illustre collegium scolarcharum
singulari gratia
Ceu singulari viri exemplo debitum monumentum
Jussio publico voluit.

Schmiden.

Bernard Schmiden, célèbre organiste de la cathédrale de Strasbourg, né en 1535, mort en 1592.

Schneider.

Jean Balthasar Schneider, syndic de Colmar et député des villes impériales d'Alsace au congrès de Munster, publia à Colmar eu 1645 in-4° : *Apologiam civitatis imperialis colmariensis.*

On voit son portrait *in iconibus legatorum ad pacem Westphalicam*, fol. 404.

Schœffer.

Jean Schœffer naquit à Strasbourg en 1621 et rendit son nom de bonne heure célèbre par divers ouvrages. Il n'avait que 27 ans, lorsqu'il fut appelé en Suède par la reine Christine elle-même. Cette princesse lui donna des marques éclatantes du cas distingué qu'elle faisait de son mérite. Jean Schœffer professa d'abord l'éloquence et la politique dans l'université d'Upsal, chaire dans laquelle il remplaça Friesheimius. La savante Christine le gratifia d'une très bonne pension qu'elle lui continua même après qu'elle eut renoncé à ses états. Il devint ensuite bibliothécaire de l'université d'Upsal, professeur royal honoraire en droit naturel et membre d'une académie, dont l'objet est l'illustration des antiquités suédoises.

Il mourut à Upsal le 26 mars 1679. Il avait composé par ordre de la reine Christine un grand nombre d'ouvrages, où brillent également le génie

et l'intelligence et tous remplis d'érudition. On les divise en quatre classes, dont la première contient ce qu'il a écrit touchant la Suède; la seconde, les auteurs grecs et latins éclaircis et enrichis de savantes notes; la troisième, les mélanges et la quatrième les livres non imprimés. On en trouve la liste dans la *Suecia litterata* du même auteur.[1] Il faudra consulter sur Jean Schœffer le Dictionnaire historique de Bayle.[2] Schœffer était d'une famille noble originaire de Franconie. Son père vint s'établir à Strasbourg. D'après les preuves de l'ancienneté de cette famille en Allemagne, qui furent produites à Charles XI, ce monarque agrégea Schœffer et sa postérité à la noblesse suédoise.

De lui descendent les trois frères du nom de Schœffer vivant en Suède en 1776 dont l'un portant le titre de comte et les deux autres de baron.

Schœn.

Martin Schœn, peintre et graveur en bois, vivait en 1460. Il était natif de Colmar. Beatus Rhenanus en parle ainsi[3] : *Habuit etiam Apellem suum Colmaria, Martinum illum, qui ob singularem pin-*

1. *Edit. Molleri,* p. 203.
2. Tome 4, p. 164.
3. WIMPHELING, *Epit. rer. german.*, cap. 68; FOURNIER, *Dissertation sur l'origine et les progrès de l'art de graver en bois*, p. 56.

gendi gratiam Belli cognomen meruit, et hujus germanos fratres duos Paulum atque Georgium aurifices aequi praestantes.

Martin Schœn était élève de Lupert Kust auquel on attribue l'invention de la gravure sur bois. Il eut pour élève le fameux Albert Dürer.

On voit encore de ses peintures dans l'église collégiale de Colmar, et aux fenêtres du temple luthérien de la même ville.

Schœpflin.

Jean Daniel Schœpflin, professeur d'éloquence et d'histoire dans l'université luthérienne de Strasbourg, conseiller historiographe du roi, membre de l'Académie des belles-lettres de Paris, de celles de Londres, de Pétersbourg, de Besançon et de Cortone, président honoraire de l'Académie électorale de Mannheim, etc., né à Sulzbourg dans le margraviat de Bade le 6 septembre 1694, mort à Strasbourg le 7 août 1771.

Ses ouvrages sont :

1. *Alsatia illustrata*, en 2 vol. in-fol., imprimés en 1751 et 1760, à Colmar et à Strasbourg.

2. *Alsatia diplomatica*, en 2 vol. in-fol., imprimés à Mannheim après la mort de l'auteur, en 1772 et 1775.

3. *Historia Zaringo-Badensis*, en 8 vol. in-4°, imprimés à Carlsruhe en 1763 et suiv..

4. *Commentationes historicae et criticae*, in-4°, à Bâle en 1741.

5. *Vindiciae celticae*, in-4°, Strasbourg, 1762.

6. *Vindiciae typographicae*, in-4°, Strasbourg, 1760.

7. *Opera oratoria, panegyrici, orationes, alloquia, programmata, inscriptiones, alia.* In-4°, Augsbourg, 1769.

8. *Les armes du roi justifiées contre l'Apologie de la cour de Vienne.* In-4° à Strasbourg, 1733.

9. Plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, tomes IX, X, XV, XVII, XVIII, XXI et XXIII.

10. Plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie de Mannheim*, tom. I, II et III.

11. Plusieurs recueils manuscrits relatifs aux mœurs et au droit public de la province d'Alsace et du margraviat de Bade. M. Koch, son élève, a été chargé par lui de les rédiger et de les publier.

La vie de M. Schœpflin, écrite de son vivant par M. Ring en 1767, est insérée dans les actes de la *Société littéraire de Carlsruhe.* Voyez son éloge dans le premier volume de l'*Histoire de l'Eglise de Strasbourg* par M. l'abbé Grandidier, p. 12 et suiv..[1]

1. L'éloge de M. Schœpflin par M. Lebeau, lu à l'assemblée publique de Pâques 1772 de l'Académie des Belles-Lettres de Paris se trouve dans les *Mémoires* de cette Académie, t. 38, p. 257—268.

Eloge de M. Jean Daniel Schœpflin, conseiller historiographe du roi, ... ex-doyen de la collégiale de Saint-Thomas.

Rome décernait aux héros les honneurs du triomphe, ses places étaient ornées des statues des grands hommes; et les grands hommes et les héros se multipliaient dans son sein. La France plus sage encore élève des monuments plus durables aux sciences. Le temps qui détruit les marbres et les bronzes, respecte les éloges accordés à ces gens lettrés qui se sont occupés à placer dans les fastes de l'univers les annales de leur patrie; ils dureront, ces éloges, aussi longtemps que les livres des savants trouveront des admirateurs.

L'histoire aurait sans doute conservé dans ses fastes les noms des Bossuets, des Bourdaloues, des Boileaux, des Maupertuis; mais célébrés par l'éloquence, ils reçoivent d'elle un éclat nouveau. O divine éloquence, redouble donc aujourd'hui tes efforts! un sujet digne de toi se présente, c'est la vie, ce sont les écrits de Schœpflin que tu dois retracer.

Guidés par l'amour des lettres, je vois les talens répondre aux vœux de la célèbre université à laquelle était agrégé l'historien d'Alsace. Les orateurs accourent en foule, la palme leur est offerte, l'enthousiasme les anime; tous s'empressent à louer dignement le puissant génie auquel nous devons l'histoire de notre province, qui joignit dans tous

les temps la qualité d'honnête homme à ses grandes lumières et qui fut admiré comme philosophe plus encore que comme savant.

D'une main timide je porterai quelques fleurs sur son tombeau. Je ne me flatte pas que l'hommage que je rendrai à sa mémoire perce la foule ; mais du moins j'aurai la satisfaction pure d'avoir entrepris un éloge succinct et historique auquel mon cœur se sera attaché, j'aurai montré le zèle que tout homme doit avoir pour les belles-lettres.

Jean Daniel Schœpflin naquit le 6 septembre 1694 à Sultzbourg, petite ville située dans le haut marquisat de Bade-Dourlach. Son père se nommait Jean Daniel Schœpflin et sa mère Marguerite Bardoll. Ils étaient d'une condition médiocre, mais les vertus étaient héréditaires dans leur famille. M. Schœpflin père était au service du margrave de Bade-Dourlach, d'où il passa quelque temps après à Riquewihr, près Colmar, où il fut mis à la tête des églises luthériennes de la seigneurie de Riquewihr et du comté de Horbourg.

Le peu de fortune de ses parents ne les empêcha pas de faire ce qui dépendait d'eux pour lui donner une bonne éducation, et pour lui procurer les moyens de satisfaire le goût et l'inclination qu'il avait naturellement pour les lettres. Le jeune Schœpflin fit ses premières études à Dourlach, d'où il passa à l'université de Bâle ; il y eut pour maîtres les savants Jean Christophore Iselin, Samuel Battier et Jean

Bernouilli, qui l'instruisirent dans l'histoire, les antiquités, les belles-lettres, la physique et les mathématiques. Sa douceur, son esprit naturel, une exactitude singulière à remplir ses devoirs, lui gagnèrent l'affection de ses maîtres. Ces mêmes qualités, soutenues de la mémoire la plus heureuse et d'une ardeur extrême pour le travail, lui donnèrent en peu de temps une supériorité marquée sur ses condisciples. Il profita si bien des lumières de ses maîtres, que l'an 1707 à l'âge de 13 ans il devint maître ès-arts dans l'université de Bâle. Il quitta cette ville en 1711 et alla à Strasbourg, où il fut accueilli dans la maison du célèbre Kuhn, professeur d'histoire et d'éloquence dans cette ville.

Schœpflin succéda dans la place de Kuhn en 1720. Il se distingua tous les ans dans la chaire d'éloquence par le panégyrique latin de Louis XV. Ce fut en 1726 que Monsieur Schœpflin entreprit son voyage de France, d'Italie et d'Angleterre. Il y avait longtemps qu'il avait formé ce projet, et il l'exécuta avec la permission du magistrat de Strasbourg; il partit de Strasbourg en 1726 et arriva à Paris, après quelques séjours à Lunéville, Nancy, Metz et Rheims. Il passa plus de cinq mois à Paris, cette ville qu'on peut regarder comme le centre et la source de la science et des beaux-arts; il y visita les bibliothèques, examina les anciens monuments. Son mérite et son érudition lui attirèrent l'estime et l'amitié de la plupart des savants de cette ville. Le

grand nombre de lettres qu'il reçut de leur part, rend témoignage à la considération qu'ils avaient pour lui. Il y fit connaissance entr'autres avec Bignon, Longerue, Bannier, Montfaucon, Martène, Larue, Lancelot, Boivin, Fraguier, Hardouin, Tournemine, Porée, Lequien, Salier, Valois, Caperonier, Falconet, Fourmont, Courrayer, qui l'honorèrent tous dans la suite de leurs lettres. De Paris il se rendit en Italie par Lyon et la Savoie; à Turin, il fit connaissance avec le célèbre abbé Conti, qui l'accompagna à Milan. En passant par Vérone, où il séjourna quelques jours, il fut reçu gracieusement par le célèbre marquis Scipion Maffei. En passant par Padoue, il visita les célèbres Lazarini, Facciolati et Valimeri; à Venise il connut Michelotti et l'abbé Recanati. Il se rendit ensuite à Rome, la capitale du monde chrétien, par Ferrare, Ravenne, Arimini, Pesaro, Ancone, Lorette, Spolète... et logea à Rome chez les comtes de Harrach, à qui il donna les principes de l'histoire et des antiquités. Pendant le séjour de six mois qu'il fit à Rome, il visita souvent et fut fort accueilli par les cardinaux Imperiali, Polignac, Albani et Gualteri, par les abbés Fontanini, Galliani, Valesi et Georgi, et par le sieur Toschi. Il s'appliqua pendant son séjour à Rome à visiter les monuments de l'ancienne Rome. Il alla ensuite à Naples, d'où il retourna à Rome. Il quitta cette dernière ville sur la fin du mois de mai 1727, d'où il alla à Florence par Viterbe, Sienne, Livourne et

Lucques. Il s'y arrêta quelque temps, et y fit connaissance avec Buonorati, Salvin et Gori. Il passa de là à Bologne, Modène, Parme et Gênes, où il connut les célèbres Marsili, Muratori et Luc Pallavicini. Il revint en France par la mer Méditerranée, il visita Marseille, Aix, Nîmes, Montpellier, Avignon, Carpentras, Orange, Salon, Arles, Toulouse, Narbonne, Bordeaux, Poitiers, Amboise et alla en droiture par Blois et Orléans à Paris, où il fit encore un séjour de trois mois. Au mois d'octobre 1727, il passa en Angleterre et à Londres où il fut très bien accueilli par le duc de Devonshire, le comte de Pembrock et Wack archevêque de Cantorbéry. Il y fit connaissance avec Sloan, Maittaire, Coste, Dezmaisieux, Masson, Desagueillières, Richard Bentley, etc.... Pendant son séjour à Londres, la ville de Strasbourg le nomma à un canonicat de Saint-Thomas. Schœpflin, ayant passé à Oxford au commencement de 1728, retourna à Paris par les Pays-Bas autrichiens, où, après un petit séjour, il retourna à Strasbourg. En 1728 de retour à Strasbourg de ses voyages, il fut agrégé dans la Société royale de Londres, et en 1730 il fut reçu dans l'Académie française des inscriptions.

Au commencement du printemps de 1731, il passa en Hollande, par Frankfort-sur-le-Mein, Cologne, Nimègue, Utrecht, où il conversa beaucoup avec les célèbres Drackenburg, Ducker, Otton ; il passa de là à Leyde, où il connut MM. Burman, Vi-

trier, Bœrhave, Seulting, Havercamp, Schnackenburg et Abraham Gronovius; il alla ensuite à La Haye où il fit connaissance avec Bynkershœck et Fagel. De Hollande il retourna à Paris, se rendit à l'Académie royale des inscriptions où il lut un mémoire sur un monument de la légion huitième trouvé à Strasbourg, lequel, avec d'autres de sa composition est inséré dans les mémoires de l'Académie. De retour à Strasbourg, il signala son amour pour son roi par une pièce française en faveur de l'élection du roi Stanislas.

En 1738, il passa à Lunéville, pour voir Stanislas; ensuite par Nancy, Metz, Luxembourg, Namur, il se rendit à Bruxelles chez le comte de Harrack. De là par Malines, Louvain, Liège, Aix-la-chapelle, Cologne, Bonn, il arriva à Coblence où il resta deux jours chez le prince de Nassau-Weilburg, de là il alla à Wetzlar, où il resta huit jours. Il alla ensuite à Marburg, Cassel, Gotha, Erfurt, et visita les célèbres universités de Jéna, Halle et Leipzig. Ayant fait quelque séjour à la cour de Dresde, il alla en Bohème; il vit à Prague un ancien fragment de l'Evangile de S.-Marc, qu'on conserve dans l'église cathédrale, et il découvrit le premier que ces feuilles étaient la fin de ce célèbre manuscrit qu'on conserve si précieusement à Venise.

Schœpflin alla ensuite à Vienne, où il fut fort accueilli par l'empereur Charles qui s'entretint souvent avec lui sur l'origine des Habsbourg en Alsace

d'où sortent les maisons de Lorraine et d'Autriche, et qui lui fit présent d'une médaille d'or où était le portrait de l'empereur et orné d'un beau diamant. L'impératrice, François, grand-duc de Toscane, (qui devint ensuite empereur), lui donnèrent plusieurs marques de leur (estime). De Vienne il alla à Passau, Saltzbourg, Munich, où il fut très bien reçu par l'électeur Charles, qui devint ensuite empereur; il passa ensuite à Augsbourg, Ratisbonne, Nuremberg, Hanau, Francfort etc... et aux cours de Darmstadt, Mayence et de l'électeur palatin. Etant partout bien reçu, il revint à Strasbourg au mois de novembre.

En 1739 Louis XV le nomma son conseiller et historiographe de France.

En 1741 l'Académie de Pétersbourg l'agrégea au nombre de ses membres honoraires, suivie d'une lettre de l'empereur Ivan.

En 1744 il fit un voyage en Suisse pour trouver des documents de l'histoire d'Alsace.

En 1746 M. Daguesseau, grand chancelier de France, l'appella à Paris, et lui donna ordre de travailler à une histoire d'Alsace. Il en donna en 1751 le premier volume, qu'il dédia au roi, qui en reconnaissance lui fit une pension annuelle de 2000 livres, et lui fit présent du catalogue de la bibliothèque royale. En 1761 parut le second volume, le troisième est sous presse.

En 1754 il donna une histoire des Celtes sous le nom de *Vindiciæ celticæ.*

En 1759 il donna l'histoire de Bade en sept volumes, achevée en quatre ans.

En 1763 l'électeur palatin, Charles Théodore, institua dans sa ville capitale une académie des sciences et belles-lettres. Schœpflin fut élu président honoraire de cette académie, qui lui doit son institution.

Il se fit une bibliothèque qui passe pour une des plus riches et des plus belles d'Alsace. Il la remplit d'excellents livres, surtout d'histoire ; il s'appliqua à rassembler tout ce qu'il put trouver d'anciens monuments, surtout de la province : inscriptions, médailles antiques, livres rares, manuscrits qu'il se procura à grands frais, dont il forma un cabinet qui même dans Paris eut attiré l'attention des gens de lettres. Et pour procurer à la jeunesse la facilité et les moyens de cultiver leur goût pour l'histoire et la belle antiquité, il fit présent en 1764 de sa bibliothèque à la ville de Strasbourg, pour en former une bibliothèque publique, et la ville en reconnaissance lui assigna une pension annuelle de cent louis.

Il fut deux fois recteur de l'université, et dix fois doyen de la faculté de philosophie. Il fut élu en 1762 doyen de Saint-Thomas, place qu'il quitta en 1768.

La mort qui enleva Schœpflin fut une fièvre lente causée par l'obstruction des entrailles abdominales et par le défaillissement du poumon. Il était d'une nature assez robuste, et il ne fut affligé que

de deux grandes maladies en 1736 et 1746. Ce fut en 1769 qu'il fut attaqué d'une petite fièvre catharrale dont il guérit; mais les suites en furent une perte d'appétit, une toux invétérée et une oppression de poitrine qui l'affligèrent jusqu'à sa mort. Dix jours avant sa mort, il jetta des poumons une grande quantité de matière purulente; depuis ce temps il perdit entièrement son appétit; il sentait diminuer ses forces et son sommeil à chaque instant. Cette perte lui fit connaître que sa fin était proche et certaine; il n'en fut point effrayé, il profita du temps qui lui restait en philosophe chrétien, et jusqu'au dernier soupir il éleva son âme aux grandes vérités qui avaient toujours régné dans son cœur. Enfin le 7e jour du mois d'août de cette année 1771, il expira doucement vers les huit heures du matin et fut enterré avec pompe trois jours après sa mort, dans l'église luthérienne de S.-Thomas, contre l'ordinaire des protestants, qui n'enterrent point leurs morts dans les églises.

Puissent les écrits et la vie du grand homme que nous regrettons éterniser ses sentiments comme ils immortaliseront sa mémoire. Que son exemple imprime à jamais dans nos esprits et dans nos cœurs, que l'homme naît pour se rendre utile à la société et que le terme de sa vie n'a rien qui doive l'effrayer, lorsque son âme pleine d'espérance et d'amour retourne dans le sein de l'Etre des êtres!

Schœpfliana.

Mort. Il reçut la mort avec toute la fermeté d'un homme de bien.

Louis Kuhn. Heureusement né pour les sciences et plein de cette vigueur d'esprit que donne la première jeunesse, il n'est pas étonnant qu'il ait extrêmement profité des leçons d'un si excellent maître.

Vindiciæ celticæ. M. Schœpflin fort versé dans l'histoire ancienne, et regrettant la perte d'un grand nombre d'ouvrages écrits sur les Celtes, entreprit de la réparer en partie en se remettant autant qu'il était possible sur leur piste, et en tachant de deviner ce qu'ils avaient dû nous dire. S'il est jamais permis aux hommes de deviner, c'est en cette matière, où si l'on est pas sûr de retrouver précisément ce qu'on cherche, on l'est du moins de ne rien trouver de contraire et de trouver toujours l'équivalent. Cependant l'histoire, qui n'a pas coutume de laisser en paix ceux dont elle a une fois pris possession, le poursuivit au milieu de tant de distractions différentes ; il lui donnait tous les moments qu'il avait, et dès lors il conçut le dessein d'un ouvrage qui lui fit tant d'honneur.

Caractère. Il avait cette innocence et cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres, et il n'avait point cette rudesse et une certaine fierté sauvage que donne assez sou-

vent le commerce des livres sans celui des hommes. Il était affable, modeste, ami sûr et fidèle, et, ce qui renferme beaucoup de vertus en une seule, obligeant au souverain degré.

Ce que l'on n'obtient que par le travail n'égale point les faveurs gratuites de la nature.

Une espèce de fatalité veut qu'en tout genre les méthodes ou les idées les plus naturelles ne soient pas celles qui se présentent le plus naturellement. On se met presque toujours en trop grands frais pour les recherches qu'on a entreprises, et il y a peu de génies heureusement avares qui n'y fassent que la dépense absolument nécessaire. Ce n'est pas qu'il ne faille de la richesse et de l'abondance pour fournir aux dépenses inutiles, mais il y a plus d'art à les éviter et même plus de véritable richesse.

Schœpflin n'était nullement sombre ni rêveur; au contraire assez porté à la joie et il semblait n'avoir payé par rien son grand génie. Il était d'un commerce facile et d'une probité parfaite, ouvert et sincère, convenant ce qu'il était parce qu'il l'était, et n'en tirant nul avantage, véritable modestie d'un grand homme; prompt à déclarer qu'il ignorait et à recevoir des instructions, même en matière d'histoire, s'il lui était possible d'en recevoir; nullement jaloux, non par la connaissance de sa supériorité, mais par son équité naturelle; car sans cette équité, ceux qui se croient et qui sont même les plus supérieurs aux autres sont encore jaloux.

Devient professeur. Strasbourg rendit justice à un étranger qui l'honorait tant et en 1620 il fut élu, par un consentement unanime, professeur d'éloquence dans l'université de cette ville, à la place du célèbre Kuhn. Alors il fit paraître un nouveau talent, c'est celui d'instruire. Tel est capable d'arriver aux plus hautes connaissances, qui n'est pas capable d'y conduire les autres, et il en coûte quelquefois plus à l'esprit pour redescendre que pour continuer à s'élever. M. Schœpflin par l'extrême netteté de ses leçons et par les grands progrès qu'il faisait faire en peu de temps attira à Strasbourg un grand nombre d'auditeurs étrangers.

Il était d'un tempérament mélancolique, caractère qui donne plus que tout autre et l'ardeur et la constance nécessaire pour les grandes choses. Il produit dans un homme de lettres une étude assidue et opiniâtre, et se fortifie incessamment par cette étude même.

Mort. M. Schœpflin jouissant d'une santé parfaite, qui se déclarait même par toutes les apparences extérieures, n'étant sujet à aucune infirmité, menant et ayant toujours mené la vie du monde la plus réglée, fut tout d'un coup attaqué d'...

Caractère. Les qualités de son cœur étaient encore préférables à celles de son esprit. Jusqu'ici nous l'avons presque représenté que comme savant, il faut maintenant le représenter comme homme et peindre ses mœurs.

Maladies. L'étude elle-même a ses passions et ses excès qui ne demeurent pas impunis.

Caractère. Quoiqu'il fut coutumé à instruire, sa conversation n'en était pas plus impérieuse, mais elle était plus facile et plus simple, parce qu'il était accoutumé à se proportionner à tout le monde; son savoir ne l'avait pas rendu dédaigneux pour les ignorants, et en effet on l'est ordinairement d'autant moins à leur égard que l'on sait davantage, car on en sait mieux combien on leur ressemble encore.

Jeunesse. Son inclination pour l'histoire se déclara dès qu'il put laisser paraître quelque inclination, et elle se fortifia toujours dans la suite.

Bibliothèque. Outre la connaisance des choses que les livres contiennent, il avait encore celle des livres eux-mêmes, science presque séparée des autres, quoiqu'elle en résulte, et produite par une curiosité vive qui ne néglige aucune partie de son objet.

Il n'avait d'autre occupation que les livres, ni d'autre divertissement que d'en acheter. Il avait mis ensemble plus de . . .[1] volumes, et en augmentait encore le nombre tous les jours. Si une aussi nombreuse bibliothèque peut être nécessaire, elle l'était à un homme d'une aussi vaste étendue et dont la curiosité historique se portait à mille objets différents, et voulait se contenter sur-le-champ.

1. *Le chiffre manque.*

L'amour de sa patrie adoptive lui fit refuser des offres utiles et flatteuses. Il s'y joignit encore une autre raison, c'est qu'il trouvait que les sciences étaient à Strasbourg pour le moins à un aussi haut degré de perfection qu'en aucun autre pays. La patrie d'un savant ne serait pas sa véritable patrie si les sciences n'y étaient florissantes ; la sienne ne fut pas ingrate.

Cet amour cependant n'était pas si fidèle aux livres, qu'il ne se portât presque avec la mème ardeur à toutes les autres curiosités de l'antiquité, statues, pierres précieuses, urnes, médailles, . . . il connaissait aussi ces autres curiosités, qui deviennent philosophiques pour qui sait philosopher. De tout cela ensemble, il s'était fait un cabinet superbe pour un particulier : les curieux l'estiment à . . .[1]

Voyages. Avec toutes les qualités qu'il avait, on peut juger aisément combien il était propre à être un excellent voyageur; car j'entends ici par ce terme non ceux qui voyagent simplement, mais ceux en qui se trouve et une curiosité fort étendue qui est assez rare, et un certain don de bien voir, plus rare encore.

Il vit . . . etc. . . . Dans tous les pays où il passa, il s'attacha à voir les savants et tout ce qu'y est un spectacle pour les savants : bibliothèques, curiosités

1. *Ici encore le chiffre fait défaut.*

de l'histoire naturelle, monuments, cabinets. Ce grand nombre de différents faits bien observés ne sont pas dans un bon esprit de simples faits et d'inutiles ornements de la mémoire, ils deviennent les principes d'une infinité de vues, où la plus fine théorie dénuée d'expérience n'arriverait jamais. Plus les yeux ont vu, plus la raison voit elle-même.

Au milieu de cette vie agitée ou du moins assez mêlée de mouvement, l'histoire et surtout celle d'Alsace occupaient toujours M. Schœpflin.

L'intention d'imprimer presque inséparable du travail de la composition dont elle est la première récompense . . .

Caractère. A ces vertus et à celles que nous avons déjà représentées, il joignit toujours un grand fond de religion, c'est-à-dire ce qui assure et fortifie toutes les vertus. Il dit à un ministre qui voulait l'exhorter à la mort, qu'il y avait longtemps que la philosophie et la religion lui avaient appris à mourir. Il eut toute la fermeté que toutes deux ensemble peuvent donner et qu'il est encore étonnant qu'elles donnent toutes deux ensemble; cette tête qu'il avait tant cultivée fut respectée par la maladie.

Académies. Il alla en Angleterre voir les savants de ce pays-là. La récompense de son voyage fut une place dans la société royale de Londres. Il ne l'avait point sollicitée, et on crut qu'elle lui en était

d'autant mieux due. Il n'eut pas le malheur d'être traité moins favorablement à Paris.

Caractère. Nous ne nous arrêterons point à dire combien il était vif et officieux pour ses amis, doux et humain à l'égard de ses domestiques, il vaut mieux laisser deviner ces suites nécessaires du caractère que nous avons représenté, que de nous rendre suspects de le vouloir charger de trop de perfections.

On sentait en lui cette candeur et cette simplicité que l'on aime tant dans les grands hommes, et qui cependant y sont plus communes que chez les autres.

Il a laissé des mémoires fort amples et fort exacts, de grands amas de papiers, quantité de pièces curieuses et en assez bon ordre.

Voyages. Il ne renferma pas ses études dans son cabinet: il parcourut plusieurs royaumes pour y connaître les célèbres personnages. Ce n'est pas qu'ordinairement les livres ne soient plus savants que les savants et que leurs propres auteurs; mais outre que tous les savants n'impriment pas, ceux qui sont sincères donnent quelquefois plus d'instruction que les livres.

En 17... la ville de Strasbourg voulut l'honorer. On lui vint offrir de la part de... et d'une manière très pressante des avantages considérables: l'attachement qu'il avait pour Strasbourg ne lui permit pas de délibérer.

Il n'a jamais paru que l'étude ait altéré sa santé. On sentait dans ses discours les plus ordinaires la justesse, la solidité, en un mot la . . . de son esprit. Il était d'un commerce facile et d'une probité parfaite, ouverte et sincère, convenant de ce qu'il était parce qu'il l'était, et n'en tirant nul avantage, véritable modestie d'un grand homme.

Schorr (Henri).

Henri Schorus, ou Schorius, né en Flandre, vivait au XVI^e^ siècle. On ne connait ni le temps, ni le lieu de sa naissance, non plus que l'état de sa famille. Les protocolles de la collégiale de Haguenau nous apprennent simplement qu'il devint prévôt de Surbourg en 1566 et qu'il mourut en 1596. La plupart des auteurs, comme le P. Louis Jacob, carme, *in Catalogo scriptorum de vitis et laudibus romanorum pontificum, qui est liber secundus bibliothecae pontificiae p. 335 ;* Augustin Oldoïni, *in Athenaeo romano, p. 774 ;* Antoine Teissier, *in Catalogo auctorum, p. 126*, voyant les écrits de Schorus imprimés à Strasbourg, ont conclu de là qu'il était allemand en général et peut-être même de cette ville. Mais Jean Walk, *Decade fabular. generis humani fab. IX, p. 180 et 182*, qui le connaissait très particulièrement et qui en parle comme d'un homme fort éclairé et très digne de foi, le dit expressément des Pays-Bas. « *Henricus Schorus belga præpositus Surburgensis*

vir cum rerum plurimarum expertus, tum fide dignissimus.

On a de lui quelques ouvrages, qu'indiquent les abbréviateurs de Gesner, *p. 332 epit. bibliothec. Gesneri;* Lipenius, *Bibliotheca philosoph. p. 116 et 596* et Spuchius, *Nomenclator philos. p. 28, 56 et 488.*

Le principal de ses écrits est *Breviarium romanorum pontificum, qui Romanam rexerunt Ecclesiam abbreviatore Henrico Schoro S. P. (Surburgensi preposito)* imprimé à Strasbourg en 1588. C'est un fort petit volume in-4e de 22 feuillets ou 44 pages, précédées d'un très court avertissement au revers du titre et suivies de deux tables des papes, l'une chronologique et l'autre alphabétique, et d'une table alphabétique des matières; l'auteur de cet abrégé reconnait l'avoir particulièrement tiré de diverses histoires ecclésiastiques, d'Orose, de Platine, d'Aventin, de Paul Jove et de Papire Masson; il y décrit avec assez de sincérité et de désintéressement les bonnes et les mauvaises qualités des papes, et il en tire enfin dans son petit avertissement cette conclusion philosophique : « *Hic mecum consideret lector, quam* « *fragilis sit, vel divitiarum vel dignitatis, vel po-* « *tentiae gloria, quamque brevi dilabatur. Etenim* « *omnis humana vita brevis est, brevior regum, bre-* « *vissimaque pontificum.* »

A la suite de cet écrit se trouve d'ordinaire relié un autre, de même papier, de mêmes caractères, de

mêmes vignettes et fleurons, en un mot de fabrique toute semblable et avec la même et simple date de 1588, mais sans aucune autre indication de ville et d'imprimeur. Il est intitulé : *Simplex narratio indicans et exponens meretriculam quamdam Anglam nunquam papam fuisse neque unquam in verum natura extitisse, et unde figmentum illud originem duxisse creditur, incerti auctoris.* Cet ouvrage nous paraît être du même auteur que le *Brevarium romanorum pontificum*, d'autant plus probablement que l'auteur dans l'un et dans l'autre se sert positivement des mêmes termes.

On a aussi de Schorus deux manuscrits cités dans la *Bibliotheca Uffenbachiana, tom. 3 p. 373*, savoir : *Henrici Schori præpositi Surburgensis vita Erasmi Lymburgici Argentinensis episcopi, adjecta in fine inscriptio ejus sepulchralis ; ejusdem, Electio Johannis Comiti a Manderscheidt et Blanckenheim.* Ce ne sont que deux petits volumes in-12, reliés en un seul.

Schorus était peut-être parent d'Antoine Schorus né à Hoogstaten en Brabant, qui embrassa la religion protestante ; d'abord professeur en grammaire à Strasbourg, et puis en belles-lettres à Heidelberg, dont on a divers ouvrages imprimés vers le milieu et la fin du XVI^e^ siècle.[1] Cet Antoine Schorus mourut à Lausanne en 1552.[2]

1. Voyez Prosper MARCHAND, *Dictionnaire historique*, t. 2, p. 193 et suiv.

2. VALÈRE ANDRÉ, *Bibliotheca belgica*, p. 76.

Schott (Anne).

Anne Schott, fille de Pierre Schott ammeistre de Strasbourg, et sœur de Pierre Schott, chanoine de S.-Pierre-le-Jeune, religieuse dominicaine du couvent de Ste-Marguerite de Strasbourg, était savante et fort versée dans la langue latine. On conserve dans la bibliothèque de S.-Jean une lettre que lui écrivit son frère en 1476, datée de Bologne en Italie, où il faisait alors ses études. Weislinger l'a inséré dans l'*Armamentarium catholicum, p. 680.*

Anne Schott complimenta l'empereur Maximilien en latin, au nom de son couvent, lorsqu'il vint à Strasbourg, et en obtint plusieurs privilèges pour sa maison.[1] Elle a écrit des méditations sur la passion et la mort de J. C. Cet ouvrage écrit en 1480, sur papier et in-12, est un manuscrit Weislinger en avait un exemplaire, comme il remarque dans son *Armamentarium catholicum p. 681, 685 et 686*, où il donne des extraits de cet ouvrage. On lisait à la première page en lettres rouges : *Anna Schotin hatt dies Büchel geschrieben an. dom. 1480*, et à la fin: *Diss wart uffgeschrieben anno dom. M.CCCC.LXXX, beten ein Ave Maria vor Ann. Schotin.*

Schott (Jean).

Joannes Schottus argentinensis et doctrina et arte impressoria celebris, Joannis Mentelin ex filia

1. WENCKER, *in collect. Archivi*, p. 428.

nepos, dit Guebwiller *in Panegyri Carolina p. 19. Joannes Mentel Schotti nostri anus*, dit Spiegel *in commentariis super libros XII Austriados Bartholini lib. 9, p. 241.*

Hans Schott zum Thiergarten imprima à Strasbourg en 1530 un livre allemand intitulé : *Feldbuch der Wunderarznei.*

Jean Schott imprima, à Fribourg en 1503, *Margarita philosophica.*

Wimpheling dans son épître dédicatoire à Conrad Wickgram, suffragant de Strasbourg, qui se trouve à la tête des *Nycholai Dunckelspühel tractatus*, imprimés à Strasbourg chez Jean Schott en 1516, loue ainsi cet imprimeur : *Joannes Schottus Argentinus a lascivia, ab otio, a barbaria ac ingratitudine immunis.*

Jean Schott fut un des premiers imprimeurs de Strasbourg, dont on a des éditions de 1500 à 1534.

Son imprimerie était au Thomas-Loch.

Schott (Martin).

Martin Schott, bourgeois de Strasbourg, était imprimeur de cette ville, sur la fin du XV^e^ siècle. On a de lui des éditions de 1490, 1491 et 1498.

Il imprima en 1498 les opuscules de Pierre Schott, in-4°, ouvrage très rare.

Schott (Pierre).

Petri Schotti, Argentinensis patricii, juris utriusque doctoris consultissimi, oratoris et poetae elegantissimi, graecaeque linguae probe eruditi lucubraciuncutalae ornatissimae.

Cet ouvrage, renfermant les lettres et les poésies de Pierre Schott, fut publié après sa mort en 1498 par les soins de Wimpheling. C'est un in-4° de 187 feuilles ou 374 pages. On lit à la dernière : *Impressa a Martino Schotto cive Argentin. Sexto nonas octobres. An. Christi M.CCC.LXXXXVIII.*

Fol. III — *fol.* XI. Les lettres insérées de la feuille III à XI font voir que Pierre Schott était à Bologne en Italie ès années 1478, du mois d'avril au mois de décembre, pour y étudier le droit ; qu'il était à Strasbourg en avril 1479 et de retour à Bologne du mois de janvier 1480 au mois de juin 1481.

Fol. V. Cette lettre fait voir qu'en 1473 P. Schott avait étudié en l'université de Paris, et que dès l'an 1469 il avait commencé à apprendre la philosophie.

Fol. VI. P. Schott avait dès son enfance lié amitié avec Sébastien Brandt qui en 1478 fréquentait l'université de Bâle, tandis que Schott était à Bologne.

Fol. VII. Il écrit de Ferrare le 13 Kal. janvier 1480 à Jean Geiler de Kaysersberg, grand ami de

son père, qu'il allait apprendre la théologie, suivant le désir dudit Geiler et celui de son père.

Fol. XIV. P. Schott, de retour à Strasbourg au mois de juillet 1481, continue à s'appliquer à la théologie. Son père qui voyait de mauvais œil son entrée dans l'état ecclésiastique, tâche de le dissuader de cette étude. Mais il y est confirmé par son inclination et par les conseils de Jean Geiler.

Fol. XVI. Du 13 Kal. de novembre 1481 il dit: *Pater gravedinosus abiit legatus ad fœderatos.*

Fol. XVII. Il prit l'ordre de prêtrise le 21 décembre 1482.

Fol. XIX. Du mois d'août 1482 : *Absens est genitor meus in negocio turbatissimo accitus a confœderatis ad Baden.*

Fol. XX. En décembre 1482, il faisait alors sa stricte résidence à S.-Pierre-le-Jeune.

Fol. XXX. Du mois de mars 1484, il désire aller faire sa Sorbonne à Paris. En attendant il fréquente les écoles des Cordeliers de Strasbourg, où le docteur Conrad Bondorff explique le 4e livre de Scot.

Fol. XL et XLI. Il prit le bonnet de docteur en droit canon et civil en l'université de Bologne et ce en 1481. Il quitta cette ville *propter perniciosas ea tempestate Germanis a malignis paratas insidias.*

Fol. XLII. Du mois d'octobre 1585, à Antoine Manlius qui avait été à Bologne son précepteur en

grec. Il y dit : *Unum hoc me torquet quia a parentibus nimis delicate et amore majori quam velim tractor. Adeo ut me tampridem ad studia redire anhelantem nequaquam pati velint abire . . . atque itaque manere apud nostros cogor ubi amplior est epulis atque armis locus quam litteris.*

Fol. LX. Lettre écrite en 1487. Il dit que ce fut par les soins et le crédit de Thomas Wolff qu'il a obtenu son canonicat de S.-Pierre-le-Jeune.

Fol. LXXII et CXV. Il avait une sœur mariée à Zeisolff d'Adeltzheim.

Fol. CXII. Avant que d'aller à Bologne, il était allé à Paris étudier à l'université où il eut pour maître Jean Scriptoris.

Fol. CXIII. Ses parents l'envoyèrent à Bologne où il étudia le droit pendant près de cinq ans. Il la quitta obligé par la peste qui y régnait.

Fol. CXXIII et CXXVIII. *Responsio Petri Schotti ad quaestionem ipsi propositam ab Alberto Argenti. episcopo si ultimo supplicio plectendi sint Eucharistiae Sacramento communicandi. Est affirmativa.*

Fol. CXLIX — CLI. Laus Johannis de Gerson cancellarii Parisiensis.

Fol. CLXV — CLVIII. *Carmina Schotti ad Bohuslaum baronem de Hassenstein, bohemum et condiscipulum Boloniae.*[1]

1. Voyez *Joh. Christ.* COLERI, *vita Hassensteinii*, p. 37.

Fol. CLIX—CLXI. *Carmen P. Schotti pro implorando patrocinium trium Johan., scilicet S. Joannis Baptistae, S. Joannis evangelistae et S. Joannis Chrysostomi.*

Fol. CLXII. *Epithalamium Schotti in nuptias Mathiae Hungarorum et filiae Ferdinandi Neapolitanorum regis an. 1477 celebratas.*

Fol. CLXIII — CLXXII. *Schotti carmina quae ludimagistris Argentinensibus fecit pro scolaribus suis, et ea a festo D. Nicolaï in templis inque octava Innocentium in plateis palam trivariis vocibus decantarent, annis scilicet 1481, 1483, 1485, 1486, 1487 et 1488.*

Fol. CLXXIX. Conrad de Léonberg annonçant à Wimpheling la mort du P. Schott dit de lui: *Sacerdotum nostri seculi unicum specimen et exemplar.*

Fol. CLXXX. Jean Simber écrit à Wimpheling: *Occubuit fato gemma Sacerdotum, nedum totius civitatis sed et dioecesis Argentin. iste quondam magister P. Schottus.*

Fol. CLXXX. Elégie de Jodoque Han de Rouffach sur la mort de Schott.

Fol. CLXXX — CLXXXV. *Bohuslai Bohemi oratio ad Argentinenses de P. Schotto:*

C'est un éloge de Schott que Boleslas baron de Hassenstein adresse aux Strasbourgeois et fait du vivant même de Schott. Il loue ainsi, fol. 181, la ville de Strasbourg : « *Illud solummodo dixerim*

hanc civitatem ducibus, militibus, arcium praestantia, ingeniorum claritatibus, salubritate coeli atque temperie, benignorum ventorum afflatu, omnibus vicinis gentibus et nationibus antecellens atque praestans. His accedit aquarum copia, nemorum amoenitas, innocentia ferorum animalium, fertilitas soli, patrati ubertas, fruges, vinum. »

Fol. CLXXXI. Le précepteur de Schott fut Jean Muller de Rastelen qui l'accompagna à Paris où il apprit avec succès les trois parties qui constituent la philosophie.

Fol. CLXXXII. Il devint bachelier en l'université de Paris.

Wimpheling [1] dit que P. Schott appris les belles-lettres sous Rodolphe Agricola, ce qui est faux comme il paraît par une lettre de Schott écrite en 1485 au dit Agricola [2] où il dit expressement: *Tametsi faciem tuam nunquam viderim nec dextera dexteram contigerim.*

Selon Wharton [3] Schott naquit vers l'an 1459. Il était fils de Pierre Schott ammeistre [4] de Strasbourg, quoique issu d'une famille noble. Il fit ses premières études à Sélestadt sous Louis Dringen-

1. *In epit. rer. German.*, cap. 52, p. 389.
2. *Lucubrat.*, fol. 37.
3. *In contin. hist. litter. Cavaei*, ad ann. 1488. p. 211.
4. Il le fut en 1470 et encore en 1476, 1482 et 1488. (Hertzog). Ce fut lui qui fit venir Geiler à Strasbourg. Sous la régence de cet ammeistre fut faite en 1482 la formule du *Schwör-Brieff.*

berg, de Westphalie, qui y tenait l'école publique de grammaire et de dialectique, comme l'écrit Wimpheling.[1] Il devint vers l'an 1487 chanoine de S.-Pierre-le-Jeune. Il mourut de la peste en 1491,[2] selon Trithème[3] et selon Aubert Le Mire[4] en 1499, selon Hermann[5] en 1482. Il fut enterré dans l'église de S.-Pierre, dans l'ancienne chapelle des Zorns où l'on lit cette épitaphe :

Petro Schotto Argent. hujus divi Petri aedis canonico, presbytero innocentissimo, jurisconsulto et oratori, poetaeque clarissimo, ac graece linguae docto, Petri Schotti senatoris Susannaeque filio praestantissimo, amici moesti posuere. Vixit an. XXXIII mens. duos. dies III. mort. an Christi M.CCC.LXXXX. II id. septembr.

Ex libro vitae S. Petri Junioris :

XII Junii, Ann. Petri Schott magistri scabinorum, Susanne ejus uxoris, magistri Petri Schott utriusque juris doctoris, eorum filii, confratris nostri.

XII Sept. Ann. magistri Petri Schott, utriusque juris doctoris, canonici.

Pierre Schott n'avait pas encore dix ans lorsqu'il fit le distique suivant :

Inveterata peti non simia debet in sedes
Ursus silvestris, presbyter et juvenis.

1. *In Isidon. Germ.* cap. 16, p. 9.
2. Le 12 septembre 1490.
3. *De Script. eccles.* num. 375. Moréri, VII, p. 184 est tombé dans la même erreur.
4. *In auct. de script. eccles.*, n. 495.
5. *In progr. de B. Hassensteinii nomine et ingenio*, p. 48.

Ce qui fut ainsi traduit en allemand par Louis Dringenberg :

Alt Aff, jung Pfaff, dazu wild Beren
Sol nyeman yn sein Haus begeren.[1]

Comme P. Schott prêchait fortement contre les désordres des moines et des ecclésiastiques, il s'attira leur inimitié. On prétend même qu'il fut empoisonné. Car étant un jour à la table du prévôt Conrad Munthart, il se trouva mal après un breuvage que lui offrit la cuisinière du prévôt et expira trois heures après.

Wimpheling a fait l'éloge de Schott en tête de la collection de ses œuvres qu'il publia en 1498. Son caractère y est ainsi décrit : *Fuit in Petro decora et innocentissima vita, nulli molesta, mitis gravitas, placida constancia blandusque vigor animi, quippe qui omnibus prodesse conabatur, nulli unquam obesse visus est. . . . In Deum semper devotissimus fuit : non illum extulit aut inflavit senatoria patris dignitas, non amicorum splendor, neque nobilitas cognatorum . . . Vini coenaeque temperatissimus, solam virtutem amans, inprimis pudicitiam et castitatem colens et asservans, cultu simplex, veste frugali, prebendas ecclesiasticas cumulare recusans, unam enim sibi sufficere aiebat.*

1. *Lucubrat.*, f. 154.

Voici l'épitaphe que lui fit Wimpheling [1] :

Heu Petrum Schottum rapit inclementia mortis,
Qui patriae nostrae gloria magna fuit.
Argentina sibi vitam, Slestat rudimenta
Grammaticae, logices Gallia docta dedit.
In Latio leges et sacratissima jura
Imbibit et quidquid Itala terra docet.
Notus ei Cicero, notus bene Quintilianus
Historiae vates, graecaque lingua fuit.
Illi cara fuit semper virtus et honestum,
Mens humilis, mitis, religiosa, gravis.
Virgineos mores, vultum, gestasque pudicas
A teneris annis visus habere fuit.
Innocuam vitam, mundum castumque nitorem,
Crediderim nunquam deseruisse Petrum.
Inde mihi spes est, animum virtute coruscum,
Cultoremque Dei mox penetrasse polos. [2]

Schrag (Jean Adam et Frédéric).

Jean Adam Schrag, docteur en droit, conseiller et avocat de la république de Strasbourg, mourut en 1687.

On trouve la liste de ses ouvrages dans Jöcher, *Gelehrten Lexicon*, tome II, p. 983.

Il est auteur d'un livre imprimé sous le titre : *Bericht von Erfindung des Buchdruckerei*, imprimé à Strasbourg in-4° en 1640. Voyez Bœckler, *Bibliographia*, p. 4 et 397.

1. *Lucubrat.*, f. 2.

2. ADAM, calviniste, *in vitis German.*, vol. I, p. 24, a écrit la vie de Schott.

Frédéric Schrag, fils du précédent, professeur en droit dans l'université de Strasbourg, puis nommé par le cercle de Souabe assesseur de la chambre impériale. On a de lui ces deux ouvrages : *Nullitas iniquitasque reunionis alsaticæ* in-4° ; *Libertas Argentoratensium stylo Ryswicensi non expuncta* in-4°.

Schumacher.

Jean Daniel Schumacher, natif de Colmar, était bibliothécaire et conseiller de la cour de Russie sous les empereurs Pierre Ier, Pierre II et Jean, et sous les impératrices Catherine, Anne et Elisabeth.

Schürer.

Mathias Schürer naquit à Sélestadt ; il fut maître ès-arts et un des savants imprimeurs de Strasbourg. Wimpheling, dans sa lettre écrite à Erasme en 1514, le compte parmi ceux qui formaient la Société littéraire de Strasbourg. Erasme, dans sa lettre écrite la même année, l'appelle *Mathiam Schurerium virum egregie charum mihi, tum hoc etiam chariorem, quod hunc quoque fertilis illa eruditorum hominum, tot felicium ingeniorum edidit Selestadium.* Mathias Schürer se nomme Helvetensis dans une édition de 1509.

L'édition des œuvres de Jean Gerson publiée par Keisersberg finit ainsi : *Prodeunt feliciter ex*

officina Martini Flacci junioris Argent. exactissimo Mathiæ Schurer Selestatini consobrini ejus opere, an. 1502.

Les éditions strasbourgeoises de Mathias Schurer s'étendent de 1502 à 1519.

Schurer (Lazare).

Lazare Schurer, qui paraît avoir été frère de Mathias, était imprimeur à Sélestadt. On a de lui des éditions de cette ville des années 1519 et 1520. Il est nommé en cette dernière année dans le nombre de ceux qui formaient la Société littéraire de Sélestadt.

Schutteren (Annales de).

Il existe dans la bibliothèque de Schœpflin une chronique manuscrite de Schutteren écrite à Strasbourg dans le couvent de S.-Guillaume par un auteur anonyme, qui s'était servi des *Collectanea* d'un religieux nommé Nicolas Geraun, et qui dédia cette chronique en 1542 à Rodolphe de Garb, qui était alors abbé.

Schwartz (Thibaut).

Ex libro salico S.-Thomæ :

An. 1554, mense septembri factus est parochus D. Aureliæ et canonicus S.-Thomæ Theobaldus Nigri.

An. 1558 Theobaldus Nigri, parochus S. Aureliæ propter continuos labores, cal. nov. an. 1558 officium deponere coactus, nihilominum usumfructum canonicatus S.-Thomæ parochiæ suæ annexi ad mortem usque percepit.

An. 1561 Mag. Theobaldus Nigri, parochus D. Aureliæ, meritis insignis 12 maii in hora IV pomeridiana obiit.

Thibaut Schwartz, dit *Theobaldus Nigri*, ou *der Schwartz Diebold*, était religieux de la commanderie de Stephansfelden ; il fut nommé en 1524 premier curé de S.-Pierre-le-Vieux et il garda cette cure jusqu'à l'*Intérim*. Il y rentra après l'*Intérim* le 24 mars 1560.

Sélestadt (Société littéraire de).

Jacques Spiegel, secrétaire de l'empereur, éditeur des *Gravamina Germanicæ nationis*, imprimés en 1520, les adressa à la Société littéraire de Sélestadt par ces mots :

« *Jacobus Spiegel, regius a secretis, dominis Volzio abbati, Wimphelingio et Phrygioni theologis, Rhenano et Sapido viris philosophis, cæterisque litteratis sodalitii Selestadiensis amicissimis s. d. Salvum sit sodalitium litterarium patrium, etc... Valete et triumphate barbariei victores inclyti. Ex Augusta Vindelicorum, Kal. Martii, 1520.* »

On peut connaître ceux qui formaient la Société littéraire de Sélestadt par une lettre écrite de Séle-

stadt en 1520 et qui se trouve à la tête de : *In Aurelii Prudentii de miraculis Christi hymnum ad omnes horas Jacobi Spiegel Selestadiensis interpretatio*, imprimé à Sélestadt en 1520. Cette lettre commence ainsi :

« *Magnifico clarissimoque viro domino Jacobo Villinger Cæsareo quæstori ac consiliario, domino in Schonberg, insigni bonarum litterarumque patrono, Paulus Volzius, abbas Hugonis curiæ, Jacobus Wimphelingius, Paulus Phrygio doctor theologus, Jacobus Wolphius secretarius reipublicae Selestadiensis, Beatus Rhenanus. Martinus Bucerus, Joannes Sapidus, Beatus Arnoaldus, Joannes Guntherus, Lazarus Schurerius, Joannes Restatius, Martinus Egerinus, Joannes Maius, Lazarus Igerinus et Joannes Priscus salutem dicunt.* »

Dans cette lettre Wimpheling est nommé *sodalitii caput et ornamentum.*

Cette lettre compte Erasme, Capiton, Zasius, Luther et Mélanchton dans le nombre des restaurateurs des lettres et des bonnes études.

Jean Froben publia en 1518, à Bâle, *Hadriani tit. S. Chrysogoni S. R. E. presbyt. cardin. batoniensis venatio ad Ascanium cardinalem*, et mit en tête une préface adressée à la Société littéraire de Sélestadt et notamment à Jean Sapidus, Jean Ruser, Jean Purler, Jean Kestenholz, Pierre Adjutor, Jean Maïus, Jean Restacius, Paul Voltz, Jacques Wimpheling et Martin Ergersheim, recteur de Sélestadt.

L'école littéraire de Sélestadt d'où sortirent tant d'hommes savants, fut dirigée successivement par Louis Dringenberg, westphalien ; Craton Hoffmann d'Uttenheim, Jérôme Gebwiller, Guy Rotenburg et Jean Sapidus.[1]

La maison, où cette école était établie, existe encore à côté de l'église paroissiale.

Nés à Sélestadt[2] : Beatus Arnoldus.
Jacques Bägert.
Martin Bucer.
Hugues de Sélestadt.
Louis Hugonis.
Jean Maïus.
Jean Mentelin.
Paul Const. Phrygion.
Beatus Rhenanus.
Jean Sapidus.
Mathias et Lazare Schurer.
Jacques Spiegel.
Jacques Wimpheling.
Craton Milius.
Jacques Œchsel.
Martin Ergerin.

Sélestadt est la patrie de M. Lantz et de M. Jeanjean.[3]

1. B. RHENANUS, p. 303.

2. *Ces noms sont accompagnés de quelques lignes que nous ne reproduisons pas, chacun de ces savants ayant d'autre part sa notice.*

3. Consultez sur les savants de Sélestadt l'*Alsatia illustrata*.

Sercer.

Jean Sercer, imprimeur de Haguenau, dont on a des éditions de 1525 à 1534. Il publia en 1531 et 1532 les livres rares de Servet contre la Trinité. Voyez Servet.

Il publia aussi en 1525, 1527, 1533 et 1534 plusieurs ouvrages de Mélanchton.

Servet.

Michel Servet naquit à Villaneuva en Arragon en 1509, ou à Tudelle dans le royaume de Navarre. Son père l'envoya étudier en droit à Toulouse où il commença à s'élever des doutes dans son esprit sur le mystère de la Trinité. Il se rendit à Bâle en 1530 et il y conféra de ses sentiments avec Œcolampade. Mais ayant commencé à s'y permettre des expressions révoltantes contre le mystère de la Trinité, le jeune Servet, qui avait tout au plus 22 ans, fut obligé de quitter Bâle. Il alla à Strasbourg pour y conférer avec Bucer et Capiton. Mais la présomption de sa jeunesse, sa vanité espagnole, son esprit aigre, son humeur chicaneuse lui firent dans cette ville peu de partisans. Il irrita tellement Bucer que celui-ci dit en chaire que *Servet méritait qu'on le mit en pièces et qu'on lui arrachât les entrailles.* Servet se rendit de là à Haguenau pour y accélérer l'édition d'un ouvrage où il attaquait la Trinité.

L'ouvrage parut en 1531, et l'année suivante il en publia un second sur la même matière.

Le premier était intitulé : *De Trinitatis erroribus libri septem*, in-8°, sans lieu d'impression. Cet ouvrage est si rare qu'on n'en connaît qu'une douzaine d'exemplaires dans toute l'Europe. La raison de cette rareté vient de ce que tous les gens de bien s'empressèrent d'anéantir cette horreur qui d'ailleurs est très peu recommandable par le style. Cet ouvrage et le suivant ont été contrefaits depuis quelque temps à Ratisbonne en Allemagne.[1]

Il y a si peu de bon sens, dit Richard Simon, dans sa *Bibliothèque critique*,[2] dans tout cet ouvrage impie que s'il était devenu commun, on n'aurait que du mépris et pour le livre et pour l'auteur. Il est si embarrassé, si obscur, si entortillé sur les matières qu'il traite qu'on voit bien qu'il ne les entendait guères. Le dogme de la Trinité y est combattu d'une manière choquante : les noms de Jésus et de Christ, celui de Fils de Dieu ne désignent selon lui qu'un homme; les trois personnes sont *une pure imagination*, *une chimère*, *des dieux métaphysiques*.

Le second ouvrage de Servet est intitulé : *Dialogorum de trinitate libri duo*, in-8°, 1532. Il re-

1. Consultez sur cette contrefaçon la *Bibliothèque instructive*, tome I, num. 754.

2. Tome I, p.32.

tracte dans son avertissement tout ce que renfermait son premier ouvrage. Ce n'est pas qu'il croie que ce qu'il a dit contre la doctrine de la Trinité est faux; mais parce que son livre est imparfait et la production d'un enfant. Ce second traité n'est ni mieux écrit, ni plus clair, ni plus méthodique que le premier, et il n'est pas moins rare. Il croyait être en droit d'écrire contre le dogme de la Trinité avec autant de liberté que les prétendus réformateurs écrivaient contre les dogmes de l'Eglise romaine. Mais il se trompait, ses ouvrages furent très mal reçus. Se voyant sans ressource en Allemagne et en horreur à l'église protestante de Strasbourg, il passa en France et étudia la médecine à Paris.

Le reste ne regarde plus notre histoire. [1]

Tout le monde sait que Servet fut brûlé à Genève par les intrigues de Calvin. C'est pour ce chef de la réforme un opprobre ineffaçable. C'est faire mal son apologie que de prétendre avec les auteurs de la *Bibliothèque raisonnée* [2] que Calvin, dans le jugement de Servet, ne fit que suivre les opinions qu'il avait prises chez les catholiques et les lois établies en Suisse contre les hérétiques. Car Servet ne niait ni l'authenticité ni la divinité de l'Ecriture : il prétendait dans son système ne faire que l'expli-

1. Voyez le détail de sa vie et de sa mort dans le *Dictionnaire anti-philosophique*, II, p. 145—162. Edit. de 1771.

2. Tome II.

quer. Comment Calvin, qui ne reconnaissait sur la terre aucun juge infaillible du sens de l'Ecriture, a-t-il pu faire condamner Servet comme hérétique? S'il a cru pouvoir le faire, il fut aveuglé par la haine et par la vengeance, et c'est le comble de la méchanceté, de l'indignité et de la noirceur, de se servir de la religion pour satisfaire ses passions.

On trouve le détail des manœuvres de Calvin et les pièces du procès de Servet dans les nouveaux *Mémoires d'histoire* de M. l'abbé d'Avrigny;[1] le même abbé a inséré[2] deux lettres de Calvin à M. du Poët, grand chambellan de Navarre, où ce patriarche s'est peint au naturel et d'une manière qui lui fait peu d'honneur.

Les livres de Servet le rendront célèbre à titre de grand médecin. Car, dans son ouvrage *De christianismi restitutione*, lib. 5, dans lequel il traite du S. Esprit, on lit des passages assez longs qui démontrent que Servet avait approché le plus de la vraie doctrine de la circulation du sang qu'aucun auteur qui l'eut précédé.[3] Il s'exprime même dans ces endroits d'une façon assez détaillée pour faire croire à plusieurs qu'il avait une connaissance entière du

1. Second volume.

2. Tome III, p. 313.

3. Le passage de Servet sur la circulation du sang se trouve dans M. de Murr, *Journal zur Kunstgeschichte und zur allgemeinen Litteratur,* part. 12, Nurnberg, 1784, p. 306 et seq..

mouvement circulaire du sang. Nous ne dirons point affirmativement que Servet a connu entièrement la circulation du sang, mais il faut convenir qu'en remarquant que toute la masse du sang passe par les poumons par le moyen de la veine et de l'artère pulmonaire, c'était avoir fait le premier pas sur cette importante découverte. Or des passages de ce cinquième livre prouvent sans réplique que Servet eut des idées distinctes de cette transfusion. Mais sa manière de s'exprimer est trop vague et trop indécise pour que nous puissions lui accorder l'honneur de cette découverte pleine et entière. Il était réservé au célèbre Harvey,[1] qui partant de ces premières notions parvint à former sur la circulation du sang une théorie conforme à l'expérience et à la raison, utile au genre humain et absolument nécessaire aux progrès de la vraie médecine.[2]

1. Fra Paolo, ayant, par les œuvres de Servet, appris la nouvelle de la circulation du sang, en fit part à quelques anglais qui étudiaient à Padoue. Ceux-ci de retour en leur pays la portèrent à Harvey qui sur-le-champ se mit à en faire la vérification.

2. *Vie de Servet*, en français, par Chauffepied. En anglais par M. James Yair, Londres, 1772; ce n'est qu'une traduction, avec quelques notes intéressantes, de Chauffepied; *Histoire de la réforme des Suisses*, III, p. 208; *Dictionnaire des hérésies* de Pluquet, I, p. 295—306; Mosheim, *Historia Michelis Serveti*, 1727, in-4°, et du même, *Neue Nachrichten von dem berühmten spanischen Arzte Michael Servetz*, 1750, in-4°.

Sigrist.

Jean Sigrist, natif de Rouffach, écolâtre de S.-Thomas de Strasbourg et chanoine de S.-Pierre-le-Jeune, vicaire-général de Strasbourg en 1515, mourut le 4 août 1517.

Il fit ses études en l'université de Bâle, dont il devint recteur en 1489.[1]

Wimpheling dédia *ad Joa. Sigrist Rubeaquensem, jureconsultum, ædis S.-Thomæ Argenti. scolasticum, clerique Argentinensis morum censorem*, en l'an 1512, sa *Diatriba de proba institutione puerorum*, imprimée à Haguenau en 1514.

Silbermann.

André Silbermann dressa en 1714 les grandes orgues de la cathédrale. Elles furent achevées en 1716. Elles ont quarante registres, 2242 tuyaux; le plus grand pèse 341 livres; il est haut de 28 pieds de France et tient 14 mesures; on y voit ces mots gravés au-dessus :

Laudate Dominum in chordis et organo, Ps. 150.
Positum fuit hoc organum anno quo pax et harmonia Rastadii et Badæ in Helvetia feliciter luditur cum suavissimo concentu principum christianorum.

Pax datur, ingentes junxit pax aurea mentes
Conjunxitque bonos musica læta tonos.

1. *Athenæ rauricæ*, p. 460.

Cet ouvrage a six sommiers, trois claviers et six grands soufflets. Chacun n'a qu'un pli et a 12 pieds de Strasbourg de long sur six de large. On les tire d'une façon singulière et différente des autres.

Simbert.

Saint Simbert, ou Sindbert, devint évêque d'Augsbourg en 779 et mourut le 15 octobre 809. Il devint abbé de Murbach en 789 et il conserva cette abbaye jusqu'en 792.

Simler.

Jean Simler naquit à Strasbourg le 5 avril 1429. Il était fils de Walter Simler, marchand drapier à Strasbourg, et de Wibeline Olerin native de Saverne. Son oncle Jean Simler était en 1448 chanoine et chantre de S.-Pierre-le-Jeune. Il était en 1460 chanoine et portier du chapitre de S.-Pierre-le-Jeune, et en 1471 official de l'évêché de Strasbourg. Il mourut de la peste en 1492. Il était curé de Herlisheim.[1]

On voyait autrefois dans le cloître de l'église cathédrale de Strasbourg l'inscription suivante :

Mementote Johannis Simler Argentinensis jurisconsulti doctissimi, qui consilio suo multis profuit,

1. SCHOTTI *Lucubraciunculæ*, f. 136.

nostramque bibliothecam optimis voluminibus locupletavit. Obiit anno Christi 1452, nonis Augusti. [1]

Son épitaphe se voit aussi dans l'église de Sainte-Madeleine [2] :

Johannes Simler Argentinensis doctissimus jurisconsultus hujus itidem monasterii visitator. Diem obiit non. Augusti, anno Christi M.CCCC.LXXX. Vixit annis LXIII.

On voyait aussi autrefois son épitaphe dans l'église S.-Pierre-le-Vieux [3] dont il était aussi chanoine et écolâtre :

Anno 1492, 4 Augusti, obiit Johannes Symler canonicus et scolasticus S. Petri senioris.

Wencker [4] a rapporté une partie du testament de Jean Simler fait en 1487 et augmenté en 1490. Il y lègue ses livres à la bibliothèque de la cathédrale de Strasbourg, nomme Jean Geiler de Kaysersberg son exécuteur testamentaire, et demande à être enterré chez les religieuses de la Madeleine.

Jurisconsultus celeberrimus ingenio præstans, eloquio disertus, prudentia summus, multas scripsit elegantissimas epistolas et quaedam alia non asper-

1. Apud SCHILTER, *in Chron. Kœnigsh.*, p. 573; SCHAD, p. 49.

2. Ibid. 1122.

3. *Joannes Simler canonicus S. Petri Senioris*, dans la *Charta fraternitatis* an. 1453.

4. *In collectis Archivi*, p. 428.

nanda opuscula, quibus vivax suum exercuit ingenium, dit Wimpheling.[1]

Jean Simler fut nommé par Albert évêque de Strasbourg, avec Christophe d'Uttenheim, prévôt de S.-Thomas, Jean Geiler de Kaysersberg et Melchior Künigsbach pour faire la visite du diocèse.[2]

On lit dans le nécrologe du grand chœur, aux *Nonis Augusti, idibus Augusti et pridie Kalendas Septembris, anniversarius, septimus, tricesimus magistri Joannis Symeler, dividuntur decem solidi, sex denarii.*

On lit dans l'ancien livre des anniversaires de la paroisse de S.-Laurent : *Nonas Augusti anniversarium Mag. Symler licentiati in decretis. Peragitur de sero cum plenis vigiliis et mane cum quinque missis.*

Ex libro salico S.-Thomæ :

1467. *Johannes Symler, decretorum licentiatus, successit in canonicatu G. a Kageneck præposito, ultima die aprilis. Postea 1481 factus est decanus hujus collegii et extruxit domum decanalem magnis sumptibus.*

1492. *Obiit Johannes Symler jurisconsultus.*

Ex libro vitæ S.-Petri Junioris :

Kal. Februarii, agitur memoria Waltheri Symler civis Argentinensis.

1. *In addit. ad Trithemii illustres viros Germaniae*, oper. Trithemii, I, p. 412 ; et *in Biblioth. ecclesiast. Fabricii*, p. 244.

2. WIMPHELINGIUS, *in vita Geileri*, art. de persecutionibus.

*Die 5 Augusti, anniv*ers. *magistri Johannis Symler canonici.*

Sinsart.

Benoît Sinsart, religieux bénédictin de la congrégation de S. Vanne, naquit à Sedan en 1696. Après avoir suivi pendant quelques années la profession des armes, il fit profession à l'abbaye de Senones le 7 septembre 1716. Il fut en 1743 nommé coadjuteur de Munster. Il succéda le 13 février 1715 à Louis Gabriel de Rutant. Il mourut à Colmar le 22 juin 1776.

Nous avons de lui : 1° *Les véritables sentiments de S. Augustin sur la grâce et son accord avec la liberté.* Rouen, 1739.

2° *La vérité de la religion catholique démontrée contre les protestants.* Strasbourg, 1746.

3° *Défense du dogme catholique sur l'éternité des peines.* Strasbourg, 1748.

4° *Essai sur l'accord de la foi et de la raison touchant l'Eucharistie.* Cologne, 1748.

5° *Recueil de pensées diverses sur l'immortalité de l'âme, son immatérialité, sa liberté.* Colmar, 1756.

Il a aussi travaillé au nouveau rituel du diocèse de Bâle, par ordre de l'évêque.[1]

1. Voyez sur ses ouvrages la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de S. Benoît,* par D. François, II, p. 65; *Bibliothèque lorraine,* p. 900 et 901.

Slecht.

Reinbold Slecht, chanoine et chantre de S.-Pierre-le-Jeune, vivait au milieu du XV^e^ siècle. Il continua la chronique ou les *Flores temporum* de Martin depuis 1379 jusqu'en 1444. Cette chronique, écrite sur papier avec la continuation de Slecht, se trouvait dans la bibliothèque d'Uffenbach dans le catalogue de laquelle elle est décrite.[1] Elle passa à Bâle dans celle de Huber. On y lit, fol. 57, pag. 1 : « *Hic cessat frater Hermanus ordinis minorum hujus cronice collector, quam appellat chronicam minorem, seu flores temporum et cessavit an. 1379*, et fol. 57, pag. 2. *Hic venerabilis dominus Reinboldus Slecht cantor et canonicus ecclesiæ S. Petri junioris Argent. prosequitur, ubi superius dimissum est, videlicet a tempore dicti Karoli quarti imperatoris filii regis Bohemiæ et a tempore primi anni scismatis inter Urbanum et Clementem hunc ordinem complevit, prout sequitur usque ad finem hujus libri.* »

La continuation de Slecht comprend trente-sept pages.

Les *Flores temporum* de Martin se trouvent dans Eccard, *Corp. script. rer. germ.*, tome I, pag. 1551, avec la continuation de *Hermanni januensis* jusqu'à Charles IV, mais la continuation de Slecht n'a pas encore paru.

1. Tome III, pag. 599 et seq. de cette bibliothèque.

Menschen a aussi publié les *Flores temporum* de Martin et de Herman sous le nom de Herman Gygus, avec la continuation de Michel Eisenhart jusqu'en 1513; elle est plus ample que l'édition d'Eccard, dont elle diffère dans plusieurs endroits.

Sleidan.

Jean Sleidan, qui prit le nom du lieu de sa naissance, naquit à Sleide, village proche de Cologne au commencement de 1506, et mourut de la peste à Strasbourg le 31 octobre 1556.[1]

Le père de Sleidan se nommait Philippe. Il commença à apprendre les lettres grecques et latines dans le lieu de sa naissance avec Jean Sturm son compatriote. A l'âge de 13 ans il alla à Liège pour continuer ses études. Quatre ans après, il fut rappelé chez lui et envoyé de là à Cologne pour y continuer ses études. Ce fut pendant ce temps-là qu'il prit le nom de Sleidan, au lieu qu'auparavant il s'appelait Philipson, c'est-à-dire fils de Philippe. Après avoir été pendant quelque temps gouverneur du jeune comte de Manderscheidt, il alla à Paris, et de là à Orléans, où il prit le degré de licencié et où il fit de grands progrès dans les belles-lettres, dans les langues latine et française. De là il revint à Paris et il y demeura jusqu'en 1535 que Sturm le recom-

1. Moréri, VIII, p. 304.

manda au cardinal Du Bellay qui lui donna une pension considérable. Sleidan accompagna l'ambassadeur de France qui allait à la diète de Haguenau, et cet ambassadeur ayant été rappelé par François I, Sleidan revint en France, où il demeura jusqu'à la tenue de la diète de Ratisbonne qui fut convoquée en 1541. Le peu de sûreté qu'il y avait en France pour les protestants, et son peu de santé l'obligèrent de se retirer à Strasbourg, où Sturm, son ami, lui procura un établissement avantageux. En 1542 on lui donna dans cette ville la charge de professeur. Ce fut par le conseil et par le secours de J. Sturm que Sleidan entreprit d'écrire l'histoire de son temps[1]: avant de la faire imprimer, elle fut lue dans le sénat de Strasbourg, qui l'approuva. Il fut choisi en 1545 par les protestants pour un des médiateurs qui travaillèrent à l'accommodement des différends qu'il y avait entre les rois de France et d'Angleterre. Les princes de la ligue de Smalcalde lui donnèrent le titre de leur historiographe avec de gros appointements. François Ier lui faisait une pension de cent écus.

Il épousa en 1546 Jole, fille d'un gentilhomme de Niedbruck, nommé Jean Braun, dont il n'eut que

1. Elle a pour titre : *De statu religionis et reipublicae Germanorum sub Carolo V, ab anno 1517 ad annum 1555.*

Henri Pantaléon en a donné une version en allemand, et a continué en latin cette histoire jusqu'en 1562. Londorp y a ajouté 3 volumes et une apologie de cette histoire, 1610.

trois filles.[1] La mort de sa femme, arrivée l'année 1555, le plongea dans un si grand chagrin, qu'il perdit presqu'entièrement la mémoire. Il ne se rappela pas même les noms de ses trois filles, les seuls enfants qu'il eut de cette épouse chérie.

Peu considérable par sa naissance, il se distingua par son mérite et ses talens. Elevé parmi les catholiques, il se fit successivement zwinglien et luthérien, avec la ville de Strasbourg, qui l'employa en différentes occasions et dont il fut député au concile de Trente.

« Sleidan, dit d'Aubigné,[2] est un auteur qui n'a été ni assez lu ni assez estimé en ce siècle, duquel les labeurs sentent un esprit général, duquel les passions ne s'emploient que contre le vice; duquel la diligence ne s'attache à aucune chose indigne et de qui la grandeur ne méprise rien de convenable à l'instruction; lois de l'histoire qui m'ont donné goût de lui et m'ont dégoûté de plusieurs autres. »

Fra Paolo, au commencement de son *Histoire du concile de Trente*, qualifie Sleidan d'*auteur fort exact*, sur quoi le P. Le Courayer, dans sa note page 5, ajoute : « Son histoire, dans la composition de laquelle il fut aidé par Sturmius, est bien écrite,

1. Moréri, VIII, p. 304.
2. Liv. 1, ch. 1, col. 2, de l'édition d'Amsterdam, 1626, in-fº.

et quoique partiale pour le parti protestant, on y reconnaît beaucoup de fidélité. » [1]

Son Histoire est écrite avec tant de politesse, dit Tissier, [2] qu'en beaucoup de collèges les précepteurs la font lire et apprendre par cœur à leurs écoliers, et qu'elle a été traduite en allemand, en français, en italien et en espagnol.

Sleidan, ayant été employé dans les plus grandes affaires, avait une parfaite connaissance des choses qui s'étaient passées de son temps en Allemagne, et avait écrit les évènements et les aventures dont il avait été lui-même le spectateur ou l'acteur. Bodin [3] l'a placé au même rang que les Thucydides, les Xénophons, les Sallustes, les Césars.

Les auteurs catholiques, comme Possevin, Marcardi, l'ont accusé de mensonge. Barthélemy Latomus prétend qu'il y a onze mille faussetés dans son ouvrage. Charles-Quint, selon le jésuite Pontanus, disait que Sleidan avait publié beaucoup de faussetés en faisant mention de lui. L'auteur de l'apothéose

1. On imprima à Genève en 1566, in-fol., les *Œuvres de J. Sleidan qui concernent les histoires qu'il a écrites*, par Robert Le Prevost.

Le P. Courayer publia à la Haye en 1767, en 3 in-4°, une traduction française de Sleidan avec des notes, intitulée : *Histoire de la réformation ou Mémoires de J. Sleidan sur l'état de la religion et de la république sous l'empire de Charles-Quint.*

2. *Eloges des hommes savants*, I, p. 109.

3. *Meth.*, cap. 1.

de Ruard Tapper, chancelier de l'université de Louvain, dit au contraire que cet empereur traitait Sleidan d'historien fidèle et exact.[1]

Sleidan est encore auteur de plusieurs autres ouvrages. Il a traduit en latin le petit catéchisme de M. Bucer, le livre de Claude de Seissel *De la république des Français et des devoirs des Rois*, et l'histoire de Louis XI par Philippe de Commines. Il a aussi abrégé et mis en latin l'histoire de Froissard et le livre de Platon de la République et des loix.[2]

M. de Seckendorff dit que Sleidan est fort au-dessus de tous les historiens qui ont écrit de la matière qu'il a traitée, et que son histoire n'est presque qu'un extrait des actes publics qui sont dans les archives des princes.

La première édition, imprimée in-fol. à Strasbourg, en 1555, chez les héritiers Rihel, du vivant de l'auteur, ne contient que 25 livres. Celle qui fut publiée en 1559 dans la même ville, trois ans après

1. Charles de la Ruelle dans un petit ouvrage intitulé : *Succinctes adversaires contre l'histoire et les professeurs d'icelle,* imprimé à Poitiers en 1574, remarque que l'empereur Charles-Quint se faisant lire sa propre histoire composée par Sleidan et ne pouvant s'empêcher d'être étonné des tournures qu'il prenait pour dissimuler ses fautes, s'écriait : *O quam mentitur nebulo!*

Charles-Quint appelait Paul Jove et Sleidan *ses menteurs*, parce que le premier avait dit trop de bien de lui et le second trop de mal.

2. TEISSIER, p. 111.

sa mort, fut augmentée d'un 26e livre, donné sans doute sur les mémoires qu'il avait laissés.

Varillas, copié par plusieurs écrivains, assure que dans les éditions de Sleidan qui suivirent celle de 1555, on retrancha ce qu'il y avait de favorable aux catholiques et qu'on y ajouta quantité de choses en faveur des protestants. Mais dans la collation qu'on a faite de toutes ces éditions, on n'a trouvé d'autre changement dans le texte que ceux de quelques inexactitudes, ou de quelques mots mis les uns pour les autres ou de quelques fautes d'impression qu'il a fallu nécessairement réformer, mais pas un seul dans ce qui regarde les catholiques ou les protestants.

Sopher.

Gervais Sopher était promoteur de l'évêché de Strasbourg en 1522.[1] Il embrassa le luthéranisme en 1525 et se maria avec la fille du receveur du chapitre de S.-Thomas, auquel il succéda dans la recette. Il mourut le 31 décembre 1556.

Le catalogue des évêques de Strasbourg par Wimpheling fut imprimé en 1508 à Strasbourg, *castigatoribus Joanne Adelpho Mulingo Argentinensi et Gervasio Souphero Brisgoico*. Ce Soupher a ajouté à ce livre huit distiques en l'honneur de Wimpheling et de son ouvrage.

1. Voyez nos *Essais sur la cathédrale de Strasbourg*, I, p. 84, note.

Spach.

Israël Spach, né à Strasbourg en 1560 et mort en 1610, est auteur d'une nomenclature des écrivains de médecine et d'une autre de ceux de philosophie.

Spangenberg.

Wolfarth Spangenberg, natif de Mersebourg et bourgeois de Strasbourg, publia dans cette dernière en 1607, in-8°, *Amphitrio, ein kurzweilig Spiel.* C'est la traduction allemande de l'Amphitrion de Plaute, qu'il traduisit pour le faire paraître sur le théâtre de Strasbourg.

Specklin.

Daniel Specklin, célèbre architecte de Strasbourg; né en 1536, mort en 1589. Il est aussi auteur d'une chronique de Strasbourg.

Spener (Philippe Jacques).

Le piétisme doit son origine à Philippe Jacques Spener. Ce théologien naquit à Rappoltsweiler ou Ribeauvillé, en Alsace, le 11 janvier 1635, d'un père qui avait été gouverneur de Philippe Louis de Rappolstein. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il passa en 1651 à Strasbourg, où il prit le degré de maître ès-arts en 1653, et s'appli-

qua ensuite beaucoup à l'histoire d'Allemagne. En 1654 il fut nommé précepteur des deux princes de Birckenfeld, Chrétien et Jean Charles qu'il quitta en 1656 lorsqu'ils passèrent en France. Il donnait à Strasbourg des leçons de géographie, de généalogie et d'histoire; ce qui le fit estimer du professeur Bœcler, qui lui procura tous les avantages qu'il pouvait. En 1659 il alla à Bâle pour y entendre le célèbre Buxtorff et y soutint des thèses publiques. Il se rendit de Bâle à Genève et à Lyon, d'où il revint à Bâle pour s'en retourner à Strasbourg après avoir été à Tubingue en 1663. Il obtint du magistrat de Strasbourg une place de prédicateur, dont il fit les fonctions, jusqu'en 1666, qu'il fut appelé à Francfort-sur-le-Mein pour y tenir la place de *senior* ou premier ministre. Ce fut là qu'il établit en 1670 une assemblée ou un collège de piété dans sa maison, d'où il la transféra dans l'église en 1682. A cette assemblée étaient admis des gens de toute sorte, hommes et femmes; mais les dernières étaient séparées des premiers. Spener commençait l'exercice par un discours sur quelque passage de l'Ecriture-Sainte ou sur le sermon du dimanche précédent; après quoi il permettait aux hommes qui étaient là, de dire leur sentiment sur le sujet qu'il avait traité. Quoique ces assemblées se faisaient avec la permission du magistrat, plusieurs théologiens les désaprouvèrent. En 1673 Spener fit imprimer une préface à la tête de la postille de Jean Arend. Dans cette pré-

face il parlait fortement de la décadence de la piété dans l'église luthérienne ; les théologiens, ses confrères, trouvèrent qu'il en avait trop dit et ils l'attaquèrent sur ce principe qu'il ne désavoua point, c'est que pour être bon théologien, il faut être régénéré. En 1686 il fut nommé sur les invitations de M. de Seckendorf, premier chapelain ou prédicateur de la cour de l'électeur de Saxe à Dresde. Dans le même temps se forma à Leipzig le *collegium philobiblicum*, dans lequel quelques maîtres ès-arts et candidats formèrent des assemblées particulières destinées à expliquer certains livres de l'Ecriture-Sainte de la manière la plus propre à inspirer de la piété à leurs auditeurs. Comme il s'y glissa quelques désordres et que les théologiens les accusaient de se servir d'expressions suspectes, quelques ennemis de ces assemblées de piété leur donnèrent par raillerie le nom de piétistes, et accusèrent le docteur Spener des abus commis à Leipzig, parce que c'était lui qui avait conseillé et approuvé les assemblées de piété.[1] Ces accusations, jointes à d'autres circonstances qui l'avaient brouillé avec l'Électeur, l'engagèrent à quitter Dresde et à passer à Berlin, où l'Électeur de Brandebourg lui accorda en 1691 les charges de prévôt, d'inspecteur et de conseiller con-

1. Voyez la *Bibliothèque germanique*, tome 26, depuis la p. 128 jusqu'à la p. 146.

sistorial. Il mourut à Berlin le 5 février 1705, après avoir souffert plusieurs tracasseries.

Outre un grand nombre d'ouvrages ascétiques écrits en allemand, il a publié *Opus heraldicum*, *Theatrum nobilitatis*, *Sylloge historica genealogica*.[1] Cet *Opus heraldicum* est divisé en deux parties dont la première est intitulée *Insignium theoria* et la seconde *Historia insignium illustrium*. La première partie est dédiée en 1690 à Philippe Bernhard comte de Hanau, seigneur de Lichtenberg et d'Ochsenstein, *marescalco haereditario et praefecto supremo Argentinensi*. Il y a une seconde édition de cet ouvrage de 1717. Il profita beaucoup des ouvrages du P. Ménétrier, qu'il avait eu l'occasion de connaître à Lyon.

Spener (Jean Philippe).

Jean Philippe Spener, père de Philippe Jacques Spener, avait été gouverneur de Philippe Louis de Rappolstein et avait été attaché pendant quarante ans à cette maison en qualité de conseiller et archivaire. Philippe Jacques Spener lui-même fut élevé à Ribeauvillé et fort connu à la cour de Jean Jacques, dernier seigneur de Rappolstein; c'est ce qui fait qu'il s'est beaucoup étendu sur cette famille dans l'*Opus heraldicum*.

1. Moréri, tome 8, pag. 353.

Spiegel.

Jacques Spiegel était fils de Madeleine Wimpheling et de Jacques Spiegel. Neveu de Wimpheling, il naquit à Sélestadt vers l'an 1483. Wimpheling, son oncle, qui était alors âgé, et qui demeurait chez Madeleine sa sœur, lui donna les premiers éléments de piété et de littérature. Il passa ensuite à Fribourg en Brisgau, où il étudia le droit sous Ulric Zasius. Il s'établit à Strasbourg, où il fut fort estimé. Ses talents et ses connaissances dans le droit le firent connaître des empereurs Charles-Quint et Ferdinand, qui le nommèrent l'un et l'autre leur conseiller et leur sécretaire.[1] Il vivait encore en 1538. Il était très habile dans la philosophie, dans le droit et dans la théologie. Il a laissé quelques ouvrages, dont on voit le catalogue dans Adam. Wimpheling, qui était alors prédicateur de la cathédrale de Spire, fit venir Spiegel son neveu à Spire dès l'âge de neuf ans. Il l'envoya ensuite à Heidelberg, où il apprit la dialectique et la philosophie, y ayant été nommé maître ès-arts en août 1511. Il fit son droit d'abord à Tubingen, puis à Fribourg. Abraham Bzovius[2] le nomme *eximius jurisconsultus*. Il fut le premier qui publia un *Lexicon juris*, sous le titre de *Lexi-*

1. ADAM, *In vitis germanorum jureconsultorum*, pag. 31.
2. Lib. 19, *Annal. ad an. 1528*, num. 11.

con juris civilis ex variis probatorum authorum commentariis congestum.

Wimpheling dans une lettre écrite à Sébastien Brandt la lui fit remettre *per nepotem meum Jacobum Spiegelium.* Il y dit en parlant de ce dernier : *Habet facilem ad Caesaream majestatem aditum.*[1] L'empereur Charles-Quint dans une lettre écrite en 1536 à la ville de Strasbourg y parle *den ersam gelert unser Rath secretare und der reicher liber getrewer Jacob Spiegel, lerer der Rechten*, et des services qu'il avait rendus aux empereurs Maximilien et Ferdinand.[2] Il se retira en 1536 à Strasbourg où il mourut fort estimé. Erasme, parle ainsi des deux neveux de Wimpheling[3] :

« Jacobus Wimphelingus, ingravenscentibus annis, egit Sletstadii in ædibus Magdalenæ sororis, ex qua nepotes duos, quos paterno semper affectu complexus fuerat, reliquit, moribus ac litteris eleganter sortis tutos, quorum Jacobus Spiegelius, jurisprudentia clarus, prius Maximiliano cæsari, mox regi Ferdinando fuit a comitiis, apud quem nuper Joannes Maius, natu minor in fratris locum successit, aulæ primoribus indolis, elegantia, ac dexteritate morum jure gratissimus. »

1. WENCKER, *In collectis archivi*, p. 446.
2. Ibid., p. 447.
3. *Epistola ad Joam. Wattenum an. 1529 conscripta, Operum* tome III, part. 2, col. 1141.

Il existe de lui un livre intitulé : *In Aurelii Prudentii Clementis Cæsaraugustani V. C. de miraculis Christi hymnum ad omnes horas Jacobi Spiegel Selestadiensis interpretatio*.... Selestadii, in ædibus Lazari Schureri, an. 1520 fol. Dans l'épître dédicatoire faite par la Société littéraire de Sélestadt, il est nommé *Jacobus Spiegel, elegans jureconsultus et humanorum litterarum impense peritus.*

Caspar Ursin, poète Silésien, lui dédia un poème intitulé : *Votum ad Mariam virginem, matrem Dei*, imprimé à Vienne en 1517.

Spiegel dans sa jeunesse fit une épigramme sur la frugalité, que Wimpheling a insérée dans son *Adolescentia*, fol. LXIV.

Voyez sur Spiegel : Joannis *In prolegomenis ad Bartholini Austriadem*, sur laquelle Spiegel avait fait des notes. Cela est inséré dans Reuber, *Tom. script. rer. Germ. a Joannis edito.* Voyez aussi Freher, *Theatrum vir. erudit.*, pag. 817.

Philosophiæ, juris, ac theologiæ peritissimus. politiori literatura, hunc a moribus musis ac morum integritate non Cæsari tantum Maximiliano, verum et Ferdinando meruit esse secretarius, dit Gebwiller, *In panegyri Carolina*, pag. 14.

Quenstedt, *De patriis virorum illustrium*, pag. 150, se trompe en disant que Spiegel était neveu

de Beatus Rhenanus. Il écrivit un *Lexicon juris civilis*, dont parle Gesner, *Biblioth.* pag. 385.

Spielmann.

Jacques Reinbold Spielmann. [1]

Qualités. Docteur ès philosophie et ès médecine, professeur ès chimie, matière médicale et polémique, chanoine de S.-Thomas.

Académies. Adjoint de l'Académie impériale de Pétersbourg, de Prusse, de Mayence, du Palatinat, du Collège royal des médecins de Nancy, de la Société royale patriotique de Suède et de celle de Hesse-Hombourg, de la Société royale de médecine et de la Société des perscrutateurs de la nature de Berlin, correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris.

Naissance. Né à Strasbourg le 31 mars 1722, de Jean Jacques Spielmann, apothicaire et assesseur du petit sénat, et de Marie Lisette, fille de M. Friderici, ammeistre.

Ouvrages. Dissertatio de principio salino, Argentor. 1748.

1. *Comme précédemment pour Koch, cette notice est une sorte de questionnaire dont les titres seuls sont de la main de Grandidier et les réponses de Spielmann lui-même.*

De optimo infantis mensuali alimento. Ibid. 1753.

Hydrargyri præparationum in tumorem, in sanguinem effectibus. Ibid. 1761.

Historia et analysis fontis Rippolstaviensis.... Ibid. 1762.

Dissertatio cardamomi historia et vindiciæ.... Ibid. 1762.

De argillo. Ibid. 1764.

De vegetalibbus venenatis Alsatiæ.... Ibid. 1766.

Experimenta circa naturam bilis.... Ibid. 1767.

De animalibus nocivis Alsatiæ.... Ibid. 1768.

Acaciæ officinalis historia.... Ibid. 1768.

Olerum Argentinensium fasciculus... Ib. 1769.

Examen auripinguis:... Ibid. 1769.

De compositione et usu argillæ.... Ibid. 1773.

Historia clavis factitii.... Ibid. 1776.

Institutiones chemiæ. Ibid. 1763, in-8°; augmentées et revues, ibid. 1766, in-8°; traduites en français par M. Cadet le jeune, Paris, 1770, 2 in-12°.

Institutiones materiæ medicæ. Ibid. 1774, in-8°; traduites en allemand par son fils, Strasbourg, 1775, in-8°.

Mémoire sur le bitume de l'Alsace, dans l'*Histoire de l'Académie de Berlin* de l'année 1758.

Spicilegium circa saponum historiam, dans le 3e tome de *Nova acta Academiae Caesareae.*

On va imprimer incessamment à Francfort son édition du *Dispensatorium universale* de Tribler, qu'il a beaucoup corrigé et augmenté.

Stimmer.

Tobie Stimmer était de Schaffhouse, ville de la Suisse. Il peignit à fresque les façades de plusieurs maisons dans sa patrie et à Francfort. On a de lui un grand nombre d'estampes sur bois. Le célèbre Rubens faisait cas d'une suite de figures dont les sujets sont tirés de la Bible. On y trouve beaucoup de feu et d'invention. Elles furent publiées en 1586.

Il peignit l'horloge de la cathédrale.

Il mourut après l'an 1587 à Strasbourg d'une mort prématurée, selon Sandract. [1]

Voyez nos *Essais sur la cathédrale de Strasbourg*. [2]

Stosskopf.

Sébastien Stosskopf, peintre de Strasbourg et fils de peintre, excellait dans la peinture des vases, des fruits, des pommes, des raisins, des verres, etc. On conserve encore de ses tableaux à Strasbourg. [3]

1. *Teutsche Academie,* part. 2, p. 254.
2. Pag. 289 et suiv..
3. SANDRACT, *Teutsche Academie,* part. 2, p. 310.

Société littéraire de Strasbourg.

Il existe dans les *Desiderii Erasmi Roterodami de duplici copia verborum ac rerum commentarii duo*, imprimés in-4° à Strasbourg en 1521,[1] *Epistola responsoria ad Jacobum Wimphelingium Selestatinum de laudibus societatis litterariae Argentinae, cujus nomine prius scripserat Erasmo.*

Ces deux lettres sont d'autant plus remarquables qu'elles ne se trouvent pas dans les éditions les plus complètes d'Erasme. Pour la première datée de Strasbourg, 1 septembre 1514, Wimpheling écrit à Erasme *nomine sodalitatis litterariæ Argentinensis*. Par cette lettre Wimpheling salue Erasme au nom de la société littéraire composée de Sébastien Brandt, Jacques Sturm, Thomas Rap, Thomas Aucuparius, Mathias Schurer, Jean Rudelfing, Etienne Teiler, Jean Guida, Pierre Heldung, Jérôme Gebwiller, Jean Ruser et Ottmar Luscinius. Erasme répondit à Wimpheling par une longue et belle lettre, datée de Bâle, du XI des calendes d'octobre 1514. Il s'y loue beaucoup de l'accueil qu'il avait reçu à Strasbourg pendant son dernier séjour dans cette ville, surtout des hommes savants qui y demeuraient, qu'il nomme *non solum omni doctrinæ genere præcellentes, verum etiam pari morum integritati parique modestia præditos*. Il ajoute en parlant de Strasbourg : « Crede

1. Page LXXVIII et seq.

mihi, Wimphelinge, nullo sermone consequi queam, nedum epistola, quantum animo persenserim voluptatem, quamque jucundum mihi fuerit spectaculum antiquae cujuspiam ac philosophicae civitatis videre simulachrum, tot egregios optimates, vel ipsa, quod aïunt, fronte, totoque corporis habitu, singularem prudentiam, summam integritatem ac plane majestatem quandam prae se ferentes, sed mira conditam modestia. Si quando gravitatem hominum contemplabar, prorsus veteres illos Areopagitas mihi videre videbar. Si morum integritatem, multos Aristides videre me putabam. Si mores placidos ac sedulos, meros Fabios imaginabar. Rursus ubi victus et cultus, sobriam munditiem et mundam frugalitatem perpendebam, priscorum Lacedemoniensium imago quaedam observabatur animo . . . Illa quondam laudatissima Massiliensium respublica sese nobis repraesentabat, quae miris modis Romanam disciplinam cum Graecorum urbanitate copulasse legitur . . . videbam tot senes absque tristitia, tot imaginibus illustres absque fastu, tot potentes absque supercilio, tot plebeios clarissimorum heroum ornatos virtutibus, tantum hominum numerum sine ulla turba. Denique videbam monarchiam absque tirannide, aristocratiam sine factionibus, democratiam sine tumultu, opes absque luxu, felicitatem absque procacitate. »

Il fait ensuite l'éloge de *elegantissimam istam sodalitatem*, *hoc est musarum et gratiarum omnium collegium*, et de chacun de ses membres.

Wimpheling dans une lettre écrite en 1514 à Gebwiller, directeur des écoles de la cathédrale de Strasbourg, dit : « Argentoraci prudens senatus Erasmum nostrum ob famam excellentis doctrinae, Heinrico Ingoldo dictatore, singulari honore nuper affecit, sed et plerique ex politiorum litterarum cultoribus illum te (id est Gebwillerio) interprete, humaniter exceperunt et jucundo convictu peramice dignati sunt. »

Dans une lettre écrite de Spire, vers l'an 1514, par Jean Kierher à Lazare Schurer, qui se trouve à la tête du *Ad Leonem X pontificem maximum carmen Jacobi Wimphelingii contra prodigos in scorta*, on lit : « Hoc tu carmen digneris communicare nedum sodalitati litterariae urbis Argentinensis, cujus ipse Jacobus Wimphelingius fundamenta jecit, verum etiam omnibus ejus discipulis, puta quatuor nobilibus Sturmio, Othomaro Philomele... etc.... »

Beatus Rhenanus écrivant de Bâle en 1516 à Luscinius qui enseignait le grec à Strasbourg, fait mention de la Société littéraire de Strasbourg. Il nomme les mêmes qu'Erasme, en omettant Aucuparius et Heliungus et en y ajoutant Nicolas Gerbel après Brandt. Cette lettre se trouve à la tête des deux brefs de Léon X pour Erasme que Frobenius imprima, in-4°, sur quatre feuilles.

Il y avait sur la fin du XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^ à Strasbourg une société poé-

tique sous le nom de *Trefolium*, *das Kleeblatt*. De cette société étaient Jean Caspar Kuhn, professeur d'histoire et d'éloquence; Valentin Scheid, professeur de médecine; Philippe Bartenstein, professeur de logique et métaphysique; Frédéric Wieger, greffier de la chambre des contrats ... etc.... Ils avaient pris les noms, le premier de *Capella*, le second de *Dicesius*, le troisième de *Regewius* ... etc.... Ils composaient des épigrammes, des élégies et autres petites poésies. Cette société s'éteignit par la mort de ceux qui la composaient.

Sturm (Jacques).

Jacques Sturm naquit en 1489 ou 1490 et mourut en 1555. Voyez l'inscription qui se trouve dans la bibliothèque de l'université.

Selon M. de Thou, Jacques Sturm était l'ornement de la noblesse allemande. Il était illustre et par son érudition et par l'expérience qu'il avait dans les affaires. Il ajoute que ce fut lui qui conseilla à Sleidan d'écrire son histoire; il mourut à Strasbourg de la fièvre quarte dans son année climatérique.

Après avoir commencé ses études à Liège, il les continua à Paris et étant retourné en Allemagne, il fut honoré des premières dignités de la république de Strasbourg. Il y acquit la réputation d'un homme d'une rare éloquence, d'une prudence singulière et

d'une constante affection pour le bien public. Ce fut à la persuasion de Jacques Sturm que Jean Sleidan entreprit de composer son histoire. Car non seulement il lui fournit des mémoires de ce qui s'était passé en diverses conférences où il avait un des principaux acteurs, mais encore il revit son ouvrage et lui donna plusieurs conseils utiles pour sa perfection, comme Sleidan le dit lui-même dans sa préface.[1]

Il était d'une très petite taille, mais d'une noblesse distinguée. Il avait une éloquence naturelle, qui lui donnait un grand ascendant sur l'esprit des peuples, qu'il conduisait à son gré. Il était l'âme et le conseil du sénat et la république le chargeait toujours préférablement à tous de ses négociations. S'étant laissé séduire par les nouvelles erreurs, il en fut le plus vif partisan et le plus ferme appui.

Son père Martin Sturm était d'une noble famille d'Alsace : sa mère se nommait Odile Schott. Son éducation fut confiée de bonne heure à Geiler et à Wimpheling; il entra quelque temps avant la guerre des paysans dans le magistrat, et dans l'espace de peu de mois, il fut fait conseiller noble, quinze et stettmeistre ; il servit toujours la république avec beaucoup de zèle et d'ardeur. La religion catholique ayant été abolie en 1528 dans Strasbourg, change-

1. Tessier, *Eloges des hommes savants*, tom. I, pag. 72.

ment auquel il eut beaucoup de part, la ville l'envoya aux états d'empire pour excuser ce fait. Les autres villes de la haute Allemagne qui avaient changé de religion, le choisirent aussi pour défendre leur cause auprès de l'empereur. C'est ce qui fit qu'il fut pendant plusieurs années le député et l'orateur des villes impériales. En 1529 il assista à la diète de Spire, et il protesta au nom du magistrat et des villes alliées contre le décret de ladite diète qui en excluait les réformés à cause de l'abrogation de la messe. C'est de là qu'ils prirent le nom de protestants.

En 1530, il fut envoyé avec Mathias Pfarrer à la diète d'Augsbourg, où il fit briller sa sagesse et son éloquence.

En 1536 il fut choisi par les villes d'Allemagne pour aller en Angleterre avec Mélanchton, Bucer et Dracon y négocier les affaires des luthériens avec le roi Henri VIII.

Ce fut lui qui donna l'idée au magistrat d'établir dans Strasbourg un collège et un gymnase. Il fut ouvert en 1538 et devint dans la suite un des plus célèbres de l'Allemagne

Dans la diète de Ratisbonne de 1541, il fut du nombre de ceux qui devaient assister aux conférences entre les catholiques et les protestants. [1]

1. ADAM, *In vitis germanorum jureconsultorum*, p. 42.

En 1544 il fut envoyé à Spire pour traiter de la paix avec Charles-Quint. Il fut admis à son audience le 2 août, et termina l'affaire à son gré. En 1545 il assista à la diète de Worms.

Il aida Jean Sleidan dans la composition de son histoire par ses conseils et ses avis et lui fournit les mémoires de ce qui s'était passé aux diètes où il avait lui-même assisté.

Il fut employé dans quatre-vingt-onze légations vers des têtes couronnées, des princes, des comtes, des états et des diètes de l'empire. Il mourut d'une double fièvre quarte à Strasbourg, le 13 octobre 1553, entre les bras de Frédéric et Pierre ses deux frères. Il fut enterré chez les Dominicains.[1] Il n'avait jamais été marié. Sturm, quoique zélé protestant, ne voulut pas communier pendant plusieurs années, choqué des disputes qui règnaient entre les ministres sur le sens de ces paroles : *Ceci est mon corps.*[2]

Il augmenta à ses frais la bibliothèque du collège et fit par son testament une fondation de cinquante florins de rente pour contribuer à l'avancement des études.

Jean Sturm, Jean Sapidus, Pierre Dasypodius, Jean Sleidan et Michel Toxites firent chacun son épitaphe après sa mort.

1. ADAM, p. 43.

2. MORÉRI, tom. 8. p. 392. Voyez sur Jacques Sturm le dictionnaire de Bayle, tom. 4, p. 293, qu'il faudra consulter.

Il était de l'ancienne famille des Sturm, que l'empereur Rodolphe Ier anoblit à Offenbourg, et qui fut éteinte dans Jacques Frédéric Sturm de Sturmeck, mort le 19 mai 1640.[1]

Erasme en parle ainsi dans sa lettre écrite en 1529 à Jean Vlatten, où il fait l'éloge de Wimpheling[2] : « Nec gravatus est Jacobus Wimphelingus agere pædagogum aliquot magnæ spei adolescentibus, quorum præcipuus nunc inter nobiles, doctrina, sinceritate, candore, prudentia nobilissimus Jacobus Sturmius, cujus consiliis plumirum debet tota pene Germania, non solum inclyta civitas Argentoratum. »

Jacques Sturm fut immatriculé en 1504 en l'université de Fribourg et reçu la même année maître-ès-arts.[3] Il tint le 6 mai 1507 un discours latin dans l'église des Dominicains en présence de la faculté de théologie.[3]

Jacques Sturm était en 1514 de la Société littéraire de Strasbourg. Erasme, dans une lettre écrite en cette année, loue *incomparabilem juvenem Jacobum Sturmium, qui majorum imagines morum illustrat integritate, juventutem ornat senili morum gravitate, doctrinam haudquaquam vulgarem incredibili modestia mire condecorat.*

1. SCHŒPFLIN, *Als. illustr.*, tom. II, pag. 671.
2. *Operum*, tome III, part. 2, col. 1141.
3. Ibid., p. 164.

Wimpheling[1] dit : « Jacobus Sturmius, ingenio, eloquentia et genere nobilis, voluit aliquando in ecclesiasticorum haberi numero, sed cum videret nulli aliter quam per sordes patere aditum, subito mutavit sententiam. »

Sturm.

Jean Sturm naquit le 1 octobre 1507 à Sleiden près de Cologne. Son père nommé Guillaume était receveur des comtes de Manderscheidt et avait eu quatorze enfants de Gertrude Hulsane sa femme. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il les continua en 1523 à Liège, puis en 1524 à Louvain.[2] Il passa à Paris en 1529 où il demeura huit ans, pendant lesquels il suivit les plus savants professeurs de cette ville, et où il obtint la permission d'enseigner publiquement. Il se maria dans cette ville avec Jeanne Pisonia, avec laquelle il vécut vingt ans. Comme il suivait les nouveaux sentiments des réformés, il y courut de grands dangers parce qu'il les professait ouvertement et parce qu'il tâchait de les inspirer aux autres. Cependant il s'y acquit l'amitié de plusieurs savants et entr'autre celle de Lefèvre d'Etaples, de Guillaume Budée et du cardinal du Bellay, qui l'aima constamment toute

1. *In pragmaticae sanctionis medulla excerpta*, impr. en 1520.
2. ADAM, *In vitis germanorum philosophorum*, pag. 158.

sa vie. Sa réputation le fit connaître en Allemagne, et surtout d'Erasme, de Mélanchton et de Bucer. Mélanchton disait qu'il lui était facile d'écrire à tout le monde, mais très difficile de le faire à Sturm. Bucer engagea le Magistrat de Strasbourg à le faire venir dans ladite ville. Sturm, après avoir pris le bonnet de docteur en médecine en l'université de Paris, se rendit à Strasbourg en 1537. L'année suivante 1538, aidé par le secours de Jacques Sturm, il établit un collège dans le couvent des Dominicains et le partagea en dix classes. Il fut nommé recteur perpétuel de ce collège. Il fut souvent employé dans diverses négociations, dont il s'acquitta toujours avec adresse et habileté ; il assista à plusieurs conférences qui se firent pour terminer les différents de religion. Il fut souvent envoyé en ambassade vers les rois de France, d'Angleterre et Danemark et vers plusieurs princes de l'empire.[1]

Sturm était d'un caractère très officieux. Son plus grand plaisir était d'obliger les autres, d'aider leurs études et de contribuer à l'heureux succès de leurs travaux. Sa maison était comme l'hôtellerie des pauvres et l'asile des bannis, surtout des Français qui avaient quitté leur patrie pour la religion. Sa première femme étant morte à Strasbourg quelques années après son départ de Paris, il épousa en

1. ADAM, p. 159.

secondes noces Marguerite Wigand, belle-fille de Sapidus, avec laquelle il vécut aussi vingt ans et dont il n'eut qu'un fils mort dans l'enfance. Celle-ci étant morte à son tour, il passa à de troisièmes noces et épousa Elisabeth de Hohenbourg, qu'il laissa veuve. Il perdit la vue sur la fin de ses jours et il mourut à Strasbourg le 3 mars 1589. Il fut enterré trois jours après dans le cimetière de S.-Gall. [1] Jean Sturm, dit M. de Thou, s'acquit la réputation d'une homme sage et savant. Duza parlant de Sturm dans une de ses épigrammes, lib. 2, lui donne cet éloge :

« . . . ipse qui græcæ librariæ unus instar atque romanæ est Ciceroniano Sturmius potens ore. »

On blâmait Sturm de ce qu'il n'assistait que fort rarement aux exercices publics de la religion. On le poussa là-dessus d'une manière qui lui causa du chagrin et on lui ôta le rectorat de son école. L'empereur Charles-Quint lui donna en 1555 des lettres de noblesse. Il fut envoyé en 1545 en ambassade aux rois de France et d'Angleterre, pour faire leur accommodement. Il fut aimé de François II, de Henri II et de Henri III, rois de France, de Christian et de Frédéric, rois de Danemark, des empereurs Charles-Quint, Ferdinand et Maximilien; d'Edouard VI, roi d'Angleterre, de la reine Elisabeth,

1. ADAM, p. 160. Voyez le catalogue de ses ouvrages dans TESSIER, tome II, pag. 117 et MORÉRI, tome VIII, pag. 393.

des électeurs de Saxe et palatin, des cardinaux Sadolet et Bembo, d'Erasme, de Mélanchton, de Camérarius, de Maunce, de Calvin, de Bèze, de Ramus, et de plusieurs autres savants hommes. Sturm eut de grandes disputes avec Jean Pappus sur des questions théologiques. [1]

On trouve dans la bibliothèque de Berne un manuscrit, num. 27, qui renferme plusieurs lettres écrites par Jean Sturm à son père qui demeurait à Sleiden. [2] Voici ce qu'il lui écrit, en date de Strasbourg, 7 mars 1538. Il parle de son établissement à Strasbourg et du traitement que lui faisait le magistrat. « Dantur mihi in singulos annos floreni centum quadraginta, promittitur accessio sexaginta. Floreni sunt Argentinenses, quorum pretium est 15 batzenorum et 3 cruciferorum. [3] »

Ex libro salico S.-Thomae :

« 1540. Johannes Sturmius, aristotelicus, philosophorum nostræ ætatis decus, græce doctissimus, musarum decus, omnibus pietatis, eloquentiæ et humanitatis muneris absolutissimus homo, novus canonicus prævio examine electus et investitus est

1. Il faudra consulter sur Jean Sturm Bayle, tome IV, pag. 294 et suiv.

2. SINNER, tome III, pag. 249.

3. Ibid., pag. 265.

indutusque in possessionem 24 die ejusdem mensis maii, eodem anno 1540, a dominis scolarchis præsentatus.

1554. Mense novembri prepositus hujus collegii factus est Johannes Sturmius.

1589. Obiit 4 martis Doct. Joh. Sturmius prepositus. »

T.

Tabernæmontanus.

Jacques Théodore Tabernæmontanus, premier médecin de l'électeur palatin, prenait ce nom parce qu'il était né à Bergzabern. Il mourut à Heidelberg en 1590.

On a de lui quelques ouvrages.

Il était dans le système d'employer peu de remèdes étrangers, tenant pour principe que la Providence fait croître dans chaque pays les plantes et les simples nécessaires pour guérir les hommes qui l'habitent.

Tabor.

Jean Otton Tabor enseigna le droit à Strasbourg avec réputation jusqu'en 1656.

Il était né en 1604, devint professeur en 1634, mourut le 12 décembre 1674.

Voyez Moréri, VIII, p. 4 et le *Dictionnaire portatif*.

Tauler.

Jean Tauler, auteur célèbre parmi les dévots mystiques, a fleuri au XIV^e^ siècle. On ne sait ni l'année ni le lieu de sa naissance. Il naquit en Allemagne et

probablement à Strasbourg : du moins y embrassa-t-il l'état monastique dans l'ordre de S. Dominique et ce fut dans le couvent de cette ville qu'il fit son noviciat et sa profession.

Il se rendit habile dans la philosophie et dans la théologie scolastique; mais il s'attacha principalement à la théologie mystique. Comme on crut qu'il était gratifié de révélations célestes, on le surnomma le *théologien illuminé*. Il eut de grands dons pour la chaire et on ne vit point en son siècle un prédicateur qui fut plus couru que lui. Il reprenait avec un grand zèle et avec beaucoup de liberté les défauts de tout le monde, et c'est ce qui le rendit odieux à quelques moines dont il supporta les persécutions avec patience et avec zèle. Il se soumit avec la même patience et avec la même force aux épreuves par lesquelles Dieu le fit passer pendant deux ans et qui furent si accablantes que ses amis mêmes le considérèrent comme un objet ridicule. On croit qu'il fut ainsi visité de Dieu afin qu'il ne s'enorgueillit point des dons extraordinaires qu'il avait reçus du ciel.[1]

Il est très probable que Tauler était né à Strasbourg. Il fut peut-être fils de Nicolas Tauler qui en 1313 était conseiller ou sénateur de cette ville.[2]

1. Voyez la dissertation de Georges Frédéric Heupel, de Strasbourg, intitulée *Memoria Joh. Tauleri restaurata*, imprimée à Wittemberg en 1688.

2. WENCKER, *in collectis Archivi*, p. 427.

Il mourut à Strasbourg après une longue maladie, le 17 mai 1361, et fut enterré honorablement dans l'église des Dominicains où l'on voit encore son épitaphe [1] et son tombeau, avec son effigie montrant du doigt l'agneau de Dieu. Si on l'avait consultée, il n'y aurait pas eu tant d'opinions différentes sur l'année de sa mort. [2] Voici cette épitaphe :

Anno Domini M.CCC.LXI, XVI Kalendas Julii,
Cirici et Julitte, obiit frater Johannes Tauler.

Tauler composa plusieurs livres en vieux allemand : les principaux ont été traduits en latin par Surius et publiés à Cologne en 1548, à Paris en 1623 et à Anvers 1685. [3] Ses sermons sur l'évangile ont été imprimés à Augsbourg en 1508, à Bâle en 1521 et 1522 et à Francfort en 1581. Quelques-uns prétendent que Tauler est l'auteur d'un livre intitulé *Theologia Germanica*, imprimé en 1518, 1519, 1520, 1528, 1681, etc.... traduite en latin par Sébastien Castalion et publiée en 1676 à Amsterdam. Mais il ne peut être l'auteur de ce livre,

1. Le P. Echard la rapporte incorrectement, d'après une mauvaise copie qui lui fut envoyée en 1714 de Strasbourg.

2. Selon SPONDANUS, ad ann. 1355, num. 17, il mourut en 1355; selon Wolff, *Lection. memor.*, I, p. 669, en 1370; selon HOTTINGER, *Hist. eccles.*, part. 3, p. 707, en 1379; selon STRATEMAN, *Theatr. hist. eccles.*, p. 847, en 1380.

3. On trouve le catalogue de ses ouvrages dans BAYLE, *Dict. hist.*, t. IV, p. 325.

puisque l'auteur se qualifie prêtre et gardien de l'ordre des chevaliers teutoniques de la commanderie de Francfort.

Le P. Mabillon, dans le catalogue qui est à la fin de son *Traité des études monastiques*, met entre les livres spirituels traduits en français les œuvres de Tauler.

On a porté divers jugements sur les ouvrages de Tauler. Plusieurs catholiques les ont blâmés et des protestants les ont loués. Eccius dit que Tauler était un rêveur, suspect d'hérésie et qui aurait toujours dû demeurer caché.[1] Louis Blosius s'opposa vigoureusement à la censure d'Eccius et prouva sa catholicité. M. de Sponde[2] prend le parti de Tauler et lui attribue d'avoir prédit les hérésies que Wiclef devait bientôt produire contre les sacrements et les dogmes de l'Eglise catholique. Sixte de Sienne[3] a fort loué la dévotion de Tauler.

Luther a été l'un des plus grands panégyristes de Tauler : « *Hunc doctorem*, dit-il, *scio quidem ignotum esse scolis theologorum, ideoque forte contemptibilem. Sed ego plus in eo, licet totus Germanorum vernacula sit conscriptus, reperi theologiæ solidæ et sinceræ quam in universis omnium universi-*

1. Possevinus, *in appar. sacro*, I.
2. Ad ann. 1355, num. 17.
3. Lib. 4, *Biblioth. sanctæ*, p. 336, edit. ann. 1626.
4. Tome I, latin. Jenens., p. 86.

tatum scolasticis doctoribus repertum est, aut reperiri possit in suis sententiis. » Il en écrivait aussi avec éloge en 1516 à Spalatin[1] : « *Si te delectat puram, solidam, antiquae simillimam theologiam legere in lingua germanica effusam, sermones Joh. Tauleri praedicatoriae professionis comparare tibi potes. Neque enim ego vel in latina, vel in nostra lingua theologiam vidi salubriorem et cum Evangelio consonantiorem.* »

On a mis plus d'une fois au devant des éditions de Tauler les louanges que Martin Luther lui a données.[2]

Plusieurs autres luthériens cités par Heupelius[3] ont donné de grands éloges à Tauler : Flaccius Illyricus l'a mis parmi les témoins de la vérité.

« Nuls gens de bien, dit un mystique moderne,[4] ne sauraient le connaître sans le goûter, et sans lui donner leur approbation. »

Ses ouvrages cependant doivent être lus avec précaution : on y trouve divers passages qui paraissent favoriser le quiétisme et la doctrine de Molinos. L'auteur qu'on vient de citer[5] représente ainsi son

1. Tome I epist. Epist. 23 ad Spalatinum, p. 32.

2. LŒBERUS, *in brevi jud. theologico de libello Germanico an. 1681 impresso.*

3. *In Taulero instaur.*, f. 3.

4. *Lettre touchant les auteurs mystiques*, in *Memoria Tauleri instaurata*, p. 11.

5. Ib. p. 11 et 12.

caractère, que l'âme par la mortification, par la pratique des vertus, par l'abnégation de soi-même revient à son fonds intérieur, y cherchant Dieu et l'y trouvant enfin qui s'y manifeste par la naissance de son Verbe divin, et par la spiration de son Saint-Esprit, et qu'enfin par une introversion durable et continuelle, elle se conserve dans cet état d'intériorité dans lequel Dieu peut produire en elle sa volonté, ses merveilles et ses conduites spéciales.

Tauler n'a cependant jamais exagéré ses principes jusqu'à enseigner l'identification qui réduirait le Créateur et les créatures à une espèce de néant, c'est-à-dire à une inaction perpétuelle. Vœtius [1], fait voir que Tauler réfute ceux qui s'imaginent qu'ils ne sont qu'un simple instrument passif dans la main de Dieu. Jean Wolff [2] prétend à faux que Tauler enseignait la justification gratuite.

On estime surtout les *Institutions* de Tauler et on les regarde comme un excellent abrégé des maximes les plus utiles et des règles les plus sûres qu'on puisse suivre pour arriver à une haute perfection. Sponde dit que Tauler était un homme admirable, et que ses ouvrages respirent l'onction du Saint-Esprit. M. Bossuet le regarde comme un de ceux qui ont écrit avec le plus de correction et de solidité sur la théologie mystique.

1. *In exercitiis pietatis*, p. 78 et 79.
2. *Lection. memorab. et recondit.*, tome I, p. 669.

Il parut avec éclat à Strasbourg dans la chaire évangélique, et ses sermons y opérèrent un grand nombre de conversions.

Les écrits de Tauler sont aujourd'hui peu connus, non que sa doctrine soit mauvaise, puisqu'elle est demeurée sans atteinte ; ni que ses écrits soient méprisables, puisque beaucoup de savants auteurs les ont estimés ; mais à cause qu'on n'a pu rien conclure de précis de ses exagérations mystiques, dont on ne peut tirer de bon sens que par de bénignes interprétations, ou, pour le dire nettement, par des gloses forcées. Aussi l'autorité de Tauler est-elle fort petite, pour ne pas dire nulle dans l'école. « Cet auteur, dit Suarez,[1] ne parlant pas avec la précision et subtilité scolastique, mais avec des phrases mystiques, on ne peut faire grand fondement sur ses paroles, quand on voudrait déférer à son autorité. » Ce qu'on peut dire de plus vraisemblable et de plus avantageux pour excuser les expressions exhorbitantes de Tauler, c'est qu'élevé à une oraison dont il ne pouvait expliquer les subtilités par le langage commun, il a été obligé d'enfler son style pour nous donner quelque idée de ses transports. Par exemple Tauler rapporte dans ses *Institutions*[2] l'histoire assez étrange d'un saint homme qui après avoir ex-

1. De relig., cap. 2, lib. 2, de orat. ment., cap. 12, n. 17.

2. Cap. I, édit. latine, Paris, 1623, p. 676, et trad. française de 1638, p. 21.

posé dans son oraison qu'il ne voulait pas de consolations sur la terre, entend la parole céleste qui lui dit : « Je vous donnerai mon Fils, afin qu'il vous accompagne toujours en quelque lieu que vous soyez. — Non, mon Dieu, repartit ce saint homme, je désire demeurer en vous et dans votre essence même. » Alors le Père céleste lui répondit : « Vous êtes mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. »

Combien de tours violents ne faut-il pas donner à son esprit pour réduire ce discours à un bon sens? N'est-ce pas une étrange idée que de refuser J.-C. avec un *non* si formel et si sec pour demeurer dans l'essence divine? N'est-elle pas formellement contraire au texte de S. Paul [1] qui dit : *Celui qui nous a donné son propre Fils, comment ne nous a-t-il pas donné toutes choses avec lui?* Quelle oreille chrétienne n'est point blessée de cette parole du Père éternel à celui qui refuse son Fils, en lui disant à lui-même : « Vous êtes mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » En vérité elle est outrée, pour ne rien dire de plus. Ne concluons cependant par de ce passage que Tauler enseigne à refuser le Fils de Dieu, ou bien qu'il lui égale une créature, en lui appliquant ce que le Père éternel ne dit jamais qu'à son Fils unique. C'est à quoi le bon Tauler

1. Aux Rom., VIII, 32.

n'a jamais pensé. Toutes les façons de parler absurdes, excessives et alambiquées qui se trouvent dans cet écrivain font seulement voir jusqu'où se porte une ardente imagination, et nous apprennent, en respectant la réputation de Tauler, à ne pas prendre au pied de la lettre tout ce qui lui est échappé dans ses écrits mystiques.

Au reste il ne faut pas confondre Tauler avec les quiétistes et les faux mystiques. Il les connaissait et les condamnait formellement. Voici comment il les décrit dans un excellent sermon sur le premier dimanche de carême[1] : « Ils n'agissent point; mais comme l'instrument attend l'ouvrier, de même ceux-ci attendent l'opération divine, ne faisant rien du tout. Car ils disent que l'œuvre de Dieu serait empêchée par leur opération. Ainsi attachés à un vain repos, ils ne s'exercent point dans les vertus. Voulez-vous savoir quel repos ils pratiquent? je vous le dirai en peu de mots : ils ne veulent ni rendre grâces, ni louer Dieu, ni prier, ni rien connaître, ni rien aimer, ni rien désirer. Car ils pensent avoir déjà ce qu'ils pourraient demander... Quand on cherche le repos en ne faisant rien, sans de dévotes et intimes aspirations et désirs, on s'expose à toute tentation et à toute erreur, et on se donne une occasion à tout mal.... Ils se croient, continue Tauler, au-dessus de tous les exercices et de toutes les vertus

1. *Sermo 2, in dom. 1. quadrag.*.

et incapables de péché, parce qu'ils n'ont plus de volonté, qu'ils sont livrés au repos et que réduits au néant ils ont été faits une même chose avec Dieu. »

Il parut à Paris une version française des *Institutions* de Tauler en 1668, in-12°. Louis Blosius et Bossuet,[1] quoique peu prévenu pour les mystiques, estimaient les ouvrages de ce pieux religieux. C'était un homme très versé dans la direction des consciences et les voies secrètes par lesquelles Dieu conduit quelquefois des âmes privilégiées. Il est impossible de rappeler aux règles communes tout ce qu'il a écrit sur cette matière. La morale a ses mystères comme le dogme, ses profondeurs comme tout ce qui tient à la divinité, ses exceptions et ses contradictions apparentes comme toutes les sciences. Vouloir la réduire à une exactitude parfaitement générale, l'affranchir des modifications dont toutes les notions divines et humaines sont essentiellement susceptibles, c'est en faire un être de raison. Gerson disait lui-même qu'il ne fallait pas toujours exiger dans ces sortes d'ouvrages la précision rigoureuse du langage, ni même des notions communes de la morale.

La réputation de Tauler était si grande qu'elle lui attirait de tous côtés des personnes de toutes sortes

1. *Instruction sur les états d'oraison,* livre I, édit. de 1743, tome VI, p. 15 et 100.

d'états pour l'entendre. Ce fut en 1348 qu'il commença à donner dans le mystique. Il le dévoila dans un sermon pour lequel il prit comme texte ces paroles de S. Mathieu : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei*.... Les Minimes de Vincennes, qui ont publié sa vie, racontent qu'il représenta dans ce sermon d'une manière si sublime et si pathétique les noces spirituelles de l'âme avec l'Esprit-Saint et sa transformation totale dans Dieu même, *qui lui donne un si grand amour qu'elle se fond et se transforme du tout en son époux*, qu'il fit une si vive impression sur les cœurs qu'un de ses auditeurs tomba comme mort par terre, et que son auditoire fut obligé de le faire cesser, qu'on porta à l'infirmerie une religieuse du couvent où il prêchait qu'on croyait expirée, et qu'il y avait dans le jardin plus de 40 personnes couchées par terre presque sans ancien mouvement et ravies en extase.

Entre plusieurs visions dont il fut favorisé, nous apprenons de lui-même qu'il en eut une dans laquelle il fut privé de tous ses sens et conduit en purgatoire, où il vit plusieurs personnes et en reconnut quelques-unes qui enduraient des tourments ineffables.

Il fut averti de sa mort qui fut précédée d'une paralysie de cinq mois. Il apparut immédiatement après sa mort à un de ses amis et lui apprit qu'il était en paradis et qu'il y avait été reçu par les Anges.

Illyricus [1] dit de Tauler *docuit de gratiata justificatione satis recte*. Cela est faux ; mais on voit par ses sermons qu'il était ennemi des superstitions et surtout de celles qu'un culte mal entendu des Saints avait introduites dans la religion, et qu'il n'était pas partisan de ces faux docteurs qui faisaient tout consister dans le culte extérieur, sans avoir égard au cœur. Il voyait la nécessité d'une réforme dans l'Eglise, mais ces sentiments étaient communs à tous les vrais catholiques, et les protestants ont eu tort de le compter dans le nombre de leurs antesignants.

On lit dans un manuscrit qui renferme quelques-uns des sermons de Tauler : « Bruder Johannes Tauler starb bi siner Swester, in Garthus usserhalb conventz zu Niclaus zu dem unden, in dem jor unssern Herren 1361 uff der 15 tag des monats Junii, den man heisset der Brachmonat. »

Tauler est connu dans les écoles sous le titre de docteur illuminé. Le cardinal Bellarmin l'appelle un prédicateur éminent en piété et en savoir. L'illustre évêque de Pamiers, Henri de Sponde, qui a continué les Annales de Baronius, assure que c'est un homme digne d'admiration et que ses ouvrages sont pleins de l'onction et de la grâce du Saint-Esprit.

On conserve à la bibliothèque de la comman-

1. *In catalogo testium veritatis contra papam*, p. 507 et 508.

derie de S. Jean de Strasbourg plusieurs écrits manuscrits de Jean Tauler en allemand. [1]

Le P. Jean Pichon [2] compte Tauler dans le nombre des maîtres de la vie spirituelle qui recommandent la fréquente communion.

M. Fléchier, évèque de Nimes, dans son troisième dialogue sur le quiétisme, [3] fait ainsi parler une quiétiste nommée Clarisse :

« *Du moins vous connaissez Taulère notre maître*
Ce Saint . . . . »

A laquelle Flavie répond :

« *Permettez-moi de ne pas le connaître.*
Je me pique d'agir et d'accomplir la loi,
Mais leur état passif est au-dessus de moi :
Leur doctrine n'a rien d'humain ni de sensible,
Et leur jargon dévôt est inintelligiöle. »

Thamer.

Thibault Thamer, natif de Strasbourg, fut vers l'an 1546 professeur en théologie à Marbourg, où

1. Voyez le catalogue des mss de cette bibliothèque rédigé en 1746 par J. J. Witter, page 4.

Voyez sur Tauler ECHARD, *Script. ord. Predic.*, I, p. 677 ; TOURON, *Hommes illustr. de l'ordre de S. Dominique*, II, p. 334 ; le P. HONORÉ DE STE-MARIE, *Tradition des Pères....*, I, p. 58 ; FREHER, *in theatro*, p. 79 ; MIRÆUS, *Auctarium*, p. 83, où il donne par erreur Cologne pour patrie à Tauler.

2. *L'esprit de J.-C. et de l'Eglise sur la fréquente communion*, p. 126 et 233.

3. *Œuvres mêlées*, éd. de 1712, p. 341.

ayant encouru la haine des partisans de Zwingle, il en fut chassé après plusieurs troubles vers le milieu du 16e siècle.[1]

Thibault Thamer, très instruit dans les langues latine et grecque, embrassa la religion catholique.[2]

Théodore.

Jacques Théodore, natif de Bergzabern, dont il prit le nom de *Tabernaemontanus*, auteur d'un grand herbier, qui renferme plus de trois mille simples.[3]

Thomas.

François Thomas, fameux machiniste, très connu dans les Mémoires de l'académie des sciences, est né à Ste-Marie-aux-Mines le 14 mai 1670. Dans deux lettres patentes du 27 janvier 1714 le duc Léopold l'appelle *son sujet naturel, ingénieur et machiniste en chef, natif de S.-Marie-aux-Mines.*

Thomas avait un très grand talent pour les machines, dont il donna quelques épreuves dans sa patrie. Etant allé à Paris, Louis XIV l'employa à différents ouvrages, qu'il exécuta heureusement par le moyen d'une manivelle propre à élever et em-

1. Ayrmann, *De peregrinis in Hassia professoribus,* pag. 8.
2. Voyez Serrarius, *Rer. Mogunt.*, lib. 1, cap. 40, p. 129.
3. Quenstedt, *De patriis virorum illustrium*, pag. 150.

porter de gros fardeaux, à faire avancer un chariot sans chevaux et à tirer des nacelles dans la rivière contre le cours de l'eau. On trouve de ses machines de 1701, 1703 et 1706 dans les Mémoires de l'académie des sciences, tome I, pag. 209, et tome II, pag. 37, 39, 41, 43 et 131. Etant dans son pays, il apprit, en voyant la verdure de certaines herbes dans les montagnes, qu'il y avait dans la terre, à une certaine profondeur, des sources d'eaux. Du temps de la guerre d'Espagne, où commandait M. le duc d'Orléans, il en fit l'épreuve à Lérida, et ayant fait creuser dans la montagne, on y trouva de l'eau en abondance. On dit même qu'à l'aspect d'une pierre tirée du fond de la fosse où l'on creusait il disait à quelle distance on était alors de la source qu'on cherchait. [1]

Thomas de Strasbourg.

Thomas de Strasbourg, de l'ordre des Augustins, général de cet ordre, fleurissait en 1350 [2] et mourut à Vienne en Autriche en l'an 1357. [3] Ses commentaires *in libros Magistri Sententiarum* furent im-

1. *Bibliothèque lorraine*, pag. 942 et 943.

2. Selon TRITHÈME, *de Scriptor. eccles.*, p. 254, sous l'empereur Charles IV. Voyez EYSENGREIN, p. 238.

3. Selon BELLARMIN, *lib. de Script. eccles.*, p. 275. Les luthériens auteurs des *Renschuldige Nachrichten*, III, p. 324, en font un grand éloge.

primés à Strasbourg en 1490 chez Martin Flach, à Pavie et Venise, en 1594. On a encore de lui des sermons, des lettres, des méditations et des solutions de questions tirées de l'Ecriture-Sainte, et un livre qui renferme les constitutions de son ordre. Il eut pour successeur (et non prédécesseur comme l'écrivent quelques-uns) dans le généralat Grégoire d'Arimini, mort à Vienne en 1358 et enterré dans le même tombeau que Thomas de Strasbourg.[1]

On lit à la fin de l'édition de son *Opus quadripartitum super quatuor libros Sententiarum Petri Lombardi* plusieurs vers en l'honneur de Thomas de Strasbourg, dont voici les principaux :

1. *Vade liber terras omnes visurus et undas*
   Acceptum nomen perpetuumque decus.
10. *Ipse tibi exemplar : plures dedit ipse labores*
    Quo notus Thomas esset ubique tuus.
11. *In te nunc Rheno collata est gloria major*
    Alsatia et proprio gaudet honore tuo.
13. *Per te nunc summis nostra Argentina refulget*
    Laudibus : hoc nato reddita clara suo.
14. *Per te quid Thomas suus Argentinus in arcem*
    Divinæ legis contulit usque patet.
17. *Non Scotus, Albertus, non doctor sanctus et Ockam*
    In cathedra soli deinde responsa dabunt.
18. *Prodibunt etiam nostri monimenta magistri*
    Sitque Argentina qui velit esse sequax, etc....

1. MIRRÆI *Auctarium, de Script. eccl., in* FABRICII *Bibl. eccles.*, p. 80.

On lit dans Wimpheling[1] : « Argentinæ, in monasterio Augustinianorum fuit Thomas de Argentina, qui exactissime scripsit in quatuor Sententiarum libros. Laus hæc patriæ nostræ et ordinis sempiterna. Sunt qui putant ipsum etiam compendium theologicæ facultatis comportasse, licet alii scribant librum illum a quodam Hugone Rüpelin, ordinis Prædicatorum conventus Argentinensis, esse compositum. Uter illorum sit auctor, Argentina tamen, in qua scriptus est liber, suo honore frustrari non potest. »

Wimphelingius, in epistola de morte Petri Schotti, an. 1498 edita, laudat *Thomam et Udalricum Argentinenses theologos tum acutos tum profundos.* Idem in libello *de integritate*, an. 1505 edito, cap. 32, sic ait : « Qui vocantur Augustiniani Thomam et Ulricum Argentinenses habuisse se merito gloriari possunt, et urbs Argentina quoque merito gloriatur. »

On trouve dans la bibliothèque de S. Victor de Paris un manuscrit intitulé : *Thomæ de Argentina in sententias.*[2]

Un manuscrit de la traduction de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, par Raoul de Presles, qui après avoir appartenu à Mallet de Graville a passé à

1. *De episcop.*, p. 70.

2. MONTFAUCON, *in Biblioth. bibliothecarum manuscriptorum*, II, p. 1375.

M. Le Tellier, archevêque de Reims est singulier par ses miniatures. Celle du prologue est très chargée : le roi est assis dans son trône semé de fleurs de lys. Un peu au-dessus du trône à droite sont trois Augustins avec leurs noms : Egidius de Roma, Gregorius de Arimino, *Thomas de Argentina.*[1]

Voyez sur Thomas de Strasbourg mes notes tirées de Höhn, p. 55 à 58.

Thomas de Strasbourg.

Thomas de Strasbourg fut d'abord prêtre séculier et pléban de S.-Thomas de Strasbourg, puis curé de S.-André d'Andlau. Ayant ensuite pris l'habit des dominicains, il devint confesseur des religieuses de Klingenthal de Bâle qui s'étaient retirées à Obersteigen. Il vivait dans cet endroit en 1495 dans le temps qu'écrivait Trithème qui loue beaucoup la beauté, l'onction et l'élégance de ses sermons ainsi que de ses autres ouvrages.[2]

Tieler.

Etienne Tieler était en 1514 de la société littéraire de Strasbourg. Erasme dans sa lettre écrite la même année l'appelle *elegantissimum juvenem Stephanum Tielerum.*

1. *Mémoire de M. Lancelot sur la vie et les ouvrages de Raoul de Presles,* inséré dans le 13e tome des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres,* p. 655.

2. *Catal. illustr. virorum operum,* tome I, p. 180.

Tolmann.

Simon Tolmann, conseiller et avocat de Strasbourg, puis professeur en droit à Rostock mourut en 1630.[1]

Trauensdorff.

Jean Henri Trauensdorff, d'abord auditeur général des troupes de Hesse et de Lunebourg, devint vers l'an 1644, greffier ou *Gerichtschreiber* de la ville de Colmar; il laissa trois volumes mss in-fol. *De historia calendarii perpetui*, qui sont conservés dans la bibliothèque de l'église protestante de Colmar, attenante à l'hôpital. Cet ouvrage, écrit en allemand, ne renferme que les quatre premiers mois de l'année et rapporte l'histoire ancienne et moderne suivant l'ordre des jours du calendrier. Cet ouvrage est écrit sans goût, sans choix et sans critique. On y trouve peu de faits relatifs à l'histoire d'Alsace et l'auteur s'est surtout attaché à celle des pays étrangers.

Trosch.

Euchaire Trosch, prébendier du grand chœur. Wimpheling[2] l'appelle *prædoctus atque integer*

1. On trouve le catalogue de ses écrits dans JÖCHER, *Gelehrten Lexicon*, tome II, pag. 1290.

2. *De episc.*, pag. 40.

jurisconsultus. Il ajoute qu'il augmenta la bibliothèque de la cathédrale sous l'évêque Albert conjointement avec Jean Simler et avec Martin de Würtzbourg, curé de S.-Laurent.

On lit dans le Nécrologe du grand chœur : *XIX decembris, anniversarium Eucharii Trosch.*

On lisait autrefois son épitaphe dans le cloître de la cathédrale : « 1480 *hic agitur memoria pro Eucharii anima, membrum hujus ecclesiæ, sis pro eo Jesu Christe.* » [1]

Tschamser.

Malachie Tschamser, né à Thann, le 12 août 1678, et mort le 17 janvier 1742, religieux conventuel de S.-François de la province d'Alsace, composa en allemand en 1724 les annales de son ordre, où il a rassemblé plusieurs faits relatifs à la ville de Thann et à son couvent dont il fut souvent gardien. Le ms de cette chronique est conservé dans le couvent des cordeliers de Thann. Le premier tome in-fol. commence à l'an 1182 et finit en 1700 ; le second, continué par ses confrères, concerne le dix-huitième siècle.

C'est à lui que le P. Steyerer doit une grande partie de ce qu'il a écrit sur les comtes de Ferrette, et il en fait la remarque, dans son *Historia Alberti ducis Austriæ, addit. ad cap.* 2, pag. 195.

1. SCHAD, p. 51.

U.

Ubelin.

Georges Ubelin, né à Strasbourg, docteur en droit, d'abord avocat de la cour ecclésiastique de Strasbourg, puis secrétaire de l'évêque Guillaume de Honstein. Il prit quelquefois le nom latin de *Maxillus*, du diminutif de malum, qui signifie Ubel. Il présida en 1513 avec Jacques Ærzler son collègue à une belle édition de Ptolomée imprimée chez Jean Schott. Sept ans après il en donna une nouvelle édition, imprimée en 1520, chez le même Schott et dans le même format, mais seul. C'est dans la préface de cette dernière édition, qu'il est nommé Georges Ubel, secrétaire de l'évêque Guillaume.

Dans une édition des épîtres de Symmaque, imprimée aussi chez Schott, en 1510, aux frais de Georges Ubelin, il se nomme *Georgium Maxillum episcopalis curiæ Argentinensis signatorem.*

Ulstetter.

Jean Ulstetter, natif de Nuremberg, maître d'école de la ville de Riquewihr, était ami de Mathias

Erb, ministre et curé luthérien de la même ville. Cet Ulstetter rassembla un volume de différents actes relatifs à l'histoire ecclésiastique du temps, dont le manuscrit est conservé parmi ceux de feu Schœpflin. Ce volume renferme quarante lettres originales de Paul Fag à Ulstetter et quelques-unes des réponses de ce dernier.

Ce Jean Ulstetter, fils de Jean Ulstetter, ministre de Schaurnheim, épousa vers l'an 1547 Sara, fille de Paul Fag, dont il eut un fils nommé Israël. Dans le même recueil de lettres, on trouve entr'-autres une de Paul Fag du 13 décembre 1547 adressée : *Joh. Ulstettero, ludimagistro Rychenwiller diligentissimo genero suo jucundissimo.*

Uttenheim.

Christophe d'Uttenheim, issu de l'ancienne famille noble alsacienne de ce nom, docteur en droit canon, fut recommandable par son érudition et la pureté de ses mœurs. Ami de Wimpheling, et frappé comme lui de la corruption du siècle, il avait, ainsi que lui, conçu le dessein de se retirer dans une solitude. Mais il en fut empêché par le grand chapitre de Bâle, qui le nomma *Custos*, et qui le fit, sous l'évêque Caspar zu Rhein, élire en 1501 coadjuteur et administrateur de l'évêché de Bâle obéré de dettes. Sacré évêque de Bâle le 28 mai 1503, il conserva dans cette place le même amour de la continence,

de la frugalité et des lettres. Adonné à la lecture des livres saints, il vit malheureusement le changement de religion s'introduire à Bâle ; il abdiqua au mois de décembre 1526, et il mourut le 16 mai 1527.[1]

1. Voyez SUDANUS, *Basilea sacra*, pag. 345 et HERTZOG, *Elsässer Chronik*, lib. 7, cap. 31, p. 33.

V.

Valentin.

Dom Basile Valentin, qui se fit vers l'an 1413 bénédictin en l'abbaye de S.-Pierre d'Erfurt, naquit en Basse-Alsace comme il le témoigne lui-même dans un ouvrage et comme l'observe Lenckfeld.[1] Il fut un des fameux chimistes de son siècle. Il employa dans la médecine le secours de la chimie.[2] Il eut Paracelse pour disciple.[3]

Il est auteur d'un ouvrage allemand intitulé: *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux et de leurs vertus médicinales.* Cet important ouvrage a été traduit en latin par le sieur Israël, médecin allemand, qui le mit sous presse. Il a été imprimé pour la seconde fois en 1458.[4]

1. *In Antiquit. Walckenried*, part. 2, cap. 15, p. 172. Voyez PLACCII *Theatrum pseudonym.* p. 111.

2. *Discours sur l'origine et les principes de Newton et de Stall*, Paris, 1723.

3. J. D'AUBRY, *Le triomphe de l'archée et la merveille du monde*, Paris, 1659, p. 19 et 26.

4. D. FRANÇOIS, *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de S. Benoit*, III, p. 178.

Nous avons de Basile Valentin un grand nombre d'ouvrages en allemand et en latin. Tous regardent la chimie, et deux d'entr'eux ont été traduits en français, mais assez mal. Quoiqu'on prétende trouver dans ces ouvrages la pierre philosophale toute faite, la manière de la faire n'est pas plus aisée à en tirer que des autres livres du même genre. Ce qu'on y trouve de meilleur, ce sont ses expériences sur l'antimoine qui y sont très exactement décrites. Basile Valentin paraît accorder trop de vertus médicinales à l'antimoine. Cependant les médecins qui l'ont suivi n'ont point toujours bien réussi à l'employer et ce n'est que plus tard qu'on est parvenu à adoucir ce demi-métal au point de le rendre véritablement utile. « Ce fut Basile Valentin, dit M. le marquis de Paulmy,[1] qui établit trois principes chimiques, le sel, le soufre et le mercure. Ce fut aussi lui qui fit connaître le premier le sel volatil huileux. »

Les ouvrages de Valentin ont été imprimés en allemand à Hambourg en 1677, 1717 et 1740. La plupart sont traduits en latin et en français. On cite parmi ces derniers :

1. L'azothe des philosophes avec les 12 clefs de philosophie. Paris, 1660, in-8°.

2. Révélation des mystères des teintures essentielles des 7 métaux et de leurs vertus médicinales. Paris, 1646, in-4°.

1. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, lettre Aa, p. 357.

3. Testament de Basile Valentin. Londres, 1671, in-8°.

On trouve dans la Bibliothèque de S.-Germain entre les mss de feu de M. de Coislin, Num. 1216:

L'*Aligraphie ou le traité des sels* de frère Basile Valentin.[1]

On trouve entre les mss de M. le duc de La Vallière un ms in-4° de 75 feuillets, écrit au XVIII^e^ siècle, et intitulé : *Les conclusions de tous les traités de F. B. Valentin, avec ses tours de main ou manifestations de ses secrets particuliers.*[2]

Madame Sabine Stuart de Chevalier dans un ouvrage imprimé en 1781 sous le titre de : *Discours philosophique sur les trois principes animal, végétal et minéral, ou la clef du sanctuaire philosophique*, prétend que le nom et l'état du célèbre Basile Valentin sont des allégories et des fictions ingénieuses dont elle fera voir un jour le mystère.

Victor.

Victor, directeur des écoles de Strasbourg au X^e^ siècle. Voyez l'*Histoire des évêques*.

Vogther.

Henri Vogther, peintre et graveur de Strasbourg, grava en 1527 des figures sur bois.[3]

1. MONTFAUCON, II, p. 1115.
2. DE BURE, I, p. 513.
3. FOURNIER, *De l'art de graver en bois*, p. 68.

Volmar.

Georges Volmar, né vers l'an 1549 à Vaihingen en Carinthie, devint en 1475 second ministre protestant de Haguenau. Fischlin,[1] rapporte sa vie et son épître écrite en 1607 *De misero ecclesiae hagenowiensis statu* et adressée à Jean Magir prévôt de Stuttgart.

Volskir.

Nicolas Volskir, ou Volkir, ou Volzir, né à Bar-le-duc, était seigneur de Séronville. Il fut anobli le 12 mai 1520 ou 1521.[2] Il était docteur en théologie et secrétaire du duc Antoine. Il est auteur de plusieurs ouvrages cités dans la *Bibliothèque lorraine*, *p. 1033*, entr'autres de l'histoire de la victoire du duc Antoine, remportée sur les Rustaux d'Alsace, imprimée à Paris en 1526. Volskir était présent à cette expédition.

Il est aussi auteur de : « Traité nouveau de la dégradation et exécution actuelle de Jehan Castallan, faite à Vyc en Austrasie le XII jour de janvier, avec une oraison de la foi, par Nicole Volkir de Seronville, *et fut achevé d'imprimer ledit livre le 25 d'août 1534 in-4°.* »

1. *Memor. theol. Wirtemberg*, *part.* 1, pag. 239 et seq.
2. PELLETIER, *Nobiliaire de la Lorraine*, I, p. 833.

L'ouvrage de Volzir, concernant la *Guerre des rustaux*, imprimé à Paris en 1526 in-4° et en lettres gothiques, est mal écrit non seulement par rapport au style qui est dur et barbare, mais aussi quant à la méthode pleine de digressions et de réflexions inutiles ou étrangères au sujet. Les marges sont chargées de latin et ne contiennent presque que les mêmes choses qui sont dans le français. Au reste l'ouvrage ne laisse pas d'être précieux, comme ayant été écrit par un auteur non seulement contemporain, mais témoin de ce qu'il raconte.

Voltz.

Paul Voltz, abbé de Honcourt, étudia en 1496 la théologie à Tubingen sous Paul Scriptoris, lecteur du couvent des Franciscains, comme le dit Pélican, dans sa propre vie, qu'il a écrite lui-même, rapportée par Melchior Adam[1] qui ajoute : *Paulus Woltzius, monachus Schulteranius, qui exuto cucullo Argentorati evangelium docuit.*

C'est à Paul Voltz qu'Erasme dédia l'*Enchiridion militis christiani*. Ayant ensuite quitté le froc, il suivit la secte des Anabaptistes. Calvin qui vint à Strasbourg en 1538, le ramena à sa religion. Il devint ensuite ministre à Strasbourg.[2]

1. *In Vit. Germ. theol.* p. 128.

2. ADAM, *In Vitis theolog. exterorum*, p. 37. *In Vitis philos. german.* p. 95 il dit : *Paulus Volcius Curiensis abbas.* Il veut sans doute dire *Hugshoviensis.*

Il existe *inter Erasmi epistolas* [1] une lettre d'Erasme *ad Rer. in Christo patrem ad dom. dom. Paulum Volsium relig. abbatem monasterii quod vulgo dicitur Curia Hugonis.*

Voyez mon Histoire, article *Honcourt. Paulus Volzius abbas Hugonis Curiæ* est nommé en 1518 et 1520 à la tête de ceux qui formaient la société littéraire de Sélestadt.

1. *Num. 329*, tom. 3, part. 1, col. 347.

W.

Wachsmut de Mülhausen.

Un des Minnesingers. Voyez la dissertation de M. Oberlin, pag. 22 et 23. *Her Wachsmuot von Miuluhusen* dans *Sammlung der Minnes.*, tome I, p. 178. Schœpflin se trompe[1] lorsqu'il le nomme Bligger Wachsmut von Mülhusen, car c'est celui qui le précède dans le manuscrit qui est nommé *her Bligge von Steinach.*

Wagner.

Gall Wagner, religieux de l'abbaye de Rhinau, fut appellé dans celle de Schwartzach, où il devint successivement professeur de philosophie et de théologie, cellerier et prieur. Il en fut même élu abbé le 14 juillet 1660 et il y mourut le 7 décembre 1691 enterré dans la chapelle de Ste-Rufine, où l'on voit son épitaphe.

Il est auteur d'une grande chronique de l'abbaye de Schwartzach écrite moitié en latin, moitié en allemand, dont le manuscrit est conservé dans les ar-

1. *Als. illust.*, tome I, p. 816.

chives de cette abbaye. Cette chronique continuée jusqu'à son temps est rempli de faits intéressants, mais mal digérés, quoique travaillés avec soin et avec attention.

Walter.

Walter, de l'ordre de S. Dominique, vivait à Strasbourg au 13e siècle. Léandre Albert[1] rapporte sa vie et quelques-uns de ses miracles. Il lui donne le titre de bienheureux, mais comme on ne trouve rien sur son culte, et que son nom ne se trouve dans aucun martyrologe, les continuateurs de Bollandus[2] ont jugé devoir l'omettre dans leur catalogue des saints.

Walther de Brisach.

Un des Minnesingers. Voyez la dissertation de M. Oberlin, p. 23, 24 et 25.

Meister Walther von Brisach. Vers de 22 strophes. *Samml. von Minnensing.*, tome II, p. 95.

Weislinger.

Jean Nicolas Weislinger naquit, comme il le dit lui-même,[3] le 17 septembre 1691 de parents catho-

1. *De viris illustribus ord. prædicat.*, lib. 5, fol. 188.
2. Tome VII septembris, page 377.
3. *Friss Vogel*, édit. an. 1720, pag. 581 et 582.

liques à Püttlingen, ou Puttelange, dans la Lorraine allemande. Il y ajoute [1] que sa mère, de religion calviniste, avait été forcée en 1685 par les dragonnades de Louis XIV à embrasser le catholicisme, et que ce ne fut qu'insensiblement qu'elle se rendit dans les bons principes, surtout par les instructions de son fils. Il paraît par les *Merkwürdigkeiten* [2] qu'elle mourut bonne catholique à Waldulm le 9 février 1728 entre les bras de son fils, qui en était alors curé. Son père se nommait Balthasar Weislinger, sa mère Elisabeth Frutsche était originaire du canton de Berne. [3]

Il fit ses études à Strasbourg au collège des Jésuites et surtout sa réthorique en 1711 sous le P. Jean-Baptiste Duchesne, qui était alors professeur. [4] Il n'était encore qu'étudiant en théologie, qu'il publia en 1723 le *Friss Vogel oder stirb*, qu'il dédia au cardinal de Rohan, ouvrage qui produisit plusieurs conversions, et auquel les protestants n'ont encore pu répondre solidement. Weislinger obtint peu après la cure de Waldum, qu'il quitta en 1730 pour celle de Capell. Il possédait encore cette dernière en 1749 et il la résigna quelque temps avant sa mort arrivée le 29 août 1755. Les états protes-

1. Pag. 582 et 583.
2. Tome IV, pag. 655.
3. *Schutzschrifft des Lutherthums,* tome I, p. 625.
4. *Merkwürdigkeiten*, tome IV, pag. 661 et 662.

tants assemblés à Ratisbonne se plaignirent par une requête présentée à l'empereur le 30 décembre 1730 de la publication du *Friss Vogel* de Weislinger, comme attentatoire aux loix de l'empire et à la paix de religion.

Les ouvrages de Weislinger sont :

I. *Bewegende Ursachen die von Gott verliehene Gnadenzeit wohl und heilsam anzuwenden*, in-8°, imprimé d'abord à Marienkirch en 1723, à Constance en 1729, à Strasbourg et Augsbourg en 1742, et à Augsbourg et à Fribourg en 1753.

II. *Friss Vogel oder stirb*. Cet ouvrage dédié à M. le cardinal de Rohan, fut composé par Weislinger dans le temps qu'il n'était qu'étudiant en théologie. Il fut d'abord imprimé à Strasbourg en 1723 in 8°, puis en 1726 avec des augmentations dans la même (ville). Cet ouvrage fut réimprimé de nouveau en 1751. Les éditions de Riedlingen, Kempten, Augsbourg, Lintz, etc.... sont fautives et incorrectes.

III. *Die gesuchte in der römisch-catholischen Kirche gefundene, und wider erfalsche Auflagen vertheidigte Wahrheit*. Augsbourg in-8° en 1726, Augsbourg et Fribourg en 1751.

IV. *Huttenus delarvatus*. Constance et Augsbourg, 1730, un vol. in-8° dédié aux cinq abbés du diocèse de Strasbourg au-delà de Rhin.

V. *Gründliche Antwort wider allerhand Schwärmer*, 2 vol. in-8°, imprimés à Augsbourg d'abord en

1733, puis dans la même ville en 1736, dédiés à MM. de la commanderie de S.-Jean de Strasbourg.

VI. *Exceptiones una cum reconventione contra Jo. Bap. Mulsehium conrectorem et professorem lutheranum*, in-8°, 1734, puis en 1751.

VII. *Auserlesene Merkwürdigkeiten von alten und neuen theologischen Marchschreyeren.* 4 vol. in-8°, dédiés à Charles-Louis comte de Linange. Strasbourg 1738, puis Augsbourg et Fribourg 1750.

VIII. *Höchst nothwendige Schutz-schrifft des Lutherthums.* 2 vol. in-8°, dédiés à M. Fricher, grand bailli d'Oberkirch. Strasbourg 1740 et 1741.

IX. *Vado mori.* Ouvrage d'Antoine Steinhauer publié en 1744 par Weislinger.

X. *Zweihundertjähriges Jahr gedachtnus auf des hochgelehrten Herr D. Martin Luthers Todenfall*, in-8°. Strasbourg, 1746.

XI. *Armamentarium catholicum.* Argentinæ, 1749, in-fol., ouvrage dédié à MM. de la commanderie de S. Jean de Strasbourg.

XII. *Der entlarvte Lutherische Heilige.* Cet ouvrage commença à être imprimé à Constance dès l'an 1728 lorsqu'il fut supprimé par l'évêque de Constance et les huit premières feuilles imprimées, supprimées par son ordre le 7 décembre de la même année. Cet ouvrage ayant été remis à la censure en 1754, il fut recommencé à être imprimé en 1755 à Fribourg-en-Brisgau du vivant de Weislinger, mais

dont la mort arriva avant la publication de l'ouvrage, qui ne sortit de la presse qu'en 1756.

Weislinger laissa encore deux ouvrages mss mais qui ne virent pas le jour.

Wencker.

Jacques Wencker, conseiller et treize de Strasbourg, donna au public beaucoup d'ouvrages. Il naquit à Strasbourg le 22 octobre 1633 et y mourut le 22 octobre 1715.

Wickgram (Conrad).

Les Wickgrams étaient une ancienne famille de la Haute-Alsace, établie à Turckheim, sur laquelle on trouve quelques détails dans le *Patriotische Elsasser* de l'année 1777, num. VI, p. 86.

Conrad Wickgram, de Turckheim, maître-ès-arts de la faculté de Paris, vint à Fribourg en 1494[1]. Il y enseigna en 1496 et 1497 la morale et la philosophie ; en 1498 la Bible et la physique ; en 1501 et 1502 la philosophie et la morale. Il y devint en 1503 doyen de la faculté des arts.[2] L'université lui conféra le 4 juillet 1503 la cure d'Ensisheim dont elle était patronne.[3] Il enseigna la physique en

1. Riegger, *Amœnitates litterariæ Friburgenses*. I, p. 127.
2. Id. p. 128.
3. Id. ib.

1505[1] et devint en 1506 bachelier formé en théologie.[2] Il professa la physique en 1509[3] et prit, avec son frère, le grade de licencié en théologie, le 22 septembre 1511.[4]

On trouve dans la bibliothèque de l'université de Fribourg un manuscrit composé par Conrad Wickgram intitulé : *Institutiones musicæ*.[5]

Conrad Wickgram devint en 1512 suffragant de Strasbourg et de Bâle, et fut sacré évêque de Dune. Il est nommé dans le registre de l'université de Fribourg, sous l'an 1524, *episcopus Acconensis*[6] : c'est peut-être une faute d'impression.

Jacques Biethem, qui publia à Strasbourg chez Grüninger en 1514, une partie des sermons de Geiler, les adressa *Reverendo in Christo patri ac Dom. Dom. Conrado episcopo Aurensi et episc. Argentin. generali in pontificalibus vicario.* La lettre dédicatoire finit ainsi : *Ex ædibus domini mei doctoris Petri Wickgram summæ ædis celeberrimi concionatoris.*

Wimpheling qui publia à Strasbourg en 1516 les *Nycholai Dünckelspühel tractatus* les dédia *Con-*

1. Riegger, ib., p. 131.
2. Id. p. 132.
3. Id. p. 133.
4. Id. p. 135.
5. Id. p. 160.
6. Id. p. 154.

rado Aurensi episcopo Dom. Guilhelmi III Argentinensis præsulis in pontificalibus vicario. Il dit dans cette dédicace : « Joannes Keiserspergius tuus avunculus tuam reverendam paternitatem in minoribus agentem nobili philosophiæ sacrisque litteris tradidit. »

Conrad Wickgram par son testament daté de Strasbourg, 5 septembre 1534, destina la plus grande partie de ses biens pour être employée à l'éducation d'un jeune homme de sa famille qui serait nommé par le plus ancien des Wickgram et le doyen du chapitre de Colmar.[1]

Il mourut le 29 août 1535 et il fut enterré dans la chapelle de Ste-Barbe de l'église paroissiale de Turckheim, sa patrie.

Ex libro salico S.-Thomae :

« Anno 1532 obiit doctor Christianus Evander, summissarius episcopi. 10. dec. ei successit Conradus Wickgram, S. theologiæ doctor, episcopus Dunensis, suffraganeus Wilhelmi III episc. Argent... »

Ex necrologio S.-Thomæ :

« IV Kal. sept. obiit doctor Conradus Wickgram doct. theologiæ, summissarius. »

1. Schœpflin, *Als. illustr.*, II, p. 421.

Riegger[1] fait aussi mention de Georges Wickgram, greffier de la ville de Colmar, auteur de quelques livres de 1535, 1556 et 1557, qu'il croit fils d'Anastase Wickgram et neveu des deux autres.

Wickgram (Pierre).

Geiler de Kaysersberg eut de sa sœur deux neveux, Conrad et Pierre Wickgram. Pierre succéda en 1510 à son oncle dans la prébende de la cathédrale de Strasbourg et dans la chaire de la même église.[2] Il fut prédicateur depuis 1510 jusqu'en 1523.

Il fit ses premières études dans l'université de Fribourg, dans la bibliothèque de laquelle on trouve un manuscrit de quelques pages composé par Pierre Wickgram sous le titre de *Quaestiones physicae*.[3]

Pierre Wickgram publia en 1518 une partie des sermons de son oncle Geiler qu'il fit imprimer chez Gruninger de Strasbourg et qu'il dédia à Albert de Thum, prévôt d'Elwangen. Cet ouvrage, in-fol., est ainsi terminé : « Finiunt sermones et varii tractatus excellentissimi divinæ legis doctoris Jo. Geileri Keisersbergii, prius sparsim in vulgari teutonico mendose sub variis typis et pseudo-titulis impressi. Quos ne bonus lector hujusmodi ementitis titulis

1. *In addendis ad fascicul.* I.
2. SCHŒPFLIN, *Alsat. illustr.* II, p. 341.
3. RIEGGER, *Amœnitates litterar. Friburgenses*, I, p. 160.

delusus subditicia et ementita pro sinceris sit lecturus, Petrus Wickgram, theologiæ doctor, ejusdem doctissimi Keisersbergii nepos ex sorore et immediatus in officio predicaturæ Argentinens. successor, ea, qua potuit, diligentia ex veris originalibus exemplaria congessit, etc... »

On trouve dans ce recueil : *Sermo doctoris Petri Wickgram contra levitatem sacerdotum se ludis puerilibus ingerentium.*

Pierre Wickgram vint à Fribourg en 1501, se fit immatriculer dans l'université, y devint en 1502 bachelier sous la présidence de son frère.[1] Il y professa la physique en 1506.[2] L'université lui conféra en 1509 la chapellenie de l'autel de Ste-Barbe d'Ensisheim.[3] Il devint licencié en théologie avec son frère en 1511.[4] Il résigna en 1512 sa chapellenie entre les mains de l'université, ayant succédé à son oncle dans la prébende et la chaire de Strasbourg.[5] Il obtint en 1522 la cure d'Ensisheim que Conrad, son frère, remit en sa faveur à l'université pour la lui conférer.[6]

Les démêlés que Wickgram eut avec le magis-

1. RIEGGER, p. 128.
2. Id., p. 131.
3. Id., p. 133.
4. Id., p. 135.
5. Id., ibid.
6. Id., p. 146.

trat d'Ensisheim et son séjour à Strasbourg, l'engagèrent en 1527 à quitter cette cure.

Ex libro salico S.-Thomæ :

« An. 1517. Petrus Wickgram theologiæ doctor, Conradi Wickgram frater, concionator per aliquot annos cath. eccl. Argent. factus est canonicus mense septembri. Ambo nepotes ex sorore Johannis Geileri Keisersbergerii, cui Petrus prædictus in officio concionatoris suffectus est.

« 1540. Vitæ functus est doctor Petrus Wickram theologus et canonicus S.-Thomæ. »

Ex necrologio S.-Thomæ :

« 2. id. Maii, o. doctor Petrus Wickgram canonicus et camerarius. »

Wieger.

Frédéric Wieger, de Strasbourg, publia à Strasbourg en 1698 in-12°, sous le nom de Regewii : *Regewii geistliche Lieder aus denen Sonn- und etliche Festtags Evangelien.*

Il était un des membres de cette société poétique établie alors à Strasbourg sous le nom de *das Kleeblatt*, destinée à exercer l'esprit de ses membres par des épigrammes et des élégies.

Wieger.

Jean-Jacques Wieger, fils de Frédéric Wieger, né à Strasbourg, devint en 1709 professeur extra-

ordinaire du droit. Il fut ensuite appelé à Darmstadt, où il devint successivement conseiller de régence, conseiller intime et curateur de l'académie. [1]

Willinger.

Jacques Willinger, dit de Schœnenberg, né à Sélestadt, fut conseiller et trésorier de l'empereur Maximilien Ier.

Wilwersheim.

Jean Wilwersheim professeur en grec à Strasbourg dans le XVIe siècle, de la famille des Wilwersheim de Haguenau.

Wimpheling.

Wimpheling naquit à Sélestadt en 1449. Il fit ses premières études dans sa patrie sous Louis Dringenberg de Westphalie, qui était en ce temps là recteur des écoles de Sélestadt. Il alla ensuite à Fribourg, à Bâle, à Erfurt et à Heidelberg, où il continua successivement ses études. Ce fut à Heidelberg qu'il étudia le droit canonique et la théologie, et il y devint maître ès-arts et licencié en théologie. Cette dernière science ne lui fut pas si particulière, qu'il n'excella en même temps dans l'éloquence et

1. AYRMANN, *de peregrinis in Hassia professoribns*, p. 38.

la poésie. Il fut appelé à Spire en 1494 pour y remplir la chaire de la cathédrale ; il s'acquitta de ce ministère avec zèle et avec réputation. Ennuyé du monde, il le quitta avec les bénéfices qu'il avait et voulut vivre dans la retraite avec son ami Christophe d'Uttenheim. Ce dernier rentra quelque temps après dans le monde et devint évêque de Bâle.

Wimpheling vint se retirer à Heidelberg, où il s'appliqua à instruire de jeunes ecclésiastiques et à leur expliquer les livres saints et surtout les commentaires de S. Jérôme. Ses principaux disciples furent Wolfgang comte de Löwenstein, auquel il dédia son livre *De adolescentia* ; Jean Sturm de Strasbourg, si connu dans l'histoire de la réforme, auquel il dédia son ouvrage *De integritate* ; Jacques Spiegel et Jean Maius ses deux neveux, etc....

Les Augustins le firent citer à Rome. Mais le pape Jules II qui l'estimait, assoupit ce ridicule différend.

La fin de sa vie fut troublée par les disputes de religion ; constamment attaché à la foi de ses pères, il se retira à Sélestadt, où il finit ses jours dans la maison de Madeleine sa sœur, mère de Jacques Spiegel et de Jean Maius. Il mourut dans cette ville le 17 novembre 1528, âgé de 79 ans, et fut enterré dans l'église paroissiale à côté du tombeau de Madeleine sa sœur, comme celle-ci l'avait désirée. [1]

1. ADAM, *in Vitis. theolog.*, p. 10 et 11.

Caspar Hédion[1] écrit que Wimpheling avait coutume de dire fréquemment une prière allemande, dont le sens était : « O doux Jésus, soyez propice à moi pauvre pécheur, qui n'aime que le bien de la république, la concorde des chrétiens, les saintes Ecritures et la bonne éducation des enfants. »

Pierre Schott, dans une lettre écrite à Wimpheling en 1486, fol. 53, le nomme *vicarius ecclesiae Spirensis*, et dans une autre de 1488, fol. 74, *ecclesiae Spirensis praebendarius.*

Wimpheling, qui publia à Strasbourg en 1507 le *Speculum animae, seu soliloquium Heinrici de Hassia*, dit dans son épître dédicatoire à Jean de Heugueville, prémontré d'Etival au monastère de Ste-Odile : « Firmiter apud me decreveram, cum paucis ejusdem propositi comitibus relictis beneficiis, in abstruso Herciniæ silvæ heremitario, fortassis ad S. Blasii, peccata mea multa et magna residuis vitæ diebus deplangere. »

Wimpheling, dans une lettre écrite en 1512 à Ange religieux de Vallombreuse, s'intitule ainsi : *Jac. Wimphelingius eremita sylvae Herciniae peccator Angelo anachoretae Vallisumbrosae.*

Trithème, qui écrivait en 1496, du vivant de Wimpheling, en parle ainsi[2] : « Vir in divinis erudi-

1. *Hist. eccles.*, lib. 13, cap. 19.

2. *De scriptor. ecclesiast. in bibliotheca ecclesiastica Fabricii*, p. 222.

tissimus et in secularibus litteris egregie doctus, theologus celeberrimus, philosophus, orator et poeta præstantissimus, primum apud Erfordiam, ac deinde in Heidelbergensi gymnasio philosophiam, sacramque Scripturam publice edisserens, magnam eruditionis suæ gloriam acquisiit : vir, inquam, undecunque doctissimus, ingenio subtilis, eloquio disertus, qui et metro excellit et prosa, scripsit utroque genere quædam præclara opuscula, quibus nomen suum longe lateque divulgavit. »

Jacobo Wimphelingio municipe meo, urbem Selestatinam doctiorem tulisse vix credam, dit Beatus Rhenanus en 1510 dans sa vie de Geiler.

Le père de Wimpheling était Nicolas Wimpheling, natif de Brumat, et sa mère Catherine Bilger native de S.-Hippolyte.

Erasme de Rotterdam fit l'éloge de Wimpheling dans une lettre qu'il écrivit de Bâle le 24 janvier 1529 à Jean Vlatten ;[1] en voici quelques lambeaux :

« Dum amicos recensemus, unum non postremi loci amisimus Jacobum Wimphelingium Slestadiensem, qui quidem inter felices numerari poterat, nisi senectus illius in hoc seculum multo turbulentissimum incidisset. Nam a teneris usque annis educatus est in honestissimis litteris primum Slestadii sub Ludovico Dringenbergio Westphalo, deinde Friburgi,

1. *Operum*, tome III, part. 2, pag. 1141.

mox Heidelbergæ, pontificii juris peritiam cum theologiæ scientia non infeliciter conjunxit et alioqui nullius honestæ disciplinæ rudis, eloquentiæ vero tantum præstitit tum in carmine, tum in oratione soluta, quantum vel a theologo, vel ab illorum temporum homine possit requiri. Adscitus Spiram ecclesiastæ munus non sine laude gessit... Pergebat, quod instituerat agere, rursus Heidelbergæ sacros auctores enarrans et in his Hieronymum. Ad hæc libellis editis et adolescentiam instituit, et sacerdotes ad pietatis, castimoniæque studium incitavit... Nec invidia caruit hominis sancta libertas. Romam exitus est homo et senio et hernia tardus monachorum Augustinensium opera, quod alicuvi scripsisset Augustinum non fuisse monachum, aut certe non talem quales nunc habentur Augustinenses, cum hi tamen in tabulis ac libellis exhibeant, promitta barba, nigra cuculla et zona coriacea. Hoc incendium ex minima scintilla latius evagaturum Julii secundi pressit auctoritas, idque bonorum omnium applausu. Præter alias adversitates, quibus hominis virtus exita fuit, hoc fatale totius Eclesiæ dissidium vehementer illum afflixit, ac tantum non ad vitæ tædium adegit. Itaque solitudinem ac secessum frustra tentatum, ingravescentibus annis egit in œdibus Magdalena sororis, ex qua nepotes duos, quos paterno semper affectu complexus fuerat, reliquit, moribus ac litteris eleganter institutos, quorum Jacobus Spiegelius jurisprudentia clarus prius Maximiliano Cæsari, mox

regi Ferdinando fuit a consiliis, apud quem nuper Joannes Maius natu minor in fratris locum successit.»

Extrait d'une lettre d'Erasme écrite de Londres 31 mars 1515 à Raphaël, cardinal de S. Georges[1] : « Multis hic gratiosior est Julii secundi memoria, quod Jacobum Wimphelingum virum præter eruditionis et sanctimoniæ commendationem jam senio quoque venerabilem sua ipsius voce ab hujusmodi litibus absolvit et calumniatoribus silentium indixit. »

Voyez sur Wimpheling :

Trithème, *De scriptor. eccles. et in cat. illus. germ. viror. in bibliotheca universa, pag. 366*; Pantaléon, *Prosopag. her. et vir. illust., part. 3, p. 20*; Melchior Adam, *De vit. theolog. german., p. 10*; Freher, *in Theatro vir. erud. clar., pag. 103*; Wharton, *in Addit. ad Guillelm. Cavei histor. script. eccles. litt. ad an. 1494, p, 220*; Burckhard, *De fat. ling. latin. in Germ., part. 1 et 2, cap. 4*; Weislinger, *in Armamentario catholico, pag. 615*; Niceron, *Mémoires des hommes illustres, tom. 38, pag. 4*; Rieger, *de Jacobi Wimpheling vita et scriptis* in *Amœnitatibus litterariis Friburgensibus, tom. 2, anno 1776 impresso; Panegyricus archiducalis academiae*, Molshem., *1618, lib. 3, cap. 5, pag. 176.*

On peut reprocher à Wimpheling l'aigreur avec laquelle il écrivit contre Thomas Murner de Stras-

1. Tome III, part. 1, col. 147.

bourg, de l'ordre des Frères mineurs, duquel il ne pouvait se plaindre que parce qu'il avait raison. Jacques Wimpheling avait fait imprimer en 1501 à Strasbourg un livre portant pour titre : *Germania Jacobi Wimphelingii ad rempublicam Argentinensem*, dans lequel il prétendait prouver que l'Alsace et Strasbourg n'avaient jamais fait partie ni des Gaules, ni de l'empire français, mais qu'elle était de tout temps située en Germanie, et dans lequel il laissait trop entrevoir la haine nationale qu'il avait conçu contre les Français. Wimpheling, peu versé dans l'histoire ancienne, fut réfuté par Thomas Murner, de l'ordre des Frères mineurs, qui soutint que l'Alsace avait toujours fait partie des Gaules et avait été gouvernée pendant longtemps par des rois français. Beatus Rhenanus, quoique ami de Wimpheling, ne put être de son sentiment, parce qu'il connaissait mieux les antiquités de son pays.

L'ouvrage de Murner contre Wimpheling parut en 1502 sous le titre de *Nova Germania*. Wimpheling lui répondit et lui fit répondre par Pierre Gunther Murena, mais par des invectives et des satires. Wimpheling, dans une lettre écrite à Murner, le traite d'ivrogne, de goulu, d'ingrat, de menteur, de détracteur de la liberté de la ville de Strasbourg, d'avoir surpris une dispense qui le fit ordonner prêtre à l'âge de 19 ans, d'avoir même apostasié son ordre. Plusieurs de ses amis écrivirent contre Murner, et on voit en tête d'un livre imprimé à Fribourg sous le

titre : *Defensio Germaniae Jacobi Wimphelingii quam frater Thomas Murner impugnavit*, une gravure en bois où le pauvre Murner dispute tout seul contre Wimpheling suivi de tous ses disciples qui honnissent le moine. Murner porte en tête l'épigraphe : *Praeter me nemo*. Dans un autre livre imprimé à Strasbourg; Thierri Gresemund, ami de Wimpheling, fait ainsi parler Murner :

Si nugæ et fastus faciunt quem religiosum
Sum bonus et magnus religiosus ego.

Jacques Wimpheling fit imprimer à Strasbourg en 1505 un ouvrage portant pour titre : *Jac. Wimphelingi de integritate libellus*. Ce livre mérita les justes éloges de M. Dupin,[1] mais le chapitre 31 et 32 de cet ouvrage soulevèrent contre lui les Augustins. Le 31 chapitre porte pour titre : *Augustinum neque fratrem, neque monachum cuculla indutum unquam fuisse*. Le 32 porte : *In quo enervantur jacula blatterantium monachum fuisse Augustinum*. Wimpheling y démontre solidement et avec élégance que S. Augustin n'a jamais été ni ermite, ni d'aucun ordre, et encore moins religieux mendiant.

Les Augustins furent outrés de ce que Wimpheling rayait S. Augustin de leur ordre,. et soutenus par les autres religieux fâchés des lardons que ce

1. *Histoire de l'église et des auteurs ecclésiast., siècle 16*, part. 4, pag. 197.

prêtre y avait semé contre eux, surtout en disant : *Romanorum rex ant alius princeps deaurata chlamide vel purpura minus in animo suo tumescit et gloriatur, quam fratricellus quispiam de cuculla per multas plicas apte composita sive distincta*, et encore des chapitres 33 et 34 de son ouvrage où il concluait : *Falsum et fictum esse hoc proverbium: Scientia latet in cuculla et maximos et profundissimos theologos fuisse seculares, nullo unquam cuculla indutos.*

On fit passer Wimpheling auprès du cardinal Raymond, légat apostolique, comme ennemi de toute religion et de tous religieux. L'auteur sut se disculper en faisant valoir l'amitié qu'il avait contractée dès sa jeunesse avec les Chartreux et les Johannites de Strasbourg, avec quelle familiarité il recevait chez lui les religieux de S. François, les soins qu'il s'était donné en faveur des Dominicains pour leur obtenir des aumônes de plusieurs évêques ; l'attention qu'il avait de prêter les livres de sa bibliothèque aux religieux de S. Benoît, le logement qu'il avait pris chez les Guillelmites de Strasbourg et de Fribourg ; il disait qu'il avait toujours aimé les bons et vrais religieux, mais il avouait qu'il ne pouvait souffrir ces moines qui n'avaient pas d'autre mérite que de porter la cucule et une large tonsure, qui étaient remplis d'orgueil et d'ambition, qui étaient les ennemis des curés, qui séduisaient le peuple en disant qu'il était facile de gagner le ciel par la plus simple

indulgence, qui flattaient les riches, qui n'étaient dans les couvents des religieux que pour les déshonorer, qui haïssaient le savant Geiler, qui ne cessaient d'écrire contre les théologiens séculiers, qui appelés auprès des malades ne cessaient de leur inculquer d'enrichir leur monastère.

Wimpheling attaqué par les Augustins fut obligé de faire son apologie. Elle parut en 1505 sous le titre : *Apologetica declaratio Wimphelingii in libellum suum de integritate de eo an sanctus Augustinus fuerit monachus.* Il écrivit aussi à ce sujet en 1506 une lettre au pape Jules II.

Il fit quelque temps après, vers 1507 ou 1508, paraître une élégie en vers adressée au même Jules pour sa justification sous ce titre : *Ad Julium II pontificem maximum querulosa excusatio Jacobi Wimphelingii ad instantiam fratrum Augustinensium ad curiam romanam citati, ut propria in persona ibidem compareat : propterea quod scripsit divum Augustinum non fuisse monachum vel fratrem mendicantem.* Cette élégie est très bien écrite.

Il s'y plaint surtout de ses ennemis, qui l'avaient fait citer personnellement à Rome, tandis que son âge, sa hernie et ses autres infirmités continuelles l'empêchaient de faire un si long voyage.

Wimpheling publia à Strasbourg en 1512 l'ouvrage manuscrit de Henri de Haguenau : *De vita et moribus episcoporum aliorumque praelatorum et principum libellus.* Cet ouvrage est dédié à Guil-

laume de Honstein, évêque de Strasbourg. Il est dit dans la dédicace que le pape Pie II avait avoué que les papes devaient beaucoup aux hommes savants qu'avait produit le diocèse de Strasbourg.

Wimpheling fit imprimer en 1513 à Strasbourg un livre sous le titre : *Castigationes locorum in canticis ecclesiasticis et divinis officiis.* Cet ouvrage est dédié à Frédéric duc de Bavière, prévôt de Strasbourg et chanoine de Mayence, Trèves et Cologne. On lit dans cette dédicace les paroles suivantes : « Nonnulla in quibusdam divinorum officiorum locis depravata esse jamdudum existimavi. » Il faut lire en entier cette lettre : elle se trouve dans Riegger, pag. 338 et seq. et 342.

Wimpheling fit imprimer à Haguenau en 1514 une diatribe sous le titre : « *Diatriba de proba institutione puerorum in trivialibus et adolescentum in universalibus gymnasiis.* Voici ce qu'on y lit au chap. 13 : « *Detestabatur vehementissime Raymundus cardinalis gallus ad germaniam legatus tot esse in sacerdotum domibus, ut verbo suo utar, putanas.* »

Wencker [1] croit que Wimpheling eut pour père Jacques Wimpheling de Brumat, qui, en 1443, épousa Agnès et fut inscrit en conséquence dans la matricule de Strasbourg. Mais cela est faux ; cela paraît par un épitaphe de la paroisse de Sélestadt où il est dit que Madeleine Wimpheling, fille de

1. *In collectis archivi*, pag. 428.

Nicolas, épousa d'abord Jacques Spiegel, puis Jean Maius. *Magdalenae Wimpholingiae Nicolai filiae, nuptae primum Jacobo Spiepel, dein Joanni Maius.* Or il est certain que Wimpheling était oncle maternel, *avunculus*, de ces deux derniers.

Jacobus Wimphelingius orator, poeta et historicus non contemnendus, dit Bellarmin, *de scriptoribus ecclesiasticis* (p. 306).

Wimpheling fut persécuté par les théologiens ses confrères parce qu'il savait plus qu'eux ; comme il reprenait librement les défauts des moines, il fut exposé aux traits de leur indignation. La supériorité des gens de lettres est toujours enviée ; les hommes ne pardonnent guère plus sincèrement les succès de l'esprit que les femmes ceux de la figure. Les théologiens, qui jusqu'alors avec des mots sans idée et de la barbarie savante avaient gouverné le monde, voyaient percer de toutes parts une lumière qui leur était odieuse. Les religieux augustins le firent citer à Rome comme hérétique, parce qu'il avait dit que S. Augustin n'avait jamais été moine. Il se défendit par une apologie, mais elle n'aurait servi de rien aux yeux de ses adversaires, si le pape Jules II n'avait sagement assoupi ce différent.

Wimpheling a eu le rare mérite d'être préconisé par les théologiens des deux communions. Le cardinal Bellarmin et Eisengrein [1] en font le plus grand

1. *In catalogo testium veritatis*, pag. 184.

éloge. Melchior Adam calviniste a écrit sa vie ; il le nomme : *Vir integer vitae sceleris purus nullius-que honestae disciplinae rudis*, et ailleurs : *Praeter litterarum eruditionem insigni fuit praeditus pietate.*

Deux théologiens luthériens, Jean Michel Moscheroth *in restituto Wimphelingii catalogo*, et Jean Pappus *in collect. mss*, louent également sa piété et son érudition. Thomas Wolff son ami lui avait élevé à Strasbourg de son vivant un de ces monuments qu'on n'élève que rarement aux citoyens utiles. C'est une inscription que l'on voit encore aujourd'hui dans l'église de S.-Guillaume conçue en ces termes :

Jacobo Wimphelingio, theologo et oratori clarissimo, quod ingenio et litteratum aetatis nostrae gloriam auxerit, Thomas Wolphius junior, decretorum doctor, in memoriam aeternae decoris hoc vivens viventi statuit anno MDIV die XI decembris, spreta invidia.

Wimpheling fut enterré dans l'église paroissiale de Sélestadt à la dernière colonne du côté de l'évangile au dessus de la tour. On y voit l'épitaphe suivante :

Deo optimo maximo. Jacobo Wimphelingio theologo, qui juventutem ad meliora studia, sacerdotes ad vitam sanctiorem, ad optimos leges et instituta respublicas edictis etiam monumentis invitare, exhortari, revocare nunquam cessavit, frugalitatis benignitatisque rarum exemplum, Jacobus Spiegel ac Jo-

annes Maïus fratres, Cæsaris Augusti secretarii, avunculo b. m. munus extremum persolverunt. Vixit annos LXXVIII, menses III, dies XXI. Obiit Kal. decembris MDXXVIII.

Jacques Wimpheling était curé d'Uttenheim dans le diocèse de Strasbourg. Ceci se prouve par l'investiture donnée en 1530 par l'évèque Guillaume à son successeur dans la dite cure. *Ex libro investiturarum*, ab anno 1528 ad 1541, fol. 32.

L'original manuscrit de Wimpheling *De episc. Argent.* se trouve dans la bibliothèque des Chartreux de Molsheim. M. Jean Le Laboureur, chanoine de S. Pierre, en avait tiré une copie en 1698.

Ex libro salico S.-Thomæ :

« Jacobus Wimphelingius, theologiæ licenciatus, ecclesiæ Spirensis concionator, patria Selestadiensis, litterariæ reipublicæ sua ætate assertor et vindex incomparabilis, Elsatiæ lumen, fit summissarius. Leonardus Bellendin evicit Wimphelingium præter Deum totque hominum fidem. Sic fuci apum mella depascunt. Nihili homo, natus consumere fruges, telluris inutile pondus, christianum theologum duplici honore dignum suo sacerdotio injustissime deturbat. Væ capiti nebulonis Romanensis. »

Epistola Wimphelingii ad Lutherum et Zwinglium :

NB. Hæc epistola inserta legitur perraro opusculo quod edidit Hieronymus Emsers, sub rubrica :

Missæ christianorum contra Lutheranam missandi formulam assertio ; ejusdem canonis missae contra Huldericum Zwinglium defensio, pag. II. Typis editum fuit an. 1532, Coloniæ, apud Joan. Gymnicum.

« Martino Luthero Wittembergensi et Hulderico Zwinglio Thuricensi concionatoribus, Jacobus Wimphelingius salutem.

« Obsecro vos, per viscera misericordiæ Dei nostri, ut si unquam dialogos[1] Hieronymi Emseri de missa et ejus canone lecturos estis, ne mox ad bilem et aut invectivas inflammemini, sed christiana modestia præditi, omnia prius ex amussim disjudicentur si præstantibus priscorum patrum aut sacrarum litterarum testimoniis sint suffulti, præsertim quod in canone utraque vivorum et defunctorum memoria persistat, nequaquam a sacris Litteris alienum esse videtur. Paulus enim obsecrat[2] primum omnium fieri obsecrationes et orationes pro omnibus hominibus, pro regibus et omnibus qui in sublimitate constituti sunt et pro vita functis. Dionysius scribit orationes in Ecclesiæ exordio esse factas. Consentit Augustinus et Gregorius, ut taceam de libro Machabæorum. Sed et quod hac ætate contra Patrum consensu nonnulli nova moliuntur, nedum exteris stomachum movet. Verum etiam Caspar Hedio, concionator Argentin., elegantem nuper ad

1. Ces dialogues furent imprimés à Strasbourg en 1520.
2. Ad Tim. c. 2.

Œcolampadem dedit epistolam qua novitatem seditiosam et majorum decreta æquissima esse asseverat. Minus ergo prudenter missæ officium morisci choreæ a desertoribus quibusdam assimilatur, ejusque fructus cum omnium ceremoniarum sacrorumque ordinum rejectione enervantur, adeo ut propter hujusmodi horridam novitatem vix a bellis intestinis et domesticis ammodo temperetur. Demus enim, ut omnes ceremoniæ et cantica primum a Roma prodierint (licet Apostoli quoque cœtus ad canendum Christo habuerint antelucanos) non propterea ea quæ a tempore Apostolorum et ab ætate Leonis et Gregorii in consuetudinem sanctam recepit Ecclesia, obliteranda vel vicio danda esse videntur. Nam et Bernardo teste, qui Ecclesiam non agnoscunt, non est mirum si ordinibus Ecclesiæ detrahunt, si instituta non recipiunt, si sacramenta contemnunt, si mandatis non obediunt. Creditis indubie neque spiritum, neque sapientiam Bernardo defuisse, nec vestrum proculdubio judicium, illuminatissimis Patribus quibus ductu boni spiritus aliter visum est, præfertis. Date mihi veniam, obsecro, dissentio per Germaniam suborta, et quorumdam frigiditas, qui ceremonias, qui preces et cantus nedum floccifaciunt, sed et pedibus conculcare nituntur, me senio fessum ad scribendum impulerunt. X. Kalend. junii XXIV (23 maii 1534). »

Windeck.

Jean Paul Windeck, docteur en théologie et chanoine de l'église collégiale de Marckdorff en Souabe, dans l'évêché de Constance, était né en Alsace ; mais on ignore le lieu de sa naissance.

Il a écrit contre les protestants et sur d'autres sujets. Il composa un ouvrage dans lequel il voulait, par 42 raisons, prouver la ruine prochaine des protestants, parce qu'un certain luthérien avait fait la même chose à l'égard de l'Eglise romaine. Mais l'évènement fit voir qu'ils se sont tous deux trompés.

Wolff (Jean).

Thomas Wolff, dit le Vieux, avait un frère nommé Jean Wolff, d'abord schultheiss d'Eckbolzheim et père de Thomas Wolff dit le jeune. Le même Jean, après la mort de sa femme, embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine et ensuite doyen de S.-Pierre-le-Vieux.

Wolff (Thomas, dit le Vieux).

Thomas Wolff, dit le Vieux, né à Eckboltzheim, docteur en droit, était prévôt de S.-Pierre-le-Vieux de Strasbourg,[1] chanoine et cellerier de S.-Pierre-le-Jeune. Il obtint en 1486 une prébende dans le grand chœur de l'église cathédrale de Strasbourg.

1. En 1484, comme le prouvent les lettres de Pierre Schott, *fol. 35 averso.*

Il naquit à Eckboltzheim. Son père se nommait André Wolff, sa mère Anne Hell. Il avait un frère nommé Jean Wolff qui était dans le même temps que lui doyen de S.-Pierre-le-Vieux.

Il fut nommé en 1437 chanoine et écolâtre de S.-Thomas. Il était aussi chanoine de la cathédrale de Bâle : Urstisius[1] rapporte que Thomas de Falckenstein obtint en 1511 dans la cathédrale de Bâle le canonicat vacant par la mort de Thomas Wolff prévôt de S.-Pierre à Strasbourg.

Il mourut d'hydropisie, selon Wimpheling.[2]

L'épitaphe de Th. Wolff est dans le cloître de S.-Pierre-le-Vieux, à la muraille sur une pierre. « Memoria Thomæ Wolff senioris, decretorum doctoris, hujus ecclesiæ præpositi et canonici, qui obiit XVI die mensis augusti[3] anno sal. hum. MDXI, cujus anima in pace quiescat. »

On lit dans le haut de la voûte du petit cloître de S.-Pierre-le-Vieux, près du jardin : « Thomas Wolf de Eckboltzheim, hujus ecclesiæ prepositus, pro se, Andrea Wolf et Anna parentibus ac Johanne Hell avunculo, hunc ambitum fornicibus quatuor decorare cœpit M.D.V. »

1. URSTISIUS, *in Miscellaneis historicis*, mss, p. 66.
2. *Epistome rer. German.*, cap. 72, p. 400.
3. Le nécrologe de S.-Pierre-le-Vieux place sa mort au 14 d'août et son enterrement au 16 suivant.

On voyait autrefois le cénotaphe suivant dans le cloître de l'église cathédrale de Strasbourg : « Memoria Thome Volf senioris, decretorum doctoris, ecclesie S.-Petri et Michælis Argentinensis prepositi et canonici, qui obiit XVI Augusti, an. M.D.XI. Vivat in pace. » [1]

On lit dans un acte de 1476 qu'Enneline, mère de Thomas Wolff, alors chanoine de S.-Pierre-le-Vieux, était sœur de Jean Hell doyen de S.-Thomas. Cet acte est une lettre de donation faite par ce dernier à l'église de S.-Thomas.

On lit dans deux actes capitulaires de S.-Thomas de 1494 : *Thomas Wolff de Eckbolsheim, juris canonici doctor, scolasticus.*

Ex libro salico S.-Thomae :

« 1437. Thomas Wolfius, senior, de Eckebolsheim, decretorum doctor, canonicus et scolasticus, nominatus est a Gossone de Kageneck.

« 1511. Obiit Thomas Wolfius senior. »

Ex necrologio S.-Thomæ :

« Secundo idus Augusti, obiit Thomas Wolff senior, presbyter canonicus. »

Ex necrologio S.-Petri Junioris :

« An. Dom. 1511, 12 Augusti, obiit venerabilis et egregius in Dom. Thomas Wolff senior, de Eck-

1. SCHAD, p. 50.

bolsheim, decretorum doctor, SS. Petri et Michælis Argent. prepositus ac hujus ecclesie canonicus et cellerarius. »

Wolff (Thomas, dit le Jeune).

Thomas Wolff, dit le Jeune, mourut en 1509 à Rome où il était allé voyager.

Beatus Rhenanus s'exprime ainsi dans sa préface de la vie de Geiler imprimée en 1510 : « Duplicem jacturam Argentoratenses paucorum dierum intercapedine fecerunt, anno enim superiori Thomam Volphium juniorem, unicum latinæ linguæ specimen amisere ; præsenti vero optimo bene beateque vivendi magistro Joa. Geilero Cæsaremontano privati sunt. Sic apud Thuscos duo eruditionis lumina Picum et Politianum uno fere tempore mors sustulit. Eam ob rem et eloquentia et religio Argentorati interisse videtur, cum utraque suo sit peculiari assertore viduata. »

Voyez les épitaphes de Wolff faites par Beatus Rhenanus et par Wimpheling dans les *Amœnitates Friburgenses*.[1]

Thomas Wolff obtint en 1482 une prébende du grand chœur, mais il la permuta l'année suivante.

Le commentaire de Thomas Wolff junior *in psalmum Benedicam* (33) dédié à Geiler fut imprimé à Strasbourg 1506.

1. Fasc. I, p. 67.

Thomas Wolff le jeune avait commencé le *Chronicon de rebus gestisque Argentinensibus*, comme le remarque Wimpheling, à la fin de son catalogue des évèques. [1]

On voit dans les ouvrages de Pierre Schott (fol. XVII et seq.) plusieurs de ses lettres écrites *prestantissimo decretorum doctori Domino Thome Wolff canonico Wormaciensi præceptori ornatissimo*, et ce ès années 1482, 1483 et 1484. Celle du dernier mai 1483 (fol. XXIII) fait voir que ledit Thomas Wolff le jeune était chanoine de S.-Pierre-le-Jeune, mais il demeurait alors à Worms.

Jean Gruninger imprima à Strasbourg en 1505 *Joannis Gersonis de miseria humana epistolæ consolatoriæ*. A la suite de cet ouvrage se trouve : *Epigrammata et epitaphia a doctis disertisque Germaniæ viris edita ad Thomam Wolphium juniorem in obitum fratris.*

On lit dans le *Livre des anniversaires du grand chœur* de Strasbourg : « 2 idus Octobris, anniversarium Thomi Wolff, canonici quondam senioris Petri. »

Ex libro salico S.-Thomæ :

« 1482. Thomas Wolfius junior ab Eckebolzheim decretorum doctor, nepos Thomæ Wolfii senioris

1. P. 123.

ex fratre Johanne Wolfio, (primo schulteti in Eckebolsheim, deinde canonico et decano collegii S. Petri senioris) fit canonicus. »

Ex necrologio S.-Thomæ :

« Idibus octobris, obiit Thomas Wolff junior presbyter canonicus. »

Ex libro vitæ S. Petri junioris :

« Die 8 octobris an. 1510 (lege 1509) obiit venerabilis et egregius vir Thomas Wolff junior decretorum doctor, hujus ecclesiæ canonicus. »

Wœlvelin.

Wœlvelin, fameux sculpteur, naquit à Rouffach et devint bourgeois à Strasbourg. C'est lui qui sculpta ce fameux monument du XIVe siècle qui est encore aujourd'hui à Strasbourg dans l'église de S. Guillaume. C'est le tombeau d'Ulrich de Werd, landgrave de la Basse-Alsace, et de son frère Philippe, chanoine de la cathédrale de Strasbourg.

On peut le voir gravé dans Schœpflin. [1]

Wurmb.

Mathias Wurmb de Geudertheim, né à Strasbourg au XVe siècle, chancelier des empereurs Frédéric III et Maximilien.

1. Tome II, p. 533.

Wurmser (Bernard).

Bernard Wurmser de Schaftolsheim, apprit le droit canon et civil à Bologne. Il fut si instruit dans le droit et dans les lois que dès sa jeunesse il mérita d'être appelé le Papinien de son temps, comme le dit Wimpheling. [1]

Il vivait au XVI^e^ siècle.

Wurmser (Nicolas).

Né le 22 septembre 1473, Nicolas Wurmser fut en 1510 élu doyen de S.-Thomas de Strasbourg. Son attachement à la foi catholique l'obligea de se retirer en 1525 à Waldkirch en Brisgau où il était doyen de la collégiale. Il y mourut le 30 mars 1536.

Il est auteur d'un journal manuscrit dans lequel il détaille les différents troubles de religion qui agitèrent alors Strasbourg.

Il était fils de Jacques de Wurmser, auteur de la branche de Vendenheim.

C'est à Nicolas Wurmser qu'Ottmar Nachtigall dédia comme à un protecteur des lettres, ses *Sententias monasticas variorum poetarum ex græca in latinum versas*, imprimée en 1515, avec le texte grec, à Strasbourg, in-4° chez J. Knoblouch.

Ex libro salico S.-Thomæ :

« 1510. 10 decembris. Doctor Michæl Sanderus resignavit canonicatum et decanatum Nicolao Wurmsero decretorum doctori. »

1. *Epit. rer. Germ.*, cap. 72, p. 400.

Wurmser (Nicolas).

Nicolas Wurmser de Strasbourg était au XIVe siècle peintre de l'empereur Charles IV. On trouve dans le registre de Charles IV [1] une lettre de ce prince datée de 1359 adressée : *Dilecto nobis magistro Nicolao dicto Wurmser de Argentina pictori nostro.*

1. *Apud* GLAFEY, *in anecd. sacr. rom. imp.*, num. 22, p. 43.

Z.

Zanchi.

Jérôme Zanchi naquit à Alzane, ville du Bergamase, dans l'état de Venise (et non pas à Bergame, comme le dit de Thou) le 2 février 1516. Il entra en 1531 dans l'ordre des chanoines réguliers de S. Augustin de la congrégation de Latran.[1] Il était dans le couvent de Lucques, lorsque Pierre Martyr, qui en était supérieur, lui inspira et à plusieurs des autres religieux du même monastère, les nouvelles erreurs de Luther et de Zwingle. Il suivit peu après l'exemple de son maître, quitta le froc en 1550, et se retira d'abord dans le pays des Grisons, où il resta plus de huit mois. Il fut appelé ensuite à Strasbourg, où le magistrat de cette ville lui donna en 1553 la place de professeur en théologie, vacante par la mort de Gaspar Hédion. Il y enseigna pendant près de onze ans la théologie et par extraordinaire la philosophie. Il fut sommé, en acceptant cette place, de souscrire la confession d'Augsbourg; ce qu'il fit avec cette clause, *pourvu qu'elle soit*

1. Adam, *In vitis theol. exteror.* p. 74.

entendue dans un sens orthodoxe. Il développa dans le même temps son sentiment sur la Cène, en disant qu'on y mangeait et buvait véritablement le corps et le sang de J. C. répandu pour la rémission de nos péchés, mais qu'on ne le prenait non seulement corporellement, mais encore par la vrai foi, et par conséquent par les seuls fidèles. Il devint chanoine de S.-Thomas en 1565. Des troubles s'étant élevés entre les théologiens de Strasbourg au sujet de la Cène, Zanchi, qui suivait toujours le parti de Zwingle, prit le parti de quitter une ville où cette doctrine ne le rendait pas agréable. Il résigna son canonicat et partit de Strasbourg à la fin de novembre 1569 pour se rendre à Chiavenne dans le pays des Grisons, où il fut fait ministre.[1] Il passa de là à Heidelberg en 1568, où l'électeur palatin Frédéric III lui donna une chaire de professeur en théologie, et il mourut le 19 novembre 1590[2] et y fut enterré dans l'église de S. Pierre.[3]

De tous les protestants, il est le plus modéré, et il ne parle de l'Eglise romaine que comme de sa mère, toujours prêt à rentrer dans sa communion, lorsqu'elle aura réformé quelques abus qui se sont glissés, dit-il, dans sa créance et dans sa discipline.

1. ADAM, p. 76.
2. Ibid.
3. Voyez le catalogue de ses ouvrages dans ADAM, p. 77; TEISSIER, tom. 2, p. 161 et MORÉRI, tom. 8, p. 95.

« On remarque, dit M. le président de Thou, une grande modération dans les écrits de Zanchi et il a toujours fait connaître le sincère désir qu'il avait de terminer tous les différends que la religion avait causés. Dans sa confession de foi, qu'il écrivit en 1586, il proteste qu'il n'a pas renoncé simplement et en toutes choses à l'Eglise romaine et à tous ses dogmes, mais seulement à ceux qui ne sont pas conformes aux écrits des apôtres et à la doctrine qu'elle-même enseignait autrefois, et qui était crue par l'ancienne et par la pure église; et que quand il avait abandonné la communion romaine, c'était dans le dessein d'y retourner, en cas que corrigeant ses erreurs, elle reprit sa première forme; qu'il souhaitait de tout son cœur que cet heureux changement arrivât un jour; car, ajoute-t-il, qu'est-ce qu'une bonne âme peut souhaiter avec plus d'ardeur, que de vivre, jusqu'à la fin de ses jours, dans l'église où l'on a eu l'avantage de renaître par le baptême, pourvu que la communion que l'on entretient avec elle, n'offense pas le Seigneur. »

Le P. Labbe[1] dit que Zanchi était le plus subtil de tous les théologiens de sa communion.

Ex libro salico S.-Thomae:

An. 1555, 10 aprilis. Petro Martyri absenti in

1. *De script. eccl.*, tom. 1. p. 803.

Anglia succedit in canonicatu Hieronymus Zanchius, per dom. scolarchas præsentatus.

An. 1563. doct. Hieronymus Zanchius hinc discedens resignavit canonicatum.

Zell.

Mathieu Zell naquit à Kaysersberg en 1477. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla fréquenter les gymnases publics d'Allemagne, où il obtint avec honneur le grade de maître ès-arts en philosophie; il s'adonna ensuite à la théologie[1] et après avoir reçu l'ordre de prêtrise il vint à Strasbourg en 1507.

Les prébendiers du grand chœur le nommèrent en 1517 curé de S.-Laurent. Dès que les livres de Luther virent le jour, il les lut et en suça les erreurs, qu'il prêcha publiquement en 1521 dans la cathédrale. Il fut selon Schad[2] le premier qui embrassa publiquemment dans cette ville la doctrine de Luther.

Ses sermons firent grand bruit et on en porta les plaintes à l'évêque, qui le fit comparaître devant son tribunal. Gervais Sopher, qui était alors promoteur, (et qui embrassa depuis lui-même le luthéranisme) proposa contre lui vingt-quatre articles de plaintes, entr'autres sur la justification, sur la défense

1. Melchior Adam, p. 92, Schad, p. 88.
2. P. 87.

de Luther, sur la messe, sur le mariage des prêtres, sur la primauté du pape et sur la tradition. Zell y répondit par une apologie qui fut imprimée en 1523.[1]

Zell continua d'enseigner le luthéranisme et abolit enfin avec ses collègues la papauté dans Strasbourg en 1529.[2]

Nicolas Gerbelius lui fit l'épitaphe suivante :

« *Sex et viginti Christum docet impiger annis,*
Primus et insuetum Zellius urget opus,
Infensus papae scelerumque acerrimus hostis,
Nec minus et molles sœvus in hypocritas.
Parte alia nunquam, quos dura premebat egestas,
Auxiliatrices deseruere manus.
Moribus et vita doctrinam expressit, et ipsi
Mors fuit hand aliud, quam sopor esse solet. »

Reçu en 1504 maître ès-arts en l'université de Fribourg,[3] il était bachelier en théologie, lorsqu'il fut nommé, le dernier octobre 1517, recteur de la même université.[4] Adam écrit ainsi de la veuve de Zell : « Viduam Zellius reliquit Catharinam, piam matronam, apud quam aliquantisper latuerunt Bucerus et Fagius theologi solum vertere jussi. »

On trouve dans Louis de Seckendorff[5] le passage suivant : « Extat (tom. 2. Attenburg Luth. edit.

1. ADAM, p. 92.
2. SLEIDANUS, lib. 6, comment. p. 155.
3. *Amœnitates litterariae Friburgenses, fascic.* 1, p. 163.
4. Idem, p. 7.
5. *In commentar. histor. et apologetico de Lutheranismo,* CLXXIII, p. 433.

fol. 855). Lutheri epistolium germanicum ad Catharinam Mathiæ Cellii uxorem mense decembri hoc anno (1524) scriptum, in quo eam et maritum salutat, et hunc ob evangelicam doctrinam valde laudat. »

Louis Rabus, successeur de Mathieu Zell, rapporte beaucoup de particularités de Zell.[1] Zell s'appellait Mathieu et non Mathias, comme écrivent Adam, Seckendorff, Boissard, Reusner et d'autres.

La femme de Mathieu Zell s'appelait Catherine Schützin, fille d'un bourgeois de Strasbourg; il l'épousa en 1523. On a de Martin Luther une lettre à cette femme datée du dimanche après la Ste Lucie 1524. Elle a été insérée dans l'édition des œuvres de Luther imprimée à Eisleben en 1564. *1. Theil, fol. 196*, et dans celle imprimée à Altenburg, *2. Theil, fol. 855*. Luther l'intitule ainsi : *Der tugendsamen Frauen Catharina Schützin meiner lieben Schwester und Freundin in Christo, zu Strasburg*. Il la loue de sa constance à reconnaître la vérité, et à avoir surtout un homme d'un si grand mérite que Mathieu Zell, qu'il salue amicalement.

Catherine Zell ne suivit pas toujours la doctrine de son cher mari et celle de son cher frère en J. C. Martin Luther, car après la mort de Mathieu Zell, elle eut en 1557 un grand démêlé théologique avec le docteur Louis Rabus, disciple de Zell, surinten-

1. *Historia von den Martyrer*, part. 2, lib. 4, cap. 6, fol. 226.

dant de l'église d'Ulm en Souabe, comme il paraît par un ancien écrit imprimé en 13 feuilles in-4° en 1557. Cet ouvrage fort rare a pour titre:

« Ein Brief an die ganze Burgerschafft der Stadt Strasburg von Katherina Zellin, dessen jetzt säligen Mathei Zellin des alten und ersten Predigers des Evangelii dieser Stadt, nachgelassene Ehefrau, betreffend Herr Leudwigen Rabus, jetzt ein Prediger der Stadt Ulm, sampt zweyen Brieffen ir und sein, die mag mengklich lesen und urtheilen, in Gunst und Hass, sonder allein der Warheit warnemen. Dabey auch ein sanffte Antwort auf jedem Artikel seines Brieffs . . . » A la fin on lit : *Gedruckt und vollendet den 30 decembris anno 1557.*

Il paraît par cet écrit que le docteur Rabus accuse devant Dieu et les hommes la veuve de Zell de déshonneur, d'erreur et d'hérésie et qu'il la donne au diable. Catherine Zell accuse au contraire le docteur Rabus et plusieurs autres de n'être pas resté au sujet des sacrements dans la pure connaissance de J. C. telle que l'avaient enseignée Zell, Bucer, Capiton. Elle ajoute que plusieurs déploraient la conduite de Rab et avaient encore toujours recours à elle, comme *als noch ein Stücklin von dem Ripp des säligen Mathei Zellen.*

L'écrit de Catherine Zell est fort singulier; elle y met au nombre des bienheureux Luther, Zwingle et Schwenckfeld : elle défend les anabaptistes.

Ce démêlé de Catherine avec Rabus, montre

la raison pourquoi ce cher disciple de Zell n'a fait nulle mention de sa femme, quoiqu'il employe dans son *Marter-historien* 46 feuilles à faire l'éloge de l'époux. Il paraît par tout cet écrit que Catherine suivait la doctrine des sacramentaires, ce qui alluma contre elle le zèle du docteur Rabus.

Il est incontestable que Zell suivit la doctrine sacramentaire ou de Zwingle. Cela est prouvé par les *Strasburgische Kirchenordnung ;* par la confession des quatre villes; par le *Zweybruckische Bericht* imprimée en 1603.

C'est en 1517 qu'il fut nommé à la cure de St-Laurent de Strasbourg, comme il paraît par ces vers d'un anonyme insérés dans Adam :

« *Exegit decies septenos Zellius annos*
Triginta hic summa parrochus œde fuit
Quinque evangelium docuit per lustra renatum
Hostis hypocriseos, pontificumque gravis, etc . . .

Il mourut le 9 janvier 1548 à deux heures du matin, après avoir vécu 70 ans, 3 mois et 18 jours, comme le dit Louis Rabus[1]; et d'une mort subite lorsqu'il faisait ses prières, comme l'assure Menckenius.[2]

Schad[3] dit que Mathieu Zell fut le premier

1. *In der Marter-historien.* 2. Theil, lib. 4, cap. 6, fol. 319.
2. *Gelehrten Lexicon*, 2. Theil, p. 1609.
3. *Beschreibung des strasburgischen Munsters*, Cap. 15, p. 87 et 88.

qui commença à annoncer à Strasbourg l'évangile pur et simple, tel qu'il l'avait appris en 1521 de quelques ouvrages du docteur Martin Luther contre le papisme; il place aussi sa mort au 9 janvier 1548. Zell fut accusé de luthéranisme devant Gervais Sopher, fiscal ou promoteur de l'évêque; il comparut devant lui en 1523 et y soutint la doctrine de Luther comme celle du pur évangile.[1] Ce Sopher devint lui-même luthérien en 1525 et mourut selon le même Rab[2] en l'année 1557.

En 1524 Zell, Bucer et les autres ministres de Strasbourg quittèrent la doctrine de Luther pour celle de Zwingle : ce que dirent et avouèrent 24 luthériens de Strasbourg, ayant à leur tête Jean Papus prédicateur de la cathédrale, dont les noms et surnoms se lisent expressément dans l'ancien *Kirchenordnung* de l'année 1598, pag. 370 et 371. Voici ce que porte ce Kirchenordnung, pag. 12. « Und kan hiebey gleichwohl nicht geleugnet werden, dass auch die dazumahl (an. 1524) gewesene Strassburgische Prediger, und unter denselben auch Bucerus, gleich anfangs auf Carlstadii, Zwingli und Œcolampadii Meynung sich begeben, auch dieselbe durch offentlich gedruckte Schrifften, und in andere Wege ausgebreitet haben. »

1. RABUS, *Historien der Martyrer*, 2. Theil, 4. Buch, VI cap., fol. 233.

2. Ib.

C'est ce qu'avancèrent aussi les ministres de Strasbourg ayant à leur tête Sébastien Schmidt, *des Kirchen-convents präses*, dans leur *revidirten strasburgischen Kirchen-ordnung* de l'année 1677.

Les ministres qui vivaient à Strasbourg en 1524 et devinrent alors Zwingliens, furent selon la *Kirchen-ordnung* de 1677, pag. 44 et suiv. :

Wolffgang Capiton, docteur et curé de S.-Pierre-le-jeune.

Caspar Hédion, prédicateur de la cathédrale.

Mathieu Zell de Kaysersberg, curé de la cathédrale.

Martin Bucer, *diener der Kirchen zu S.-Thomas* (c'est-à-dire, curé de Ste-Aurélie comme l'explique Jean Schmid dans ses *Jubel-predigten* de l'année 1638, pag. 221).

Symphorien Pollion.

Théobald Nigri de Strasbourg, prédicateur de S.-Pierre-le-vieux.

Antoine Firn.

Jean Steinlin.

Jean Lenglin.

Melchior Cuman, pédagogue du collège théologique.

Jean Schmid, helffer.
Martin Sckalling, »
Anastase Meyer, »
Georges Morbinweg, »
Jean de Buchsweiler, »
Conrad Huprecht, »

Martin Zell a attribué publiquement au diable la doctrine de Luther, qui soutenait que le corps de J.-C. dans l'Eucharistie était avec, comme et sous le pain, sur quoi le célèbre calviniste Henri Alting s'écrie[1] : « Recte pronunciavit Mathias Zellius, ecclesiastes argentinensis, de formulis illis : in, cum et sub pane:

« Es hat sie der Teufel in der Höll erdacht, und in die theologia gebracht. »

Luther écrivit ainsi le 31 octobre 1525 dans une lettre à Georges Spalatin, prédicateur de la cour de Saxe[2] : « Evangelistæ argentinenses miserunt legatum cum multis litteris, petentes consensum in dogma de Eucharistia. Zwinglianum audies et videbis statim. » C'est par moquerie que Luther appellait les ministres de Strasbourg *évangélistes*.

Luther écrivait de Jéna, le 2 octobre 1529, une autre lettre à Jean Agricola, où il lui donne une courte relation du colloque de Marbourg[3]. Voici ce qu'on y lit : « Aderant Œcolampadus, Cinglius (Zwingle) Bucerus, Hedio, cum tribus summatibus viris, Jacobo Sturm Strasburgensi, Ulricho Funck Tigurensi et alio Basiliensi . . . in summa homines sunt inepti et imperiti ad disputandum. »

1. *In hist. eccles. palatina*, pag. 177.
2. *Apud Joh. Francis. Buddeum, in supplem. epist.*, p. 49.

Luther, dans une autre lettre écrite la même année 1529 au même Agricola, traite les Strasbourgeois d'hérétiques. « Quod proximis litteris postulasti, puto tibi interim innotuisse, ut de Argentinensibus hæreticis. Deus convertat eos. » [1] Mathieu Zell fut enterré au Kurban et ses obsèques furent accompagnées de plus de 5000 personnes.[2] Ce fut Catherine son épouse qui prononça son oraison funèbre.

Nicolas Reusner fit graver ce distique au bas de son portrait :

Me primum liquidam colit Argentina docentem,
Clara fidem, latio libera facta jugo.

On lui fit selon Schad, p. 88, l'épitaphe suivante :

Mattheus Zellius Caesarispergi in Alsatia natus, anno MCCCCLXXVII post magisterii gradum philosophici in academia cum laude adeptum, literis divinis impense aeditus, parochus primum et sacerdos in œde D. Laurentii factus Argentinæ anno MDXXI post cœleste illustratus veritatis cælestis lumine primus antichristianae doctrinae palam adversatus, magna cleri invidia et vitæ cum discrimine magno profligatis ex ecclesia superstitionibus, fidelibus Bucero et Hedione adjutoribus, sanctam evangelii doctrinam puram in urbe docuit annis XXVI circiter: homo non doctrina tantum, sed etiam christianis virtutibus, ac praesertim modestia, temperantia, et charitate in pauperes insignis. Obiit placide in Christo die IX januarii, anno vitae LXXI Christi vero MDXLVIII.

Les chanoines de la cathédrale ayant en 1521 fermé la chaire de la cathédrale pour empêcher Ma-

1. *Unschuldige Nachrichten*, tome 21, pag. 873.
2. SCHADÆUS, *Beschreibung des Munsters*, pag. 88.

thieu Zell de prêcher, les menuisiers de la *Kurbengass* firent pour lui une chaire portative de bois. Cette chaire fut transférée au cimetière de Ste-Hélène,[1] où on la voyait encore sur la fin du XVIIe siècle.

Ouvrages de Zell :

Christliche Verantwortung M. Mathes Zellen von Kaysersberg Pfarrers und Predigers im Münster zu Strasburg über Artickel ihm vom bischöfflichen Fiscal daselbs entgegen gesetzt und im rechten übergeben. Getruckt zu Strasbourg an. 1523.

Outre cette apologie, il publia un catéchisme allemand, un discours en faveur du mariage des prêtres, et une explication du décalogue, de l'oraison dominicale et des articles de foi.

Zentgraff.

Jean Joachim Zentgraff, né à Strasbourg en 1643, y mourut en 1707 docteur et professeur en théologie.

Voyez le catalogue de ses ouvrages dans Jöcher, *Gelehrten Lexicon*, tome 2, page 1613.

Zetzner.

Imprimeur à Strasbourg.

1. SCHAD, p. 33.

Zyrl.

Chrétien Zyrl, natif de Wissembourg, publia à Strasbourg, en 1592, une comédie allemande sous le titre de : *Urteil Salomons, ein new, schön, und leibliche comedia*, in-8°.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

A.

Ager (Nicolas) 1
Albert le Grand 1
Albert de Hohenberg. . 7
Albert de Strasbourg . . 8
Albrecht 13
Alszler. 13
Amalric 14
Amberg (Nicolas) . . . 14
Andlau (Georges d') . . 15
Andlau (Pierre d'). . . 16
André (Bonaventure). . 20
André (Jean). 21
André de Strasbourg . . 23
Alsaciens anonymes . . 23
Anselme 25
Arbogaste (S.) 25
Argens (d') 25
Arnoaldus 26
Artzt 27
Attendorn 27
Aubry. 28
Aucuparius 28
Austrius 30
Avene. 30

B.

Bader 31
Bägert. 31
Bald 32
Baldner (Léonard). . . 33
Baldram 34
Baldung 34

Pages

Baltus 35
Baur (Guillaume) . . . 37
Bazin 39
Beatus Rhenanus . . . 40
Bebelius 51
Bechtold 52
Beck 52
Berain. 52
Berler 53
Berneger (Jean Caspar et Tobie) 54
Beuther 55
Biegeisen(Georges&Jean) 56
Binder. 57
Binninger. 58
Bitsch 59
Blaru 59
Bobhart 60
Bœcler. 61
Bœcler (Jean) 62
Bœcler (Jean Henri) . . 62
Bœcler (Jean) 63
Böll. 63
Bollweiller (Georges de). 63
Bolz ou Boltz 65
Boner 65
Botzheim 65
Bouquin 66
Brackenhofer 67
Brant 67
Brechter (Christophe). . 78
Brendel 79
Brice 79
Brocardus (Bonaventure). 80

Pages

Brulovius 82
Brunnfels 83
Brunn 84
Bucer 84
Buchinger (Bernardin) . 101
Buchinger (Michel) . . 103
Bühler 103
Burchard (Jean) 104
Burger (Paul) 110
Brunon (évêque de Strasbourg) 110

C.

Calvin 111
Cancerin 114
Capiton 115
Closener 123
Clussrath 125
Coccius 125
Colmar (Annales de) . . 126
Conrad 129
Conrad de Haguenau . 129
Conrad de Saverne . . 129
Copp 131
Corberon 132
Creutzer 132
Cunon de Rosheim . . 138
Crusius 138

D.

Dachteler 139
Dannhauer 139
Dasypodius (Pierre et Conrad) 141
Debus 142
Decius 143
Decker 144
Delphius (Jean) 145
Demetrius 145
Denais 146
Dez 146
Dieterling 148
Donauer 148

Pages

Dorsch 150
Dotzinger 152
Dringenberg 153
Dusseldorp 154
Duvernin 155

E.

Eggestein 157
Eisenschmid 157
Ellenhard 159
Engelbert 160
Engelin de Brunschwig . 162
Enguerrand de Couci . 163
Emser 163
Eon 163
Erasme de Limbourg . . 163
Erb 164
Ergerin 165
Erkembald (évêque de Strasbourg) 166
Erwin de Steinbach . . 166

F.

Fabert 169
Fabricius (Bernard) . . 170
Fabricius (Henri) . . . 170
Fabricius (Jean) . . . 171
Fag 172
Farckall 175
Farel 175
Faust (Isaac) 178
Faust (Jean) 178
Ferrette (Bernard de) . 179
Firn 179
Flach 180
Flasch 181
Fleckenstein 182
Flinner 182
Flinsbach 182
Friburger 183
Friderici 183
Fries 183
Friez 184

Pages

Frœreisen 184
Fulrad 185
Furstenberger 185
Fust 185

G.

Gallus (Huldericus) . . . 187
Gallus (Jodocus) 188
Gambs (Jean Sébastien) . 190
Gambs (Paul) 191
Gast 192
Gebelswiler (Catherine de) 192
Gebwiller (Jean) 193
Gebwiller (Jérôme) . . . 194
Geiler 198
Geisfel 206
Gerbel 206
Gersdorf 207
Gerung 208
Gerung 211
Gœslin d'Ehenheim . . 211
Glaser 211
Gliers (N.) de 211
Gloner 213
Gnilius 213
Gottesheim 214
Gran 215
Graseccius (Georges) . . 215
Graseccius (Paul) . . . 215
Godefroy 216
Godefroi d'Ensmingen . 216
Godefroi de Haguenau . 216
Godefroi de Strasbourg . 218
Godefroi de Wissembourg 218
Gol 219
Gremp (Louis) 219
Griffeswalt (Frédéric de) 220
Grindal 220
Gruninger (Barthélemi) . 221
Gruninger (Jean) . . . 221
Gugler 222
Guida 222

Pages

Guilliman 223
Gunther (I) 224
Gunther (II) 224
Gunther (III) 224
Gustenhover 224
Guta 225
Gutenberg 226
Gutzeit 241

H.

Habrecht 243
Habsheim (Bonnegrâce de) 244
Halinger 245
Hammerer 245
Han (Jean) 246
Han (Jodocus et Hulderi-
cus) 247
Han (Vitus) 247
Hatzigue 247
Hartlieb 247
Hausen (Frédéric de) . 248
Hautemer 248
Havenreutter 248
Heckler 249
Herderic 249
Hédion 249
Heerbrand 253
Heiler 253
Heiton 254
Heitschmann 254
Heldung 254
Hemmerlin 254
Henri de Haguenau . . 255
Herbst 256
Herlin 256
Herr 257
Herrade de Landsberg . 257
Hertenstein 258
Hertzog 258
Heupel 261
Hilspach 261
Hirtz 261

Pages

Hoffmann 262
Hoffmann (Melchior) . . 263
Hoffmann (Sébastien) . 265
Hoffmeister 265
Hohenlohe (Sigismond de) 269
Holdermann 276
Holzacker 277
Horb 278
Hospein 278
Huber. 279
Hubert 280
Hugonis 280
Hugues de Sélestadt . . 281
Hugues de Strasbourg . 283
Hültz 284
Husner 284
Huphuff 284
Hüttich 285

I.

Ingold (Franç. Rodolphe) 289
Ingold (Henri) 289

J.

Jacques de Altavilla . . 291
Jacques de Colmar . . 292
Jean de Bayon 292
Jean de Dambach . . . 293
Jean de Strasbourg . . 295
Jean le Teutonique . . 295
Jordanus 298
Jud 298
Junius 300

K.

Kämpf 301
Keck 302
Kempf 302
Kessler 303
Knebel 304
Knoblouch 305
Koch 305
Kœnigshoven 306
Kœnigsmann (I) . . . 310
Kœnigsmann (II) . . . 310
Krentzelin 310
Kroust. 311
Küffer 312
Kuhn 312
Kulpis 312
Kyber 312
Kysteller 313

L.

La Guille 315
La Porte (de) 315
Lambert 317
Landshut. 318
Lang 319
La Sauvagère 320
Laubrussel 322
Lautenbach 322
Leckdeig 323
Lederlin 324
Le Laboureur 324
Lefèvre d'Etaples . . . 325
Léon 326
S. Léon IX, pape . . . 326
Linck 326
Lingelsheim 327
Lipp 328
Locamer 328
Lorillard 329
Luck 330
Ludolphe de Saxe . . . 332
Luscinius 336
Luterbourg 340
Lycosthènes 340

M.

Maïus 343
Mangue 344
Mappus 344
Marbach (Erasme) . . 345
Marbach (Jean) 345

	Pages
Marbach (Philippe)	346
Manegold de Marbach	347
Martyr (Pierre)	348
Mentel (Jacques)	353
Mentel (Jean)	354
Mentel (Jean)	358
Mercklin (Balthasar)	359
Mercklein (Caspar)	360
Merschwin	360
Meyer	361
Micylle	362
Mœrsberg	364
Mosnauer	364
Mueg	364
Mulich	365
Munthart	367
Murbach (Anonyme de)	368
Murner	369
Murrhon (Sébastien)	377
Musculus	379
Mylius	388

N.

Nasser	391
Nicolaï	391

O.

Oberlin	393
Œglin	394
Œchsel	394
Osteried	395
Otfried (moine de Wissembourg)	395
Ott	395
Otther	397

P.

Pappus	399
Pellican	401
Pepie	409
Pezay (de)	409
Pfeffinger (Daniel)	410
Pfeffinger (Jean Frédéric)	410
Peltre	411
Petitdidier	412
Petri	412
Philbert	413
Phœber	415
Phrygion	415
Pichon	417
Pierre de Strasbourg	419
Pirmin (S.)	419
Pilladius	420
Piscator	421
Pollion	422
Prüss	424

R.

Rab	425
Rapp	426
Rauber	426
Rausch	427
Reinach (de)	427
Richarde (Ste)	432
Richer	432
Ringmann (Philesius)	434
Rippell	436
Rorbach	437
Rudalfing	437
Rüdinger	438
Ruffelmann	438
Rupert de Wissembourg	439
Rusinger	439

S.

Saler	441
Saltzmann	442
Salicet	442
Sapidus	443
Sattler	446
Saur	446
Sebisch (Melchior) I	447
Sebisch (Melchior) II	447
Sebisch (Jean Albert)	448
Sebisch (Melchior) III	449
Schad	449
Schauenbourg	450

	Pages
Scheffmacher	450
Scheid	451
Schenckbecher	451
Scher	453
Scherz	454
Schilter	455
Schlecht	457
Schlee	457
Schmid	457
Schmiden	459
Schneider	460
Schœffer	460
Schœn	461
Schœpflin	462
Schorr (Henri)	480
Schott (Anne)	483
Schott (Jean)	483
Schott (Martin)	484
Schott (Pierre)	485
Schrag (Jean Adam et Frédéric)	492
Schumacher	493
Schürer	493
Schurer (Lazare)	494
Schutteren (Annales de)	494
Schwartz (Thibaut)	494
Sélestadt(société littéraire de)	495
Sercer	498
Servet	498
Sigrist	503
Silbermann	503
Simbert	504
Simler	504
Sinsart	507
Slecht	508
Sleidan	509
Sopher	514
Spach	515
Spangenberg	515
Specklin	515
Spener (Philippe Jacques)	515
Spehner (Jean Philippe)	518
Spiegel	519
Spielmann	522
Stimmer	524
Stosskopf	524
Société littéraire de Strasbourg	525
Sturm (Jacques)	528
Sturm	553

T.

	Pages
Tabernæmontanus	539
Tabor	539
Tauler	539
Thamer	551
Théodore	552
Thomas	552
Thomas de Strasbourg	553
Thomas de Strasbourg	556
Tieler	556
Tolmann	557
Trauendorff	557
Trosch	557
Tschamser	558

U.

	Pages
Ubelin	559
Ulstetter	559
Uttenheim	560

V.

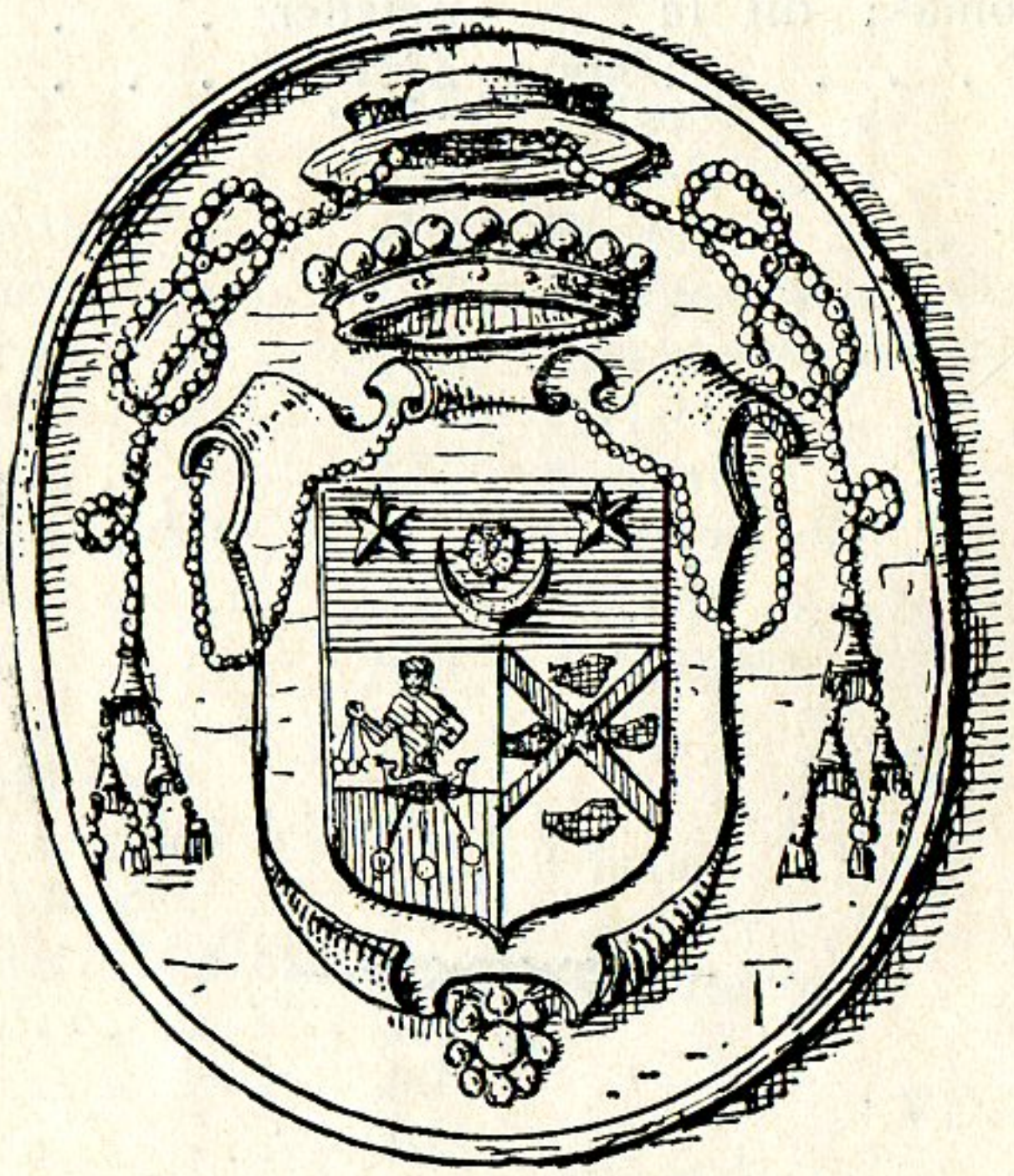
	Pages
Valentin	563
Victor	565
Vogther	565
Volmar	566
Volskir	566
Voltz	567

W.

	Pages
Wachsmut de Mülhausen	569
Wagner	569
Walter	570
Walther de Brisach	570
Weislinger	570
Wencker	574

	Pages
Wickgram (Conrad)	574
Wickgram (Pierre)	577
Wieger	579
Willinger	580
Wilwersheim	580
Wimpheling	570
Windeck	596
Wolff (Jean)	596
Wolff (Thomas, dit le Vieux)	596
Wolff (Thomas, dit le Jeune)	599
Wœlvelin	601
Wurmb de Geudertheim	601
Wurmser (Bernard)	602
Wurmser (Nicolas)	602
Wurmser (Nicolas)	603

Z.

Zanchi	605
Zell	608
Zentgraff	617
Zetzner	617
Zyrl	618

Rixheim (Alsace). — Typ. F. SUTTER & Cie.